

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie Arouet de

OEUVRES

COMPLETES

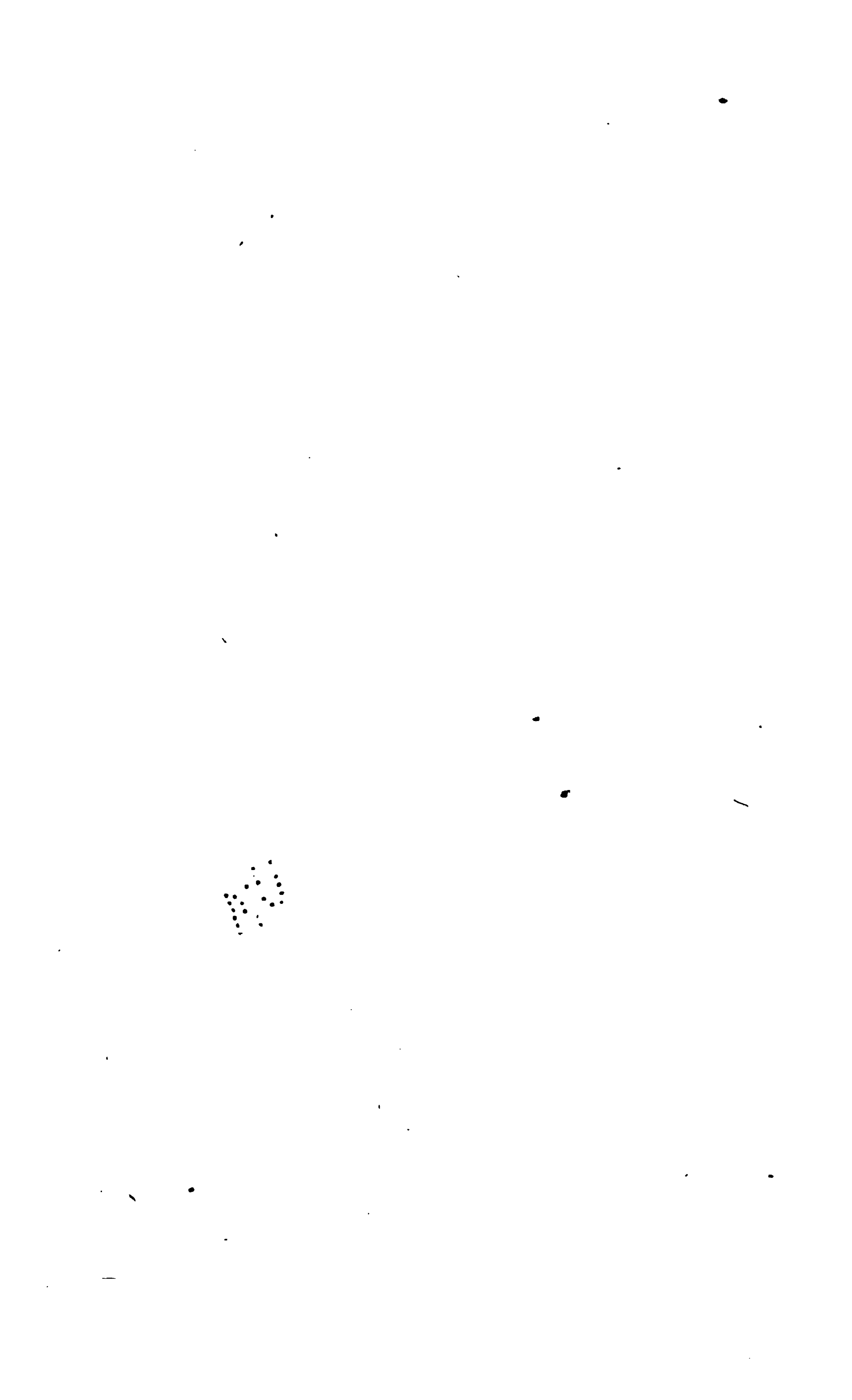
DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

1767–1768.

RECUEIL

DES LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. DAMILAVILLE.

2 de janvier.

VOUS devez être actuellement bien inftruit, mon cher et vertueux ami, du malheur qui m'eft arrivé: c'eft une bombe qui m'eft tombée fur la tête; mais elle n'écrafera ni mon innocence ni ma conftance. Je ne peux vous rien dire de nouveau là-deffus, parce que je n'ai encore aucune nouvelle. 1767.

J'ai éclairci tout avec M. le prince de *Gallitzin;* il n'y avait point de lettre de lui; tout eft parfaitement en règle; et, dans quelque endroit que je fois, les *Sirven* auront de quoi faire leur voyage à Paris, et de quoi fuivre leur procès. Vous pourrez, en attendant, envoyer copie du factum à madame *Denis*, fi M. de *Beaumont* ne le fait pas imprimer à Paris.

Vous aurez les Scythes inceffamment, à condition qu'ils ne feront point joués; et la raifon en eft que la pièce eft injouable avec les acteurs que nous avons.

1767. On m'a envoyé de Paris une pièce très-ſingulière, intitulée le Triumvirat; mais ce qui m'a paru le plus mériter votre attention dans cet ouvrage, et celle de tous les gens qui penſent, c'eſt une hiſtoire des proſcriptions. Elles commencent par celles des Hébreux et finiſſent par celles des Cévennes; ce morceau m'a paru très-curieux (*). Il me ſemble que la tragédie n'eſt faite que pour amener ce petit morceau; la pièce d'ailleurs n'eſt point convenable à notre théâtre, attendu qu'il y a très-peu d'amour.

Adieu, mon cher ami; vous devinez le triſte état dans lequel nous ſommes, madame *Denis* et moi. Nous attendons de vos nouvelles; écrivez à madame *Denis* au lieu d'écrire à M. *Souchay*, et ſongez, quoi qu'il arrive, à *écr. l'inf.*

LETTRE II.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, ſamedi au matin, 3 de janvier, avant que la poſte de France ſoit arrivée à Genève.

MES anges ſauront donc pourquoi j'ai fait imprimer les Scythes.

1°. C'eſt que je n'ai pas voulu mourir inteſtat, et ſans avoir rendu aux deux ſatrapes, *Nalrisp* et *Elochivis* (**), l'hommage que je leur dois.

2°. C'eſt que mon épître dédicatoire eſt ſi drôle, que je n'ai pu réſiſter à la tentation de la publier.

(*) Voyez Mélanges hiſtoriques, tome II.

(**) *Praſlin* et *Choiſeul.*

3°. C'eſt qu'il n'y a réellement point de comédiens pour jouer cette pièce, et que je ſerai mort avant qu'il y en ait. 1767.

4°. C'eſt que j'emporte aux enfers ma juſte indignation contre les comédiennes qui ont défiguré mes ouvrages, pour ſe donner des airs penchés ſur le théâtre; et contre les libraires, éternels fléaux des auteurs; leſquels infames libraires de Paris m'ont rendu ridicule, et ſe ſont emparés de mon bien pour le dénaturer avec un privilége du roi.

J'ai donc voulu faire ſavoir aux amateurs du théâtre, avant que de mourir, que je proteſtais contre tous les libraires, comédiens et comédiennes, qui ſont les cauſes de ma mort; et c'eſt ce que mes anges verront dans l'avis au lecteur, qui eſt après ma naïve préface.

Je proteſte encore, devant DIEU et devant les hommes, qu'il n'y a pas une ſeule critique de mes anges et de mes ſatrapes à laquelle je n'aye été très-docile. Ils s'en apercevront par le papier collé page 19, et par d'autres petits traits répandus çà et là.

Je proteſte encore contre ceux qui prétendent que je ſuis tombé en apoplexie; je n'ai été évanoui qu'un quart d'heure tout au plus, et mon ſtyle n'eſt point apoplectique.

Si mes anges et mes ſatrapes veulent que la pièce ſoit jouée avant que l'édition paraiſſe, ils ſont les maîtres. *Gabriel Cramer* la mettra ſous cent clefs, pourvu qu'il y ait des acteurs pour la jouer, et que les comédiens la faſſent ſuccéder immédiatement après la pomme (*); car, pour peu qu'on diffère, il

(*) *Guillaume Tell.*

1767. Il eſt triſte d'avoir des démêlés avec des gens de ce caractère. Je ſuis ſenſiblement touché de la bonté que vous avez de ſonger à redreſſer l'eſprit de M. *Gilet*.

Mon pauvre *Damilaville* eſt tout ébouriffé de la crainte de n'être pas à la tête des vingtièmes. Je vous avoue que je lui ſouhaiterais une autre place; c'eſt un lieutenant-colonel dont tout le monde déſire que le régiment ſoit réformé.

N'êtes-vous pas bien aiſe que l'affaire de Pologne ſoit accommodée à la plus grande gloire de DIEU et de la raiſon? *Joſeph Bourdillon*, profeſſeur en droit public, n'a pas laiſſé de ſervir dans ce procès. Puiſſé-je réuſſir comme lui dans celui des *Sirven!* puiſſé-je ſurtout venir un jour vous dire combien je vous aime, combien je vous ſuis attaché pour le reſte de ma languiſſante vie!

LETTRE IV.

A M. DE PEZAI.

5 de janvier.

JE vous fais juge, Monſieur, des procédés de *J. J. Rouſſeau* avec moi. Vous ſavez que ma mauvaiſe ſanté m'avait conduit à Genève auprès de M. *Tronchin*, le médecin, qui alors était ami de *Rouſſeau*: je trouvai les environs de cette ville ſi agréables que j'achetai, d'un magiſtrat, quatre-vingt-ſept mille livres, une maiſon de campagne, à condition qu'on m'en rendrait trente-huit mille,

lorsque je la quitterais. *Rousseau* dès-lors conçut le dessein de soulever le peuple de Genève contre les magistrats, et il a eu enfin la funeste et dangereuse satisfaction de voir son projet accompli. 1767.

Il écrivit d'abord à M. *Tronchin* qu'il ne remettrait jamais les pieds dans Genève, tant que j'y serais; M. *Tronchin* peut vous certifier cette vérité. Voici sa seconde démarche.

Vous connaissez le goût de madame *Denis*, ma nièce, pour les spectacles; elle en donnait dans le château de Tourney et dans celui de Ferney, qui sont sur la frontière de France, et les Génevois y accouraient en foule. *Rousseau* se servit de ce prétexte pour exciter contre moi le parti qui est celui des représentans, et quelques prédicans qu'on nomme ministres.

Voilà pourquoi, Monsieur, il prit le parti des ministres, au sujet de la comédie, contre M. d'*Alembert*, quoiqu'ensuite il ait pris le parti de M. d'*Alembert* contre les ministres, et qu'il ait fini par outrager également les uns et les autres; voilà pourquoi il voulut d'abord m'engager dans une petite guerre au sujet des spectacles; voilà pourquoi, en donnant une comédie et un opéra à Paris, il m'écrivit que je corrompais sa république en fesant représenter des tragédies dans mes maisons par la nièce du grand *Corneille*, que plusieurs génevois avaient l'honneur de seconder.

Il ne s'en tint pas là; il suscita plusieurs citoyens ennemis de la magistrature; il les engagea à rendre le conseil de Genève odieux, et à lui faire des reproches de ce qu'il souffrait, malgré la loi, un

1767.

LETTRE V.

A M. DORAT.

A Ferney, ce 8 de janvier.

MONSIEUR,

A La réception de la lettre dont vous m'avez honoré, j'ai dit, comme St *Augustin : O felix culpa !* Sans cette petite échappée, dont vous vous accusez si galamment, je n'aurais point eu votre lettre qui m'a fait plus de plaisir que l'*Avis aux deux* prétendus *sages* ne m'a pu causer de peine. Votre plume est comme la lance d'*Achille*, qui guérissait les blessures qu'elle fesait.

Le cardinal de *Bernis*, étant jeune, en arrivant à Paris, commença par faire des vers contre moi, selon l'usage, et finit par me favoriser d'une bienveillance qui ne s'est jamais démentie. Vous me faites espérer les mêmes bontés de vous, pour le peu de temps qui me reste à vivre, et je crie *felix culpa*, à tue-tête.

J'ai déjà lu, Monsieur, votre très-joli poëme sur la déclamation; il est plein de vers heureux et de peintures vraies. Je me suis toujours étonné qu'un art, qui paraît si naturel, fût si difficile. Il y a, ce me semble, dans Paris beaucoup plus de jeunes gens capables de faire des tragédies dignes d'être jouées, qu'il n'y a d'acteurs pour les jouer. J'en

cherche la raison, et je ne sais si elle n'est pas dans la ridicule infamie que des velches ont attachée à réciter ce qu'il est glorieux de faire. Cette contradiction velche doit révolter tous les vrais français. Cette vérité me semble mériter que vous la fassiez valoir dans une seconde édition de votre poëme. 1767.

Je ne puis vous dire à quel point j'ai été touché de tout ce que vous avez bien voulu m'écrire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

P. S. Ma dernière lettre à M. le chevalier de *Pezai* était écrite avant que j'eusse reçu la vôtre. J'en avais envoyé une copie à un de mes amis; mais je ne crois pas qu'il y ait un mot qui puisse vous déplaire, et j'espère que les faits énoncés dans ma lettre feront impression sur un cœur comme le vôtre.

LETTRE VI.

A M. DAMILAVILLE.

Jeudi matin, 8 de janvier.

MON cher ami, en attendant que je lise une lettre de vous, que je compte recevoir aujourd'hui, il faut que je vous communique une réponse que j'ai été obligé de faire à M. de *Pezai*, au sujet des vers de M. *Dorat*, que vous devez avoir vus, et qui ne sont pas mal faits. Vous verrez si j'ai tort de regarder *J. J. Rousseau* comme un monstre, et de dire qu'il est un monstre. Le grand mal, dans la littérature,

c'eſt qu'on ne veut jamais diſtinguer l'offenſeur de
1767. l'offenſé. M. *Dorat* a ſes raiſons pour ſuivre ce torrent, puiſqu'il s'y laiſſe entraîner, et qu'il m'a offenſé de gaieté de cœur, ſans me connaître.

J'arrête ma plume, en attendant votre lettre, et je vous prie de communiquer à M. d'*Alembert* celle que j'ai écrite à M. de *Pezai*, avant que M. *Dorat* m'eût demandé pardon.

Nous avons reçu votre lettre du 3 de janvier. Nos alarmes et nos peines ont été un peu adoucies, mais ne ſont pas terminées.

Il n'y a plus actuellement de communication de Genève avec la France; les troupes ſont répandues par toute la frontière; et, par une fatalité ſingulière, c'eſt nous qui ſommes punis des ſottiſes des Génevois. Genève eſt le ſeul endroit où l'on pouvait avoir toutes les choſes néceſſaires à la vie; nous ſommes bloqués, et nous mourons de faim: c'eſt aſſurément le moindre de mes chagrins.

Je n'ai pas un moment pour vous en dire davantage. Tout notre triſte couvent vous embraſſe.

LETTRE VII. 1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de janvier.

Le favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars*, s'eſt donc reſſenti des infirmités attachées à la faibleſſe humaine. Il a ſuccombé ſous la fatigue des plaiſirs; mais je me flatte qu'il eſt bien rétabli, puiſqu'il m'a écrit de ſa main; il eſt d'ailleurs grand médecin, et c'eſt lui qui guérit les autres. Je n'ai pas l'honneur d'être de l'eſpèce de mon héros; dès que les neiges couvrent la terre dans mon climat barbare, les taies blanches s'emparent de mes yeux, je perds preſque entièrement la vue. Mon héros griffonne de ſa main des lettres qu'à peine on peut lire, et moi, je ne peux écrire de ma belle écriture; j'entrerai d'ailleurs inceſſamment dans ma ſoixante et quatorzième année, ce qui exige de l'indulgence de mon héros.

Nous feſons à préſent la guerre très-paiſiblement aux citoyens têtus de Genève. J'ai trente dragons autour d'un poulailler qu'on nomme le château de Tourney, que j'avais prêté à M. le duc de *Villars*, ſur le chemin des Délices. Je n'ai point de corps d'armée à Ferney; mais j'imagine que, dans cette guerre, on boira plus de vin qu'on ne répandra de ſang.

Si vous avez, Monſeigneur, une bonne actrice à Bordeaux, je vous enverrai une tragédie nouvelle,

1767. pour votre carnaval ou pour votre carême. Maman *Denis* et tous ceux à qui je l'ai lue disent qu'elle est très-neuve et très-intéressante. La grâce que je vous demanderai, ce sera de mettre tout votre pouvoir de gouverneur à empêcher qu'elle ne soit copiée par le directeur de la comédie, et qu'elle ne soit imprimée à Bordeaux. J'oserais même vous supplier d'ordonner que le directeur fît copier les rôles dans votre hôtel, et qu'on vous rendît l'exemplaire à la fin de chaque répétition et de chaque représentation : en ce cas, je suis à vos ordres.

Voici le mémoire concernant votre protégé, et l'emploi de la lettre de change que vous avez eu la bonté d'envoyer pour lui. Quand même je ne serais pas à Ferney, il restera toujours dans la maison ; maman *Denis* aura soin de lui, et je le laisserai le maître de ma bibliothèque. Il passe sa vie à travailler dans sa chambre, et j'espère qu'il sera un jour très-savant dans l'histoire de France. Je lui ai fait étudier l'Histoire des pairs et des parlemens, ce qui peut lui être fort utile. Il se pourra faire que bientôt je sois absent pour long-temps de Ferney ; je serais même aujourd'hui chez M. le chevalier de *Beauteville* à Soleure, et de là j'irais chez le duc de *Virtemberg* et chez l'électeur palatin, si ma santé me le permettait.

Dans cette incertitude, je vous demande en grâce d'avoir pour moi la même bonté que vous avez eue pour *Galien*. Ni vos affaires ni celles de la succession de M. le prince de *Guise* ne seront arrangées de plus de six mois. Je me trouve, à l'âge de soixante et quatorze ans, dans un état très-désagréable et très-violent. Votre banquier de Bordeaux peut aisément

vous

vous avancer, pour six mois, deux cents louis d'or, en m'envoyant une lettre de change de cette somme sur Genève. Il le fera d'autant plus volontiers que le change est aujourd'hui très-avantageux pour les Français ; et il y gagnera en vous fesant un plaisir qui ne vous coûtera rien. J'aurai l'honneur d'envoyer alors mon reçu, à compte de deux cents louis d'or, à M. l'abbé de *Blet*, sur ce qui m'est dû de votre part. Il joindra ce reçu à ceux que mon notaire a précédemment fournis à vos intendans ; ou, si vous l'ordonnez, j'adresserai ce reçu à vous-même, et vous l'enverrez à M. l'abbé de *Blet*. Je ne vous propose de le lui adresser en droiture que pour éviter le circuit. 1767.

Si je suis à Soleure, le trésorier des Suisses me comptera cet argent, et se fera payer à Genève. Je vous aurai une extrême obligation ; car, quoique j'aye essuyé bien des revers en ma vie, je n'en ai point eu de plus imprévu et de plus désagréable que celui que j'éprouve aujourd'hui. Ayez la bonté de me donner vos ordres sur tous ces points, de les adresser à Genève sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident de France. La lettre me sera rendue exactement, quoiqu'il n'y ait plus de communication entre le territoire de France et celui de Genève ; et, si je suis à Soleure, madame *Denis* m'enverra votre lettre. Vous pouvez prescrire aussi ce que vous voulez qu'elle dépense par an pour les menues nécessités de *Galien* ; elle vous enverra le compte au bout de l'année.

Je n'ai d'autres nouvelles à vous mander des pays étrangers, sinon que le corps des négocians français,

1767. qui eſt à Vienne, m'a écrit que vous partiez inceſſamment pour aller chercher une archiducheſſe, et qu'il me demandait des harangues pour toute la famille impériale et pour votre Excellence. J'ai répondu lanternes à ce corps qui me paraît mal informé.

A l'égard du petit corps de troupes qui eſt dans mes terres, j'ai bien peur d'être obligé, ſi je reſte dans le pays, de faire plus d'une harangue inutile pour l'empêcher de couper mes bois. On dit que M. de *la Borde* ne ſera plus banquier du roi. C'eſt pour moi un nouveau coup, car c'eſt lui qui me feſait vivre.

Je me recommande à vos bontés, et je vous ſupplie d'agréer mon très-tendre reſpect. *V.*

LETTRE VIII.

A M. LE DUC DE CHOISEUL,

Sur le cordon de troupes auprès de Genève.

9 de janvier.

MON HÉROS, MON PROTECTEUR,

C'EST pour le coup que vous êtes mon colonel. Le ſatrape *Elochivis* environne mes poulaillers de ſes innombrables armées, et le bon homme qui cultive ſon jardin au pied du mont Caucaſe eſt terriblement embarraſſé par votre funeſte ambition.

Permettez-moi la liberté grande de vous dire que vous avez le diable au corps. Maman *Denis* 1767. et moi, nous nous jetons à vos pieds. Ce n'eſt pas les Génevois que vous puniſſez, c'eſt nous, grâces à Dieu. Nous ſommes cent perſonnes à Ferney qui manquons de tout, et les Génevois ne manquent de rien. Nous n'avons pas aujourd'hui de quoi donner à dîner aux généraux de votre armée.

A peine l'ambaſſadeur de votre ſublime Porte eut-il aſſuré que le roi de Perſe prenait les honnêtes Scythes ſous ſa protection et ſauve-garde ſpéciale, que tous les bons Scythes s'enfuirent. Les habitans de Scythopolis peuvent aller où ils veulent, et revenir, et paſſer et repaſſer, avec un paſſe-port du chiaoux *Hénin ;* et nous, pauvres Perſans, parce que nous ſommes votre peuple, nous ne pouvons ni avoir à manger, ni recevoir nos lettres de Babylone, ni envoyer nos eſclaves chercher une médecine chez les apothicaires de Scythopolis.

Si votre tête repoſe ſur les deux oreillers de la juſtice et de la compaſſion, daignez répandre la roſée de vos faveurs ſur notre diſette.

Dès qu'on eut publié votre reſcrit impérial dans la ſuperbe ville de Gex, où il n'y a ni pain ni pâte, et qu'on eut reçu la défenſe d'envoyer du foin chez les ennemis, on leur en fit paſſer cent fois plus qu'ils n'en mangeront en une année. Je ſouhaite qu'il en reſte aſſez pour nourrir les troupes invincibles qui bordent actuellement les frontières de la Perſe.

Que votre ſublimité permette donc que nous lui adreſſions une requête qui ne ſera point écrite en lettres d'or, ſur un parchemin couleur de pourpre,

1767. ſelon l'uſage, attendu qu'il nous reſte à peine une feuille de papier, que nous réſervons pour votre éloge.

Nous demandons un paſſe-port ſigné de votre main prodigue en bienfaits, pour aller, nous et nos gens, à Genève ou en Suiſſe, ſelon nos beſoins; et nous prierons *Zoroaſtre* qu'il intercède auprès du grand *Oroſmade*, pour que tous les péchés de la chair que vous avez pu commettre vous ſoient remis.

LETTRE IX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

13 de janvier, au ſoir, par Genève, malgré les troupes.

Après avoir eu l'honneur de recevoir votre lettre de Bordeaux, concernant *Galien*, je vous écrivis, Monſeigneur, le 9 de janvier. Je reçois aujourd'hui votre lettre du 29, par laquelle je vois que je ſuis heureuſement entré dans toutes vos vues, et que j'avais heureuſement prévenu vos ordres concernant ce jeune homme.

Je ſuis encore fort incertain ſi je partirai ou non, pour aller chez monſieur l'ambaſſadeur en Suiſſe, et de là régler mes affaires avec M. le duc de *Virtemberg*. Vous ſeriez d'ailleurs bien étonné de la raiſon principale qui peut me forcer, d'un moment à l'autre, à faire ce voyage. C'eſt un homme que vous connaiſſez, un homme qui vous a obligation, un homme dont vous vous êtes plaint quelquefois à moi-même, un homme qui eſt mon ami depuis plus de ſoixante années, un

homme enfin qui, par la plus ſingulière aventure du monde, m'a mis dans le plus étrange embarras. Je ſuis compromis pour lui de la manière la plus cruelle; mais je n'ai à lui reprocher que de s'être conduit avec un peu trop de molleſſe; et, quoi qu'il arrive, je ne trahirai point une amitié de ſoixante années, et j'aime mieux tout ſouffrir que de le compromettre à mon tour. Je vous défie de deviner le mot de l'énigme, et vous ſentez bien que je ne puis l'écrire; mais vous devinez aiſément la perſonne. Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il faut s'attendre à tout dans cette vie, ſe tenir prêt à tout, ſavoir ſe ſacrifier pour l'amitié, et ſe réſigner à la fatalité aveugle qui diſpoſe des choſes de ce monde. 1767.

Cela n'empêchera pas que je ne vous envoye ma tragédie des Scythes, pour votre carnaval, dès que vous m'en aurez donné l'ordre; cela vous amuſera, et il faut s'amuſer.

Je vous demande très-humblement pardon de la prière que je vous ai faite; mais l'état où je ſuis m'y a forcé. Si je reſte dans mes montagnes, nous ſerons obligés d'envoyer à dix lieues chercher des proviſions, parce que la communication eſt interrompue avec Genève par des troupes; nos fermiers ſe ſont enfuis ſans nous payer; et, ſi je vais en Suiſſe et ailleurs, le ſecours que j'ai pris la liberté de vous demander ne me ſera pas moins néceſſaire.

Je ſuis bien de votre avis quand vous me marquez que *Galien* n'eſt pas encore en état de faire l'hiſtoire du Dauphiné; mais je penſe qu'il eſt très à propos de lui laiſſer amaſſer les matériaux qu'il trouve dans ma bibliothéque et dans celles de pluſieurs maiſons

1767. de Genève, où on se fait un plaisir de l'aider dans ses recherches. Il travaille beaucoup, et même avec passion ; il cultive sa mémoire qui est, comme tout le monde en conviendra, tout-à-fait étonnante ; et, s'il n'est pas un jour votre secrétaire, vous ne pourrez mieux faire que de le faire agréer à la bibliothéque du roi, place très-conforme au genre d'étude vers lequel il se porte avec une espèce de fureur. Quand même je ne serais pas à Ferney, il pourra toujours assembler ses matériaux dans ma bibliothéque et dans celles dont je vous ai parlé ; après quoi, son style, que je ne trouve rien moins que mauvais, venant à se perfectionner au bout de quelque temps, on le confiera à quelque savant bénédictin du Dauphiné, pour en tirer les anecdotes les plus curieuses pour l'embellissement de l'histoire de cette province, pour laquelle il a un violent penchant, et sur laquelle il a déjà huit porte-feuilles d'anecdotes et de recherches qu'il a faites depuis son arrivée, sans compter ce qu'il avait déjà recueilli dans l'endroit où vous l'avez si judicieusement tenu pendant deux ans, temps qu'il a mis à profit, contre l'ordinaire. Enfin j'augure bien de cette histoire du Dauphiné. Cette province, heureusement pour lui, n'a pas un écrivain dont la lecture soit supportable. Elle peut être enfin le fondement de sa fortune.

En vous priant d'agréer mes hommages et ceux de madame *Denis*, permettez que je vous envoye un fragment d'un endroit de ma lettre à la personne dont je vous ai parlé ; vous verrez par là à quel homme j'ai affaire. Je vous conjure de me garder le plus profond secret. *V.*

LETTRE X.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

15 de janvier.

UN homme qui a été senſiblement touché de vos malheurs, Monſieur, et qui eſt encore ſaiſi d'horreur du déſaſtre d'un de vos amis (*), déſirerait infiniment de vous rendre ſervice. Ayez la bonté de faire ſavoir à quoi vous vous ſentez le plus propre ; ſi vous parlez allemand, ſi vous avez une belle écriture, ſi vous ſouhaiteriez d'être placé chez quelque prince d'Allemagne, ou chez quelque ſeigneur, en qualité de lecteur, de ſecrétaire, de bibliothécaire ; ſi vous êtes engagé au ſervice de ſa Majeſté le roi de Pruſſe, ſi vous ſouhaitez qu'on lui demande votre congé, ſi on peut vous recommander à lui comme homme de lettres ; en ce cas, on ferait obligé de l'inſtruire de votre nom, de votre âge et de votre malheur. Il en ſerait touché ; il déteſte les barbares ; il a trouvé votre condamnation abominable.

Ne vous informez point qui vous écrit ; mais écrivez un long détail à Genève, à M. *Miſoprieſt*, chez M. *Souchay* marchand de draps, au Lion d'or. Ayez la bonté de dire à M. *Haas*, chez qui vous logez, qu'on lui rembourſera tous les ports de lettres qu'on vous enverra ſous enveloppe.

Voulez-vous bien auſſi, Monſieur, nous faire

(*) Le chevalier de *la Barre*.

1767. ſavoir ce que monſieur votre père vous donne par an, et ſi vous avez une paye à Véſel. On ne peut vous rien dire de plus pour le préſent, et on attend votre réponſe.

LETTRE XI.

A M. DAMILAVILLE.

14 de janvier.

VOTRE lettre du 8 de janvier, mon cher ami, m'a remis un peu de baume dans le ſang; c'eſt le ſort de toutes vos lettres. Le préſident du bureau n'eſt pas pour les fidelles; mais le chevalier de *Châtellux* eſt fidelle; M. de *Monthion* eſt fidelle auſſi, et c'eſt beaucoup. Il y a vingt ans qu'on n'aurait pas trouvé les mêmes appuis. Laiſſez crier les barbares, laiſſez glapir les Velches : la philoſophie eſt bonne à quelque choſe.

Il ſe peut faire qu'en brûlant une toiſe cube de papiers, lorſque je feſais mes paquets, j'aye brûlé auſſi le billet de onze cents livres, dont vous me parlez; mais le remède eſt entre vos mains.

Je ſuppoſe que vous avez déjà donné les trois cents livres à M. *Lambertad* (*). Il faut pardonner ſi on n'a pas encore exécuté tous ſes ordres. Il doit deviner la confuſion horrible où l'on eſt; nous avons des troupes, et nous ne mangeons actuellement que de la vache.

(*) D'*Alembert*.

Les *Sirven* ont de l'argent pour leur voyage et pour leur séjour ; ils sont à vos ordres. Je mourrai content, quand nous aurons joint la vengeance des *Sirven* à celle des *Calas*. 1767.

Envoyez, je vous prie, à M. *Lambertad* la copie de ma lettre à M. le chevalier de *Pezai ;* elle le regarde beaucoup. Je puise ma sensibilité pour les innocens malheureux dans le même fond dont je tire mon inflexibilité envers les perfides. Si je haïssais moins *Rousseau*, je vous aimerais moins. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN, *à Paris.*

Le 14 de janvier.

Mon cher grand écuyer de Babylone, il est juste qu'on vous envoye les Scythes et les Persans ; cela amusera la famille : notre abbé turc y a des droits incontestables. Vous pourrez prier mademoiselle *Durancy* à dîner ; elle trouvera son rôle noté dans l'exemplaire que je vous enverrai : voilà pour votre divertissement du carnaval. Nous répétons la pièce ici ; elle sera parfaitement jouée par M. et madame de *la Harpe*, et j'espère qu'après Pâques, M. de *la Harpe* vous rapportera une pièce intéressante et bien écrite.

Nous remercions mon turc bien tendrement.

1767. Madame *Denis* et moi, nous l'aimons à la folie, puisqu'il a du courage et qu'il en inspire. C'est une énigme dont il devinera le mot aisément.

Je viens d'écrire à *Morival*, ou plutôt de lui faire écrire; et, dès que j'aurai sa réponse, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes; tout ressemble à *Janus;* tout, avec le temps, a un double visage. Ce prince ne connaît point *Morival*, sans doute; mais il connaît très-bien son désastre. Il m'en a écrit plusieurs fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore.

Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés. Je vous prie de me dire bien positivement si le premier mémoire que vous eûtes la bonté de m'envoyer de la campagne est exactement vrai. En cas que le frère de *Morival* veuille fournir quelques anecdotes nouvelles, vous pourrez nous les faire tenir sous l'enveloppe de M. *Hénin* résident du roi à Genève.

Vous savez que nous sommes actuellement environnés de troupes, comme de tracasseries. Nous mangeons de la vache, le pain vaut cinq sous la livre, le bois est plus cher qu'à Paris. Nous manquons de tout, excepté de neige. Oh, pour cette denrée, nous pouvons en fournir l'Europe! il y en a dix pieds de haut dans mes jardins, et trente sur les montagnes. Je ne dirai pas que je prie DIEU qu'ainsi soit de vous.

Florianet a écrit une lettre charmante, en latin, à

père *Adam*. Je vous prie de le baiser pour moi des deux côtés. J'embrasse de tout mon cœur la mère et le fils. 1767.

LETTRE XIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

17 de janvier.

Je vous écris, mon cher Marquis, mourant de froid et de faim, au milieu des neiges, environné de la légion de Flandre et du régiment de Conti, qui ne sont pas plus à leur aise que moi.

J'ai été sur le point de partir pour Soleure, avec monsieur l'ambassadeur de France ; j'avais fait tous mes paquets. J'ai perdu, dans ce remue-ménage, l'original de votre lettre à M. le comte de *Périgord*. Je vous supplie de me renvoyer la copie que vous avez signée de votre main ; et, sur le champ, nous mettrons la main à l'œuvre, et tout sera en règle. Les Génevois payeront, je crois, leurs folies un peu cher. Ils se sont conduits en impertinens et en insensés ; ils ont irrité M. le duc de *Choiseul*, ils ont abusé de ses bontés, et ils n'ont que ce qu'ils méritent.

M. *Boursier* ne peut vous envoyer que dans un mois, ou environ, les bouteilles de *Coladon* qu'il vous a promises. Ces liqueurs sont fort nécessaires pour le temps qu'il fait ; elles doivent réchauffer des cœurs

1767. glacés par huit ou dix pieds de neige, qui couvrent la terre dans nos cantons.

Conservez-moi votre amitié, mon cher Marquis; la mienne pour vous ne finira qu'avec ma vie.

LETTRE XIV.

A M. LE RICHE,

DIRECTEUR-RECEVEUR DES DOMAINES DU ROI, *à Besançon.*

18 de janvier.

Mes fréquentes maladies, Monsieur, et des affaires non moins tristes que les maladies, m'ont privé long-temps de la consolation de vous écrire.

Il y a un paquet pour vous à Nyon en Suisse, depuis plus de quinze jours; les neiges ne lui permettent pas de passer, et je ne sais même par quelle voie il pourra vous parvenir, à moins que vous ne m'en indiquiez une.

Je vous suis très-obligé des éclaircissemens historiques que vous avez bien voulu me donner sur un des plus grands génies qu'ait jamais produit la Franche-Comté, *Nonotte.* Le mal est que beaucoup d'imbécilles sont gouvernés par des gens de cette espèce, et qu'on les croit souvent sur leur parole. Les honnêtes gens, qui pourraient les écraser, ne sont point un corps, et les fanatiques en font un considérable. Si on ne se réunit pas, tout est perdu. Il est

bien juste que les esprits raisonnables soient amis; et votre amitié, Monsieur, fait une de mes consolations. 1767.

LETTRE XV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, le 19 de janvier.

Je suis vieux, Monsieur, malade, borgne d'un œil, et maléficié de l'autre. Je joins à tous ces agrémens celui d'être assiégé, ou du moins bloqué. Nous n'avons, dans ma petite retraite, ni de quoi manger, ni de quoi boire, ni de quoi nous chauffer; nous sommes entourés de soldats de six pieds, et de neiges hautes de dix ou douze; et tout cela, parce que *Jean-Jacques Rousseau* a échauffé quelques têtes d'horlogers et de marchands de draps. La situation très-triste où nous nous trouvons ne m'a pas permis de répondre plutôt à l'honneur de votre lettre: vous êtes trop généreux pour n'avoir pas pour moi plus de pitié que de colère.

Nous avons ici M. et madame de *la Harpe* qui sont tous deux très-aimables. M. de *la Harpe* commence à prendre un vol supérieur; il a remporté deux prix de suite à l'académie, par d'excellens ouvrages. J'espère qu'il vous donnera à Pâques une fort bonne tragédie. Il eut l'honneur de dédier à M. le prince de *Condé* sa tragédie de Warwick, qui avait beaucoup réussi. J'ai vu une ode de lui à son altesse sérénissime,

1767. dans laquelle il y a autant de poësie que dans les plus belles de *Rousseau*. Il mérite assurément la protection du digne petit-fils du *grand Condé*. Il a beaucoup de mérite, et il est très-pauvre. Il ne partage actuellement que la disette où nous sommes.

Adieu, Monsieur; agréez les assurances de mes tendres et respectueux sentimens, et ayez la bonté de me mettre aux pieds de son altesse sérénissime.

LETTRE XVI.

A MADAME LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 21 de janvier.

MADAME,

NON-SEULEMENT je voudrais faire ma cour à madame la princesse de *Beauvau*, mais assurément je voudrais venir, à sa suite, me mettre à vos pieds dans les beaux climats où vous êtes; et croyez que ce n'est pas pour le climat, c'est pour vous, s'il vous plaît, Madame. M. le chevalier de *Boufflers*, qui a ragaillardi mes vieux jours, fait que je ne voulais pas les finir sans avoir eu la consolation de passer avec vous quelques momens. Il est fort difficile actuellement que j'aye cet honneur; trente pieds de neige sur nos montagnes, dix dans nos plaines, des rhumatismes, des soldats et de la misère forment la

belle situation où je me trouve. Nous fesons la guerre à Genève ; il vaudrait mieux la faire aux loups qui viennent manger les petits garçons. Nous avons bloqué Genève de façon que cette ville est dans la plus grande abondance, et nous dans la plus effroyable disette. Pour moi, quoique je n'aye plus de dents, je me rendrai à discrétion à quiconque voudra me fournir des poulardes. J'ai fait bâtir un assez joli château, et je compte y mettre le feu incessamment pour me chauffer. J'ajoute à tous les avantages dont je jouis, que je suis borgne et presque aveugle, grâce à mes montagnes de neige et de glace. Promenez-vous, Madame, sous des berceaux d'oliviers et d'orangers, et je pardonnerai tout à la nature.

1767.

Je ne suis point étonné que M. de *Sudre* ne soit pas premier capitoul ; car c'est celui qui mérite le mieux cette place. Je vous remercie de votre bonne volonté pour lui. Permettez-moi de présenter mon respect à M. le prince de *Beauvau* et à madame la princesse de *Beauvau*, et agréez celui que je vous ai voué pour le peu de temps que j'ai à vivre. *V.*

Je ne sais sur quel horizon est actuellement M. le chevalier de *Boufflers* ; mais, quelque part où il soit, il n'y aura jamais rien de plus singulier ni de plus aimable que lui.

1767.

LETTRE XVII.

A M. DORAT.

Du 28 de janvier.

LA rigueur extrême de la saison, Monsieur, a trop augmenté mes souffrances continuelles pour me permettre de répondre, aussitôt que je l'aurais voulu, à votre lettre du 14 de janvier. L'état douloureux où je suis a été encore augmenté par l'extrême disette où la cessation de tout commerce avec Genève nous a réduits. Ma situation, devenue très-désagréable, ne m'a pas assurément rendu insensible aux jolis vers dont vous avez semé votre lettre. Il aurait été encore plus doux pour moi, je vous l'avoue, que vous eussiez employé vos talens aimables à répandre dans le public les sentimens dont vous m'avez honoré dans vos lettres particulières. Personne n'a été plus pénétré que moi de votre mérite; personne n'a mieux senti combien vous feriez d'honneur un jour à l'académie française qui cherche, comme vous savez, à n'admettre dans son corps que des hommes qui pensent comme vous. J'y ai quelques amis, et ces amis ne sont pas assurément contens de la conduite de *Rousseau*, et le sont très-peu de ses ouvrages. M. d'*Alembert* et M. *Marmontel* n'ont pas à se louer de lui.

Vous savez d'ailleurs que M. le duc de *Choiseul* n'est que trop informé des manœuvres lâches et criminelles de cet homme; vous savez que son complice

complice a été arrêté dans Paris. J'ignore, après tout cela, comment vous avez appelé du nom de grand-homme un charlatan qui n'est connu que par des paradoxes ridicules et par une conduite coupable. 1767.

Vous sentez d'ailleurs la valeur de ces expressions, à la page 8 de votre *Avis* :

Achevez enfin, par vos mœurs,
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.

Je n'avais point vu votre *Avis* imprimé, on ne m'en avait envoyé que les premiers vers manuscrits. Je laisse à votre probité et aux sentimens que vous me témoignez le soin de réparer ce que ces deux vers ont d'outrageant et d'odieux. Pesez, Monsieur, ce mot de *mœurs*. J'ose vous dire que ni ma famille, ni mes amis, ni la famille des *Calas*, ni celle des *Sirven*, ni la petite-fille du grand *Corneille*, ne m'accuseront de manquer de mœurs. Vous conviendrez du moins qu'il y a quelque différence entre votre compatriote qui a marié un gentilhomme de beaucoup de mérite avec mademoiselle *Corneille*, et un garçon horloger de Genève, qui écrit que monsieur le dauphin doit épouser la fille du bourreau, si elle lui plaît.

Les *mœurs*, Monsieur, n'ont rien de commun avec les querelles de littérature ; mais elles sont liées essentiellement à l'honnêteté et à la probité dont vous faites profession. C'est à vos mœurs même que je m'adresse. Les deux lettres que vous avez eu la bonté de m'écrire, l'amitié de M. le chevalier de *Pezai*, la vôtre que j'ambitionne, et dont vous m'avez

1767. flatté, me donnent de justes espérances. Ce sera pour moi la plus chère des consolations de pouvoir me livrer sans réserve à tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

LETTRE XVIII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, 28 de janvier.

VOICI, Monsieur, les lettres que j'ai reçues pour vous. Je suis bien fâché de ne vous les pas rendre en main propre; madame *Denis* partage mes regrets.

La malheureuse affaire dont vous avez la bonté de me parler ne devait me regarder en aucune manière; j'ai été la victime de l'amitié, de la scélératesse et du hasard. Je finis ma carrière comme je l'ai commencée, par le malheur.

Vous savez d'ailleurs que nous sommes entourés de soldats et de neige. Je suis dans la Sibérie; je ne puis l'habiter, et je n'en puis sortir. J'ai des malades sans secours, cent bouches à nourrir, et aucunes provisions. Vous avez vu Ferney assez agréable; c'est actuellement l'endroit de la nature le plus disgracié et le plus misérable. Vous nous auriez consolés, Monsieur, et nous ne nous consolons de votre absence que parce que nous n'aurions eu que nos misères à vous offrir.

Ce pauvre père *Adam* est malade à la mort; il

ne peut avoir ni médecin ni médecine ; ainsi il réchappera. 1767.

Conservez-moi vos bontés, et soyez bien convaincu de mon tendre et respectueux attachement.

LETTRE XIX.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 28 de janvier.

ENFIN donc, mon cher confrère; voilà le mérite accueilli comme il doit l'être. Ce ne sont pas là les prestiges et le charlatanisme d'un malheureux génevois dont Paris a été quelque temps infatué. Voilà un beau jour pour la littérature; et, ce qui n'est pas moins beau, mon cher ami, c'est la sensibilité avec laquelle vous parlez du triomphe d'un autre. C'est-là le partage des vrais talens; il faut que ceux qui les possèdent soient unis contre ceux qui les haïssent. C'est aux *Chaumeix*, aux *Frérons*, aux gazetiers ecclésiastiques, à la canaille qui cherche de petites places, ou à la canaille qui les a, de s'élever contre ceux qui cultivent les arts. Le seul bruit d'une union fraternelle entre les d'*Alembert*, les *Thomas*, vous et quelques autres, fera périr cette vermine.

Embrassez pour moi notre cher et illustre confrère qui est, avec vous, la gloire de notre académie.

Présentez, je vous prie, à madame *Geoffrin* mes très-tendres respects. L'affaire des *Sirven*, qu'elle

1767. a prise sous sa protection, devrait être plus avancée qu'elle ne l'est ; on en a déjà pourtant parlé au conseil du roi. M. *Chardon* est nommé pour rapporteur. J'aurais bien voulu que M. de *Beaumont* vous eût consulté, mon cher confrère, sur son factum dont le fond mérite l'attention publique ; ce sujet pouvait faire une réputation immortelle à un homme éloquent.

J'attends toujours votre *Bélisaire ;* il me consolera. Je suis dans un état pire que le sien, entre trente pieds de neige, des soldats, la famine, les rhumatismes et le scorbut ; mais il faut remercier DIEU de tout, car tout est bien. Je vous embrasse avec la plus sincère et la plus inviolable amitié. *V.*

LETTRE XX.

A MADAME
LA MARQUISE DE BOUFFLERS.

A Ferney, 30 de janvier.

A Mon âge, Madame, on ne peut plus satisfaire ses passions. Il y a un mois que je suis dans mon lit ; et, si je me fesais traîner à Lyon pour vous faire ma cour, vingt pieds de neige, qui couvrent nos montagnes, m'empêcheraient d'arriver.

Je ne sais si j'ai eu l'honneur de vous mander que nous avons la guerre et la famine dans la très-belle

et très-déteſtable vallée où je comptais mourir doucement : il nous manque l'agrément de la peſte. 1767.

Je n'aurais pas été étonné, Madame, qu'un miniſtre, haut de ſix pieds ou de trois et demi, m'eût refuſé, ſi je lui avais demandé quelque choſe ; mais je le ſuis qu'on ait eu ſi peu d'égard pour un prince beau et bien fait, et qui a beaucoup d'eſprit. Il y a quelque choſe qui a plus de crédit que lui.

Je ne ſais, Madame, ſi vous allez à la cour ou à la ville ; mais, en quelque lieu que vous ſoyez, vous ferez les délices de tous ceux qui ſeront aſſez heureux de vivre avec vous. Cette conſolation m'a toujours été enlevée ; votre ſouvenir peut ſeul conſoler le plus reſpectueux et le plus attaché de vos anciens ſerviteurs. *Voltaire.*

LETTRE XXI.

A M. DAMILAVILLE.

30 de janvier.

QUOI que vous en diſiez, mon cher ami, et quoi qu'on en diſe, nous ſerons toujours dans des tranſes cruelles. Cette affaire peut avoir les ſuites les plus funeſtes, puiſqu'on a manqué d'arrêter le mal dans ſon principe. Je m'abandonne à la deſtinée ; c'eſt tout ce qu'on peut faire quand on ne peut remuer, et qu'on eſt dans ſon lit, entouré de ſoldats et de neiges.

M. *Chardon* me mande qu'il a trouvé le mémoire

Voilà comme les mémoires des intendans, en 1698,
1767. auraient dû être faits; on y verrait clair, on connaîtrait le fort et le faible des provinces. Le pays fauvage où je fuis, Monfieur, reffemble affez à votre Sainte-Lucie; il eft au bout du monde, et a été jufqu'à préfent un peu abandonné à fa misère.

Je fuis trop vieux pour rien entreprendre; et, après ma mort, tout retombera dans fon ancienne horreur. Il faudrait être le maître abfolu de fon terrain pour fonder une colonie: ce n'eft pas où les Français réuffiffent le mieux. Nous trouverons toujours cent filles d'opéra contre une *Didon*.

Je ferai très-affligé fi le mémoire pour les *Sirven* n'eft digne ni de l'avocat ni de la caufe; mais je me confole, puifque c'eft vous, Monfieur, qui rapporterez l'affaire. L'éloquence du rapporteur fait bien plus d'impreffion que celle de l'avocat. Vous verrez, quand vous jugerez cette affaire, que la fentence qui a condamné les *Sirven*, qui les a dépouillés de leurs biens, qui a fait mourir la mère, et qui tient le père et les deux filles dans la misère et dans l'opprobre, eft encore plus abfurde que l'arrêt contre les *Calas*. Il me femble que les juges des *Calas* pouvaient au moins alléguer quelques faibles et malheureux prétextes; mais je n'en ai découvert aucun dans la fentence contre les *Sirven*. Un grand roi m'a fait l'honneur de me mander, à cette occafion, que jamais on ne devrait permettre l'exécution d'un arrêt de mort qu'après qu'elle aurait été approuvée par le confeil d'Etat du fouverain. On en ufe ainfi dans les trois quarts de l'Europe. Il eft bien étrange que la nation la plus gaie du monde foit fi fouvent la plus cruelle.

Je vous demande pardon, Monſieur; je ſuis aſſez comme les autres vieillards qui ſe plaignent toujours; mais je ſais qu'heureuſement le corps des maîtres des requêtes n'a jamais été ſi bien compoſé qu'aujourd'hui, que jamais il n'y a eu plus de lumières, et que la raiſon l'emporte ſur la forme atroce et barbare dont on s'eſt quelquefois piqué, à ce qu'on dit, dans d'autres compagnies. Vous m'avez inſpiré de la franchiſe; je la pouſſe peut-être trop loin, mais je ne puis pouſſer trop loin les autres ſentimens que je vous dois, et le reſpect infini avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c. 1767.

LETTRE XXIV.

A M. DAMILAVILLE.

2 de février.

MON cher ami, voilà donc mademoiſelle *Calas* mariée à un homme d'une très-grande conſidération, dans ſon eſpèce. C'eſt le fruit de vos ſoins: ce ſont des vengeurs qui vont naître. Puiſſions-nous marier ainſi une fille de *Sirven!* mais la pauvre diableſſe n'a pas l'air à la danſe.

J'ai actuellement bonne opinion de notre nouvelle affaire. M. *Chardon* eſt un adepte. Le conſeil commence à être compoſé de ſages, ſi une autre compagnie l'eſt de fanatiques.

L'affaire de la *Doiret*, qui m'avait donné tant d'inquiétude, eſt finie d'une manière plus heureuſe que

1767. je n'aurais pu le prévoir : il ne s'agit plus que d'obtenir des fermiers généraux la destitution d'un scélérat. Vous savez que les temps n'étaient pas favorables. D'*Hémeri* est venu enlever à Nancy un libraire, nommé *le Clerc*, accusé par les jésuites. Qui croirait que les jésuites eussent encore le pouvoir de nuire, et que cette vipère coupée en morceaux pût mordre dans le seul trou qui lui reste ?

Mon neveu, conseiller au grand conseil, s'est comporté, dans toute cette affaire, en digne philosophe. Il y a encore des hommes. Un des malheureux d'Abbeville est chez le roi de Prusse.

Personne ne sait de qui est le Triumvirat. Ce n'est pas un ouvrage fait pour le théâtre français, mais les notes sont faites pour l'Europe : il y a de terribles fautes d'impression.

Je vous embrasse, et mon cœur vole vers le vôtre. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XXV. 1767.

A M. LE COMTE DE BERNSTORFF,

PREMIER MINISTRE DU ROI DE DANEMARCK.

4 de février.

MONSIEUR,

LA famille *Sirven*, qui va manifester à Paris son innocence et les bienfaits de sa Majesté, a dû remercier aujourd'hui votre Excellence de ces mêmes bienfaits dont elle vous est redevable. Je ne vous dois pas moins de reconnaissance, Monsieur, de la lettre du roi dont vous m'avez procuré la faveur. J'y reconnais un monarque pénétré de vos principes: On juge du prince par le ministre, et du ministre par le prince. Il y a plus de cent ans que la bienfesance est assise sur le trône de Danemarck. Heureux le pays ainsi gouverné!

Permettez, Monsieur, qu'avec mes très-humbles remercîmens, je vous adresse ceux que je dois à sa Majesté.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect, Monsieur, de votre Excellence, &c.

1767.

LETTRE XXVI.

A M. DAMILAVILLE.

4 de février.

Le difcours de M. *Thomas*, mon cher ami, eft un des plus beaux et des plus grands fervices rendus à la littérature. Voilà l'homme que j'aimerai tant que j'aurai un fouffle de vie, et tant que je détefterai les ennemis de la raifon.

A propos de raifon, avouez que j'ai un bon fecond dans mon confeiller au grand confeil; tous les oncles n'ont pas de pareils neveux.

J'augure bien de l'affaire des *Sirven*. Le roi de Danemarck m'écrit une lettre charmante, de fa main (*), fans que je l'aye prévenu, et leur envoie un fecours. Tout vient du Nord. N'admirez-vous pas le roi de Pologne, qui a forcé doucement les évêques à être tolérans? N'oubliez jamais la condamnation de l'évêque de Roftou, pour avoir dit qu'il y a *deux puiffances*.

Vous n'aurez point fitôt les Scythes; il y a toujours quelque chofe à changer à ces maudits ouvrages-là. J'efpère que M. de *la Harpe* vous donnera, à Pâques, quelque chofe de meilleur que les Scythes.

On ne peut vous aimer plus tendrement que je vous aime.

(*) On n'a point trouvé cette lettre du roi.

LETTRE XXVII.

1767.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

4 de février.

Il y a environ cinquante ans, mon Chevalier, que j'ai eu l'honneur de jouer aux échecs avec monfieur le vice-chancelier ; mais il me gagnait, comme de raifon. J'étais attaché à toute fa maifon. Il y avait furtout un certain évêque de....., grand philofophe et très-favant, qui m'honorait de la plus fincère amitié. Un vice-chancelier ne fe fouvient pas de tout cela, mais les petits ne l'oublient pas. J'ai le cœur pénétré de fes bontés, et de la juftice qu'il a rendue dans l'affaire qui m'intéreffait par contre-coup.

Je prends la liberté de lui écrire quatre mots; car il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent aux miniftres des lettres trop longues et du galimatias.

Je vous écrirais bien au long, à vous, mon Chevalier, fi j'en croyais mon cœur qui eft bavard de fon naturel; je vous dirais combien je fuis enchanté de vous et de vos bons offices ; mais la guerre de Genève, les embarras qu'elle caufe, les effroyables neiges qui m'environnent, la fièvre, les rhumatifmes, impofent filence à ma bavarderie. Cependant il faut que je vous demande fi vous avez entendu la mufique de Pandore, de M. de *la Borde*.

Vous me permettez donc de vous embraffer fans cérémonie.

1767.

LETTRE XXVIII.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 6 de février.

Je vous réponds tard, mon cher confrère; j'ai été malade, je ſuis en Sibérie; on fait la guerre près de ma tanière, et j'y ſuis bloqué. Nous avons été expoſés à la diſette; aucun fléau ne nous a manqué. L'eſpérance de voir votre tragédie entre dans mes conſolations. Je loue toujours beaucoup le deſſein que vous avez de la faire imprimer, afin que ſon ſuccès ne dépende pas du jeu d'un acteur. On dit que le théâtre n'eſt pas aujourd'hui ſur un pied à donner beaucoup de tentation aux auteurs; et d'ailleurs on juge toujours mieux dans le recueillement du cabinet qu'à travers les illuſions de la ſcène. J'ai fait une pièce fort médiocre, intitulée Les Scythes; j'ai eu bravement l'impudence de mettre des agriculteurs et des pâtres en parallèle avec des ſouverains et des petits-maîtres. Je l'avais fait imprimer, et ne comptais point la livrer aux comédiens; mais je ne me gouverne pas par moi-même; il a fallu céder aux déſirs de mes amis dont les volontés ſont des ordres pour moi. C'eſt à vous à voir ſi vous aurez plus de courage que je n'en ai eu.

Avez-vous entendu la muſique de Pandore? Confiez-moi ce que vous en penſez; il faut dire la vérité à ſes amis. Je crois qu'il y a des morceaux très-agréables; mais on dit qu'en général la muſique n'eſt

pas assez forte. Je ne m'y connais point, et vous êtes passé maître. Dites-moi la vérité, encore une fois, et fiez-vous à ma discrétion. Adieu; je ne suis pas trop en état de causer avec un homme qui se porte bien; mais je ne vous en aime pas moins. *V.* 1767.

LETTRE XXIX.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 9 de février.

Je suis bien plus satisfait encore, mon cher *Cicéron*, de votre dernier mémoire, sur la terre de Canon, que des premiers. Vous prévenez toutes les objections, vous étouffez tous les murmures. *Misericordia cum accusantibus erit.* Je serai bien trompé si *Cicéron* ne gagne pas son procès *pro domo suâ;* et j'imagine que vous souperez à Canon, cette année, avec madame de *Beaumont :* vous savez cependant qu'on n'est sûr de rien avec les hommes.

A l'égard de *Sirven*, je m'en remets entièrement à vous; je n'ai plus rien ni à dire ni à faire. J'attends beaucoup de M. *Chardon* qui est, je crois, rapporteur de votre affaire, et qui est surement celui des *Sirven.* Le père et les filles partiront, s'il le faut; et, si le père suffit, il partira seul. On n'attend que vos ordres, et ils seront exécutés sur le champ.

Notre petite société de Ferney est bien attachée à M. et à madame de *Beaumont;* nous voudrions que Canon et Ferney ne fussent pas si éloignés l'un de l'autre.

1767. horreurs des agitations que j'ai éprouvées. Je joins ici deux exemplaires de cette nouvelle correction que vous pourrez aisément faire porter sur les anciennes éditions que vous avez, et surtout sur celles envoyées en dernier lieu par M. le duc de *Praslin.*

Cette scène du père et de la fille est de moitié plus courte qu'elle n'était; ni *Sozame* ni les Scythes ne se doutent de la résolution d'*Obéide*. Les imprécations feront toujours un très-grand effet, à moins qu'elles ne soient ridiculement jouées. Je conviens que ce cinquième acte était extrêmement difficile; mais enfin je crois être parvenu à faire à peu-près tout ce que vous vouliez, et j'ose espérer que vous en viendrez à votre honneur. Ce sera à M. de *Thibouville* à arranger les rôles, les décorations et les habits avec *le Kain;* c'est, de toutes les pièces, celle qui exige le moins de frais.

Le rôle d'*Obéide* demande d'autant plus d'art qu'elle pense presque toujours le contraire de ce qu'elle dit. Je ne sais pas comment j'ai pu faire un pareil rôle qui est tout l'opposé de mon caractère. Je ne dis que trop ce que je pense, mais je le dis avec tant de plaisir, quand je m'étends sur les sentimens qui m'attachent à mes anges, que je ne me corrigerai jamais de ma naïveté.

J'ai oublié, dans mes dernières lettres, de vous dire qu'il était impossible qu'on pût penser à *le Kain* dans cette édition du Triumvirat. Vous savez qu'on ne fait pas ce qu'on veut des libraires; et moi, je sais ce que c'est que d'être loin de Paris.

Quant aux affaires de Genève, elles s'arrangeront sans doute, car elles ne sont que ridicules; elles ne

méritent qu'un *Lutrin*. J'en avais ébauché quelque chofe pour vous faire rire, et pour faire rire meffieurs les ducs de *Choifeul* et de *Praflin;* mais, pendant tout le mois de janvier, je n'ai pas eu envie de rire. 1767.

Refpect et tendreffe.

LETTRE XXXII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de février.

Vous connaiffez, Monfeigneur, la main qui vous écrit et le cœur qui dicte la lettre. Les neiges m'ôtent l'ufage des yeux cet hiver-ci avec plus de rigueur que les autres; mais j'efpère voir encore un peu clair au printemps. L'aventure dont vous avez la bonté de me parler dans vos deux lettres, eft une de ces fatalités qu'on ne peut pas prévoir. Je penfe que vous croyez à la deftinée; pour moi, c'eft mon dogme favori. Toutes les affaires de ce monde me paraiffent des boules pouffées les unes par les autres. Aurait-on jamais imaginé que ce ferait la fœur de ce brave *Thurot* tué en Irlande, qui ferait envoyée à cent cinquante lieues à un homme qu'elle ne connaît pas, qui s'attirerait une affaire capitale pour le plus médiocre intérêt, et qui mettrait dans le plus grand danger celui qui lui rendrait gratuitement fervice. L'affaire a été extrêmement grave; elle a été portée au confeil des parties. On a voulu la criminalifer et la renvoyer au parlement. C'eft principalement monfieur le vice-chancelier

dont les bontés et la juſtice ont détourné ce coup.
1767. Cette funeſte affaire avait bien des branches. Vous ne devez pas être étonné du parti qu'on allait prendre, c'était le ſeul convenable ; et, quoiqu'il fût douloureux, on y était parfaitement réſolu; car il faut prendre ſon parti ſans puſillanimité dans toutes les occaſions de la vie, tant que l'ame bat dans le corps. On riſquait, à la vérité, de perdre tout ſon bien en France ; on jouait gros jeu ; mais, après tout, on avait brelan de rois en quatrième. Je vous donne cette énigme à expliquer. J'ajouterai ſeulement qu'il y a des jeux où l'on peut perdre avec quatre rois, et qu'il vaut mieux ne pas jouer du tout. Je crois que la perſonne à laquelle vous daignez vous intéreſſer ne jouera de ſa vie.

Cette affaire d'ailleurs a été auſſi ruineuſe qu'inquiétante ; et la perſonne en queſtion vous a une obligation infinie de la bonté que vous avez eue de la recommander à M. l'abbé de *Blet*.

On aura l'honneur, Monſeigneur, de vous envoyer, par l'ordinaire prochain, ce qui doit contribuer à vos amuſemens du carnaval ou du carême ; il faut le temps de mettre tout en règle, et de préparer les inſtructions néceſſaires. Si on n'avait que ſoixante et dix ans, ce qui eſt une bagatelle, on viendrait en poſte avec ſes marionnettes, et on aurait la ſatisfaction de vous voir dans votre gloire de niquée.

Voici une requête d'une autre eſpèce, que le griffonneur de la lettre vous préſente, et par laquelle il vous demande votre protection. Quoiqu'il s'agiſſe de toiles, il n'en eſt pas moins attaché à l'hiſtoire, et il croit que, s'il dirigeait les toiles de Voiron, il

pourrait très-commodément visiter tous les bénédictins du Dauphiné. Il saurait précisément en quelle année un dauphin de Viennois fondait des messes, ce qui serait d'une merveilleuse utilité pour le reste du royaume. 1767.

Voici à présent d'une autre écriture. Vous voyez, Monseigneur, que celle de votre protégé s'est assez formée ; s'il continue, il se rendra digne de vous servir, ce qui vaudra mieux que l'inspection des toiles de son village. Je doute fort que M. de *Trudaine* déplace un homme qui est dans son poste depuis long-temps, pour favoriser un enfant de cet emploi.

Quoi qu'il en soit, je joins toujours sa requête à cette lettre. Agréez le tendre et profond respect avec lequel je serai jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

L'aventure de la sœur de *Thurot* n'est plus bonne qu'à oublier.

Il y a à Voïron, village de Graisivodan, en Dauphiné, une fabrique de toiles dont l'inspection ne se donnait qu'à un des habitans de l'endroit ; cependant une personne, qui demeure à Romans, et qui possède déjà plusieurs autres inspections considérables, a trouvé le moyen de se faire encore revêtir de celle-ci.

M. de *Trudaine* est le maître d'accorder ce petit appui au sieur *Claude Gallien*, natif de Voiron. Il soulagerait une famille nombreuse, connue depuis très-long-temps, domiciliée et estimée dans ledit endroit. Le père, l'oncle et les frères de *Claude Gallien* ont tous été au service; son frère fut tué à Crevelt,

1767. étant pour lors dans les volontaires de Dauphiné: c'était l'aîné de la famille.

Claude Gallien demande très-humblement la protection de M. de *Trudaine*.

LETTRE XXXIII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

Le 10 de février.

DANS la ſituation où vous êtes, Monſieur, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de prendre la liberté de vous recommander fortement au maître que vous ſervez aujourd'hui. Il eſt vrai que ma recommandation eſt bien peu de choſe, et qu'il ne m'appartient pas d'oſer eſpérer qu'il puiſſe y avoir égard; mais il me parut, l'année paſſée, ſi touché et ſi indigné de l'horrible deſtinée de votre ami et de la barbarie de vos juges, qu'il me fit l'honneur de m'en écrire pluſieurs fois, avec tant de compaſſion et tant de philoſophie, que j'ai cru devoir lui parler à cœur ouvert en dernier lieu de ce qui vous regarde. Il ſait que vous n'êtes coupable que de vous être moqué inconſidérément d'une ſuperſtition que tous les hommes ſenſés déteſtent dans le fond de leur cœur. Vous avez ri des grimaces des ſinges dans le pays des ſinges, et les ſinges vous ont déchirés. Tout ce qu'il y a d'honnêtes gens en France (et il y en a beaucoup) ont regardé votre arrêt avec horreur. Vous auriez pu aiſément vous réfugier, ſous un autre nom, dans

quelque province; mais, puifque vous avez pris le parti de fervir un grand roi philofophe, il faut efpérer que vous ne vous en repentirez pas. Les épreuves font longues dans le fervice où vous êtes, la difcipline févère, la fortune médiocre, mais honnête. Je voudrais bien qu'en confidération de votre malheur et de votre jeuneffe, il vous encourageât par quelque grade. Je lui ai mandé que vous m'aviez écrit une lettre pleine de raifon, que vous avez de l'efprit, que vous êtes rempli de bonne volonté, que votre fatale aventure fervira à vous rendre plus circonfpect et plus attaché à vos devoirs. 1767.

Vous faurez fans doute bientôt l'allemand parfaitement; cela ne vous fera pas inutile. Il y aura mille occafions où le roi pourra vous employer, en conféquence des bons témoignages qu'on rendra de vous. Quelquefois les plus grands malheurs ont ouvert le chemin de la fortune. Si vous trouvez, dans le pays où vous êtes, quelque pofte à votre convenance, quelque place que vous puiffiez demander, vous n'avez qu'à m'écrire à la même adreffe, et je prendrai la liberté d'en écrire au roi. Mon premier deffein était de vous faire entrer dans un établiffement qu'on projetait à Clèves, mais il eft furvenu des obftacles; ce projet a été dérangé, et les bontés du roi que vous fervez me paraiffent à préfent d'une grande reffource.

Celui qui vous écrit défire paffionnément de vous fervir, et voudrait, s'il le pouvait, faire repentir les barbares qui ont traité des enfans avec tant d'inhumanité.

1767.

LETTRE XXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 de février, à huit heures du matin.

Les plus importantes affaires de ce monde, sans doute, sont des tragédies; car elles poursuivent l'ame, le jour et la nuit. Ma première idée, quand on veut m'ôter un vers que j'aime, c'est de murmurer et de gronder; la seconde c'est de me rendre. J'aimais ce vers :

Elle m'a plus coûté que vous ne pouvez croire.

mais il était six heures du matin; et, actuellement qu'il en est huit, j'aime mieux celui-ci :

Me dompter en tout temps est mon sort et ma gloire.

Ainsi donc, mes anges, n'en croyez point mes deux paquets qui sont partis ce matin; croyez ce billet-ci qui court après. Je vous demande bien pardon, mes anges, de vous donner tant de peine pour si peu de chose. J'ai fait humainement tout ce que j'ai pu. Il ne faut pas demander à un artiste plus qu'il ne peut faire; il y a un terme à tout, personne ne peut travailler que suivant ses forces.

Voici le temps de copier les rôles et de les apprendre; il n'y a plus à reculer ni à travailler. Je demande seulement qu'on joue la Jeune indienne avec les Scythes; je serai bien aise de donner cette marque

d'attention à M. de *Champfort*, qui eſt, dit-on, très-aimable, et qui me témoigne beaucoup d'amitié. 1767.

Si mademoiſelle *Durancy* entend, comme je le crois, le grand art des ſilences, ſi elle ſait dire de ces non qui veulent dire oui, ſi elle ſait accompagner une cruauté d'un ſoupir, et démentir quelquefois ſes paroles, je réponds du ſuccès, ſinon je réponds des ſifflets. J'avoue qu'un grand ſuccès ſerait néceſſaire pour faire enrager les ennemis de la raiſon, ſans parler des miens. La pièce dépend entièrement des acteurs.

Je ſais bien qu'il y aura quelques mouvemens, au cinquième acte, parmi les mal-intentionnés du parterre; mais j'eſpère que le receveur de la comédie ſera content de la pièce. Laiſſons dire *Fréron* et l'avocat *Coqueley*, ſon approbateur, et les ſoldats de *Corbulon*, s'il y en a encore; et qu'on ſonne le boute-ſelle.

LETTRE XXXV.

A M. LE CHEVALIER DE CHATELUX.

11 de février.

Je vous devais déjà, Monſieur, beaucoup de reconnaiſſance pour les efforts généreux que vous aviez faits auprès d'un homme reſpectable, qui, cette fois, a été ſeul de ſon avis pour n'avoir pas été du vôtre. Je ſuis encore plus reconnaiſſant de la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et des ſentimens que vous y témoignez. Il y a ſi peu de perſonnes qui cherchent à s'inſtruire de ce qui mérite

1767. le plus l'attention de tous les hommes ; les préjugés ſont ſi forts, la faibleſſe ſi grande, l'ignorance ſi commune, le fanatiſme ſi aveugle et ſi inſolent, qu'on ne peut trop eſtimer ceux qui ont aſſez de courage pour ſecouer un joug ſi odieux et ſi déshonorant pour la nature humaine. Cette vraie philoſophie qu'on cherche à décrier, élève le courage et rend le cœur compatiſſant. J'ai trouvé ſouvent l'humanité parmi les officiers, et la barbarie parmi les gens de robe. Je ſuis perſuadé qu'un conſeil de guerre aurait mis en priſon, pour un an, le chevalier de *la Barre* coupable d'une très-grande indécence ; mais que ceux qui haſardent leur vie pour le ſervice du roi et de l'Etat n'auraient point fait donner la queſtion à un enfant, et ne l'auraient point condamné à un ſupplice horrible. La juriſprudence du fanatiſme eſt quelque choſe d'exécrable, c'eſt une fureur monſtrueuſe. Tandis que d'un côté la raiſon adoucit les mœurs et que les lumières s'étendent, les ténèbres s'épaiſſiſſent de l'autre, et la ſuperſtition endurcit les ames.

Continuez, Monſieur, à prendre le parti de l'humanité. L'exemple d'un homme de votre nom et de votre mérite pourra beaucoup. Mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'eſpérer de longues années ; je mourrai conſolé en laiſſant au monde des hommes tels que vous. Je vous ſupplie d'agréer mon ſincère et reſpectueux attachement.

LETTRE XXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 11 de février.

Comme je dictais, Monſeigneur, les petites inſtructions néceſſaires pour la repréſentation de la pièce dont je vous offrais les prémices pour Bordeaux, j'apprends une funeſte nouvelle qui ſuſpend entièrement mon travail (*), et qui me fait partager votre douleur. J'ignore ſi cette perte ne vous obligera point de retourner à Paris; en tout cas, je ſerai toujours à vos ordres. Je voudrais que ma ſanté et mon âge puſſent me permettre de vous faire ma cour dans quelque endroit que vous fuſſiez; mais mon état douloureux me condamne à la retraite; et, ſi j'avais été obligé de quitter Ferney, ce n'aurait été que pour une autre ſolitude, et je ne pourrais jamais quitter la ſolitude que pour vous. Mon petit pays, que vous avez trouvé ſi agréable et ſi riant, et qui eſt en effet le plus beau payſage qui ſoit au monde, eſt bien horrible cet hiver, et il devient preſque inhabitable, ſi les affaires de Genève reſtent dans la confuſion où elles ſont. Toute communication avec Lyon et avec les provinces voiſines eſt abſolument interrompue, et la plus extrême diſette en tout genre a ſuccédé à l'abondance. Nos laboureurs déjà découragés ne peuvent même préparer les ſocs de leurs charrues. Notre poſition eſt unique; car vous ſavez que nous

(*) Voyez la lettre du 16 mars.

ſommes abſolument ſéparés de la France par le lac,
1767. et qu'il eſt de toute impoſſibilité que le pays de Gex puiſſe ſe ſoutenir par lui-même.

Je ſais que chaque province a ſes embarras, et qu'il eſt bien difficile que le miniſtère remédie à tout. Les abus ſont malheureuſement néceſſaires dans ce monde. Je ſens bien qu'il n'eſt pas poſſible de punir les Génevois ſans que nous en ſentions les contre-coups.

Je vous demande pardon de vous parler de ces misères, dans un temps où la perte que vous avez faite vous occupe tout entier; mais je ne vous dis un mot de ma ſituation que pour vous marquer l'envie extrême que j'aurais de pouvoir ſervir à vous conſoler, ſi je pouvais être aſſez heureux pour vous revoir encore, et pour vous renouveler mon tendre et profond reſpect. *V.*

LETTRE XXXVII.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 12 de février.

MON très-cher confrère, vous me mandez que vous m'envoyez *Béliſaire*, et je ne l'ai point reçu. Vous ne ſavez pas avec quelle impatience nous dévorons tout ce qui vient de vous. Votre libraire a-t-il fait mettre au carroſſe de Lyon ce livre que j'attends pour ma conſolation et pour mon inſtruction? l'a-t-on envoyé par la poſte, avec un contre-ſeing? Les

paquets contre-fignés me parviennent toujours, quelque gros qu'ils foient; enfin je vous porte mes plaintes et mes défirs. Ayez pitié de madame *Denis* et de moi; faites-nous lire ce *Bélifaire.* Si vous avez rendu *Juftinien* et *Théodora* bien odieux, je vous en remercie bien d'avance. Je vous fupplie de demander à madame *Geoffrin*, fi fon cher roi de Pologne ne s'eft pas entendu habilement avec l'impératrice de Ruffie, pour forcer les évêques farmates à être tolérans, et à établir la liberté de confcience; je ferais bien fâché de m'être trompé. Je fuppofe que madame *Geoffrin* voudra bien me faire favoir fi j'ai tort ou raifon, qu'elle m'en dira un petit mot, ou qu'elle vous permettra que vous me difiez ce petit mot de fa part. Préfentez-lui mon très-tendre refpect. Aimez-moi, mon cher confrère; continuez à rendre l'académie refpectable. Ayons dans notre corps le plus de *Marmontel* et de *Thomas* que nous pourrons. M. de *la Harpe* fera bien digne un jour d'entrer *in noftro docto corpore*. Il a l'efprit très-jufte, il eft l'ennemi du phébus, fon goût eft très-épuré et fes mœurs très-honnêtes; il a paru vous combattre un peu, au fujet de *Lucain;* mais c'eft en vous eftimant et en vous rendant juftice, et vous pourrez être sûr d'avoir en lui un ami attaché et fidelle. J'efpère qu'il ne reviendra à Paris qu'avec une très-bonne tragédie, quoiqu'il n'y ait rien de fi difficile à faire, et quoiqu'on ne fache pas trop à quoi le fuccès d'une pièce de théâtre eft attaché. Il y en a une qui a eu un grand fuccès, et qu'on m'a voulu faire lire; j'y fuis depuis trois mois, j'en ai déjà lu trois actes; j'efpère la finir avant la fin d'avril. Je ne vous parle point des

1767. Scythes, parce qu'on ne fait qui meurt ni qui vit. Vous le faurez le mercredi des cendres, qui eft fouvent un jour de pénitence pour les auteurs. Mais, fifflé ou toléré, fachez que je vous aime de tout mon cœur. *V.*

LETTRE XXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 de février.

Mes chers anges, par excès de précautions et par nouvelle furabondance de droit, j'adreffe encore un nouvel exemplaire à M. le duc de *Praflin*, pour que vous ayez la bonté de le communiquer. Il y a quelque peu de vers encore de changés, et les notes inftructives font plus amples. Il ferait trop aifé de jouer le rôle d'*Obéide* à contre-fens; c'eft dans ce rôle que la lettre tue, et que l'efprit vivifie; car dans ce rôle, pendant plus de quatre actes, *oui* veut dire *non*. *J'ai pris mon parti* fignifie *je fuis au défefpoir*. *Tout m'eft indifférent* veut dire évidemment *je fuis très-fenfible*.

Ce rôle joué d'une manière attendriffante, fait, ce me femble, un très-grand effet; et, fi nous avons deux vieillards, je crois que tout ira bien.

J'efpère toujours qu'après Pâques M. de *la Harpe* donnera quelque chofe de meilleur que les Scythes. Il s'eft trompé dans fon Guftave, mais il n'en vaudra que mieux; et il eft, en vérité, le feul qui ait un

ſtyle raiſonnable. Par quelle fatalité faut-il que des pièces qu'on ne peut lire aient eu de ſi prodigieux succès ? Cela eſt horriblement velche, et les Velches ne ſe corrigeront jamais. Vous qui êtes français, tenez toujours pour le bon goût. 1767.

Je recommande mes corrections à vos bontés angéliques. Je vous prie de les faire porter ſur l'exemplaire de *le Kain* et ſur les autres. Après cette importunité, je vous demande une autre grâce, c'eſt d'envoyer un exemplaire bien corrigé à madame de *Florian* qui n'en fera pas un mauvais uſage, et qui ne le laiſſera pas courir. Il ne ſerait pas mal qu'elle fît une répétition ; elle s'y connaît, elle dit ſon mot net et court. Plus j'y penſe, plus j'aime les Scythes. Je prie DIEU qu'ainſi ſoit de vous. Le ſujet eſt heureux, ou je ſuis bien trompé. Si la pièce eſt bien jouée, elle pourra valoir de l'argent au tripot, et donner du plaiſir à mes anges ; mais, pour moi, je ſuis incapable de plaiſir ; je ne le ſuis pas de conſolation, et ma plus grande eſt l'amitié dont mes anges m'honorent.

1767.

LETTRE XXXIX.

A M. MARMONTEL.

16 de février.

Belisaire arrive, nous nous jetons dessus, maman et moi, comme des gourmands. Nous tombons sur le chapitre quinzième; c'est le chapitre de la tolérance, le catéchisme des rois; c'est la liberté de penser soutenue avec autant de courage que d'adresse; rien n'est plus sage, rien n'est plus hardi. Je me hâte de vous dire combien vous nous avez fait de plaisir. Nous nous attendons bien que tout le reste sera de la même force, car vous ne pouvez penser qu'avec votre esprit et écrire que de votre style. Je vous en dirai davantage quand j'aurai tout lu.

Je vous demande votre indulgence pour la tragédie des Scythes. Elle est d'un jeune homme qui ne devait pas faire de pièce de théâtre à son âge; mais, comme il essuyait une espèce de petite persécution, il a cru devoir imiter *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien pour détourner les caquets.

Grand merci, encore une fois, de votre beau chapitre; vous venez de rendre service au genre-humain. DIEU vous préserve des regards malins!

Je vous quitte pour entendre la lecture du reste. Bonsoir, mon très-cher confrère. *V.*

LETTRE

LETTRE XL.

1767.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 16 de février.

Mon cher *Cicéron*, vous venez de faire pleurer le bon homme *Sirven* de tendresse et de reconnaissance. Recevez mes nouveaux remercîmens ; ajoutez à toutes vos bontés celle de dire à M. *Target*, votre ami, combien je suis touché de ce qu'il veut élever sa voix en faveur des filles de *Sirven*. Je vous réponds que ce bon homme ne s'adressera pas à d'autres qu'à vous. Les *Calas* étaient conduits par cinq ou six protestans du Languedoc, et *Sirven* n'a d'appui que moi ; il ne peut ni ne doit se conduire que par mes conseils et par vos ordres.

Vous savez avec quelle impatience j'attends votre mémoire imprimé. Il n'y a certainement pas un instant à perdre. M. *Chardon* m'a mandé qu'il serait bientôt prêt, malgré l'affaire de la Cayenne qui lui prend tout son temps. Il est humain, il est philosophe et bon juge ; je compte sur lui comme sur vous. Vous aurez la gloire d'écraser deux fois le fanatisme ; et les protestans, éclairés d'ailleurs par votre excellent mémoire contre M. de *la Roque*, ne seront plus fâchés contre madame de *Beaumont*, à qui je présente mes très-tendres respects.

N. B. Vous ferez très-bien d'avertir par une note que ces longs délais ne doivent être imputés

ni aux *Sirven* ni à vous. La note eſt néceſſaire, et je
1767. vous en remercie. Je vous ſuis auſſi tendrement attaché que ſi j'avais vécu avec vous.

LETTRE XLI.

A M. DAMILAVILLE.

16 de février.

L'ARTICLE de votre lettre du 10, concernant un intendant, m'étonne autant qu'il m'afflige. Je crois qu'il ſera bon, dans l'occaſion, de lui faire parler fortement en votre faveur, ſans paraître inſtruit de ce que vous me mandez. Il m'était venu voir à Ferney, et j'en avais été très-content. Je me flatte encore qu'il ne ſera pas difficile de le ramener.

Je ne connais point M. *Caſſen;* j'étais fort content de M. *Mariette*, et je vous prie inſtamment de le lui dire: mais il faut laiſſer faire M. de *Beaumont*, et ne le pas décourager. Il eſt actif; ſa gloire eſt intéreſſée au ſuccès; il eſt ami de M. *Caſſen;* il fait encore travailler M. *Target*, qui eſt, dit-on, un excellent avocat, et qui doit donner un factum en faveur des filles *Sirven*.

Je vous demande deux grâces, mon cher ami; c'eſt de voir *Mariette* pour le conſoler, et *Target* et *Caſſen* pour les remercier. J'ai très-bonne opinion du procès. Je ſuis perſuadé que les maîtres des requêtes mettront ce dernier fleuron à leur couronne civique. M. de

Beaumont croit m'apprendre qu'il a obtenu pour rapporteur M. *Chardon;* et il y a près d'un mois 1767.
que M. *Chardon* m'a mandé qu'il était rapporteur. Il paraît prendre l'affaire des *Sirven* à cœur autant que nous-mêmes. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer un mémoire sur l'île de Sainte-Lucie dont il a été intendant : ce mémoire m'a paru un chef-d'œuvre. J'ai été d'autant plus touché de cette marque de confiance, qu'elle me fait espérer qu'il aura quelque envie de s'attirer, dans l'affaire des *Sirven*, les applaudissemens des ames qui sont sensibles au mérite.

Nous avons reçu, maman *Denis* et moi, le *Bélisaire*. Nous nous sommes jetés par un heureux instinct sur le chapitre *de la tolérance*, qui est le quinzième chapitre ; il nous a enlevés. Si tout le reste est de cette force, l'ouvrage aura le succès le plus durable. Vous me ferez plaisir d'acheter pour moi un exemplaire de mes sottises chez *Merlin*, de le faire relier, et de le faire présenter de ma part à M. *Marmontel*. Voici un petit mot pour lui, et l'autre pour M. de *Beaumont*. Pardon, mon très-cher ami, de toutes les peines que je vous donne.

AU MEME.

17 de février.

SUR votre lettre, mon cher ami, qui nous a paru un peu équivoque, nous avons cru ne pouvoir mieux faire que de faire signer le mémoire par les *Sirven*, et de l'envoyer à M. de *Courteille*, pour le rendre à M. de *Beaumont*.

1767. Nous avons jugé, madame *Denis* et moi, que c'était le ſeul moyen de faire paraître cet excellent ouvrage, tel qu'il eſt, ſigné par les intéreſſés. J'eſtime trop M. de *Beaumont* pour croire qu'il veuille rien changer à un mémoire ſi touchant et ſi victorieux : c'eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'éloquence et de ſentiment. Faites l'impoſſible pour qu'il paraiſſe tel que je le renvoie. Je mande à M. de *Courteille* qu'il peut vous le remettre; et je n'écrirai à M. de *Beaumont* qu'en conformité de ce que vous m'aurez mandé. Dites-moi, je vous prie, comment réuſſit le *Béliſaire* dans lequel il y a un ſi beau morceau ſur la tolérance.

Je vous ai mandé que le roi de Danemarck venait de ſe mettre dans le rang de nos bienfaiteurs. J'ai brelan de roi quatrième, mais il faut que je gagne la partie. N'admirez-vous pas comme cette vie eſt mêlée de haut et de bas, de blanc et de noir? et n'êtes-vous pas fâché que, parmi mes quatre rois, il n'y en ait pas un du midi?

LETTRE XLII.

A M. LE KAIN.

17 de février.

PROBABLEMENT, mon grand peintre tragique commencera les répétitions des Scythes dans le temps qu'il recevra ma lettre. Je vous avertis, mon cher ami, que je fais partir aujourd'hui, à l'adreſſe de M. le duc de *Praſlin*, un exemplaire chargé de notes qui

difent aux acteurs dans quel efprit la pièce a été compofée. Il n'y en a point pour *Athamare*, parce que c'eft vous qui le jouez. 1767.

Le rôle d'*Obéide* ne fera point du tout difficile, fi l'actrice veut feulement jeter un coup d'œil fur ces notes. Je fuppofe que M. *Molé* fera en état de jouer *Indatire* qui n'a point du tout un rôle fatigant. Je crois qu'en général la pièce favorife affez le jeu des acteurs. Il y a plufieurs morceaux qui ne demandent que de la fimplicité; mais je vous avoue que je ne faurais fouffrir cette familiarité comique qu'on introduit quelquefois dans la tragédie, et qui l'avilit ridiculement au lieu de la rendre naturelle.

J'efpère qu'il ne m'arrivera plus ce qui m'arriva dans Tancrède, où l'on faillit à faire tomber la pièce en y inférant des vers ridicules tels que ceux-ci :

> Voyant tomber leurs chefs, les Maures *furieux*
> L'ont accablé de traits dans leur rage *cruelle*.

Je fais bien qu'au théâtre on ne fe foucie guère du ftyle; mais le théâtre devient barbare, et ce n'eft pas à moi de fomenter la barbarie.

Je ne croyais pas, à mon âge, donner encore une pièce à repréfenter; mais, quand on eft foutenu par vos talens, il n'y a rien qu'on ne puiffe hafarder.

Je penfe que vous donnerez le rôle d'*Obéide* à mademoifelle *Durancy*. Je vous prie de l'embraffer pour moi des deux côtés, fi elle veut bien le fouffrir. *V.*

1767.

LETTRE XLIII.

A M. DAMILAVILLE.

20 de février.

Les aveugles, mon cher ami, font fujets à faire d'énormes méprifes. Lorfque le paquet contenant le mémoire des *Sirven* arriva, nous ne fongeâmes pas feulement s'il était accompagné d'une lettre. Nous nous jetâmes deffus avec avidité : il fut lu fur le champ, à haute et intelligible voix, par M. de *la Harpe*. Nous pleurions tous, nous difions tous : Ce M. de *Beaumont* s'eft furpaffé ; le mémoire des *Sirven* eft bien fupérieur au mémoire des *Calas;* le confeil du roi fondra en larmes. Auffitôt nous envoyons le mémoire aux *Sirven* pour le figner ; ils le fignent ; le mémoire part à l'adreffe de M. de *Courteille*. Quand tout cela eft fait, on lit votre lettre; on voit que le mémoire eft de vous, qu'il n'eft point juridique, que *Sirven* ne devait point le figner : alors nous nous promettons le fecret. Je vous écris un mot à la hâte ; je vous dis que votre mémoire eft chez M. de *Courteille*. Si on ne vous l'a pas remis, courez vîte chez lui, reprenez votre excellent ouvrage ; et, fi vous voulez qu'il foit imprimé, renvoyez-le-moi ; il fera un grand effet dans les pays étrangers ; mais furtout que M. de *Beaumont* donne le fien ; il nous fait périr par fes lenteurs. Il y a fix ans qu'une famille innocente gémit, et il y a deux ans que M. de *Beaumont* devrait avoir

fini ses peines : il ne sait donc pas combien la vie est courte. 1767.

Bonsoir, mon très-cher ami ; mon corps et mes yeux vont bien mal ; mais aussi j'entre dans ma soixante et quatorzième année, malgré la fausse date de mes estampes. *Ecr. l'inf.*

LETTRE XLIV.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

A Ferney, 20 de février.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu les deux lettres dont vous m'avez honoré, avec un passe-port général, mais non pas dans leur temps, parce que vos bontés ne me sont parvenues que par les cascades de la dragonnade.

Je vous ai envoyé le discours de M. de *la Harpe*, qui a remporté le prix à l'académie. La justice qu'il vous a rendue a beaucoup contribué à lui faire remporter ce prix. Son ouvrage a été applaudi de tout le public.

Je ne sais si on vous a envoyé le mémoire ci-joint; permettez-moi la liberté de vous le présenter; comptez qu'il est exact et fidelle. Il sera bien difficile de vivre dorénavant dans le pays de Gex sans votre protection. Je vous la demande aussi pour les Scythes; je les ai retravaillés suivant les judicieuses remarques que vous avez daigné faire. Je n'en ai fait imprimer

1767. que quelques exemplaires, pour épargner la peine des copiſtes; l'édition ne paraîtra à Paris que quand vous en ſerez content.

Je ſerais bien flatté ſi vous pouviez honorer la première repréſentation de votre préſence.

J'ai bien des querelles avec M. d'*Argental* pour les Scythes, ſur le cinquième acte; mais je m'en rapporte à vous.

Je ſuis pénétré de vos bontés, elles ſont ma conſolation dans mes misères. M. le chevalier de *Jaucourt* ne m'a vu qu'aveugle et malade. J'étais mort, ſi je ne m'étais pas égayé aux dépens de *Jean-Jacques*, de la demoiſelle *le Vaſſeur* et de *Catherine*.

Je me mets à vos pieds avec la plus tendre reconnaiſſance et le plus profond reſpect.

LETTRE XLV,

A M. DORAT,

Le 20 de février.

Il eſt vrai, Monſieur, que j'avais été flatté de la promeſſe que vous m'aviez faite, lorſqu'une lettre, que j'avais écrite à M. de *Pezai*, m'en attira une très-obligeante de vous. Cette eſpérance adouciſſait beaucoup le mal dont je ne connaiſſais qu'une partie. Des vers tels que vous les ſavez faire auraient plu davantage au public, que la publication de quelques lettres qui ne ſont pas faites pour lui.

Les procédés de *J. J. Rouſſeau* ne ſont point des

querelles de littérature ; ce font des complots formés par l'ingratitude et par la méchanceté la plus noire, dont les médiateurs de Genève et le miniftère de France font affez inftruits. Au refte, perfonne n'a jamais fouhaité plus paffionnément que moi l'union des gens de lettres ; perfonne n'a mieux fenti combien ils feraient utiles, et à quel point ils feraient refpectés du public, s'ils fe foutenaient les uns les autres. Il faut laiffer aux folliculaires, aux *Desfontaines*, aux *Frérons*, l'infame métier de déchirer leurs confrères pour gagner quelque argent : ce font des miférables qui ont fait de la littérature une arène de gladiateurs. 1767.

Vous avez redoublé mon eftime pour vous, Monfieur, en m'apprenant que vous n'aviez nul commerce avec ce vil *Fréron* qui eft, dit-on, l'opprobre de la fociété, et dont on ne prononce le nom qu'avec horreur et mépris. Cet homme, affurément, n'était fait ni pour apprécier vos agréables ouvrages, ni pour approcher de votre perfonne. S'il y avait encore des *Chaulieu* et des *la Fare*, ce ferait leur fociété qui vous conviendrait, ainfi qu'à M. de *Pezai* votre ami.

Je vous répéterai encore que j'ai été très-touché des lettres que vous m'avez écrites ; mais le public les ignore, et il a vu la pièce que vous m'aviez promis de réparer. Je vous en parle pour la dernière fois. Je ne veux plus me livrer qu'au plaifir de vous dire combien j'ambitionne votre eftime et votre amitié, et avec quels fentimens j'ai l'honneur d'être votre, &c.

1767.

LETTRE XLVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

A Ferney, 21 de février.

Il est vrai, monsieur le Duc, que j'ai fait une drôle de tragédie où j'ai mis un petit-maître persan avec des paysans scythes, et une demoiselle de qualité qui raccommode ses chemises et celles de son père, supposé qu'on eût des chemises en Scythie. Comme vous ne haïssez pas les choses bizarres, j'aurais pris, sans doute, la liberté de vous envoyer cette facétie, si je n'étais occupé à la corriger ; ce qui me coûte beaucoup, attendu que j'ai eu, il y a quelque temps, un petit *soupçon* d'apoplexie qui m'a un peu affaibli le cervelet. J'ai l'honneur d'entrer dans ma soixante et quatorzième année, quoi qu'en disent mes mauvaises estampes. Vous voyez que ma tragédie n'est pas un jeu d'enfant; mais elle tient beaucoup du radotage, ce qui revient à peu-près au même.

Ou j'ai perdu entièrement la mémoire, ou je me souviens très-bien que je vous ai remercié de votre beau certificat en faveur d'*Urceus Codrus*. Celui qui écrit sous ma dictée (parce que je suis aveugle tout l'hiver) se souvient très-bien de vous avoir remercié de votre témoignage sur *Urceus*. Nous sommes exacts, nous autres solitaires, parce que nous ne sommes point distraits par le fracas.

On dit que vous faites un bijou de l'hôtel Janfen. Je m'en rapporte bien à vous, furtout fi vous avez autant d'argent que de goût. 1767.

On dit qu'on joue chez vous un jeu prodigieux. Fi! cela n'eft pas philofophe. Vous n'êtes pas encore au point où je vous voudrais.

Cependant confervez-moi vos bontés; j'ai befoin de cette confolation, après avoir été vingt ans fans vous faire ma cour; car, fi vous vous en fouvenez, je me fuis enfui de France au Catilina de *Crébillon:* c'était pardieu un déteftable ouvrage, c'était le tombeau du fens commun; mais je veux actuellement qu'on ait de l'indulgence pour les vieillards.

Je vous fuis attaché pour le refte de ma vie avec bien du refpect et avec toute la vivacité des fentimens d'un jeune homme. *Voltaire.*

LETTRE XLVII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

A Ferney, 23 de février.

Je fuis partagé, Monfieur, entre la reconnaiffance que je vous dois et l'admiration où je fuis qu'au milieu de vos occupations, et même de vos diffipations, vous ayez pu faire un plan fi rempli de génie et de reffources. Nous convenons qu'il eft l'ouvrage d'un efprit fupérieur. Vous me direz, pourquoi ne l'adoptez-vous donc pas? Vous en verrez les raifons dans le petit mémoire que nous envoyons à M. et à madame d'*Argental.*

1767. Madame *Denis*, M. et madame de *la Harpe*, nos acteurs et moi, nous avons retourné de tous les ſens ce que vous nous propoſez. Nous nous ſommes repréſenté vivement l'action, et tout ce qu'elle comporte, et tout ce qu'elle doit faire dire ; nous ſommes tous d'un avis unanime ; nous oſons même nous flatter que, quand vous verrez nos raiſons déduites dans notre mémoire, elles vous paraîtront convaincantes.

Il eſt vrai que, malgré toutes nos raiſons, nous tremblons d'avoir tort lorſque nous diſputons contre vous. Nous ſentons bien qu'il y a quelque choſe de haſardé dans ce cinquième acte, mais nous ne pouvons juger que d'après l'impreſſion qu'il nous laiſſe. Nous le jouons, et il nous fait un effet terrible.

Comment voulez-vous que nous abandonnions ce qui nous touche pour un plan qui, tout ingénieux qu'il eſt, nous paraît avoir des difficultés inſurmontables ? Il en ſera toujours d'une tragédie comme de toutes les affaires de ce monde ; il faut choiſir entre les inconvéniens les moins grands. Il y aura ſans doute des critiques. Zaïre, Mérope, Tancrède, &c. en ont eſſuyé beaucoup, et le Siége de Calais a inſpiré le plus grand enthouſiaſme. Il faut ſe ſoumettre à cette bizarrerie des hommes : mais nous ſommes tous perſuadés que la chaleur du cinquième acte doit l'emporter ſur toutes les critiques qu'on fera de ſang froid.

Le ſpectateur aſſurément ſe doute bien, dans la tragédie d'Olimpie, que cette *Olimpie* ſe jettera dans le bûcher de ſa mère ; et c'eſt préciſément ce doute qui inſpire la curioſité et l'attendriſſement. Il eſt dans la nature humaine de vouloir voir comment les choſes

qu'on devine feront accomplies. C'eſt ce que nous détaillons dans notre mémoire que nous vous ſupplions de lire avec impartialité. Pour moi, je me défie de mes idées ; j'aime et je reſpecte les vôtres autant que votre perſonne. C'eſt avec timidité et avec honte que je ſuis d'un autre avis que vous ; mais enfin il ne faut jamais, dans aucun art, travailler contre ſon propre ſentiment, comme en morale il ne faut point agir contre ſa conſcience: on eſt sûr alors de travailler très-mal ; l'enthouſiaſme eſt entièrement éteint, l'eſprit mis à la gêne perd toute ſon élaſticité. On écrit raiſonnablement, mais froidement. En un mot, liſez nos repréſentations, et jugez. 1767.

Agréez, Monſieur, mon tendre et reſpectueux attachement pour vous, pour madame de *Chauvelin* et pour tout ce qui vous appartient.

N. B. Depuis ma lettre écrite, nous avons joué la pièce ; le cinquième acte a fait plus d'effet que les autres, et on a répandu beaucoup de larmes.

LETTRE XLVIII.

A M. LE KAIN.

A Ferney, 23 de février.

MON cher ami, le petit concile de Ferney a répondu au grand concile de l'hôtel d'Argental. Nous trouvons le projet qu'on nous propoſe, froid et impraticable. Nous trouvons inſipide ce *je ne puis*, ſubſtitué à ce terrible *je l'accepte*.

1767. Nous croyons, d'après l'expérience, que ce *je l'accepte*, prononcé avec un ton de défespoir et de fermeté, après un morne filence, fait l'effet le plus tragique.

Nous penfons que l'étonnement, le doute et la curiofité du fpectateur doivent fuivre ce mouvement de l'actrice. Nous fommes perfuadés, d'après nos propres fenfations, que tout le rôle d'*Obéide*, au cinquième acte, tient le fpectateur en haleine, et le remue d'autant plus fortement qu'il devine dans le fond de fon cœur ce qui doit arriver.

Nous avons pefé les inconvéniens et ce qui nous paraît des beautés, nous avons conclu qu'il ferait abominable de faire traîner *Athamare* à la torture et aux fupplices, et que, fi dans ce moment *Obéide* prenait la réfolution de s'offrir pour l'immoler, afin de lui épargner des fouffrances, cela reffemblerait à un bourreau qui va donner le coup de grâce; et fi elle ne prend que dans ce moment la réfolution de fe tuer, cette infpiration fubite ne fait pas, à beaucoup près, le même effet qu'un deffein pris dès la première fcène, et qui rend fon rôle théâtral pendant l'acte tout entier.

Nous alléguons beaucoup d'autres raifons que nous détaillons dans un mémoire que nous envoyons à M. d'*Argental*; nous craignons à la vérité de nous tromper, en combattant l'avis des connaiffeurs les plus éclairés, mais nous ne pouvons juger que d'après notre fentiment. Nous avons vu l'effet, et M. d'*Argental* ne l'a pas vu. Nous ne craignons rien de ce qu'ils craignent, et un endroit qui ne leur a fait aucune peine nous en fait beaucoup. C'eft ainfi que les opinions fe partagent fur toutes les affaires de ce

monde; mais, après avoir tout pesé, tout discuté, il faut prendre enfin un parti. Ce parti est celui de 1767.
jouer la pièce, telle que je vous l'ai envoyée par M. *Marin*. Je vous prie seulement de changer ce vers :

Vous voyez, vous sentez quel meurtre se prépare.

Il faut mettre à la place :

Vous savez quel tourment un refus lui prépare.

Je suis persuadé que vous donnerez à l'actrice toute l'intelligence du rôle d'*Obéide*.

Nous nous flattons que le quatrième acte sera extrêmement théâtral ; je suis bien sûr que vous le ferez réussir, quand vous direz au bon homme *Hermodan*, avec une pitié noble : *Vieillard, ton fils n'est plus.*

Encore une fois, nous pouvons nous tromper, madame *Denis*, madame de *la Harpe*, madame *Dupuits*, M. de *la Harpe*, M. *Dupuits*, M. *Cramer* et moi ; mais répétez comme nous avons répété, et jugez d'après l'effet.

Je suis d'ailleurs dans la nécessité absolue de faire réimprimer la pièce incessamment, et j'attends de vos nouvelles avec la plus vive impatience.

Depuis ma lettre écrite, nous venons de jouer la pièce ; le cinquième acte a fait un plus grand effet encore que le quatrième. On a versé beaucoup de larmes, et il n'y a point de critique qui tienne contre des larmes. Si j'avais le malheur de croire une seule des critiques qu'on me fait, la pièce serait perdue :

1767. croyez-en mon expérience et l'effet dont je viens d'être témoin.

Souvenez-vous du quatrième acte de Tancrède qu'on voulait me faire changer.

LETTRE XLIX.

AU MEME.

25 de février.

Ne vous laissez point subjuguer, mon cher ami, par un plan tout-à-fait anti-théâtral qu'on propose. Je ne réponds pas de l'effet d'une pièce où tout est simple et naturel, dans un temps où le public égaré semble ne vouloir que des événemens incroyables, entassés les uns sur les autres, avec des vers aussi barbares que ceux de *Garnier* et de *Hardy*. Résistez au torrent du goût le plus détestable qui ait jamais déshonoré la nation. J'aime mieux tomber avec un ouvrage fait selon les règles de l'art, que de réussir par un poëme barbare.

Je ne puis d'ailleurs m'imaginer que la nature ne parle pas au cœur des Parisiens comme elle nous parle; et je ne vois pas pourquoi ce qui nous fait répandre des larmes, serait mal reçu chez vous.

Je vous ai envoyé quelques changemens, et je me flatte que vous en avez fait usage. En voici encore un au quatrième acte, dans lequel *Indatire* a nécessairement trop raison contre *Athamare*. Je fortifie votre

votre rôle autant que la ſituation le permet ; c'eſt après ce vers d'*Indatire :* 1767.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre !

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Inſenſible au mérite, et même tyrannique.
Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai parmi, &c.

Il faut encore, mon cher ami, que je vous diſe que, ſi dans la ſcène entre *Obéide* et ſon père, au cinquième acte, il y a encore quelques longueurs, il faudra retrancher les quatre vers d'*Obéide :*

Une invincible loi me tient ſous ſon empire, &c.

Mais j'avoue que je les ſupprimerais à regret. Encore une fois, laiſſez dire les critiques de cabinet, et rapportez-vous-en à l'effet que fait la pièce au théâtre ; il n'y a point de meilleur juge.

1767.

LETTRE L.

A M. CHRISTIN, *avocat à Saint-Claude.*

25 de février.

MON cher avocat philosophe, il y a plus de cent lieues malheureusement de Saint-Claude à Ferney, et le chemin ne s'accourcira pas de sitôt. On dit que vous avez reçu pour moi un gros paquet de livres d'envoi de ce pauvre *Fantet;* je vous supplie de l'ouvrir, de lui renvoyer sa *Matière médicale* en dix volumes, dont je n'ai que faire : il y a là de quoi empoisonner un royaume. Je me contente de ma casse, et je ne veux pas d'autre remède.

Je vous envoie six exemplaires de la deuxième édition du Commentaire (*). Je ne risque que cette demi-douzaine, crainte des écornifleurs. M. *Servan*, avocat général de Grenoble, a fait un discours très-pathétique sur le même sujet; il est imprimé, et vous l'avez peut-être vu. La raison et l'humanité commencent à percer de tous côtés. L'impératrice de Russie m'écrit ces propres mots : *Malheur aux persécuteurs ; ils méritent d'être mis au rang des furies.* Mais, tandis que la raison parle, le fanatisme hurle; on poursuit *Fantet ;* on en poursuit bien d'autres. M. *le Riche* se signale en faveur de *Fantet.* J'espère qu'il viendra à bout de mettre un frein à la persécution. Si j'étais plus jeune, si je pouvais agir, je ne laisserais pas

(*) Sur le *Traité des délits et des peines.*

accabler ainſi un infortuné. Je fais de loin ce que je puis, et c'eſt fort peu de choſe. 1767.

Madame *Denis* vous fait bien ſes complimens : je vous embraſſe de tout mon cœur. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LI.

A M. MARIOTT,

AVOCAT GENERAL D'ANGLETERRE.

26 de février.

MONSIEUR,

Je prends le parti de vous écrire par Calais plutôt que par la Hollande, parce que, dans le commerce des hommes comme dans la phyſique, il faut toujours prendre la voie la plus courte. Il eſt vrai que j'ai paſſé près de trois mois ſans vous répondre; mais c'eſt que je ſuis plus vieux que *Milton*, et que je ſuis preſque auſſi aveugle que lui. Comme on envie toujours ſon prochain, je ſuis jaloux de milord *Cheſterfield* qui eſt ſourd. La lecture me paraît plus néceſſaire dans la retraite que la converſation. Il eſt certain qu'un bon livre vaut beaucoup mieux que tout ce qu'on dit au haſard. Il me ſemble que celui qui veut s'inſtruire doit préférer ſes yeux à ſes oreilles; mais pour celui qui ne veut que s'amuſer, je conſens de tout mon cœur qu'il ſoit aveugle, et qu'il puiſſe écouter des bagatelles toute la journée.

1767. Je conçois que votre belle imagination eſt quelquefois très-ennuyée des triſtes détails de votre charge. Si on n'était pas ſoutenu par l'eſtime publique et par l'eſpérance, il n'y a perſonne qui voulût être avocat général. Il faut avoir un grand courage, quand on fait d'auſſi beaux vers que vous, pour s'appeſantir ſur des matières contentieuſes, et pour deviner l'eſprit d'un teſtateur et l'eſprit de la loi.

Ma mauvaiſe ſanté ne m'a jamais permis de me livrer aux affaires de ce monde; c'eſt un grand ſervice que mes maladies m'ont rendu. Je vis depuis quinze ans dans la retraite avec une partie de ma famille; je ſuis entouré du plus beau payſage du monde. Quand la nature ramène le printemps, elle me rend mes yeux qu'elle m'a ôtés pendant l'hiver; ainſi j'ai le plaiſir de renaître, ce que les autres hommes n'ont point.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, a quitté ſon pays pour le vôtre, et moi j'ai quitté, il y a longtemps, le mien pour le ſien, ou du moins pour le voiſinage. Voilà comme les hommes ſont ballottés par la fortune. Sa ſacrée majeſté le haſard décide de tout.

Le cardinal *Bentivoglio*, que vous me citez, dit à la vérité beaucoup de mal du pays des Suiſſes, et même ne traite pas trop bien leurs perſonnes; mais c'eſt qu'il paſſa du côté du mont Saint-Bernard, et que cet endroit eſt le plus horrible qu'il y ait dans le monde. Le pays de Vaud au contraire, et celui de Genève, mais ſurtout celui de Gex que j'habite, forment un jardin délicieux. La moitié de la Suiſſe eſt l'enfer, et l'autre moitié eſt le paradis.

Rouſſeau a choiſi, comme vous le dites, le plus vilain canton de l'Angleterre; chacun cherche ce qui

lui convient : mais il ne faudrait pas juger des bords charmans de la Tamise par les rochers de Derbishire. 1767.
Je crois la querelle de M. *Hume* et de *Jean-Jacques Rousseau* terminée par le mépris public que *Rousseau* s'est attiré, et par l'estime que M. *Hume* mérite. Tout ce qui m'a paru plaisant, c'est la logique de *Jean-Jacques* qui s'est efforcé de prouver que M. *Hume* n'a été son bienfaiteur que par mauvaise volonté ; il pousse contre lui trois argumens qu'il appelle *trois soufflets sur la joue de son protecteur*. Si le roi d'Angleterre lui avait donné une pension, sans doute le quatrième soufflet aurait été pour sa Majesté. Cet homme me paraît complettement fou. Il y en a plusieurs à Genève. On y est plus mélancolique encore qu'en Angleterre ; et je crois, proportion gardée, qu'il y a plus de suicides à Genève qu'à Londres. Ce n'est pas que le suicide soit toujours de la folie. On dit qu'il y a des occasions où un sage peut prendre ce parti ; mais, en général, ce n'est pas dans un accès de raison qu'on se tue.

Si vous voyez M. *Franklin*, je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien l'assurer de mon estime et de ma reconnaissance. C'est avec ces mêmes sentimens que j'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c.

1767.

LETTRE LII.

A M. DAMILAVILLE.

27 de février.

En réponse à votre lettre du 21, mon cher ami, je vous dirai d'abord que j'ai été plus occupé que vous ne pensez de l'abominable calomnie qu'un homme en place a vomie contre vous. J'ai écrit à un de ses parens d'une manière très-forte qui ne compromet personne, et qui ne laisse pas même soupçonner que vous soyez instruit de ce procédé infame. Vous êtes d'ailleurs à portée d'employer des gens de mérite qui le détromperont ou qui le désarmeront.

J'admire sous quelles formes différentes le fanatisme se reproduit : c'est un *Protée* né dans l'enfer, qui prend toutes sortes de figures sur la terre. Je ne suis pas fâché de l'éclat qu'on a voulu faire contre *Bélisaire*. On ne peut que se rendre ridicule et odieux en attaquant une morale si pure. Les ennemis de la raison achèvent d'amonceler des charbons ardens sur leur tête ; le livre qu'ils attaquent en sera plus connu et plus goûté. DIEU et la raison savent tirer le bien du mal.

Je crois enfin l'affaire de M. *Lambertad* finie ; ce n'a pas été sans peine. La communication entre nous et Genève est absolument interdite, et sans les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous mourrions de faim, après avoir fait vivre tant de monde.

1767.

J'ai été très-content de la converſation du curé et du marguillier, dans laquelle on rend juſtice aux vues ſaines et patriotiques du miniſtère. Plus la permiſſion qu'il a donnée d'exporter les blés mérite notre reconnaiſſance, et plus nous en devons auſſi au *Dictionnaire encyclopédique* qui démontre en tant d'endroits les avantages de cette exportation. Il eſt certain que c'eſt le plus grand encouragement qu'on pût donner à l'agriculture. Je le ſens bien, moi qui ſuis un des plus forts laboureurs de ce petit pays.

Je ſuis pour les Scythes à peu-près dans le même cas où *Beaumont* eſt pour ſon mémoire. J'éprouve des difficultés de la part de mes avocats ; et ce qui finirait en deux jours, ſi j'étais à Paris, traîne des mois entiers : voilà pourquoi vous n'avez point eu les Scythes. On dit que le tragique eſt abſolument tombé ; je n'ai pas de peine à le croire.

M. le chevalier de *Châtellux* eſt une belle ame. Il a des parens qui ne ſont pas ſi philoſophes que lui. Je vous aſſure qu'on l'a échappé belle, et qu'il y avait là de quoi perdre un homme ſans reſſource. Je ſuis affligé que vous n'ayez rien à me dire de *Platon* ſur toutes les occaſions que je ſaiſis de lui rendre juſtice.

Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Ruſſie, en m'envoyant ſon édit ſur la tolérance (*). *L'apothéoſe n'eſt pas ſi fort à déſirer qu'on le penſe ; on le partage avec des veaux, des chats, des oignons, &c. &c. &c. Malheur aux perſécuteurs ! ils méritent d'être rangés avec ces divinités-là.* Elle m'ajoute que *les ſuffrages de*

(*) Du 9 de janvier 1767.

1767. *MM. Diderot et d'Alembert l'encouragent beaucoup à bien faire.*

Voici le premier chant de la Guerre de Genève, puiſque vous voulez vous amuſer de cette plaiſanterie.

LETTRE LIII.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Ferney, 28 de février.

VOTRE ſouvenir m'a bien touché, Monſieur, et votre ouvrage a fait ſur moi l'impreſſion la plus tendre. Voilà comme je voudrais qu'on fît les oraiſons funèbres. Il faut que ce ſoit le cœur qui parle ; il faut avoir vécu intimement avec le mort qu'on regrette.

C'étaient les parens ou les amis qui feſaient les oraiſons funèbres chez les Romains. L'étranger qui s'en mêle, a toujours l'air charlatan ; il y a même une eſpèce de ridicule à débiter avec emphaſe l'éloge d'un homme qu'on n'a jamais vu. Mais où ſont les courtiſans dignes de louer un bon roi ? il n'y a peut-être que vous. Les patriciens romains ſavaient tous parfaitement leur langue ; les lettres de *Brutus* ſont peut-être plus belles que celles de *Cicéron ; Céſar* écrivait comme *Salluſte :* il n'en eſt pas ainſi parmi nous autres Velches. Votre ouvrage eſt vrai, il eſt attendriſſant, il eſt bien écrit. Je vous remercie tendrement de me l'avoir envoyé.

Je me ſuis informé de vous à tous ceux qui ont pu m'en donner des nouvelles ; je ne vous ai jamais

oublié. Je ſavais que vous aviez fait des pertes, et je croyais qu'on vous avait dédommagé. Vous comptez donc aller vivre en philoſophe à la campagne? Je ſouhaite que ce goût vous dure comme à moi. Il y a treize ans que j'ai pris ce parti dont je me trouve fort bien. Ce n'eſt guère que dans la retraite qu'on peut méditer à ſon aiſe. 1767.

Je ſigne de tout mon cœur votre profeſſion de foi. Il paraît que nous avons le même catéchiſme. Vous me paraiſſez d'ailleurs tenir pour ce feu élémentaire que *Newton* ſe garda bien toujours d'appeler corporel. Ce principe peut mener loin; et ſi DIEU, par haſard, avait accordé la penſée à quelques monades de ce feu élémentaire, les docteurs n'auraient rien à dire: on aurait ſeulement à leur dire que leur feu n'eſt pas bien lumineux, et que leur monade eſt un peu impertinente.

Je ſuis affligé que vous ayez la goutte, mais il paraît que ce n'eſt pas votre tête qu'elle attaque.

Vous faites donc actuellement des vers pour votre fille, après en avoir fait pour la mère. Si elle tient de vous, elle ſera charmante; elle aura du ſentiment et de l'eſprit. Il faut que vous me permettiez de lui préſenter ici mes reſpects.

Je n'oublierai jamais mon cher *Panpan* (*); c'eſt une ame digne de la vôtre. Que fera-t-il quand vous ne ſerez plus en Lorraine? Toute la cour de votre bon roi va s'éparpiller, et la Lorraine ne ſera plus qu'une province. On commençait à penſer: ces belles ſemences ne produiront plus rien; c'eſt vers la Marne qu'il faudra voyager.

(*) M. de *Vaux*.

1767. Notre lac de Genève fait bien ses complimens à la Marne. Ne tremblez point pour les personnes dont vous vous souvenez ; jamais querelle ne fut plus pacifique. Nous avons, à la vérité, des dragons ; mais ils sont aussi tranquilles que les Génevois.

Adieu, Monsieur ; conservez-moi des bontés qui font la consolation de ma vieillesse. Votre paquet m'est venu par Paris, après bien des cascades.

LETTRE LIV.

A M. MARMONTEL.

28 de février.

CHANCELIER de *Bélisaire*, on me dit que la sorbonne demande des cartons. Ce n'est pas *Bélisaire* qui est aveugle, c'est la sorbonne. Voici les propres mots d'une lettre de l'impératrice de Russie, en m'envoyant son édit sur la tolérance : „ L'apothéose „ n'est pas si fort à désirer que l'on pense ; on la par- „ tage avec des veaux, des chats, des oignons, &c. „ &c. &c. Malheur aux persécuteurs ! ils méritent „ d'être rangés avec ces divinités-là „.

Elle ambitionnera votre suffrage, mon cher confrère, dès qu'elle aura lu votre *Bélisaire*, et n'y fera pas assurément de carton. Cet ouvrage fera du bien à notre nation, je peux vous en répondre. Tout ce que je vous écris est toujours pour madame *Geoffrin*, car j'ai la vanité de croire que je pense comme elle. Si le roi de Pologne et l'impératrice de

Ruſſie ne s'entendaient pas ſur la tolérance, je ſerais trop affligé. 1767.

Bonſoir, mon cher confrère; jouiſſez de votre gloire et du ridicule des docteurs. *V.*

LETTRE LV.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

28 de février.

J'AI reçu de vous, Monſieur, une lettre charmante, et j'ai lu avec beaucoup de plaiſir votre traduction de *Lucrèce* et votre mémoire ſur l'impoſſibilité de la quadrature du cercle. Je vois que vous étiez fait pour être l'ami de M. de *Buffon* et non pas de *Catherin Fréron*. Vous nous rappelez ces beaux jours où les *Etienne* honoraient la typographie par la ſcience.

Je doute fort que M. de *la Harpe*, que je crois très-ſupérieur au *Taſſoni*, veuille s'abaiſſer à traduire le *Taſſoni*. *La Secchia rapita* eſt un très-plat ouvrage, ſans invention, ſans imagination, ſans variété, ſans eſprit et ſans grâces. Il n'a eu cours en Italie que parce que l'auteur y nomme un grand nombre de familles auxquelles on s'intéreſſait. Si on voulait faire un poëme burleſque, il faudrait choiſir pour ſujet les querelles de Genève, et ſurtout être plus plaiſant que *Taſſoni* qui ne l'eſt point du tout en cherchant toujours à l'être.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, de la bonté que vous avez de m'envoyer le livre que j'eſtime

1767. le plus (*). Je vous supplie de vouloir bien me mander dans quel temps il doit arriver à Lyon, afin de prendre des mesures pour le faire venir à Ferney. Toute communication est interrompue entre Lyon et Genève, et entre Genève et le pays de Gex. J'espère que, malgré ces obstacles, je ne serai pas privé du beau présent que vous voulez bien me faire. J'ai reçu les volumes de M. de *Buffon*, et je vous en remercie. Tout ce qui me viendra de vous me sera précieux, excepté les feuilles de l'*Année littéraire* auxquelles je me flatte que vous avez renoncé. Un homme de lettres comme vous, qui imprime M. de *Buffon*, n'est pas fait pour imprimer des sottises du Pont-neuf.

Au reste, Monsieur, je voudrais pouvoir vous prouver l'estime que vous m'avez inspirée quand j'ai eu le plaisir de vous voir à Ferney. Tous les gens qui pensent doivent ambitionner votre amitié, et c'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LVI.

A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, février.

NON, Monsieur, vous n'êtes point mon libraire, vous êtes mon ami, vous êtes un homme de lettres et de goût, qui avez bien voulu faire imprimer un ouvrage d'un de mes autres amis, et qui voulez bien

(*) *L'Encyclopédie.*

vous charger de donner une édition correcte des Scythes, dès que je pourrai vous faire connaître l'original. 1767.

La cruelle saison que nous éprouvons dans nos climats, Monsieur, m'a réduit à un état qui ne m'a pas permis de répondre, aussitôt que je l'aurais voulu, à vos judicieuses lettres : je n'ai pu vous remercier de votre almanach, ni le lire. Les neiges, dans lesquelles je suis enterré, ont attaqué mes yeux plus violemment que jamais. On dit que c'était la maladie de *Virgile*; je n'ai que cela de commun avec lui. Je n'ai ni son talent ni la faveur d'*Auguste*, et je ne crois pas que je soupe jamais avec M. de *Laverdi*, comme *Virgile* avec *Mécène*.

Je vous enverrai, n'en doutez pas, les Scythes que je vous promets, et qui sont à vous. Je suis dans leur pays, et j'attends les dernières résolutions de quelques amis que j'ai à Babylone, pour savoir si l'impression doit précéder la représentation. Cette pièce réussira plus auprès des Français que les héros romains. Il y a de l'amour comme dans l'opéra comique, et c'est ce qu'il faut à vos belles dames.

J'ai préparé un avis au public, dans lequel je dis que le sieur *Duchesne*, qui demeurait au *Temple du goût*, mais qui n'en avait aucun, s'est avisé de défigurer tous mes ouvrages, et qu'il a obtenu un privilége du roi pour me rendre ridicule. Je crois du moins que son privilége est expiré, et qu'il m'est permis de donner mes ouvrages à qui bon me semble.

Je finis, selon ma coutume, par les sentimens de l'amitié, sans formules inutiles.

1767.

LETTRE LVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 1 de mars.

VOUS avez daigné, Monſeigneur, faire une petite viſite à Ferney ; madame *Denis* part pour vous la rendre. Sa ſanté eſt déplorable, et il n'y a plus à Genève ni médecin qu'on puiſſe conſulter, ni aucun ſecours qu'on puiſſe attendre ; d'ailleurs vingt ans d'abſence ont dérangé ma fortune, et n'ont pas accommodé la ſienne. Ma fille adoptive *Corneille* l'accompagne à Paris, où elle verra maſſacrer les pièces de ſon grand-oncle ; pour moi, je reſte dans mon déſert : il faut bien qu'il y ait quelqu'un qui prenne ſoin du ménage de campagne ; c'eſt ma conſolation. J'en éprouverais une plus flatteuſe, ſi je pouvais vous faire ma cour ; mais c'eſt un bonheur auquel je ne puis prétendre, et la vie de Paris ne convient ni à mon âge, ni à mes maladies, ni aux circonſtances où je me trouve. Je ſerai très-affligé de mourir ſans avoir pris congé de vous. Je me regarde déjà comme un homme mort, quoique j'aye égayé mon agonie autant que je l'ai pu. Non-ſeulement je vous dis un adieu éternel quand vous honorâtes ma retraite de votre préſence, mais j'ai toujours eu depuis le chagrin de ne pouvoir vous écrire que des choſes vagues. La douceur d'ouvrir ſon cœur eſt aujourd'hui interdite. J'ai reſpecté les entraves qu'on met à la liberté de s'expliquer par lettres ; je n'ai pu que vous

ennuyer. J'aurais désiré faire un petit voyage à Bordeaux, et vous contempler dans votre gloire ; mais c'est encore un plaisir auquel il faut que je renonce. Me voilà donc mort et enterré. 1767.

La bonté que vous avez de faire payer ce qui m'est dû de ma rente, sera tout entière pour madame *Denis* et pour madame *Dupuits*. Il faut tout à des femmes, et rien à un vieux solitaire. Je ne me suis pas même réservé de chevaux pour me promener. Si j'étais seul, je n'aurais besoin de rien. Je vous remercie au nom de madame *Denis* qui bientôt vous remerciera elle-même, et vous présentera mes hommages, mon attachement inviolable et mon respect. *V.*

LETTRE LVIII.

A M. LE KAIN.

2 de mars.

MON cher ami, vous êtes bien sûr que je m'intéresse plus à votre santé qu'à tous les Scythes du monde. Ménagez-vous, je vous en prie ; il faut se bien porter pour être héros : tous ceux de l'antiquité avaient une santé de fer. Il importe fort peu qu'on joue les Scythes devant ou après Pâques ; mais, si vous en pouvez donner quatre ou cinq représentations avant la fin du carême, je vous conseille de ne pas perdre ces quatre ou cinq bonnes chambrées, parce qu'il est presque impossible que, dans la quinzaine de Pâques, l'édition de *Cramer* ne devienne publique.

1767. Je n'avais point eu deſſein d'abord de faire jouer cette pièce, et la préface l'indique aſſez ; mais, puiſqu'on la joue à Genève, à Lauſane et chez moi, et qu'on la jouera à Lyon et à Bordeaux, il eſt bien juſte que vous en donniez quelques repréſentations. Comptez que j'aurai ſoin de vos intérêts dans l'édition qu'on en fera à Paris, quoiqu'il ſoit difficile d'obtenir des libraires des conditions auſſi favorables, pour une pièce déjà imprimée, que pour une qui ſerait toute neuve.

Je vous prie de vous amuſer, pendant votre convaleſcence, à faire collationner ſur les rôles tous les changemens que je vous ai envoyés. En voici un que je vous recommande ; c'eſt à la première ſcène du cinquième acte. Il m'a paru, à la repréſentation, que c'était à *Sozame* à parler avant ſa fille, et qu'*Obéide* devait être trop conſternée pour répondre à la propoſition qu'on lui fait d'immoler *Athamare*. Voici ce petit changement :

OBÉIDE.

Je n'en apprends que trop.

SOZAME.

Je vous l'ai déclaré ;
Je reſpecte un uſage en ces lieux conſacré,
Mais des ſévères lois par vos aïeux dictées,
Les têtes de nos rois pourraient être exceptées.

LE SCYTHE.

Plus les princes ſont grands, &c.

Au reſte, je ne compte ſur le rôle d'*Obéide* qu'autant que vous voudrez bien conduire l'actrice. Vous avez reçu, ſans doute, l'imprimé en marge duquel

j'ai

j'ai écrit mes petites indications. Ce personnage exige une douleur presque toujours étouffée, des repos, des soupirs, un jeu muet, une grande intelligence du théâtre. Ce n'est guère qu'au cinquième acte que ces sentimens se déploient sur le pont aux ânes des imprécations, pont aux ânes que l'on passe toujours avec succès. 1767.

Madame *Denis* vous fait mille complimens ; elle ne joue plus la comédie, ni moi non plus ; mais M. de *la Harpe* est un excellent acteur. Je vous embrasse de toute mon ame. *V.*

LETTRE LIX.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 4 de mars.

Mes yeux ne me permettent pas d'écrire, mon cher *Cicéron ;* je n'ai pas actuellement auprès de moi celui qui vous fait d'ordinaire mes remercîmens, mais vous n'en verrez pas moins que j'ai reçu votre mémoire. Nous l'avons lu, nous avons pleuré. Ou les hommes seront de bronze, ou les *Sirven* seront justifiés comme les *Calas*. La consultation est de la plus grande habileté, et d'une bienséance qui fera beaucoup d'honneur à celui qui l'a rédigée. La victoire me paraît sûre. Les protestans et les catholiques vous béniront également, et personne assurément ne vous enviera la terre de Canon. On dira qu'il est bien permis au défenseur de l'humanité de se défendre

1767. lui-même, et de réclamer le bien des ancêtres de sa femme.

Je vous prie de vouloir bien me faire envoyer un second exemplaire par M. *Damilaville*. Le premier sera pour messieurs du conseil de Berne, le second sera signé par *Sirven* et ses filles. Messieurs de Berne doivent en avoir un, parce qu'ils ont promis de continuer aux *Sirven* la petite pension qu'ils veulent bien leur faire pendant qu'ils poursuivront leur procès à Paris, et qu'ils ont mis pour condition qu'ils verraient le mémoire par lequel ils seraient appelés à venir auprès de vous. Je vous enverrai *Sirven* et une de ses filles, aussitôt que vous l'ordonnerez. Il y en a une qui est incapable de faire le voyage.

Je ne puis trop vous réitérer mes tendres remercîmens. Je vous embrasse cent fois, sage et éloquent vengeur de l'innocence.

LETTRE LX.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 4 de mars.

GRAND-TURC, grand écuyer persan, cadi, et vous grande écuyère, tombe sur vous la rosée du ciel, et soit votre rosier toujours fleuri! Qui a donc fait la chanson de *Molé?* elle est naïve et plaisante. N'en fera-t-on point sur la sorbonne qui persécute si sottement *Marmontel?*

Les *Gilli* m'ont fait pis ; leur banqueroute eſt forte. 1767.
je ſerai fort obligé à monſieur le cadi s'il fait agir vigoureuſement le procureur boiteux dans mon affaire contre des normands.

Madame *Denis* et moi remercions le grand-turc de la main levée. *Mahomet* favoriſe ſes bons ſerviteurs. J'aurai bientôt, je crois, une plus grande obligation aux maîtres des requêtes. Vous avez vu, ſans doute, le mémoire de M. de *Beaumont ;* il faudrait avoir une ame de bronze pour ne pas accorder une évocation aux *Sirven*. En vérité, il s'agit dans cette affaire de l'honneur de la France ; il eſt trop honteux de ſe faire continuellement un jeu d'une accuſation de parricide. Mon cher grand écuyer y eſt ſurtout intéreſſé pour l'honneur de ſon Languedoc. Pour moi, je m'intéreſſe plus aux *Sirven* qu'aux Scythes : je n'avais fait cette pièce que pour mon petit théâtre et pour mes chers Génevois qui y ſont un peu houſpillés. M. et madame de *la Harpe* la jouent très-bien ; elle nous fait un très-grand effet. Les changemens que les anges nous propoſent nous paraiſſent abſolument impraticables : ce ſerait nous couper la gorge. Il faut donner la pièce telle qu'elle eſt, avec ſes défauts ; mais il ne la faut donner que quand mademoiſelle *Durancy* ſera ſûre de ſon rôle, et qu'elle aura appris à répandre et à retenir des larmes, et quand les deux vieillards ſauront imiter la nature, ce qui eſt auſſi rare dans ce tripot que dans celui de *Nicolet*.

Si le grand écuyer et le grand-turc veulent ſe donner le plaiſir des répétitions, ils feront un grand plaiſir au ſcythe qui les embraſſe de tout ſon cœur.

Il leur enverra inceſſamment la Guerre de Genève,

1767. dès qu'il en aura fait faire une copie. Cela peut amuser quelques momens ceux qui connaissent les masques.

Mille et mille tendres amitiés.

LETTRE LXI.

A M. LE KAIN.

4 de mars.

Je me flatte, mon cher ami, que vous aurez rétabli votre santé, quand cette lettre vous parviendra. Je pense que, pour prévenir les éditions dont on me menace de tous côtés, vous devez au moins vous assurer de quatre ou cinq représentations avant Pâques ; mon libraire de Paris tiendrait alors la pièce toute prête pour la rentrée, supposé que cette pièce méritât d'être reprise, sinon vous vous contenteriez de ces quatre ou cinq représentations, et il n'en serait plus parlé.

On dit que le public n'aime pas d'*Auberval*, et que *Grandval* conviendrait mieux ; c'est à vous à décider, et à faire ce que vous trouverez à propos. Sans vous, rien ne se peut ni ne se doit faire. Prendrez-vous la peine, mon cher ami, d'adoucir la voix de mademoiselle *Durancy*, surtout dans les premiers actes ? baissera-t-elle les yeux quand il le faut ? dira-t-elle d'une manière attendrissante :

> Si la Perse a pour toi des charmes si puissans,
> Je ne te contrains pas, quitte-moi, j'y consens ;

J'en gémirai, Sulma ; dans mon palais nourrie
Tu fus en tous les temps le foutien de ma vie ; 1767.
Mais je ferais barbare en t'ofant propofer
De fupporter un joug qui commence à pefer, &c.

pleurera-t-elle, et quelquefois foupirera-t-elle fans parler ? paffera-t-elle de l'attendriffement à la fermeté, dans les derniers vers du troifième acte ? dira-t-elle bien *non*, de la manière dont on dit *oui* ? Si elle fait tout cela, ce fera vous qu'il faudra remercier. La pièce eft difficile à jouer ; elle a furtout befoin de deux vieillards qui foient naturels et attendriffans. Les fuccès dépendent entièrement des acteurs ; s'il y en avait trois ou quatre comme vous, vos parts feraient au moins de vingt mille livres.

M. de *Thibouville* a la bonté de fe charger de bien des détails. Portez-vous bien ; je vous embraffe de tout mon cœur. *V.*

LETTRE LXII.

A M. DORAT.

4 de mars.

Je ne fais, Monfieur, fi mon amour propre corrompt mon jugement, mais vos derniers vers me paraiffent valoir mieux que les premiers ; ils font, à mon gré, plus remplis de grâces. Votre mufe fait ce qu'elle veut ; je la remercie d'avoir voulu quelque chofe en ma faveur, quoiqu'il y ait encore un

1767. coup de patte. Je vous jure ſur mon honneur que je n'ai aucune connaiſſance des vers qu'on a faits contre vous : perſonne ne m'en a écrit un mot ; il n'y a que vous qui m'en parliez. Toutes ces ſottiſes, couvertes par d'autres ſottiſes, tombent dans un éternel oubli, au bout de vingt-quatre heures. Je ſuis uniquement occupé de l'affaire des *Sirven*, dont vous avez peut-être entendu parler. Ce nouveau procès de parricide va être jugé au conſeil du roi ; il m'intéreſſe beaucoup plus que les Scythes dont je ne fais nul cas. Je n'avais deſtiné cet ouvrage qu'à mon petit théâtre ; mais on imprime tout ; on a imprimé ce petit amuſement de campagne. Les comédiens ſe repentiront probablement d'avoir voulu le jouer. J'ai donné un rôle à mademoiſelle *Durancy* à qui j'en avais promis un depuis très-long-temps. Je ne connaiſſais point mademoiſelle *Dubois ;* je vis ignoré dans ma retraite, et j'ignore tout. Si j'avais été informé plutôt de ſon mérite et de ſes droits, j'aurais aſſurément prévenu ſes plaintes ; mais je vous prie de lui dire qu'elle n'a rien à regretter : le rôle qu'elle ſemble déſirer eſt indigne d'elle. C'eſt une eſpèce de payſanne, pendant trois actes entiers ; c'eſt une fille d'un petit canton ſuiſſe, qui épouſe un ſuiſſe ; et un petit-maître français tue ſon mari. Je ne connais point de pièce plus haſardée ; c'eſt une eſpèce de gageure, et je gage avec qui voudra contre le ſuccès. Mais on peut faire une mauvaiſe pièce de théâtre, et ambitionner votre amitié ; c'eſt-là ma conſolation et ma reſſource.

Je vous ſupplie, Monſieur, de compter ſur les ſentimens très-ſincères de votre très-humble, &c.

LETTRE LXIII. 1767.

A M. DE PEZAI.

A Ferney, 9 de mars.

Je vous répondrai, Monſieur, ce que j'ai répondu à M. *Dorat*, que je ne connais en aucune manière les vers dans leſquels il eſt maltraité, que perſonne au monde ne m'a rien écrit ſur ce ſujet, et j'ajoute que je conſens que vous me regardiez comme un mal-honnête homme, ſi je vous trompe. Je vous dirai plus : je n'ai jamais montré à Ferney ni les vers que M. *Dorat* avait faits contre moi, ni aucune des lettres qu'il m'écrivit depuis, et dans leſquelles la bonté de ſon cœur réparait, par ſon repentir, le tort que ſon imagination m'avait pu faire. Je n'ai pas ſeulement laiſſé voir la jolie épître qu'il vient d'adreſſer à ſa muſe ; je me ſuis contenté de goûter la ſatisfaction de voir avec combien de grâces il guériſſait les bleſſures qu'il avait faites.

Ni madame *Denis*, ni M. et madame *Dupuits*, ni M. et madame de *la Harpe*, qui ſont chez moi depuis quatre mois, ni mes deux neveux, conſeillers au parlement et au grand conſeil, n'ont vu aucune de ces pièces. Les affaires qui regardent *Rouſſeau* ſont ici trop ſérieuſes pour qu'elles puiſſent être des ſujets de pure plaiſanterie ; et de plus, Monſieur, ces plaiſanteries étaient trop cruelles pour qu'elles ſerviſſent de matière à nos converſations. M. *Dorat*, ſans me connaître, m'avait traité de bouffon dans

1767. son *Avis aux sages;* il m'avait exposé aux rigueurs du gouvernement, en disant qu'on a brûlé des ouvrages qu'on m'attribue; il finissait enfin par dire *qu'il fallait avoir des mœurs.*

Des outrages si odieux ne devaient pas être manifestés par moi-même; j'aurais trop rougi devant la petite-fille du grand *Corneille*, devant mes amis et devant ma famille. J'ai dévoré toujours cette injure, et j'ai caché aussi la rétractation.

J'aurais souhaité, sans doute, que M. *Dorat* rendît cette rétractation publique, comme l'outrage l'avait été. Cette réparation publique était digne d'un homme qui a le cœur bon et sensible, et qui voit qu'il a été trompé, qui revient de son illusion, et qui corrige, avec une noblesse courageuse, l'erreur où il est tombé.

Si quelque homme de lettres de Paris, indigné du tort que l'*Avis aux sages* pouvait me faire dans la situation critique où se trouvent aujourd'hui les gens de lettres, a repoussé les injures par des injures; si, ne sachant pas que M. *Dorat* avait réparé entièrement son tort avec moi, il s'est laissé emporter à un zèle indiscret, je désavoue ce zèle, et je vous jure sur mon honneur que je n'en ai rien appris que par M. *Dorat* lui-même.

Vous sentez bien que, si j'avais écouté les premiers mouvemens de mon cœur ulcéré, rien ne m'aurait empêché de faire le public juge de ce différent, et que je pouvais me servir des mêmes armes qu'on avait employées contre moi; mais je n'en ai pas même eu la pensée; et il est impossible que cette idée me soit venue après les lettres de M. *Dorat*, qui m'ont touché sensiblement, qui m'ont fait tout

oublier, et qui m'ont inſpiré le déſir d'avoir ſon amitié. 1767.

Voilà, Monſieur, la vérité la plus entière et la plus exacte. M. *Dorat* doit voir quels fruits amers produiſent de pareils écarts. Toute ſatire en attire une autre, et fait naître ſouvent des inimitiés éternelles. M. de *Pompignan* attaqua tous les gens de lettres dans ſon diſcours à l'académie; il en a été payé. Je ne connais aucune ſatire qui ſoit demeurée ſans réponſe. Les familles, les amis entrent dans ces querelles; c'eſt le poiſon de la littérature. J'ai combattu hardiment dans cette arène, et je n'ai jamais été l'agreſſeur. Mais je vous jure encore une fois que, dans cette affaire-ci, je ne me ſuis pas ſeulement défendu; je vous répète que j'ai été trop content du repentir de M. *Dorat*, pour avoir ſur le cœur le moindre reſſentiment. Vous pouvez en croire un homme qui n'a pas la réputation de déguiſer ce qu'il penſe, qui n'a nulle raiſon de le déguiſer, et qui d'ailleurs eſt dans un âge où l'on voit de ſang froid tous ces petits orages de la ſociété, qui tourmentent vivement la jeuneſſe.

Je vous parle avec la plus grande franchiſe. Soyez très-ſûr, encore une fois, que je n'ai entendu parler des vers contre M. *Dorat* que par vous et par lui. Cette affaire eſt très-déſagréable, et je ne m'en ſuis conſolé que par les aſſurances que vous me donnez de votre amitié et de la ſienne.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1767. # LETTRE LXIV.

A M. L'ABBÉ BERAUD,

Auteur d'un poëme épique fur la conquête de la terre promife.

Le 11 de mars.

NON-SEULEMENT, Monfieur, celui que vous aviez chargé de me faire parvenir votre poëme de *La terre promife* ne m'a point envoyé votre bel ouvrage, mais il ne m'en a point parlé : il ne m'a pas cru capable de lire un poëme auffi curieux.

Je fens tout le prix de ce que j'ai perdu. Rien n'eft plus poëtique, fans doute, que les conquêtes de *Jofué*, et tout ce qui les a précédé et fuivi. Aucune fiction grecque n'en approche, chaque événement eft prodige, et les miracles y font un effet d'autant plus admirable qu'on ne peut pas dire que l'auteur y amène la divinité, comme les poëtes grecs qui fefaient defcendre un dieu fur la fcène, quand ils ne favaient comment dénouer leur intrigue. On voit le doigt de DIEU par-tout dans le fujet de votre ouvrage, fans que l'intervention divine foit une reffource néceffaire. *Jofué* pouvait aifément paffer à gué le Jourdain qui n'a pas quarante-cinq pieds de large, et qui eft guéable en cent endroits ; mais DIEU fait remonter le fleuve vers fa fource pour manifefter fa puiffance.

Il n'était pas néceſſaire que Jéricho tombât au ſon des cornemuſes, puiſque *Joſué* avait des intelligences 1767.
dans la ville par le moyen de *Raab* la proſtituée. DIEU fait tomber les murs, pour faire voir qu'il eſt le maître de tous les événemens. Les Amorrhéens étaient déjà écraſés par une pluie de pierres tombées du ciel ; il n'était pas néceſſaire que DIEU arrêtât le ſoleil et la lune à midi, pour que *Joſué* triomphât de ce peu de gens qui venaient d'être lapidés d'en haut. Si DIEU arrête le ſoleil et la lune, c'eſt pour faire voir aux Juifs que le ſoleil et la lune dépendent de lui.

Ce qui me paraît encore de plus favorable à la poëſie, c'eſt que le ſujet eſt petit, et les moyens grands. *Joſué* ne conquit, à la vérité, que trois ou quatre lieues de pays, qu'on perdit bientôt après, mais la nature entière eſt en convulſion pour la petite tribu d'*Ephraïm*. C'eſt ainſi qu'*Enée*, dans *Virgile*, s'établit dans un village d'Italie avec le ſecours des dieux. Le grand avantage que vous avez ſur *Virgile*, c'eſt que vous chantez la vérité, et qu'il n'a chanté que le menſonge. Vous avez l'un et l'autre des héros pieux, ce qui eſt encore un avantage. Il eſt vrai qu'on pourrait reprocher quelques cruautés à *Joſué*, mais elles ſont ſacrées, ce qui eſt bien un autre avantage encore. Il n'y a même que trente rois de condamnés à être pendus, dans ce petit pays de quatre lieues, pour avoir oſé réſiſter à un étranger envoyé par le Seigneur; et vous prouverez, quand il vous plaira, qu'on ne ſaurait pendre, pour la bonne cauſe, trop de princes hérétiques.

Jugez, Monſieur, quel eſt mon regret de n'avoir

1767. pu lire, dans ma terre non promise, votre poëme épique sur la terre promise, qui me fait concevoir de si hautes espérances.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, Monsieur, votre, &c.

LETTRE LXV.

A M. LE KAIN.

A Ferney, 11 de mars.

MON cher ami, je sors d'une grande répétition des Scythes. Le cinquième acte est, sans contredit, celui de tous qui a fait le plus d'effet théâtral ; mais il demande de terribles nuances. Le couplet d'*Athamare*, quand il encourage *Obéide* à le frapper, prononcé de la manière dont vous le direz, avec courage, avec noblesse, avec un air de maître, contribue beaucoup au succès. La scène du père et de la fille, l'air morne, recueilli, douloureux et terrible qu'*Obéide* y conserve toujours avec son père, fait de cette scène même une des plus attachantes ; la curiosité et l'effroi saisissent toute l'assemblée. Ce cinquième acte vient de faire le même effet à Lausane ; c'est celui de tous qui a le plus réussi. On répète la pièce à Genève, on la répète à Lyon dans quatre jours. Vous voyez qu'il est de toute impossibilité d'attendre après Pâques ; le libraire de Paris serait prévenu par les libraires de province et par ceux de Suisse. Si j'étais à Paris, vous ne seriez pas exposé à ces inconvéniens ; mais

il y a près de vingt ans que les indignes persécutions que j'ai essuyées, pour tout fruit de mes travaux, m'ont fait renoncer à ma patrie. C'est à *Fréron* et *Coquelcy*, son approbateur, à triompher dans Paris. 1767.

Voici un petit résumé de tous les changemens faits à la pièce, afin que, s'il en est échappé quelqu'un dans votre copie, vous puissiez aisément le remplacer. Au reste, vous sentez bien que tout dépend de votre santé : il ne faut pas vous tuer pour des Scythes. Tout dépend surtout de la santé de madame la dauphine, et on n'a pas besoin d'un tel motif pour souhaiter son rétablissement. Je vous embrasse bien tendrement. *V.*

N. B. Mademoiselle *Dubois* s'est plainte à moi; elle a cru que vous m'aviez engagé à la priver du rôle d'*Obéide* : je l'ai détrompée comme je le devais.

LETTRE LXVI.

A M. LE RICHE.

14 de mars.

Le parlement de Besançon doit être très-flatté, Monsieur, que la cour ne l'ait pas cru persécuteur, et je suis persuadé que le parlement de Dijon montrera bien qu'il ne l'est pas. J'espère même que les principaux magistrats de votre province, justement indignés contre les manœuvres du procureur général, agiront auprès de leurs amis de Dijon. Pour moi, quoique sans crédit, j'y ferai tous mes faibles efforts.

1767. M. l'avocat *Arnoult* eſt l'homme le plus propre à bien ſervir *Fantet.* Il faut qu'il s'adreſſe à cet avocat à qui j'écrirai dès que j'aurai appris que *Fantet* eſt à Dijon. Je vais écrire à quelques amis que j'ai dans ce pays-là, et même à monſieur le premier préſident. Ma recommandation auprès du préſident *Debroſſes* ne ferait pas bien reçue ; il a mieux aimé profiter de ma bonne foi, en me vendant ſa terre de Tourney à vie, que de mériter mon amitié par des procédés généreux ; mais j'ai le bonheur d'avoir pour amis des hommes qui ont plus de crédit que lui dans le parlement.

Vos bontés pour *Fantet* redoublent, Monſieur, l'attachement que je vous ai voué. Ne pourrai-je point avoir la conſolation de vous poſſéder quelques jours dans ma retraite ?

LETTRE LXVII.

A M. CHRISTIN.

14 de mars.

Le diable eſt déchaîné, mon cher ami, et quand on n'eſt pas auſſi fort que l'archange *Michel*, qui le battit ſi bien, il faut faire une honnête retraite. Il eſt très-prudent à vous de ne point envoyer à Dijon des armes offenſives qui pourraient tomber entre les mains des ennemis ; il faut attendre qu'il y ait une trève, pour avoir des correſpondances ſûres.

Je trouve qu'on fait beaucoup d'honneur au parlement de Besançon, en avouant qu'il n'est pas persécuteur; mais je crois qu'on se trompe en regardant comme tel le parlement de Dijon. J'espère que *Fantet* (*) y sera traité aussi favorablement qu'il l'aurait été dans votre province. 1767.

J'écrirai à des amis qui prendront sa défense; avertissez-moi quand *Fantet* sera à Dijon, et quand il faudra agir ; j'y mettrai tout mon savoir-faire. J'ai la main heureuse ; l'affaire des *Sirven* prend le train le plus favorable; et, quoi qu'on en dise et quoi qu'on fasse, la raison et l'humanité l'emportent sur le fanatisme. Puisse la France imiter bientôt la Russie et la Pologne ! L'impératrice de Russie et le roi de Pologne me font l'honneur de m'écrire de leur main qu'ils font tous leurs efforts pour établir la plus grande tolérance dans leurs Etats; ils poussent l'un et l'autre la bonté jusqu'à me dire que mes faibles écrits n'ont pas peu contribué à leur inspirer ces sentimens. Ma patrie ne va pas encore jusque-là; mais la dernière aventure du bureau de Colonges prouve assez les progrès de la raison.

Tâchez de faire parvenir des *honnêtetés* à monsieur *le Riche*, et quelques *questions*.

Mille tendres amitiés.

(*) Libraire de Besançon, poursuivi juridiquement pour avoir vendu quelques ouvrages philosophiques.

1767.

LETTRE LXVIII.

A M. LINGUET,

Sur Monteſquieu et Grotius.

15 de mars.

. . . .

. . . .

Je crois, comme vous, Monſieur, qu'il y a plus d'une inadvertance dans l'*Eſprit des lois*. Très-peu de lecteurs ſont attentifs; on ne s'eſt point aperçu que preſque toutes les citations de *Monteſquieu* ſont fauſſes. Il cite le prétendu *Teſtament du cardinal Richelieu*, et il lui fait dire, au chapitre VI, dans le livre III, que, s'il ſe trouve dans le peuple quelque malheureux honnête homme, il ne faut pas s'en ſervir. Ce *Teſtament*, qui d'ailleurs ne mérite pas la peine d'être cité, dit préciſément le contraire; et ce n'eſt point au ſixième, mais au quatrième chapitre.

Il fait dire à *Plutarque* que les femmes n'ont aucune part au véritable amour. Il ne ſonge pas que c'eſt un des interlocuteurs qui parle ainſi, et que ce grec, trop grec, eſt vivement réprimandé par le philoſophe *Daphneüs*, pour lequel *Plutarque* décide. Ce dialogue eſt tout conſacré à l'honneur des femmes; mais *Monteſquieu* liſait ſuperficiellement, et jugeait trop vîte.

C'eſt

C'eſt la même négligence qui lui a fait dire que le grand-ſeigneur n'était point obligé par la loi de tenir ſa parole ; que tout le bas commerce était infame chez les Grecs ; qu'il déplore l'aveuglement de *François I* qui rebuta *Chriſtophe Colomb* qui lui propoſait les Indes, &c. Vous remarquerez que *Colomb* avait découvert l'Amérique avant que *François I* fût né. 1767.

La vivacité de ſon eſprit lui fait dire au même endroit, livre IV, chapitre XIX, que le conſeil d'Eſpagne eut tort de défendre l'emploi de l'or en dorure : Un décret pareil, dit-il, ferait ſemblable à celui que feraient les Etats d'Hollande, s'ils défendaient la cannelle. Il ne fait pas réflexion que les Eſpagnols n'avaient point de manufactures, qu'ils auraient été obligés d'acheter les étoffes et les galons des étrangers, et que les Hollandais ne pouvaient acheter ailleurs que chez eux-mêmes la cannelle qui croît dans leurs domaines.

Preſque tous les exemples qu'il apporte ſont tirés des peuples inconnus du fond de l'Aſie, ſur la foi de quelques voyageurs mal inſtruits ou menteurs.

Il affirme qu'il n'y a de fleuve navigable en Perſe que le Cyrus : il oublie le Tigre, l'Euphrate, l'Oxus, l'Araxe et le Phaſe, l'Indus même qui a coulé long-temps ſous les lois des rois de Perſe. *Chardin* nous aſſure, dans ſon troiſième tome, que le fleuve Zenderouth, qui traverſe Iſpahan, eſt auſſi large que la Seine à Paris, et qu'il ſubmerge ſouvent des maiſons ſur les quais de la ville.

Malheureuſement le ſyſtême de l'*Eſprit des lois* a pour fondement une antithèſe qui ſe trouve fauſſe.

1767. Il dit que les monarchies sont établies sur l'honneur, et les républiques sur la vertu; et, pour soutenir ce prétendu bon mot : La nature de l'honneur (dit-il, livre III, chapitre VII) est de demander des préférences, des distinctions; l'honneur est donc, par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. Il devrait songer que, par la chose même, on briguait, dans la république romaine, la préture, le consulat, le triomphe, des couronnes et des statues.

J'ai pris la liberté de relever plusieurs méprises pareilles dans ce livre, d'ailleurs très-estimable. Je ne serai pas étonné que cet ouvrage célèbre vous paraisse plus rempli d'épigrammes que de raisonnemens solides; et cependant il y a tant d'esprit et de génie, qu'on le préfèrera toujours à *Grotius* et à *Puffendorf*. Leur malheur est d'être ennuyeux; ils sont plus pesans que graves.

Grotius, contre lequel vous vous élevez avec tant de justice, a extorqué de son temps une réputation qu'il était bien loin de mériter. Son *Traité de la religion chrétienne* n'est pas estimé des vrais savans. C'est là qu'il dit, au chapitre XXII de son premier livre, que l'embrasement de l'univers est annoncé dans *Hystaspe* et dans les sibylles. Il ajoute à ces témoignages ceux d'*Ovide* et de *Lucain;* il cite *Lycophron* pour prouver l'histoire de *Jonas*.

Si vous voulez juger du caractère de l'esprit de *Grotius*, lisez sa harangue à la reine *Anne* d'Autriche, sur sa grossesse. Il la compare à la juive *Anne* qui eut des enfans étant vieille; il dit que les dauphins, en fesant des gambades sur l'eau, annoncent la fin

des tempêtes, et que, par la même raison, le petit dauphin qui remue dans son ventre annonce la fin des troubles du royaume. 1767.

Je vous citerais cent exemples de cette éloquence de collége, dans *Grotius* qu'on a tant admiré. Il faut du temps pour apprécier les livres, et pour fixer les réputations.

Ne craignez pas que le bas peuple lise jamais *Grotius* et *Puffendorf;* il n'aime pas à s'ennuyer. Il lirait plutôt (s'il le pouvait) quelques chapitres de l'*Esprit des lois*, qui sont à portée de tous les esprits, parce qu'ils sont très-naturels et très-agréables. Mais distinguons, dans ce que vous appelez peuple, les professions qui exigent une éducation honnête, et celles qui ne demandent que le travail des bras et une fatigue de tous les jours. Cette dernière classe est la plus nombreuse. Celle-là, pour tout délassement, et pour tout plaisir, n'ira jamais qu'à la grand'messe et au cabaret, parce qu'on y chante et qu'elle y chante elle-même; mais, pour les artisans plus relevés, qui sont forcés par leurs professions mêmes à réfléchir beaucoup, à perfectionner leur goût, à étendre leurs lumières, ceux-là commencent à lire dans toute l'Europe. Vous ne connaissez guère à Paris les Suisses que par ceux qui sont aux portes des grands seigneurs, ou par ceux à qui *Molière* fait parler un patois inintelligible, dans quelques farces; mais les Parisiens seraient étonnés s'ils voyaient, dans plusieurs villes de Suisse, et surtout dans Genève, presque tous ceux qui sont employés aux manufactures passer à lire le temps qui ne peut être consacré au travail. Non, Monsieur, tout n'est point perdu

1767. quand on met le peuple en état de s'apercevoir qu'il a un esprit. Tout est perdu, au contraire, quand on le traite comme une troupe de taureaux; car tôt ou tard ils vous frappent de leurs cornes. Croyez-vous que le peuple ait lu et raisonné dans les guerres civiles de la rose rouge et de la rose blanche en Angleterre, dans celle qui fit périr *Charles I* sur un échafaud, dans les horreurs des *Armagnacs* et des Bourguignons, dans celles même de la ligue ? Le peuple, ignorant et féroce, était mené par quelques docteurs fanatiques qui criaient : Tuez tout, au nom de DIEU. Je défierais aujourd'hui *Cromwel* de bouleverser l'Angleterre par son galimatias d'énergumène, *Jean de Leyde* de se faire roi de Munster, et le cardinal de *Retz* de faire des barricades à Paris. Enfin, Monsieur, ce n'est pas à vous d'empêcher les hommes de lire, vous y perdriez trop, &c.

LETTRE LXIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 16 de mars.

VOTRE lettre du 2 de mars, Monseigneur, m'étonne et m'afflige infiniment. Mon attachement pour vous, mon respect pour votre maison, et toutes les bienséances réunies ne me permirent pas de vous envoyer une pièce de théâtre le jour que j'apprenais la mort de madame la duchesse de *Fronsac*. Je vous écrivis, et vous demandai vos ordres. Voici la pièce que je

vous envoie. Il se sera passé un temps assez considérable pour que votre affliction vous laisse la liberté 1767.
de gratifier votre troupe de cette nouveauté, et que vous puissiez même l'honorer de votre présence.

M. de *Thibouville* va faire jouer à Paris les Scythes; c'est une obligation que je lui ai; car c'est une peine très-grande et souvent désagréable que de conduire des acteurs.

J'ai chez moi actuellement M. de *la Harpe* et sa femme. Vous n'ignorez pas que M. de *la Harpe* est un homme de très-grand mérite, qui vient de remporter deux prix à notre académie, par deux ouvrages excellens. Il récite les vers comme il les fait; c'est le meilleur acteur qu'il y ait aujourd'hui en France. Il est un peu petit, mais sa femme est grande. Elle joue comme mademoiselle *Clairon*, à cela près qu'elle est beaucoup plus attendrissante. Je souhaite que la pièce soit jouée à Paris et à Bordeaux comme elle l'est à Ferney.

La petite *Durancy* est mon clerc. Elle vint, il y a dix ans, à Genève; c'était un enfant. Je lui promis de lui donner un rôle, si jamais elle entrait à Paris à la comédie; elle me fit même, par plaisanterie, signer cet engagement. Il est devenu sérieux, et il a fallu le remplir. Je lui ai donné le rôle d'*Obéide*. Je ne connais point mademoiselle *Dubois*; je ne savais pas même quelle sorte d'emploi elle avait à la comédie. Vous savez qu'il y a près de vingt ans que les *Frérons* me chassèrent de Paris où je ne retournerai jamais. Vous savez aussi que les pièces de théâtre font mon amusement; j'en fais présent aux comédiens, et je ne dois attendre d'eux que des remercîmens, et

1767. non des tracaſſeries. C'était même pour arrêter toutes les querelles de ce tripot, que j'avais fait imprimer la pièce que je ne comptais pas livrer au théâtre, ainſi que je le dis dans la préface. Enfin, la voici avec tous les changemens que j'ai faits depuis, et avec les directions, en marge, pour l'intelligence de la pièce, et pour gouverner le jeu des acteurs. Je ne ſais ſi vous ſerez en état de vous en amuſer, mais vous le ſerez toujours de la protéger.

Ces petites fêtes font l'agrément de ma vieilleſſe. Je vous envoie la pièce dans un autre paquet, et j'annonce ſur l'enveloppe le titre du livre, afin qu'il puiſſe ſervir de paſſe-port.

Je me doutais bien que *Gallien* qui, dans ma tragédie, joue le rôle du jeune ſcythe, ne jouerait pas dans votre réponſe celui d'un futur inſpecteur des toiles ; mais vous êtes aſſez puiſſant pour lui procurer autre choſe. L'hiſtoire et la bibliographie ſont ſon fait ; mais on riſque avec cela de mourir de faim, ſi on n'a pas quelque choſe d'ailleurs. Il attend tout de vos bontés. Il travaille toujours beaucoup, et il a déjà pluſieurs porte-feuilles remplis de bons matériaux ſur le Dauphiné où il voudrait bien aller faire un tour, pour voir ſes parens près Grenoble qui n'eſt pas loin d'ici.

Comme il ſe connaît en livres rares, il en a acheté un petit nombre de ce genre, et que vous n'avez pas. Il veut vous les offrir ; mais, comme ce ſont de ces livres ſur leſquels on n'entend pas raillerie en France, je ne ſuis point d'avis qu'il vous les envoye ; il y aurait du danger, et les conſéquences en pourraient être fâcheuſes : il vaut mieux qu'il les garde juſqu'à ce

que vous m'ayez fait connaître vos ordres sur ces deux derniers articles. 1767.

Agréez, Monseigneur, les sentimens inaltérables du respect et de l'attachement que je conserverai pour vous jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE LXX.

A M. DE CHABANON.

16 de mars.

NON-SEULEMENT je corromps la jeunesse, mon cher et jeune confrère, mais la vieillesse ne m'empêche point de donner de mauvais exemples. Je suis honteux de faire des tragédies à mon âge. Je vous réponds un peu tard, parce que j'ai passé mon temps à soutenir la guerre contre mes anges. Je suis quelquefois très-docile, et quelquefois très-opiniâtre. Je souhaite que vous n'ayez pas été trop docile en changeant votre plan; vous aurez sans doute senti que le nouveau servira mieux votre génie : c'est toujours le plan qui nous échauffe le plus que l'on doit choisir. Celui que j'avais imaginé pour mes pauvres Scythes m'animait, et celui qu'on me proposait me glaçait. J'ai travaillé pour mes Suisses et pour moi ; la pièce nous a amusés à Ferney, et c'est tout ce que je voulais ; car, en cultivant son jardin, il faut aussi ne pas oublier son théâtre.

Nous avons suspendu nos plaisirs sur la nouvelle du triste état où était madame la dauphine ; nous

1767. ſommes bons français, quoique nous ne ſoyons que des ſuiſſes.

M. de *la Borde* m'avait recommandé de l'informer de tout ce qu'on me manderait ſur ſon Péché originel. Je n'eus d'abord que des choſes très-flatteuſes à lui faire ſavoir ; mais depuis il m'eſt revenu qu'on feſait des critiques, et que l'on trouvait quelques endroits faibles ; je m'en rapporte à vous : il y a bien de l'arbitraire dans la muſique ; les oreilles que *Cicéron* appelle ſuperbes ſont fort capricieuſes. Il n'en eſt pas ainſi du cœur, c'eſt un juge infaillible ; et, quand il eſt ému dans une tragédie, toutes les critiques n'ont qu'à ſe taire.

Mon petit *la Harpe* a fait une réponſe à l'abbé de *Rancé*. Cet abbé de *Rancé* avait écrit ce qu'on appelle, je ne ſais pourquoi, une héroïde à ſes moines : M. de *la Harpe* fait répondre un moine qui aſſurément vaut mieux que l'abbé. C'eſt un des meilleurs ouvrages que j'aye vus ; il faudrait qu'il fût entre les mains de tous les novices, il n'y aurait plus de profès. Jamais on n'a mieux peint l'horreur de la vie monacale.

J'ignore encore ſi la folle ſorbonne a condamné le ſage *Béliſaire*. De quoi ſe mêle-t-elle ?

Si vous avez l'*Hiſtoire de la philoſophie* par *Deſlandes*, vous y verrez, tome III, page 299 : La faculté de théologie eſt le corps le plus mépriſable qui ſoit dans le royaume. Je ſerais bien fâché de penſer comme M. *Deſlandes*, à Dieu ne plaiſe ; perſonne ne reſpecte plus que moi la ſacrée faculté ; mais je vous aime encore davantage. *V.*

LETTRE LXXI.

1767.

A M. LE COMTE DE BOISGELIN,

MAITRE DE LA GARDE-ROBE DU ROI.

A Ferney, Mars.

Ce que vous m'avez envoyé, Monſieur, m'a mortellement ennuyé. Voilà tout ce que je peux vous en dire : je n'aime pas les phraſes. Vous avez un frère qui m'a accoutumé au bon.

On m'a parlé d'un homme de Nancy qu'on dit fouré à la baſtille, ſur la dénonciation d'un jéſuite ; il s'appelle, je crois, *le Clerc :* il avait la protection de madame la marquiſe de *Boufflers*, votre belle-mère, ſi on ne m'a pas trompé. En ce cas, je préſume que vous daignerez agir tous deux en ſa faveur. Rien ne rafraîchit le ſang comme de ſecourir les malheureux.

J'étais impotent et aveugle quand madame de *Boufflers* a paſſé par Lyon. Je ſuis encore à peu-près dans le même état ; je ne vaux rien des pieds juſqu'à la tête ; et à l'égard de ma pauvre ame, elle eſt extrêmement ſenſible à votre ſouvenir et à vos bontés dont je vous demande la continuation avec la ſenſibilité la plus reſpectueuſe.

1767.

LETTRE LXXII.

A M. MARMONTEL.

16 de mars.

Je prie le fecrétaire de *Bélifaire* de dire à madame *Geoffrin* que j'avais bien raifon de n'être point furpris du billet du roi de Pologne. Il vient de m'écrire fur la tolérance une lettre dans le goût et dans le ftyle de *Trajan* ou de *Julien* (*). Il faudrait la graver dans les écoles de forbonne, et y graver furtout ce grand mot de l'impératrice de Ruffie : Malheur aux perfécuteurs !

Mon cher confrère, un grand fiècle fe forme dans le Nord, un pauvre fiècle déshonore la France. Cependant l'Europe parle notre langue. A qui en a-t-on l'obligation ? à ceux qui écrivent comme vous, à ceux qu'on perfécute. *Non lafciar la magnanima impreffa.*

LETTRE LXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

18 de mars.

Voici, mon cher ami, une réponfe à M. de *Beaumont*. Son mémoire réuffit beaucoup. S'il avait confervé ce bel épiphonème : *Vous n'avez point*

(*) Voyez à la fin de la correfpondance de l'impératrice de Ruffie, les lettres des fouverains, &c.

d'enfans! il aurait réussi davantage; mais, tel qu'il est, il inspire la conviction. 1767.

Voici la réponse tout ouverte que je vous envoie pour M. *Linguet*.

Et voici une réponse d'un moine à une héroïde de l'abbé de *Rancé*. Le moine vaut mieux que l'abbé. C'est, à mon gré, le meilleur ouvrage de M. de *la Harpe*. Faites-en faire tant de copies qu'il vous plaira, et ensuite ayez la bonté d'envoyer cet exemplaire, avec la lettre ci-jointe, à M. *Barthe* secrétaire de l'abbé de la Trape.

Je vous enverrai incessamment ce que M. *Lambertad* demande. Nous avons suspendu à Ferney les représentations des Scythes; nous ne prétendons pas nous réjouir, quand la cour est dans les alarmes ou dans le deuil. J'ignore le sort de madame la dauphine; mais il ne peut être que funeste. Quoique nous ne soyons que des suisses, nous avons le cœur aussi français que les Parisiens.

Je voudrais que les sorboniqueurs, qui persécutent *Marmontel*, apprissent que l'impératrice de Russie, les rois de Danemarck, de Pologne, de Prusse, et la moitié des princes d'Allemagne, établissent hautement la liberté de conscience dans leurs Etats, et que cette liberté les enrichit. J'ai reçu du roi de Pologne une lettre qui ferait honneur à *Trajan*, pour le fond et pour le style.

Je vous embrasse; aimez-moi comme je vous aime.

1767.

LETTRE LXXIV.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 18 de mars.

Je doute fort, mon cher *Cicéron*, que le confeil de Berne ajoute rien à la modique penfion qu'il fait aux *Sirven ;* c'eft beaucoup s'il la continue. M. *Seigneux de Correvon*, à qui vous écrivez, ne peut nous être d'aucun fecours ; il n'a que fa bonne volonté.

Je fens bien que la réconciliation du premier préfident avec le parlement de Touloufe peut nous être défavorable ; mais j'efpère que le confeil ne voudra pas fe relâcher fur le droit qu'il a de prononcer des évocations que la voix publique demande, et que l'équité exige. Les confeillers d'Etat et les maîtres des requêtes paraiffent penfer unanimement fur cette affaire. Votre mémoire vous fait beaucoup d'honneur ; il a confolé ce pauvre *Sirven*. Je vous l'enverrai dès que le tribunal qui doit le juger fera nommé. Cinq années de défefpoir ont un peu affaibli fa tête ; il ne répondra peut-être qu'en pleurant ; mais, après votre mémoire, je ne fais rien de plus éloquent que des pleurs.

M. *Seigneux de Correvon* voulait l'engager à faire travailler M. *Loyfeau ;* vous penfez bien qu'il n'en fera rien. J'imagine que rien ne fera décidé qu'après Pâques. J'exécuterai tous vos ordres ponctuellement, et au moment que vous prefcrirez.

Bien des refpects à madame de Canon.

LETTRE LXXV.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

21 de mars.

Il eſt arrivé, Monſieur, bien des événemens qui nous obligent de différer. L'affaire des *Sirven*, qui commence à faire un grand bruit à Paris, et qui va être jugée au conſeil du roi, m'occupe à préſent tout entier, et ne me permet pas une diverſion qui pourrait lui nuire. Beaucoup d'autres conſidérations me perſuadent qu'il faut attendre encore quelque temps. M. *Bourſier* doit vous envoyer inceſſamment trois ou quatre petits paquets du *Coladon* que vous aimez tant; vous pourrez en donner une boîte à M. le chevalier de *Châtelux*, s'il eſt dans vos cantons. Les affaires de Genève ſont toujours dans la même ſituation, et elles y ſeront encore probablement long-temps. Plus de communication entre la France et le territoire de Genève, plus de voitures ni de Lyon, ni de Dijon; nous ſommes enfermés comme dans une ville aſſiégée.

M. le duc de *Choiſeul* a eu pour moi les plus grandes bontés, mais je n'en ſouffre pas moins; je ſuis toujours très-languiſſant, mon âge avance, ma force diminue; mais mon attachement pour vous ne diminuera jamais.

1767. LETTRE LXXVI.

A M. DE CHABANON.

21 de mars.

Si vous êtes sage, mon cher confrère, vous attendrez la fin d'avril pour revenir dans votre couvent. Nous espérons que la communication avec Lyon et la Bourgogne sera r'ouverte dans ce temps-là, ou du moins au commencement de mai. Je ne sais si vous savez que nous sommes entourés de troupes et de misère. Nous aurons encore des neiges sur nos montagnes pendant plus d'un mois; les désastres nous environnent, et les secours nous manquent. Je suis obligé en conscience de vous en avertir, afin que, si vous nous faites le plaisir de venir plutôt, vous ne soyez pas étonné de souffrir comme nous. Je crois même qu'il vous faudra un passe-port de M. le duc de *Choiseul*.

Je n'aime point du tout cette guerre, toute ridicule qu'elle est. Je me serais retiré à Lyon, si je n'avais pas eu trop de monde à transporter.

On joue actuellement les Scythes à Genève et à Lyon; on va les jouer à Paris, dès que les spectacles se r'ouvriront. Les méchans m'attribuent tant d'ouvrages hétérodoxes, que j'ai voulu leur faire voir que je ne fesais que de mauvaises tragédies. J'ai prouvé par-là mon alibi; j'ai fait comme *Alcibiade* qui fit couper la queue à son chien, afin qu'on ne l'accusât pas d'autres sottises. Les Scythes pourront être sifflés

par les Velches, mais j'aime mieux être sifflé par le parterre, que d'être calomnié par les cagots. 1767.

Mes respects à *Eudoxie* ou *Eudocie*, et à monsieur son père que j'aime de tout mon cœur. *V.*

LETTRE LXXVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

23 de mars.

Il est vrai que le diable est déchaîné. Votre confiseur est devenu martyr pour des confitures qui ne sont pas à mi-sucre. Il faut espérer que madame de *Boufflers* abrégera le temps de ses souffrances. Je prendrai toutes les mesures possibles pour recevoir le présent de M. de *Montcomble*, malgré l'interruption de tout commerce avec Lyon.

Je vous demande en grâce de me ménager toujours les bontés de M. de *Clausonet*. Voici une plaisanterie qui pourra vous réjouir, vous et M. *Duché*.

Adieu, Monsieur; je vous aime trop pour faire avec vous la moindre cérémonie.

LETTRE LXXVIII.

A M. DORAT.

Du 23 de mars.

Je réponds, Monsieur, à votre lettre du 17 de mars, et je vous demande en grâce qu'après ce dernier éclaircissement il ne soit plus jamais question entre nous d'une affaire si désagréable.

1767. Tout ce que j'ai mandé à M. le chevalier de *Pezai* eſt dans la plus exacte vérité. Il eſt très-vrai que je n'ai jamais montré à perſonne ni vos lettres, ni vos premiers vers imprimés, ni vos ſeconds manuſcrits.

Il eſt très-vrai que madame *Denis*, ayant appris de Paris l'effet dangereux que pouvait faire l'*Avis* imprimé chez *Jorri*, me demanda, en préſence de M. de *la Harpe*, ce que c'était que cette triſte aventure. J'avais la pièce, et je ne la communiquai pas; je dis que vous aviez tout réparé, que je vous croyais un très-bon cœur, que vous m'aviez écrit une lettre pleine de candeur, que vous étiez, de toute façon, au-deſſus de la jalouſie qui eſt le vice des eſprits médiocres. Je citai un endroit de votre lettre, très-bien écrit, et qui m'avait fait impreſſion. Si M. de *la Harpe* a fait quelque uſage de cette ſeule confidence, je l'ignore entièrement. Je viens de lui en parler; il m'a dit qu'il était très-affligé d'avoir eu ſujet de ſe plaindre de vous. Je vous prie de conſidérer que c'eſt un jeune homme qui a autant de talens que peu de fortune. Il a une femme et des enfans. Qui pourra ſeconder ſes talens, ſinon des gens de lettres auſſi capables d'en juger que vous? Nous ſommes dans un temps où la littérature n'eſt que trop perſécutée; elle le ſerait certainement moins, ſi ceux qui la cultivent étaient unis.

Il faut tout oublier, Monſieur, et ne ſe ſouvenir que du beſoin que nous avons de nous ſoutenir les uns les autres. Nous avons tous la même façon de penſer; faudra-t-il que nous ſoyons la victime de ceux qui ne penſent point, ou qui penſent mal?

Ce qui eſt encore malheureuſement très-vrai, c'eſt

que,

que, lorſque votre *Avis* parut, lorſqu'on eut la cruauté d'y trop remarquer l'injuſtice publique faite, par nos ennemis communs, à certains ouvrages, j'avais, dans ce temps-là même, une affaire très-ſérieuſe, et la calomnie me pourſuivait vivement. 1767.

Je ne vous diſſimulai pas combien il était dangereux pour moi d'être confondu avec *Rouſſeau* convaincu, aux yeux de M. le duc de *Choiſeul*, et même à ceux du roi, des manœuvres les plus criminelles. Je pouſſerai même la franchiſe avec vous, juſqu'à vous avouer que je venais de recevoir des reproches de M. le duc de *Choiſeul* ſur les affaires qui concernaient ce génevois. Vous voyez que vous aviez fait beaucoup plus de mal que vous ne penſiez en faire.

N'en parlons plus; j'ai tout oublié pour jamais, et je ne ſuis ſenſible qu'à votre mérite et à vos politeſſes. Je veux que M. le chevalier de *Pezai* en ſoit le garant. Tout ce que j'oſerais exiger d'un homme auſſi bien né que vous l'êtes, ce ſerait de ſentir combien votre ſupériorité doit vous écarter de tout commerce avec *Fréron*. Ni ſes mœurs, ni ſes talens ne doivent le mettre à portée de vous compter parmi ceux qui le tolèrent.

Ceux qui, comme vous, Monſieur, ont tant de droits de prétendre à l'eſtime du public, ne ſont pas faits pour ſoutenir ceux qui en ſont l'exécration.

1767.

LETTRE LXXIX.

A M. DAMILAVILLE.

27 de mars.

Je ne fais comment les paquets que vous m'avez adressés me parviendront. Il n'y a plus de voitures de Lyon à Genève ; et, malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiseul*, nous serons dans l'état le plus gênant et le plus désagréable, jusqu'à ce que l'on ait fait un nouveau chemin. Nous ne pouvions même faire venir des étoffes de Lyon que par le courier. Un commis du bureau de Colonges, aussi insolent que fripon, nous a saisi nos étoffes ; ainsi je ne vois pas comment les cinquante mémoires de M. de *Beaumont*, en faveur des *Sirven*, me parviendront. Nous souffrons infiniment des mesures qu'on a prises très-justement contre Genève ; nous payons les fautes de cette ville. Il est bon d'être philosophe, mais il est triste d'être toujours obligé de se servir de sa philosophie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 21. M. *Boursier* assure qu'il vous a dépêché, par Lyon, à M. de *Courteille*, les instrumens de mathématiques de M. *Lambertad*. Il est très-vraisemblable qu'on ne quittera point l'affaire de la Cayenne pour celle d'un particulier : nous sommes résignés à tout.

L'aventure de madame *Lejeune* a du moins produit un grand bien. On lui a saisi deux cents exemplaires du dernier livre de feu M. *Boulanger*. Je viens de

lire ce livre abominable, pour la troisième fois : je sens combien il est dangereux. Il détruirait absolument le pouvoir des ecclésiastiques, avec tous les mystères de notre sainte religion. L'auteur ne veut que de la vertu et de la probité, qui sont si mal-aisées à rencontrer, et qui ne suffisent pas. 1767.

Vous aurez bientôt une lettre ostensible, sur les *Sirven*, qui peut-être sera imprimable, supposé qu'il soit permis d'imprimer des choses utiles. On joue actuellement les Scythes à Lausane, à Genève, à Lyon, à Bordeaux, et probablement à Paris. J'aime assez les choses dont personne ne s'est encore avisé ; mais je crains que Paris ne soit plus difficile que les provinces.

Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse. *E. L.*

LETTRE LXXX.

A M. ***, *avocat à Besançon*,

Ecrite sous le nom d'un membre du conseil de Zurich en Suisse.

Mars.

NOUS nous intéressons beaucoup, Monsieur, dans notre république, à la triste aventure du sieur *Fantet*. Il était presque le seul dont nous tirassions les livres qui ont illustré votre patrie, et qui forment l'esprit et les mœurs de notre jeunesse. Nous devons à *Fantet*

les œuvres du chancelier d'*Agueſſeau* et du préſident 1767. de *Thou*. C'eſt lui ſeul qui nous a fait connaître les *Eſſais de morale de Nicole*, les *Oraiſons funèbres de Boſſuet*, les *Sermons de Maſſillon* et ceux de *Bourdaloue*, ouvrages propres à toutes les religions ; nous lui devons l'*Eſprit des lois* qui eſt encore un de ces livres qui peuvent inſtruire toutes les nations de l'Europe.

Je ſais, en mon particulier, que le ſieur *Fantet* joint à l'utilité de ſa profeſſion une probité qui doit le rendre cher à tous les honnêtes gens, et qu'il a employé au ſoulagement de ſes parens le peu qu'il a pu gagner par une louable induſtrie.

Je ne ſuis point ſurpris qu'une cabale jalouſe ait voulu le perdre. Je vois que votre parlement ne connaît que la juſtice, qu'il n'a acception de perſonne, et que, dans toute cette affaire, il n'a conſulté que la raiſon et la loi. Il a voulu et il a dû examiner par lui-même ſi, dans la multitude des livres dont *Fantet* fait commerce, il ne s'en trouverait pas quelques-uns de dangereux, et qu'on ne doit pas mettre entre les mains de la jeuneſſe ; c'eſt une affaire de police, une précaution très-ſage des magiſtrats.

Quand on leur a propoſé de jeter ce que vous appelez des monitoires, nous voyons qu'ils ſe ſont conduits avec la même équité et la même impartialité, en refuſant d'accorder cette procédure extraordinaire. Elle n'eſt faite que pour les grands crimes ; elle eſt inconnue chez tous les peuples qui concilient la ſévérité des lois avec la liberté du citoyen ; elle ne ſert qu'à répandre le trouble dans les conſciences, et l'alarme dans les familles. C'eſt une inquiſition réelle qui invite tous les citoyens à faire le métier

infame de délateur ; c'eſt une arme ſacrée qu'on met entre les mains de l'envie et de la calomnie, pour frapper l'innocent en ſureté de conſcience. Elle expoſe toutes les perſonnes faibles à ſe déshonorer, ſous prétexte d'un motif de religion ; elle eſt, en cette occaſion, contraire à toutes les lois, puiſqu'elle a pour but la réparation d'un délit, et que l'objet de ce monitoire ſerait d'établir un délit, lorſqu'il n'y en a point. 1767.

Un monitoire, en ce cas, ſerait un ordre de chercher, au nom de DIEU, à perdre un citoyen ; ce ſerait inſulter à la fois la loi et la religion, et les rendre toutes deux complices d'un crime infiniment plus grand que celui qu'on impute au ſieur *Fantet*. Un monitoire, en un mot, eſt une eſpèce de proſcription. Cette manière de procéder ſerait ici d'autant plus injuſte que, de vos prêtres qui avaient accuſé *Fantet*, les uns ont été confondus à la confrontation, les autres ſe ſont rétractés. Un monitoire alors n'eût été qu'une permiſſion accordée aux calomniateurs de chercher à calomnier encore, et d'employer la confeſſion pour ſe venger. Voyez quel effet horrible ont produit les monitoires contre les *Calas* et les *Sirven* !

Votre parlement, en rejetant une voie ſi odieuſe, et en procédant contre *Fantet*, avec toute la ſévérité de la loi, a rempli tous les devoirs de la juſtice qui doit rechercher les coupables, et ne pas ſouhaiter qu'il y ait des coupables. Cette conduite lui attire les bénédictions de toutes les provinces voiſines.

J'ai interrompu cette lettre, Monſieur, pour lire en public les remontrances que votre parlement fait au roi ſur cette affaire. Nous les regardons comme un

monument d'équité et de ſageſſe, digne du corps qui
1767. les a rédigées, et du roi à qui elles ſont adreſſées. Il nous ſemble que votre patrie ſera toujours heureuſe, quand vos ſouverains continueront de prêter une oreille attentive à ceux qui, en parlant pour le bien public, ne peuvent avoir d'autre intérêt que ce bien public même dont ils ſont les miniſtres.

J'ai l'honneur d'être bien reſpectueuſement, Monſieur, votre, &c. *D*.....

du conſeil des deux cents.

P. S. Nous avons admiré le factum en faveur de *Fantet*. Voilà, Monſieur, le triomphe des avocats: faire ſervir l'éloquence à protéger, ſans intérêt, l'innocent; couvrir de honte les délateurs; inſpirer une juſte horreur de ces cabales pernicieuſes qui n'ont de religion que pour haïr et pour nuire, qui font des choſes ſacrées l'inſtrument de leurs paſſions: c'eſt-là, ſans doute, le plus beau des miniſtères. C'eſt ainſi que M. de *Beaumont* défend à Paris l'innocence des *Sirven*, après avoir ſi glorieuſement combattu pour les *Calas*. De tels avocats méritent les couronnes qu'on donnait à ceux qui avaient ſauvé des citoyens dans les batailles. Mais que méritent ceux qui les oppriment?

LETTRE LXXXI.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

1 d'avril, et ce n'eſt pas un poiſſon d'avril.

JE reçois, mon cher ange, votre lettre du 26 de mars. Vous n'avez donc pas reçu mes dernières? vous n'avez donc pas touché les Quarante écus (*) que je vous ai envoyés par M. le duc de *Praſlin*, ou bien vous n'avez pas été content de cette ſomme? Il eſt pourtant très-vrai que nous n'avons pas davantage à dépenſer, l'un portant l'autre. Voilà à quoi ſe réduit tout le fracas de Paris et de Londres. Serait-il poſſible que ma dernière lettre adreſſée à Lyon ne vous fût pas parvenue? Je vous y rendais compte de mes arrangemens avec madame *Denis*, et ce compte était conforme à ce que j'écris à M. de *Thibouville*. Ma lettre eſt pour vous et pour lui. Mandez-moi, je vous en conjure, ſi vous avez reçu cette lettre qui doit être timbrée de Lyon; cela eſt de la plus grande importance; car, ſi elle ne vous a pas été rendue, c'eſt une preuve que mon correſpondant eſt au moins très-négligent. Je vous diſais que j'étais dans les bonnes grâces de M. *Janel*, et je vous le prouve, puiſque c'eſt lui qui vous envoie ma lettre et la Princeſſe de Babylone.

Vous me demandez pourquoi j'ai chez moi un jéſuite? je voudrais en avoir deux; et, ſi on me fâche,

(*) Le roman intitulé l'Homme aux quarante écus.

je me ferai communier par eux deux fois par jour. 1767. Je ne veux point être martyr à mon âge. J'ai beau travailler sans relâche au Siècle de *Louis XIV*, j'ai beau voyager avec une Princesse de Babylone, m'amuser à des tragédies et des comédies, être agriculteur et maçon, on s'obstine à m'imputer toutes les nouveautés dangereuses qui paraissent. Il y a un baron d'*Holbac* à Paris, qui fait venir toutes les brochures imprimées à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*. Ce libraire, qui est celui de *Jean-Jacques*, les met probablement sous mon nom. Il est physiquement impossible que j'aye pu suffire à composer toutes ces rapsodies ; n'importe, on me les attribue pour les vendre.

J'ai lu la relation dont vous me parlez ; elle n'est point du tout sage et modérée, comme on vous l'a dit ; elle me paraît très-outrageante pour les juges. Jugez donc, mon cher ange, quel doit être mon état ; calomnié continuellement, pouvant être condamné sans être entendu, je passe mes derniers jours dans une crainte trop fondée. Cinquante ans de travaux ne m'ont fait que cinquante ennemis de plus, et je suis toujours prêt à aller chercher ailleurs, non pas le repos, mais la sécurité. Si la nature ne m'avait pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il [illegible] long-temps que je serais mort de désespoir.

Dieu soit béni, puisque madame d'*Argental* se porte mieux. Je me recommande à ses bontés.

LETTRE LXXXII.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

3 d'avril.

MON cher ami, je ſuis actuellement ſéparé du reſte du monde. Nous ne ſavons plus de quel côté nous tourner pour faire venir les choſes les plus néceſſaires à la vie, et je mets les bons livres parmi les choſes abſolument néceſſaires.

Je me ſais bien bon gré de vous avoir envoyé ma lettre pour M. *Linguet*. Je le croyais de vos amis intimes, puiſqu'il m'envoyait ſon livre par vous, et que M. *Thiriot* me l'avait vanté comme un des meilleurs ouvrages qu'on eût vus depuis long-temps. Je n'ai pas plus reçu le livre que les autres ballots; mais je vous en crois ſur ce que vous me dites. Il eſt bon de ſavoir à qui on a affaire. Vous vous êtes conduit très-ſagement; je vous en loue, et je vous en remercie.

On m'a envoyé la lettre de l'abbé *Monduit*. Il me ſemble qu'elle n'eſt que plaiſante, et qu'elle n'a aucune teinture d'impiété. L'auteur s'égaie peut-être un peu aux dépens de quelques docteurs de ſorbonne, mais il paraît reſpecter beaucoup la religion; c'eſt, comme nous l'avons dit tant de fois enſemble, le premier devoir d'un bon ſujet et d'un bon écrivain. Auſſi je ne connais aucun philoſophe qui ne ſoit excellent citoyen et excellent chrétien. Ils n'ont été calomniés que par des miſérables qui ne ſont ni l'un ni l'autre.

1767. Je ne fais point qui eft M. de *la Férière;* mais il paraît que c'eft un *Burrhus.* Je fouhaite qu'il ne trouve point de *Narciffe.*

On m'avait déjà touché quelque chofe de ce qu'on imputait à *Tronchin.* Je ne l'en ai jamais cru capable, quoiqu'il me fît l'injuftice d'imaginer que je favorifais les repréfentans de Genève. Je fuis bien loin de prendre aucun parti dans ces démêlés; je n'ai d'autre avis que celui dont le roi fera. Il faudrait que je fuffe infenfé pour me mêler d'une affaire pour laquelle le roi a nommé un plénipotentiaire. Je fuis auprès de Genève, comme fi j'en étais à cent lieues; et j'ai affez de mes propres chagrins, fans me mêler des tracafferies des autres. Je fuis exactement le confeil de *Pythagore : Dans la tempête, adorez l'écho.*

Adieu, mon très-cher ami.

LETTRE LXXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

3 d'avril.

MON cher grand écuyer, parmi toutes mes détreffes il y en a une qui m'afflige infiniment, et qui hâtera mon petit voyage à Montbeillard et ailleurs. Plufieurs perfonnes dans Paris accufent *Tronchin* d'avoir dit au roi qu'il n'était point mon ami, et qu'il ne pouvait pas l'être, et d'en avoir donné une raifon très-ridicule, furtout dans la bouche d'un médecin. Je le crois fort incapable d'une telle indignité et d'une telle

extravagance. Ce qui a donné lieu à la calomnie, c'eſt que *Tronchin* a trop laiſſé voir, trop dit, trop répété que je prenais le parti des repréſentans, en quoi il s'eſt bien trompé. Je ne prends aſſurément aucun parti dans les tracaſſeries de Genève; et vous avez bien dû vous en apercevoir par la petite plaiſanterie intitulée la Guerre génevoiſe, qu'on a dû vous communiquer de ma part. 1767.

Je n'ai d'autre avis ſur ces querelles que celui dont le roi ſera; et il ne m'appartient pas d'avoir une opinion quand le roi a nommé des plénipotentiaires. Je dois attendre qu'ils aient prononcé, et m'en rapporter entièrement au jugement de M. le duc de *Choiſeul*.

Voilà à peu-près la vingtième niche qu'on me fait depuis trois mois dans mon déſert.

Votre cidre n'arrivera pas et ſera gâté. Il arrive la même choſe à mon vin de Bourgogne. Vingt ballots envoyés de Paris, avec toutes les formalités requiſes, ſont arrêtés, et DIEU ſait quand ils pourront venir, et dans quel état ils viendront. J'aurais bien aſſurément l'honnêteté de vous envoyer des *honnêtetés*; mais on eſt ſi malhonnête, que je ne puis même vous procurer ce léger amuſement.

Je viens d'écrire à *Morival;* et, dès que j'aurai ſa réponſe, j'agirai fortement auprès du prince dont il dépend. Ce prince m'écrit tous les quinze jours; il fait tout ce que je veux. Les choſes, dans ce monde, prennent des faces bien différentes; tout reſſemble à *Janus;* tout, avec le temps, a un double viſage. Ce prince ne connaît point *Morival*, ſans doute, mais il connaît très-bien ſon déſaſtre. Il m'en a écrit pluſieurs

1767. fois avec la plus violente indignation, et avec une horreur presque égale à celle que je ressens encore. Il y a des monstres qui mériteraient d'être décimés.

Je ne sais si je vous ai mandé que je suis enchanté de la nouvelle calomnie répandue sur les *Calas*. Il est heureux que les dévots, qui persécutent cette famille et moi, soient reconnus pour des calomniateurs. Ils font du bien sans le savoir; ils servent la cause des *Sirven*. Je recommande bien cette cause à mon cher grand Turc (*). Il y a des gens qui disent qu'on pourrait bien la renvoyer au parlement de Paris. Je compte alors sur la candeur, sur le zèle, sur la justesse d'esprit de mon gros goutteux que j'embrasse de tout mon cœur, aussi-bien que sa mère.

Vivez tous sainement et gaiement, il n'y a que cela de bon.

Nouvelles tracasseries encore de la part des commis, et point de justice; et je partirai, mais gardez-moi le secret; car je crains la rumeur publique. Je vous embrasse tous bien tendrement.

(*) M. l'abbé *Mignot* qui fesait alors une histoire des Turcs.

LETTRE LXXXIV. 1767.

A M. CHARDON.

5 d'avril.

MONSIEUR,

Il paraît, par la lettre dont vous m'honorez, du 27 de mars, que vous avez vu des choses bien tristes dans les deux hémisphères. Si le pays d'Eldorado avait été cultivable, il y a grande apparence que l'amiral *Drack* s'en serait emparé, ou que les Hollandais y auraient envoyé quelques colonies de Surinam. On a bien raison de dire de la France : *Non illi imperium pelagi ;* mais, si on ajoute, *Illa se jactet in aulâ*, ce ne sera pas *in aulâ tolosanâ*.

Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez couru toute l'Amérique, sans pouvoir trouver, chez les nations nommées sauvages, deux exemples consécutifs d'accusations de parricides, et surtout de parricides commis par amour de la religion. Vous auriez trouvé encore moins, chez des peuples qui n'ont qu'une raison simple et grossière, des pères de famille condamnés à la roue et à la corde, sur les indices les plus frivoles, et contre toutes les probabilités humaines.

Il faut que la raison languedochienne soit d'une autre espèce que celle des autres hommes. Notre jurisprudence a produit d'étranges scènes depuis quelques années ; elles font frémir le reste de l'Europe. Il est bien cruel que, depuis Moscou jusqu'au Rhin, on dise que, n'ayant su nous défendre ni

1767. ſur mer ni ſur terre, nous avons eu le courage de roüer l'innocent *Calas*, de pendre en effigie et de ruiner en réalité la famille *Sirven*, de diſloquer dans les tortures le petit-fils d'un lieutenant général, un enfant de dix-neuf ans; de lui couper la main et la langue, de jeter ſa tête d'un côté, et ſon corps de l'autre, dans les flammes, pour avoir chanté deux chanſons grivoiſes, et avoir paſſé devant une proceſſion de capucins ſans ôter ſon chapeau. Je voudrais que les gens qui ſont ſi fiers et ſi rogues ſur leurs pailliers, voyageaſſent un peu dans l'Europe, qu'ils entendiſſent ce que l'on dit d'eux, qu'ils viſſent au moins les lettres que des princes éclairés écrivent ſur leur conduite; ils rougiraient, et la France ne préſenterait plus aux autres nations le ſpectacle inconcevable de l'atrocité fanatique qui règne d'un côté, et de la douceur, de la politeſſe, des grâces, de l'enjouement et de la philoſophie indulgente qui règnent de l'autre, et tout cela dans une même ville, dans une ville ſur laquelle toute l'Europe n'a les yeux que parce que les beaux arts y ont été cultivés; car il eſt très-vrai que ce ſont nos beaux arts ſeuls qui engagent les Ruſſes et les Sarmates à parler notre langue. Ces arts, autrefois ſi bien cultivés en France, font que les autres nations nous pardonnent nos férocités et nos folies.

Vous me paraiſſez trop philoſophe, Monſieur, et vous me marquez trop de bonté, pour que je ne vous parle pas avec toute la vérité qui eſt dans mon cœur. Je vous plains infiniment de remuer, dans l'horrible château où vous allez tous les jours, le cloaque de nos malheurs. La brillante fonction de faire valoir

le code de la raison et de l'innocence des *Sirven*, sera plus consolante pour une ame comme la vôtre. Je suis bien sensiblement touché des dispositions où vous êtes de sacrifier votre temps, et même votre santé, pour rapporter et pour juger l'affaire des *Sirven*, dans le temps que vous êtes enfoncé dans le labyrinthe de la Cayenne. Nous vous supplions, *Sirven* et moi, de ne vous point gêner. Nous attendrons votre commodité avec une patience qui ne nous coûtera rien, et qui ne diminuera pas assurément notre reconnaissance. Que cette malheureuse famille soit justifiée à la Saint-Jean ou à la Pentecôte, il n'importe; elle jouit du moins de la liberté et du soleil, et l'intendant de la Cayenne n'en jouit pas. C'est au plus malheureux que vous donnez bien justement vos premiers soins; et je suis encore étonné que, dans la multitude de vos affaires, vous ayez trouvé le temps de m'écrire une lettre que j'ai relue plusieurs fois avec autant d'attendrissement que d'admiration. Pénétré de ces sentimens et d'un sincère respect, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.

1767.

LETTRE LXXXV.

A M. DAMILAVILLE.

9 d'avril.

On reçoit dans ce moment la nouvelle que l'étui de mathématiques est arrivé. Le quart de cercle que vous demandez ne sera pas sitôt prêt : vous savez que jamais les ouvriers de Genève n'ont été si profonds.

1767. politiques et si mauvais artisans. On se donne beaucoup, dans ce pays-là, le passe-temps de se tuer : voilà quatre suicides en six semaines : mais on n'accuse pas encore les pères de tuer leurs enfans ; il faut espérer que cette mode nous viendra de France.

L'aventure de la servante est heureuse. *Fréron* la contait en s'enivrant avec ses garçons empoisonneurs. Je vous l'ai déjà dit, nos ennemis amassent des charbons ardens sur leur tête. M. de *Lavaisse*, à qui je fais mille tendres complimens, sait la demeure de M. l'abbé *Sabathier ;* il faudra absolument le faire appeler en témoignage.

J'apprends qu'une horde de barbares a fait beau bruit aux Scythes ; ces gens-là ne respectent point la vieillesse.

Adieu, mon digne et vertueux ami ; souvenez-vous de ce que vous avez promis de donner à madame de *Florian*.

Embrassez bien pour moi le très-aimable *Lambertad.*

AU MEME.

10 d'avril.

JE reçois, mon cher ami, votre lettre du 3. *Coqueley* a certainement approuvé les infamies de *Fréron* sur la famille *Calas*, j'en suis certain ; mais, pour ne pas compromettre M. de *Beaumont*, retranchons ce passage. Je crois que vous pouvez très-bien faire imprimer la lettre, par *Merlin*, avec l'addition que je vous envoie ; cette publication me paraît essentielle. Au reste, les Velches sont bien velches ; mais il faut

les

lés forcer à goûter le noble et le simple. Ils commencent à n'aimer que les tours de passe-passe et les tours de force. Le goût dégénère en tout genre ; c'est aux Français à ramener les Velches. 1767.

On m'a envoyé de province une espèce de dialogue entre l'auteur de *Bélisaire* et un moine. L'auteur a trouvé dans S[t] *Paul* qu'il ne faut pas damner *Marc-Aurèle*. Il pourrait faire rougir la sorbonne si les corps rougissaient. *Ecr. l'inf.*

LETTRE LXXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

11 d'avril.

Je reçois deux lettres bien consolantes de monsieur d'*Argental* et de M. de *Thibouville*, écrites du 2 d'avril. Ma réponse est qu'on s'encourage à retoucher son tableau, lorsqu'en général les connaisseurs sont contens ; mais qu'on est très-découragé quand les faux connaisseurs et les cabales décrient l'ouvrage à tort et à travers : alors on ne met de nouvelles touches que d'une main tremblante, et le pinceau tombe des mains.

Vous me faites bien du plaisir, mon cher ange, de me dire que mademoiselle *Durancy* a saisi enfin l'esprit de son rôle, et qu'elle a très-bien joué ; mais je doute qu'elle ait pleuré, et c'était-là l'essentiel. Madame de *la Harpe* pleure.

Je vais écrire à M. le maréchal de *Richelieu*, qui ne fait que rire de toutes les choses qui sont très-

1767. essentielles pour les amateurs des beaux arts, et je lui parlerai de mademoiselle *Durancy* comme je le dois. Mais vous avez à Paris M. le duc de *Duras* qui a du goût et de la justice. Je suppose, mon cher ange, que vous avez raccommodé la sottise de *Lacombe*. Vous me demandez pourquoi j'ai choisi ce libraire ; c'est qu'il avait rassemblé, il y a deux ans, avec beaucoup d'intelligence, quantité de choses éparses dans mes ouvrages, et qu'il en avait fait une espèce de poëtique qui eut assez de succès.

Il m'écrivit des lettres fort spirituelles. Je ne savais pas qu'il fût lié avec *Fréron*. Il me semble qu'il en a agi comme les Suisses qui servaient tantôt la France, et tantôt la maison d'Autriche. Enfin, il me fallait un libraire, et j'ai préféré un homme d'esprit à un sot.

Il faut vous dire encore que, lorsque je lui envoyai la pièce à imprimer, mon seul but était de faire connaître aux méchans, et à ceux qui écoutent les méchans, qu'un homme occupé d'une tragédie ne pouvait l'être de toutes les brochures qu'on m'attribuait. Vous savez bien que je voulais prouver mon alibi.

A présent que je suis un peu plus tranquille et un peu plus rassuré contre la rage des Velches, j'ai revu les Scythes avec des yeux plus éclairés, et j'y ai fait des changemens assez importans. Je crois que la meilleure façon de vous faire tenir toutes ces corrections éparses, est de les rassembler dans le volume même ; j'y ferai mettre des cartons bien propres, afin de ménager vos yeux.

J'attends l'édition de *Lacombe*, pour vous renvoyer deux exemplaires bien corrigés. Mais croirez-vous

bien que je n'ai pas cette édition encore ? La communication interrompue entre Lyon et mon petit pays me prive de tous les fecours. J'ai vingt ballots à Lyon qui ne m'arriveront probablement que dans trois mois. Je ne fais pas pourquoi je ris de la guerre de Genève ; car elle me gêne infiniment, et me rend l'habitation que j'ai bâtie infupportable. 1767.

Si je ne puis avoir l'édition de *Lacombe*, je me fervirai de celle des *Cramer*, quoiqu'elle foit déjà chargée de corrections qui font peine à la vue.

Quand vous aurez la pièce en état, je vous demanderai en grâce qu'on la joue deux fois après Pâques, en attendant Fontainebleau. Une fois même me fuffirait pour juger enfin de la difpofition des efprits qu'on ne peut connaître que quand ils font calmés.

Peut-être le rôle d'*Athamare* n'eft pas trop fait pour *le Kain*. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, paffionné, pleurant tantôt d'attendriffement et tantôt de colère, n'ayant que des paroles de feu à la bouche, dans fa fcène avec *Obéide* au troifième acte ; point de lenteur, point de geftes compaffés.

Il faudrait d'autres vieillards que d'*Auberval*, il faudrait d'autres confidens ; mais le fpectacle de Paris, le feul fpectacle qui lui faffe honneur dans l'Europe, eft tombé dans la plus honteufe décadence, et je vous avoue que je ne crois pas qu'il fe relève.

M. de *la Harpe* était le feul qui pût le foutenir ; le mauvais goût et les mauvaifes intentions l'effraient. Il n'a rien, il n'a été que perfécuté ; il pourra bien renoncer au théâtre, et paffer dans les pays étrangers.

1767. Vous me parlez des caricatures que vous avez de ma perfonne. Je n'ai jamais eu l'impudence d'ofer propofer à quelqu'un un préfent fi ridicule. Je ne reffemble point à *Jean-Jacques* qui veut à toute force une ftatue. Il s'eft trouvé un fculpteur, dans les rochers du mont Jura, qui s'eft avifé de m'ébaucher de toutes les manières; fi vous m'ordonnez de vous envoyer une de ces figures de *Callot*, je vous obéirai.

Je vous affure que je fuis très-affligé de n'être fous vos yeux qu'en peinture.

Mademoifelle *Sainval*, comme je vous l'ai dit, me demande à jouer *Olimpie*. Si elle a ce qu'on n'a plus au théâtre, c'eft-à-dire des larmes, de tout mon cœur.

Vous trouvez qu'on peut faire un partage des autres pièces entre mademoifelle *Dubois* et mademoifelle *Durancy*; votre volonté foit faite.

Je compte qu'une grande partie de cette lettre eft pour M. de *Thibouville* auffi-bien que pour mes anges. J'obéirai d'ailleurs aux ordres de M. de *Thibouville*, à la première occafion que je trouverai.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

LETTRE LXXXVII.

1767.

A M. LE PRINCE GALITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, *à Paris.*

A Ferney, 11 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE Excellence ne doute pas à quel point fon fouvenir m'eft précieux. Je vous fuis attaché à deux grands titres, comme à l'ambaffadeur de l'impératrice, et comme à un homme bienfefant.

Je vous remercie de l'imprimé que vous avez bien voulu m'envoyer. Sa Majefté impériale avait déjà daigné m'en gratifier, il y a trois mois, avant qu'il fût public. Je n'y ai rien trouvé ni à refferrer, ni à étendre. Cet ouvrage me paraît digne du fiècle qu'elle fait naître. J'oferais bien répondre qu'elle fera goûter à fon vafte empire tous les fruits que *Pierre le grand* a femés. Ce fut *Pierre* qui forma l'homme, mais c'eft *Catherine II* qui l'anime du feu célefte.

J'ai une opinion particulière fur l'affaire de Pologne, quoiqu'il ne m'appartienne guère d'avoir une opinion politique. Je crois fermement que tout s'arrangera au gré de l'impératrice et du roi, et que ces deux monarques philofophes donneront à l'Europe étonnée le grand exemple de la tolérance. Les pays, qui ne produifaient autrefois que des conquérans, vont produire des fages; et, de la Chine jufqu'à l'Italie (exclufivement), les hommes apprendront à penfer. Je mourrai content d'avoir vu une fi belle révolution commencée dans les efprits.

1767.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DE FLORIAN.

Le 11 d'avril.

FAMILLE aimable, je vous embraſſe tous. J'aimerais mieux aſſurément être picard que ſuiſſe; et, pour comble de déſagrément, il faudra qu'au mois de mai je quitte la Suiſſe pour la Suabe. Il eſt comique que le bien d'un pariſien ſoit en Suabe; mais la choſe eſt ainſi. La deſtinée eſt une drôle de choſe. Je ne dois ni ne veux mourir avant d'avoir mis ordre à mes affaires.

La deſtinée des Scythes eſt à peu-près comme la mienne; ce ſont des orages ſuivis d'un beau jour. Ne regrettez point Paris quand vous ſerez à Ornoi: il n'y a plus à Paris que l'opéra comique et le ſinge de *Nicolet*.

Je vois que les deux magiſtrats reſteront à Paris. Je prie le grand-turc de me dire pourquoi le baron de *Tott* eſt à Neuchâtel; il me ſemble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Conſtantinople.

Quand M. d'*Ornoi* rencontrera par haſard mon boiteux de procureur, je le prie de vouloir bien l'engager à recommander au marquis de *Lezeau* de marcher droit.

Vous trouverez du blé en Picardie; nous en manquons au pays de Gex: il faudra faire une tranſmigration à Babylone. On ne ſait plus où ſe fourrer

pour être bien. Je ſais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'eſt pas auſſi aiſé qu'on dirait bien. 1767.

Je finis, comme j'ai commencé, par vous embraſſer du meilleur de mon cœur.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'avril.

Je ſupplie mes anges et M. de *Thibouville* de lire les nouveaux changemens ci-joints. Il ne faut plaindre ni la peine de l'auteur, ni celle du libraire, ni celle des comédiens.

Pour engager le libraire à faire des cartons, ou à faire une édition nouvelle, il ne donnera que trois cents livres à *le Kain*, et je lui donnerai les trois cents autres.

J'oſe me perſuader que mes juges, en voyant ce nouveau mémoire de leur client, me donneront cauſe gagnée.

Je ne ſais pas pourquoi on a imprimé à Paris :

Nous marchons dans la nuit, et d'abyme en abyme.

Je vous aſſure que mon vers

Nous partons, nous marchons de montagne en abyme.

eſt beaucoup plus convenable aux voiſins du mont Jura. Je vois de mes fenêtres une montagne, au milieu de laquelle ſe forment des nuages. Elle conduit à des précipices de quatre cents pieds de profondeur, et quand on eſt englouti dans cet abyme, on trouve

——— d'autres montagnes qui mènent à d'autres précipices.
1767. Je peins la nature telle qu'elle eſt, et telle que je l'ai vue. Je vous demande en grâce de faire jouer les Scythes après Pâques, de n'en faire annoncer qu'une repréſentation, et d'en donner deux ſi le public les redemande, après quoi on les jouera à Fontainebleau.

Les papiers publics diſent qu'on les reprendra à la rentrée; il ne faut pas les démentir, ce ſerait avouer une chute complète; les *Frérons* triompheraient. *Le Kain* me doit au moins cette complaiſance; il pourrait bien retarder d'un jour ſon voyage de Grenoble.

J'avoue que le rôle d'*Athamare* ne lui convient point. Il faudrait un jeune homme beau, bien fait, brillant, ayant une belle jambe et une belle voix, vif, tendre, emporté, pleurant tantôt de tendreſſe et tantôt de colère; mais, comme il n'a rien de tout cela, qu'il y ſupplée un peu par des mouvemens moins lents. Que mademoiſelle *Durancy* paſſe toute la ſemaine de Quaſimodo à pleurer; qu'on la fouette juſqu'à ce qu'elle répande des larmes: ſi elle ne ſait pas pleurer, elle ne ſait rien.

Ah, mon Dieu! peut-on me propoſer d'établir une loi par laquelle on eſt obligé de ſe marier au bout de quatre ans? cela ſerait, en vérité, d'un comique à faire rire. Il n'eſt permis d'ailleurs de ſuppoſer des lois que quand il en a exiſté de pareilles. La loi de venger le ſang de ſon mari, ou de ſon père, ou de ſon frère, a été connue de vingt nations; celle de n'être reçu dans un pays qu'à condition qu'on s'y mariera, reſſemblerait à l'uſage du château de Cutendre où l'on n'entrait que deux à deux.

Dieu me préſerve de charger d'aventures et

d'épifodes la noble fimplicité, fi difficile à faifir, fi difficile à traiter, fi difficile à bien jouer ! 1767.

Rendez-moi mademoifelle *le Couvreur* et *Dufrefne*, je vous réponds bien du troifième acte. Le meilleur confeil qu'on m'ait jamais donné fe trouve exécuté dans ces vers :

> Va, fi j'aime en fecret les lieux où je fuis née,
> Mon cœur doit s'en punir, il fe doit impofer
> Un frein qui le retienne et qu'il n'ofe brifer :
> N'en demande pas plus........

Je vous dirai de même : *N'en demandez pas plus, ce ferait tout gâter*. J'ofe vous répondre que, fi les comédiens approchaient un peu de la manière dont nous jouons les Scythes à Ferney, s'ils avaient la vérité, la fimplicité, l'empreffement, l'attendriffement de nos acteurs, ils feraient fortune ; mais la même raifon pour laquelle ils ne peuvent jouer ni Mithridate, ni Bérénice, ni tant d'autres pièces, leur fera toujours jouer les Scythes médiocrement. N'importe, je demande à cors et à cris deux repréfentations après Pâques.

Si mon cher ange parvient à faire chaffer le monftre qui déshonore la littérature depuis fi long-temps, les gens de lettres lui devront une ftatue. Je demande pardon à M. *Coquely* ; mais un avocat plaide furieufement contre lui-même, quand il fe fait l'approbateur de *Fréron*. C'eft fe faire le recéleur de *Cartouche*. On le dit parent de monfieur le procureur général : fon parent devait bien lui dire qu'il fe déshonorait. On ne connaît pas toutes les fcélérateffes de *Fréron*. C'eft lui qui a répandu dans Paris la

1767. calomnie contre les *Calas*. Il a voulu engager un des gueux, avec lesquels il s'enivre, à faire des vers sur les prétendus aveux de la pauvre *Viguière*. Je suis bien fâché que la vérité se soit trop tôt découverte. Il fallait laisser parler et triompher les *Frérons* pendant quinze jours, et ensuite montrer leur turpitude. Les colombes n'ont pas eu la prudence du serpent.

Déployez vos ailes, mes anges, jetez le diable dans l'abyme, et tirez les Scythes du tombeau.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE XC.

AU MEME.

15 d'avril.

MON divin ange, battez des ailes plus que jamais, et ne laissez pas à l'infame cabale un prétexte de dire qu'on n'ose plus rejouer les Scythes. Je suis persuadé que, si on annonce cette pièce avec des vers nouveaux répandus dans l'ouvrage, elle attirera un très-grand concours. Les acteurs rassurés par le succès des deux dernières représentations, rempliront mieux leurs personnages.

Mademoiselle *Durancy* plus pénétrée de son rôle versera enfin des larmes et en fera répandre.

On pourrait faire précéder la représentation d'un petit compliment, dans lequel on dirait que l'éloignement des lieux n'a pas permis que les acteurs reçussent avant Pâques les changemens qu'on avait envoyés. On pourrait faire entendre qu'il est triste qu'un

homme, qui travaille depuis cinquante ans pour les plaisirs de Paris, vive et meure dans un désert éloigné de Paris. 1767.

Voyez s'il serait convenable qu'au premier acte, dans la scène des deux vieillards, *Sozame* dit :

.... Ah ! crois moi, ces lauriers sont affreux ;
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi, pour faire un peuple esclave,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses, &c.

Je vous supplie de vouloir bien faire parvenir mes réponses à mademoiselle *Durancy* et à mademoiselle *Sainval*.

Dites bien, quelque mardi, à M. le duc de *Choiseul* combien je suis outré contre lui ; il ne sait pas quel tort il me fait. Je suis vexé dans les lieux que j'ai défrichés, embellis et enrichis ; cela n'est pas juste : je suis entré dans toutes ses vues, et il ne daigne écouter aucune de mes prières.

Joignez-y le fardeau insupportable de plus de cinquante lettres par semaine, auxquelles je suis obligé de répondre ; la régie d'une terre, vingt ouvrages qui viennent à la traverse, et jugez si j'ai du temps de reste pour limer une tragédie. Plaignez-moi et faites jouer les Scythes.

Mademoiselle *Sainval* veut s'essayer dans Olimpie ; pourquoi non ?

1767.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 16 d'avril.

En réponſe à la lettre du 3 d'avril du cher grand écuyer, je dirai à toute la famille que mon voyage à Montbelliard eſt abſolument néceſſaire; mais je ne le ferai que dans la ſaiſon la plus favorable.

Le ſuccès de l'affaire des *Sirven* me paraît infaillible, quoi qu'en diſe *Fréron*. La calomnie abſurde contre cette pauvre ſervante des *Calas* ne peut ſervir qu'à indigner tout le conſeil que cette calomnie attaquait vivement, en ſuppoſant qu'il avait protégé des coupables contre un parlement équitable et judicieux. Plus la rage du fanatiſme exhale de poiſon, plus elle rend ſervice à la vérité. Rien n'eſt plus heureux que de réduire ſes ennemis à mentir.

Le prince au ſervice duquel eſt *Morival*, m'a mandé qu'il l'avait fait enſeigne, et qu'il aurait ſoin de lui. Il eſt auſſi indigné que moi de cette abominable aventure que j'ai toujours ſur le cœur.

Nous ſommes embarraſſés de toutes les façons à Ferney. Vous penſez bien, Meſſieurs, que les commis condamnés à reſtituer les cinquante louis d'or, cherchent à les regagner par toutes les vexations de leur métier. Nous ſommes en pays ennemi. Il eſt triſte de batailler continuellement avec les fermiers généraux. Notre poſition, qui était ſi heureuſe, eſt devenue

tout-à-fait désagréable : il faut quelquefois savoir boire la lie de son vin. Nous serons plus heureux quand vous pourrez venir passer quelques mois chez nous. Notre transplantation à Ornoi est actuellement de toute impossibilité. 1767.

J'aurais souhaité que *Tronchin* eût été plus médecin que politique, qu'il se fût moins occupé des tracasseries d'une ville qu'il a abandonnée. S'il a pris parti dans ces troubles, il devait me connaître assez pour savoir que je me moque de tous les partis. Quoi qu'il en soit, il est plaisant que *Tronchin* soit à Paris, et moi aux portes de Genève, *Rousseau* en Angleterre, et l'abbé de *Caveyrac* à Rome. Voilà comme la fortune ballotte le genre-humain.

Je demande à monsieur le grand-turc pourquoi son baron de *Tott* est à Neuchâtel. Dites-moi, je vous prie, mon turc, si ce turc de *Tott* vous a donné de bons mémoires sur le gouvernement de ses Turcs. N'êtes-vous pas bien fâché qu'Athènes et Corinthe soient sous les lois d'un bacha ou d'un pacha.

Mille amitiés à tous. Le turc est prié d'écrire un mot.

1767.

LETTRE XCII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'avril.

Je devrais dépouiller le vieil homme dans ce ſaint jour de Pâques, et me défaire du vieux levain,

Mais enfin je ſuis ſcythe, et le fus pour vous plaire.

Je plaide encore pour les Scythes du fond de mes déſerts. Voilà trois éditions de ces pauvres Scythes, celle des *Cramer*, celle de *Lacombe*, et une autre qu'un nommé *Pellet* vient de faire à Genève; on en donnera pourtant bientôt une quatrième, dans laquelle ſeront tous les changemens que j'ai envoyés à mes anges et à M. de *Thibouville*, avec ceux que je ferai encore, ſi DIEU prend pitié de moi. Je ne plains point ma peine, mais voyez ma misère. Toutes les lettres qu'on m'écrit ſe contrediſent à faire pouffer de rire. Une des critiques les plus plaiſantes eſt celle de quelques belles dames qui diſent: Ah! pourquoi *Obéide* va-t-elle s'aviſer d'épouſer un jeune ſcythe, c'eſt-à-dire un ſuiſſe du canton de Zug, lorſque dans le fond de ſon cœur elle aime *Athamare*, c'eſt-à-dire un marquis français? Mais, ô mes très-belles dames! ayez la bonté de conſidérer que ſon marquis français eſt marié, et qu'elle ne peut ſavoir que madame la marquiſe eſt morte. Cette fille fait très-bien de chercher à oublier pour jamais un marquis qui a ruiné ſon

pauvre père ; et ces vers que vous m'avez conſeillés, et que j'ai ajoutés trop tard, ces vers aſſez paſſables, dis-je, répondent à toutes ces critiques : 1767.

Au parti que je prends je me ſuis condamnée,
Va, ſi j'aime en ſecret les lieux où je ſuis née,
Mon cœur doit s'en punir, il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne et qu'il n'oſe briſer.

Je vous aſſure encore que le ſecond acte, récité par madame de *la Harpe*, arrache des larmes. Soyez bien perſuadé que ſi la ſcène du troiſième acte, entre *Athamare* et *Obéide*, était bien jouée, elle ferait une très-vive impreſſion.

Pleurez donc, mademoiſelle *Obéide*, lorſqu'*Athamare* vous dit :

Elle l'eſt dans la haine ; et lui ſeul eſt coupable.

Pleurez en diſant :

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix et le père et la fille, &c.

Et vous, *Athamare*, dites d'une manière vive et ſenſible :

Juge de mon amour ; il me force au reſpect.
J'obéis... Dieux puiſſans, qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour, et guidez ma vengeance, &c.

La ſcène des deux vieillards, au quatrième acte, attendrit tous ceux qui n'ont point abjuré les

1767. ſentimens de la ſimple nature. Mais ces ſentimens ſont toujours étouffés dans un parterre rempli de petits critiques à qui la nature eſt toujours étrangère dans le tumulte des cabales. C'eſt ce qui arriva à la ſcène touchante de *Sémiramis* et de *Ninias ;* c'eſt ce qui arriva à la ſcène de l'urne dans Oreſte ; c'eſt ce que vous avez vu dans Tancrède et dans Olimpie. *Trois amis y ſeront*, &c. eſt très à ſa place, très-naturel, très-touchant; mais des acteurs froids et intimidés rendent tout ridicule aux yeux d'un public frivole et barbare, qui ne court à une première repréſentation que pour faire tomber la pièce.

Les deux dernières repréſentations ne ſubjuguèrent l'hydre qu'à moitié, parce que les acteurs n'étaient point encore parvenus à ce degré néceſſaire de ſenſibilité qui eſt le maître des cœurs. Ce n'eſt qu'avec le temps qu'on goûtera ces mœurs champêtres, cette ſimplicité ſi touchante, miſe en oppoſition avec l'inſolence du deſpotiſme et la fureur des paſſions d'un jeune prince qui ſe croit tout permis. C'eſt préciſément au parterre que cela doit plaire. Tous les gens de lettres ſont de mon avis. On s'apercevra auſſi que le ſtyle n'eſt point négligé, et que ſa naïveté convenable au ſujet, loin d'être un défaut, eſt un véritable ornement; car tout ce qui eſt convenable eſt bien. Les mots de *toiſon* de *glèbe*, de *gazons*, de *mouſſe*, de *feuillage*, de *ſoie*, de *lacs*, de *fontaines*, de *pâtre*, &c., qui feraient ridicules dans une autre tragédie, ſont ici heureuſement employés. Mais cette convenance n'eſt ſentie qu'à la longue; elle plaît quand on y eſt accoutumé.

J'ai dit, dans la préface, que la pièce eſt très-difficile

à

à jouer, et j'ai eu grande raiſon. Voilà les acteurs enfin un peu accoutumés. Profitez donc, je vous en 1767. ſupplie, mes anges, de ce moment favorable. Faites reprendre la pièce après Pâques. La nature, après tout, eſt par-tout la même, et il faudra bien qu'elle parle dans votre Babylone comme dans ma Scythie. Si *Brizard* peut avoir plus de ſentiment, ſi *Dauberval* peut être moins gauche, ſi *Pin* pouvait être moins ridicule, s'ils pouvaient prendre des leçons dont ils ont beſoin, ſi de jeunes bergères vêtues de blanc venaient attacher des guirlandes, dans le deuxième acte, aux arbres qui entourent l'autel, pendant qu'*Obéide* parle; ſi elles venaient le couvrir d'un crêpe dans la première ſcène du cinquième acte, ſi tous les acteurs étaient de concert, ſi les confidens étaient ſupportables, je vous réponds que cela ferait un beau ſpectacle.

Eſſayez, je vous en prie; et ſurtout qu'*Obéide* ſache pleurer. Je vois bien qu'elle n'eſt point faite pour les rôles attendriſſans; il lui faudra des *Léontine* qui diſent des injures à un empereur dans ſa maiſon, contre toute bienſéance et contre toute vraiſemblance. Il lui faudra des *Cléopâtre* qui faſſent à leurs fils la propoſition abſurde d'aſſaſſiner leur maîtreſſe. Le parterre aime encore ces ſottiſes giganteſques, à la bonne heure; pour moi, qui ſuis le très-humble et très-obéiſſant ſerviteur du naturel et du vrai, je déteſte cordialement ces preſtiges dramatiques.

Je crois que je vais quitter bientôt ma Scythie, et en chercher une autre; ma ſanté ne peut plus tenir à l'hiver barbare qui nous accable au mois d'avril, et aux neiges qui nous environnent, lorſqu'ailleurs

on mange des petits pois. Les commis font devenus
1767. plus affreux que les neiges. Je veux fuir les loups et les frimats.

En voilà trop ; respect et tendresse, mes anges.

LETTRE XCIII.

A M. DE BELLOI.

A Ferney, le 19 d'avril.

Je suis bien touché, Monsieur, de vos sentimens nobles, de votre lettre et de vos vers (*). Il n'y a point de pièces de théâtre qui ait excité en moi tant de sensibilité. Vous faites plus d'honneur à la littérature que tous les *Frérons* ne peuvent lui faire de honte. On reconnaît bien en vous le véritable talent. Il ressemble parfaitement au portrait que S[t] *Paul* fait de la charité ; il la peint indulgente, pleine de bonté, et exempte d'envie : c'est le meilleur morceau de saint *Paul*, sans contredit ; et vous me pardonnerez de vous citer un apôtre le saint jour de Pâques.

Il est vrai que nos beaux arts penchent un peu vers leur chute ; mais ce qui me console, c'est que vous êtes jeune, et que vous aurez tout le temps de former des auteurs et des acteurs. Les vers que vous m'envoyez sont charmans. J'ai avec moi M. et madame de *la Harpe* qui en sentent tout le prix, aussi bien que ma nièce. Il y a long-temps que nous aurions

(*) Epître sur la tragédie des Scythes.

joué le Siége de Calais sur notre petit théâtre de Ferney, si notre compagnie eût été plus nombreuse. Nous ne pouvons malheureusement jouer que des pièces où il y a peu d'acteurs. M. de *Chabanon* va venir chez nous avec une tragédie; nous la jouerons; et, dès que vous aurez donné la Comtesse de Vergy, notre petit théâtre s'en saisira. On ne s'est pas mal tiré de la Partie de chasse d'*Henri IV* de M. *Collé*. Où est le temps que je n'avais que soixante et dix ans! je vous assure que je jouais les vieillards parfaitement. Ma nièce fesait verser des larmes, et c'est-là le grand point. Pour M. et madame de *la Harpe*, je ne connais guère de plus grands acteurs. 1767.

Vous voyez que vos beaux fruits de Babylone croissent entre nos montagnes de Scythie; mais ce sont des ananas cultivés à l'ombre dans une serre, loin de votre brillant soleil.

Adieu, Monsieur; vous me faites aimer plus que jamais les arts que j'ai cultivés toute ma vie. Je vous remercie, je vous aime; je vous estime trop pour employer ici les vaines formules ordinaires qui n'ont pas certainement été inventées par l'amitié. *V.*

1767.

LETTRE XCIV.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

20 d'avril.

J'AI reçu votre lettre du 9 d'avril, mon très-aimable et preux chevalier (puisque vous ne voulez pas que je vous appelle Monsieur). Je vous avais écrit, huit ou dix jours auparavant, par M. de *Chenevières*. Je n'ai reçu aucun des paquets dont vous me parlez. Toutes les choses de ce monde n'atteignent pas à leur but. Il faut se consoler; la patience est une vertu nécessaire.

Je vous fais mon compliment sur votre mariage; faites-nous beaucoup d'enfans qui pensent comme vous: vous ne sauriez guère rendre un plus grand service à la société. Je vous écris à Châlons-sur-Marne. J'aimerais mieux que ce fût à Châlons-sur-Saône, j'aurais le bonheur d'être moins éloigné de vous. Je ne puis rien vous mander, je suis dans la solitude et dans les neiges, bloqué par vos troupes et malade. Quand vous serez à la source des plaisirs et des nouvelles, n'oubliez pas les solitaires dont vous avez fait la conquête.

LETTRE XCV.

1767.

A M. MARIN,

CENSEUR ROYAL, *à Paris.*

22 d'avril.

Vous devez être bien ennuyé, Monſieur, des miſérables tracaſſeries de la littérature. Vous êtes plus fait pour les agrémens de la ſociété que pour les misères de ce tripot. En voici une que je recommande à vos bons offices. Vous êtes le premier qui m'ayez inſtruit de l'inſolence des libraires d'Hollande; il eſt dans votre caractère que vous ſoyez le premier qui m'aidiez à confondre ces abominables impoſtures.

Puis-je vous ſupplier, Monſieur, de vouloir bien faire rendre mes barbares (*) à l'avocat devenu libraire (**), qui plaide pour moi au bas du Parnaſſe? Il me paraît un homme de beaucoup d'eſprit, et plus fait pour être mon juge que pour être mon imprimeur.

On dit qu'on ôte à *Fréron* ſes feüilles; mais, quand on ſaiſit les poiſons de *la Voiſin*, on ne ſe contenta pas de cette cérémonie.

Le Kain eſt allé chercher des acteurs en province: il n'en trouvera pas; il n'y en a que pour l'opéra comique. C'eſt le ſpectacle de la nation, en attendant *Polichinelle*.

Fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum.

(*) Les Scythes.
(**) M. *Lacombe.*

1767. J'attends avec impatience le décret de la ſorbonne pour damner les *Scipions* et les *Catons*. Il ne manquait plus que cela pour l'honneur de la patrie.

Je vous ſouhaite les bonnes fêtes, comme diſent les Italiens.

LETTRE XCVI.

A M. LE BARON DE TOTT, *à Neuchâtel.*

A Ferney, le 23 d'avril.

MONSIEUR,

JE m'attendais bien que vous m'inſtruiriez, mais je n'eſpérais pas que les Turcs me fiſſent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaiſanterie ſe trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agrémens que vous ayez répandus ſur tout ce que vous me dites de ces tartares circoncis, je ſuis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'*Orphée* et d'*Homère*. Je n'aime point un peuple qui n'a été que deſtructeur, et qui eſt l'ennemi des arts. Je plains mon neveu de faire l'hiſtoire de cette vilaine nation. La véritable hiſtoire eſt celle des mœurs, des lois, des arts et des progrès de l'eſprit humain. L'hiſtoire des Turcs n'eſt que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès deſquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous ſoyons bien curieux, nous autres

Velches de l'occident, puiſque nous compilons ſans ceſſe ce qu'on doit penſer des peuples de l'Aſie qui n'ont jamais penſé à nous. 1767.

Au reſte, je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève; et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suiſſe: mais un ami comme M. *Dupeyroux* vaut mieux que tous les viſirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XCVII.

A M. COQUELEY,

CENSEUR ROYAL, *à Paris.*

A Ferney, 24 d'avril.

DANS la lettre dont vous m'honorez, Monſieur, vous m'apprenez que j'ai mal épelé votre nom qui eſt mieux orthographié dans l'hiſtoire du préſident de *Thou*. Comme je n'ai cette hiſtoire qu'en latin, et que de *Thou* a défiguré tous les noms propres, je n'ai point conſulté ſes dix gros volumes, et je n'ai pu vous donner un nom en *us;* ainſi vous pardonnerez ma mépriſe: mais ſi votre nom ſe trouve dans cette hiſtoire, il ne doit pas certainement être au bas des feuilles de *Fréron*. Vous étiez ſon approbateur, et il avait trompé apparemment votre ſageſſe et votre vigilance, lorſqu'une de ſes feuilles lui valut le fort

ou le four-l'évêque, et lui attira même l'Ecossaise
1767. qui le fit punir sur tous les théâtres de l'Europe. Franchement, un homme bien né, un avocat au parlement, un homme de mérite, ne pouvait pas continuer à être le réviseur d'un *Fréron*. Je vous sais très-bon gré, Monsieur, d'avoir séparé votre cause de la sienne; mais je ne pouvais pas en être instruit. Je suis très-fâché d'avoir été trompé. Je vous demande pardon pour moi et pour ceux qui ne m'ont pas averti. Je transporte, par cette présente, mon indignation et mon mépris, c'est-à-dire les sentimens contraires à ceux que vous m'inspirez : j'en fais une donation authentique et irrévocable à celui qui a signé et approuvé la lettre supposée que ce misérable imprima contre le jugement du conseil en faveur de l'innocence des *Calas*. Il crut se mettre à couvert en alléguant que cette lettre n'était que contre moi; mais, dans le fond, toutes les raisons pitoyables par lesquelles il croyait prouver que je m'étais trompé en défendant l'innocence des *Calas*, tombaient également sur tous les avocats qui s'étaient servis des mêmes moyens que moi, sur les rapporteurs qui employèrent ces mêmes moyens, et enfin sur tous les juges qui les consacrèrent d'une voix unanime par le jugement le plus solennel.

Cette feuille de *Fréron* et celle qui lui avait mérité le supplice de l'Ecossaise sont les seules de ce polisson que j'aye jamais lues. Je vous avoue que je ne conçus pas comment on permettait de si infames impostures. Un homme très-considérable me répondit que l'excès du mépris qu'on avait pour lui l'avait sauvé, et qu'on ne prend pas garde aux discours de la canaille. Je

trouve cette réponſe fort mauvaiſe, et je ne vois pas qu'un délit doive être toléré uniquement parce qu'on en mépriſe l'auteur. 1767.

Voilà mes ſentimens, Monſieur; ils ſont auſſi vrais que la douleur où je ſuis de vous avoir cru coupable, et que l'eſtime reſpectueuſe avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

LETTRE XCVIII.

A M. PERRAND, *chanoine d'Annecy.* (*)

24 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE procureur *Vachat* n'imite ni votre politeſſe ni vos procédés honnêtes. Il exige toujours un prix exorbitant de deux arpens de terre achetés autrefois de M. de *Montréal*, et relevans de votre chapitre. Il ſuppoſe, dans ſon exploit, qu'il y avait une maiſon ſur ce terrain, et il eſt évident, par ſon exploit même et par le plan levé en 1709, que le terrain en queſtion confinait à cette maiſon ou maſure; ainſi il accuſe faux pour embarraſſer et intimider une veuve qu'il croit hors d'état de ſe défendre.

Les deux arpens qui vous doivent un cens, ſont un terrain abſolument inutile, que j'ai enclavé dans mon jardin, et qui ne produit rien du tout. Il y avait autrefois dans un de ces arpens une petite vigne entourée de gros noyers leſquels ſubſiſtent encore,

(*) Cette lettre fut écrite au nom de quelque habitante de Ferney ou de Tourney.

1767. et qui, par conféquent, ne valait pas la culture. Ce peu de vigne a été arraché il y a long-temps. Vous favez, Monfieur, ce que valent les vignes dans ce pays-ci; vous favez que les payfans ne veulent pas même boire du vin qu'elles donnent.

Et à l'égard de l'autre arpent fur lequel il y a aujourd'hui des arbres d'ombrage plantés, vous favez que ce qui ne produit aucun avantage n'a pas une grande valeur. Les terres à froment même ne font eftimées dans ce pays-ci que vingt écus l'arpent ou la pofe. Quand on évaluerait ces deux pofes enfemble à cent écus, je ne devrais au fieur *Vachat* que le fixième de cent écus, qui font cinquante livres.

Vous avez eu la générofité de me mander que votre procureur devait en ufer avec moi felon l'ufage ordinaire, qui eft de n'exiger que la moitié des lods. Si donc, Monfieur, le fieur *Vachat* s'était conformé à la nobleffe de vos procédés, il n'aurait exigé que vingt-cinq livres de France; et, s'il avait imité la manière dont j'en ufe avec mes vaffaux, il fe ferait réduit à douze livres dix fous.

Je fuis bien loin de demander une telle diminution, je n'en demande aucune, je fuis prête à payer tout ce que vous jugerez convenable; c'eft à meffieurs du chapitre qu'il appartient de mettre un prix au fonds dont nous vous devons le cens. *Vachat* étant votre fermier, ne peut exiger pour lods et ventes que la fixième partie de ce fonds même; cependant, il exige plus que la valeur du terrain. Il veut me ruiner en frais; il a pris pour m'affigner le temps où j'étais très-malade, et où je ne pouvais répondre; il m'a fait condamner par défaut, il m'a traduite au

parlement de Dijon, et il a dit publiquement qu'il me ferait perdre plus de deux mille écus pour ce cens de deux ſous et demi. 1767.

Votre chapitre, Monſieur, eſt trop équitable et trop religieux pour ne pas réprimer une telle vexation. Je n'ai jamais conteſté votre droit, ſur quelque titre qu'il puiſſe être fondé. Je ſuis ſi ennemie des procès, que je n'ai pas ſeulement répondu aux manœuvres de *Vachat*. Je ſuis prête à conſigner le double et le triple, s'il le faut, de la ſomme qui vous eſt due. Ayez la bonté d'évaluer le fonds vous-même, et cette évaluation ſervira de règle pour l'avenir. Je vous propoſe de nommer qui il vous plaira pour arbitre de cette évaluation. Voulez-vous choiſir monſieur le maire de Gex, M. de *Menthon* gentilhomme du voiſinage, et le curé de la terre de Ferney où ces terrains ſont ſitués ? Vous préviendrez par-là non-ſeulement ce procès injuſte, mais tous les procès à venir. Ce ſera une action digne de votre piété et de votre juſtice.

1767.

LETTRE XCIX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 25 d'avril.

J'IGNORE, Monfeigneur, fi vous vous amufez encore des fpectacles dans votre royaume de Guienne. Je vous envoie à tout hafard cette nouvelle édition ; et en cas que vos occupations vous permettent de jeter les yeux fur cette pièce, la voici telle que nous la jouons fur le théâtre de Ferney.

Je ne fais par quelle heureufe fatalité nous fommes les feuls qui ayons des acteurs dignes des reftes de ce beau fiècle fur la fin duquel vous êtes né. Nous avons furtout, dans notre retraite de Scythes, un jeune homme nommé M. de *la Harpe*, dont je crois avoir déjà eu l'honneur de vous parler. Il a remporté deux prix cette année à votre académie. Il eft l'auteur du Comte de Warvick, tragédie dans laquelle il y a de très-beaux morceaux. C'eft un jeune homme d'un rare mérite, et qui n'a abfolument que ce mérite pour toute fortune. Il a une femme dont la figure eft fort au-deffus de celle de mademoifelle *Clairon*, qui a beaucoup plus d'efprit, et dont la voix eft bien plus touchante. Je les ai tous deux chez moi depuis long-temps. Ce font à mon gré les deux meilleurs acteurs que j'aye encore vus. Vous n'avez pas à la comédie françaife une feule actrice qui puiffe jouer les rôles que mademoifelle *le Couvreur* rendait fi intéreffans ;

et, hors *le Kain* qui n'eſt excellent que dans Oreſte et dans Sémiramis, vous n'avez pas un ſeul acteur à la comédie. 1767.

Mademoiſelle *Durancy* joue, dit-on (et c'eſt la voix publique), avec toute l'intelligence et tout l'art imaginable. Elle eſt faite pour remplacer mademoiſelle *Duménil;* mais elle ne ſait point pleurer, et par conſéquent ne fera jamais répandre de larmes.

J'ai vu une trentaine d'acteurs de province, qui ſont venus dans ma Scythie en divers temps; il n'y en a pas un qui ſoit ſeulement capable de jouer un rôle de confident; ce ſont des bateleurs faits uniquement pour l'opéra comique. Tout dégénère en France furieuſement, et cependant nous vivons encore ſur notre crédit, et on ſe fait honneur de parler notre langue dans l'Europe.

Nous ſommes toujours bloqués dans nos retraites couvertes de neiges. Nous n'avons plus aucune communication avec Genève*, et malgré toutes les bontés de M. le duc de *Choiſeul*, dont j'ai le plus grand beſoin, notre pays ſouffre infiniment. Nous ne pouvons ni vendre nos denrées, ni en acheter. Le pain vaut cinq ſous la livre depuis très-long-temps. Les ſaiſons conſpirent auſſi contre nous; et enfin, n'ayant plus ni de quoi nous chauffer, ni de quoi manger, ni de quoi boire, je ſerai forcé de tranſporter mes petits pénates et toute ma famille auprès de Lyon, uniquement pour vivre. Je tâcherai d'y mener votre protégé, ſi je m'accommode du château que l'on me propoſe. Il aura plus de ſecours pour faire ſon hiſtoire du Dauphiné, dont il eſt toujours entêté, et qui ne ſera pas extrêmement intéreſſante.

1767. Je ne fais pas trop à quoi vous le destinez, ni ce qu'il pourra devenir. Il est bien dangereux, pour qui n'a nulle fortune, de n'avoir aucun talent décidé, ni aucun but réel, ni aucun moyen de mériter sa fortune par de vrais services. Il a une aversion mortelle pour copier et pour faire la fonction de secrétaire à laquelle je pensais que vous le destiniez. Il n'a point réformé sa main, et j'ai peur qu'il ne soit au nombre de tant de jeunes gens de Paris qui prétendent à tout, sans être bons à rien. Il est bien loin d'avoir encore des idées nettes, et de se faire un plan régulier de conduite. Je lui recommande cent fois de se faire un caractère lisible pour vous être utile dans votre secrétairerie, de lire de bons livres pour se former le style, d'étudier surtout à fond l'histoire de la pairie et des parlemens, d'avoir une teinture des lois; il pourrait par-là vous rendre service aussi-bien qu'à M. le duc de *Fronsac*; mais il vole d'objet en objet sans s'arrêter à aucun.

Il a fait venir de Paris, à grands frais, des bouquins que l'on ne voudrait pas ramasser. Il achète à Genève tous les libelles dignes de la canaille, et j'ai peur que ses fréquens voyages à Genève ne le gâtent beaucoup. Il est défendu à tous les Français d'y aller. Si vous le jugiez à propos, on prierait le commandant des troupes de ne le pas laisser passer. J'ai peur encore que sa manière de se présenter et de parler ne soit un obstacle à une profession sérieuse et utile. C'est un grand malheur d'être abandonné à soi-même, dans un âge où l'on a besoin de former son extérieur et son ame.

Je m'étonne comment M. le duc de *Fronsac* ne l'a pas pris pour voyager avec lui; il aurait pu en faire

un domeſtique utile. Il a de la bonté pour lui; l'envie de plaire à un maître aurait pu fixer ce jeune homme. Vous avez daigné l'élever dans votre maiſon dès ſon enfance; ce voyage lui aurait fait plus de bien que dix ans de ſéjour auprès de moi. Il me voit très-peu; je ne puis le réduire à aucune étude ſuivie. 1767.

Je vous ai rendu le compte le plus fidelle de tout; je me recommande à vos bontés, et je vous ſupplie d'agréer mon reſpect et mon attachement inviolable. *V.*

LETTRE C.

A M. VERNES.

Le 25 d'avril.

MON cher prêtre philoſophe et citoyen, je vous envoie deux mémoires des *Sirven*. Ce petit imprimé vous mettra au fait de leur affaire. Comptez qu'ils ſeront juſtifiés comme les *Calas*. Je ſuis un peu opiniâtre de mon naturel, *Jean-Jacques* n'écrit que pour écrire, et moi j'écris pour agir.

Béniſſez DIEU, mon cher huguenot, qui chaſſe par-tout les jéſuites, et qui rend la ſorbonne ridicule. Il eſt vrai qu'il traite fort mal le pays de Gex, mais il faut lui pardonner le mal en faveur du bien. Je me ſuis mis, depuis long-temps, à rire de tout, ne pouvant faire mieux.

1767. Rien ne vous empêche, de venir chez nous en paſſant par Verſoi, Gentoux et Collex, alors nous parlerons de perruques.

Je vous donne ma bénédiction.

LETTRE CI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 d'avril.

JE reçois la lettre du 21 d'avril, toute de la main de mon ange. Il doit être bien sûr que je pèſe toutes ſes raiſons; mais je conjure tous les anges du monde, en comptant M. de *Thibouville*, d'examiner les miennes. J'ai toujours voulu faire d'*Obéide* une femme qui croit dompter ſa paſſion ſecrète pour *Athamare*, qui ſacrifie tout à ſon père, et je n'ai point voulu déshonorer ce ſacrifice par la moindre contrainte. Elle s'impoſe elle-même un joug qu'elle ne puiſſe jamais ſecouer; elle ſe punit elle-même, en épouſant *Indatire*, des ſentimens ſecrets qu'elle éprouve encore pour *Athamare*, et qu'elle veut étouffer. *Athamare* eſt marié, *Obéide* ne doit pas concevoir la moindre eſpérance qu'elle puiſſe être un jour ſa femme. Elle doit dérober à tout le monde et à elle-même le penchant criminel et honteux qu'elle ſent pour un prince qui n'a perſécuté ſon père que parce qu'il n'a pas pu déshonorer la fille. Voilà ſa ſituation, voilà ſon caractère.

Une froide ſcène entre ſon père et elle, au premier acte, pour l'engager à ſe marier avec *Indatire*, ne ſerait qu'une

qu'une malheureuse répétition de la scène d'*Argire* et d'*Aménaïde* dans Tancrède, au premier acte. Il est bien plus beau, bien plus théâtral qu'*Obéide* prenne d'elle-même sa résolution, puisqu'elle a déjà pris d'elle-même la résolution de fuir *Athamare*, et de suivre son père dans des déserts. Ce serait avilir ce caractère si neuf et si noble que de la forcer, de quelque manière que ce fût, à épouser *Indatire*; ce serait faire une petite fille d'une héroïne respectable. Un monologue serait pire encore; cela est bon pour *Alzire*. Mais lorsque, dans son indignation contre *Athamare*; dans la certitude de ne pouvoir jamais être à lui, dans le plaisir consolant de se livrer à toutes les volontés de son père, dans l'impossibilité où elle croit être de jamais sortir de la Scythie, dans l'opiniâtreté de courage avec laquelle elle s'est fait une nouvelle patrie, elle a conclu ce mariage qui semble devoir la rendre moins malheureuse, tout à coup elle revoit *Athamare*, elle le revoit souverain, maître de sa main, et mettant sa couronne à ses pieds; alors son ame est déchirée: et si tout cela n'est pas théâtral, neuf et touchant, j'avoue que je n'ai aucune connaissance du théâtre ni du cœur humain. 1767.

Je vous répète que, si quelques-unes de vos belles dames de Paris ont trouvé qu'*Obéide* épousait trop légérement *Indatire*, c'est qu'elles ont elles-mêmes jugé trop légérement; c'est qu'elles ont trop écouté les règles ordinaires du roman, qui veulent qu'une héroïne ne fasse jamais d'infidélité à ce qu'elle aime. Elles n'ont pas démêlé, dans le tapage des premières représentations, qu'*Obéide* devait détester *Athamare*, et ne jamais espérer d'être à lui, puisqu'il était marié.

1767. Elles ont apparemment imaginé qu'*Obéide* devait savoir qu'*Athamare* était veuf, ce qu'elle ne peut certainement avoir deviné. Il faut laisser à ces très-mauvaises critiques le temps de s'évanouir, comme aux critiques de Mérope, de Zaïre, de Tancrède, et de toutes les autres pièces qui sont restées au théâtre.

Je vois trop évidemment, et je sens avec trop de force, combien je gâterais tout mon ouvrage, pour que je puisse travailler sur un plan si contraire au mien. Je ne conçois pas, encore une fois, comment ce qui intéresse à la lecture pourrait ne point intéresser au théâtre. Je ne dis pas assurément qu'*Obéide* doive toujours pleurer ; au contraire, j'ai dit qu'elle devait avoir presque toujours une douleur concentrée ; douleur qui vaut bien les larmes, mais qui demande une actrice consommée. J'ai marqué les endroits où elle doit pleurer, et où madame de *la Harpe* pleure. C'est à ces vers :

D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée, &c.
Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.
Ah ! .... c'est pour mon malheur .....
Ah ! fatal Athamare !
Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
Que t'a fait Obéide ? &c.

A l'égard des détails, vous les trouverez tout comme vous les désirez.

On veut qu'*Athamare* soit moins criminel, et moi je voudrais qu'il fût cent fois plus coupable.

Venons maintenant à ce qui m'eſt eſſentiel pour de très-fortes raiſons; c'eſt de donner inceſſamment deux repréſentations avec tous les changemens qui ſont très-conſidérables; de n'annoncer que ces deux repréſentations qui probablement vaudront deux bonnes chambrées aux comédiens. Je vous demande en grâce de me procurer cette ſatisfaction; c'eſt d'ailleurs le ſeul moyen de ſavoir à quoi m'en tenir. Je vous envoie un nouvel exemplaire où tout eſt corrigé, juſqu'aux virgules. Il ſervira aiſément aux comédiens; je leur demande une répétition et deux repréſentations; ce n'eſt pas trop, et ils me doivent cette complaiſance. 1767.

J'ajoute encore que, quand cette pièce ſera bien jouée (ſi elle peut l'être), elle doit faire beaucoup plus d'effet à Paris qu'à Fontainebleau. C'eſt auprès du parterre qu'*Indatire* doit réuſſir à la longue, et jamais à la cour.

Je ſais bien qu'*Athamare* n'eſt point dans le caractère de *le Kain;* il lui faut du funeſte, du pathétique, du terrible. *Athamare* eſt un jeune cheval échappé, amoureux comme un fou; mais, pourvu qu'il mette dans ſon rôle plus d'empreſſement qu'il n'y en a mis, tout ira bien; le quatrième et le cinquième acte doivent faire un très-grand effet.

Enfin, le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire, dans les circonſtances où je me trouve, c'eſt de me procurer ces deux repréſentations. Je vous en conjure, mes chers anges; quand cela ne ſervirait qu'à faire crever *Fréron*, ce ferait une très-bonne affaire.

J'aurai à M. de *Thibouville* une obligation que je

1767. ne puis exprimer, s'il engage les comédiens à me rendre la justice que je demande. Le rôle d'*Indatire* ne peut tuer *Molé;* et il me tue s'il ne le joue pas.

LETTRE CII.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

27 d'avril.

Je prie mon digne chevalier de vouloir bien me mander dans quel endroit du Languedoc demeure le sieur de *la Beaumelle.* Je me réjouis avec mon brave chevalier de l'expulsion des jésuites. Le Japon commença par chasser ces fripons-là ; les Chinois ont imité le Japon ; la France et l'Espagne imitent les Chinois. Puisse-t-on exterminer de la terre tous les moines qui ne valent pas mieux que ces faquins de *Loyola!* Si on laissait faire la sorbonne, elle serait pire que les jésuites : on est environné de monstres.

On embrasse bien tendrement notre digne chevalier. On l'exhorte à combattre toujours, et à cacher ses marches aux ennemis.

LETTRE CIII.

1767.

A M. LE KAIN.

27 d'avril.

Vous me ferez un extrême plaisir, mon cher ami, d'essayer une ou deux représentations des Scythes, à votre retour de Grenoble, suivant la leçon nouvelle ci-jointe. Engagez M. *Molé* à se prêter à mes désirs. Je serais au désespoir de nuire à sa santé ; mais il joue dans le comique, et son rôle dans les Scythes est bien moins violent que plusieurs rôles de comédie ; je m'en tiendrai même à une seule représentation. Elle vous attirera certainement beaucoup de monde, en annonçant qu'elle sera donnée suivant une nouvelle édition qu'on a reçue de Genève.

J'ai à vous demander pardon, mon cher ami, de vous avoir fait un rôle dont le fond n'est pas aussi intéressant que celui d'*Indatire ;* il n'a pas ce tragique fier et terrible de *Ninias*, d'*Oreste* et de quelques autres rôles dans lesquels j'ai servi heureusement vos grands talens. C'est un très-jeune homme amoureux comme un fou, fier, sensible, empressé, emporté, qui ne doit mettre dans l'exécution de son personnage aucune de ces pauses, lesquelles font ailleurs un très-bel effet. Il doit surtout couper la parole à *Obéide* avec un empressement plein de douleur et d'amour. Je ne doute pas que vous n'ayez réparé, par cet art que vous entendez si bien, le peu de convenance qui se trouve

1767. peut-être entre ce perſonnage et le caractère dominant de votre jeu.

J'ai envoyé à M. d'*Argental* deux exemplaires pareils à celui que je vous envoie. J'ai été dans la néceſſité abſolue de m'en tenir à cette édition, parce que l'on réimprime actuellement la pièce en pluſieurs endroits, et qu'on la traduit en italien et en hollandais. Je n'ai pas eu un moment à perdre, et il eſt impoſſible d'y rien changer déſormais ſans faire du tort aux traducteurs et aux éditeurs.

Je vous embraſſe de tout mon cœur. Si vous avez de l'amitié pour moi, faites ce que je vous demande. Il vous ſera bien aiſé de faire porter ſur les rôles les changemens que vous trouverez à la main dans l'exemplaire ci-joint. *V.*

LETTRE CIV.

A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, avril.

Si vous m'aviez pu répondre plutôt, Monſieur, je vous aurais envoyé tous les changemens que j'ai faits à meſure pour mon petit théâtre de Ferney, et votre nouvelle édition des Scythes aurait été complète. Je vous les envoie à tout haſard, par M. *Marin.*

Je compte toujours ſur votre amitié, et je vous prie de donner un petit honoraire de vingt-cinq louis d'or à M. *le Kain*, pour toutes les peines qu'il a bien voulu prendre ; car, quoique cette pièce ne fût point faite du

tout pour Paris, il faut pourtant témoigner sa reconnaissance à celui qui s'est donné tant de peine pour si peu de chose. Je suppose que la pièce a quelque succès : si vous y perdez, je suis prêt à vous dédommager ; vous n'avez qu'à parler. 1767.

Je voudrais vous avoir donné un meilleur ouvrage, mais à mon âge on ne fait ce que l'on veut en aucun genre : on boit tristement la lie de son vin.

Mandez-moi, le plutôt que vous pourrez, quel est l'auteur du *Supplément à la philosophie de l'histoire* de feu M. l'abbé *Bazin*, mon cher oncle. C'est un digne homme qui mérite de recevoir incessamment de mes nouvelles ; mais vous me ferez plus de plaisir de me donner des vôtres.

N. B. Je suis bien fâché contre vous de ce que dans votre *Avant-coureur* vous imprimez toujours français par un *o*. Je vous demande en grâce de distinguer mon bon patron St *François* d'Assise de mes chers compatriotes. Imprimez, je vous en prie, *anglais*, *français*. Si j'o*sais*, j'i*rais* jusqu'à vous prier de mettre un *a* à tous les imparfaits, &c ; mais je ne suis pas encore assez sûr de votre amitié pour vous proposer une si grande conspiration.

1767.

LETTRE CV.

A M. DAMILAVILLE.

4 de mai.

Je vois, mon cher ami, qu'il y a dans le monde des gens alertes qui ont dévalisé les licenciés espagnols (*) que je vous avais envoyés; et, à l'égard de la destruction des jésuites, je ne compte pas qu'elle soit sitôt prête, attendu la négligence et l'imbécillité des gens qui s'en sont chargés.

J'envoie à M. d'*Alembert* un exemplaire de sa lettre au conseiller, par M. *Necker*. Il doit vous faire remettre aussi des chiffons qui ne valent pas cette lettre, deux Zapata et deux Honnêtetés.

Je suis bien faible, bien languissant, mon cher ami; c'est un grand effort d'écrire de ma main; mon cœur vous en dit cent fois plus que je ne vous en écris.

Ah! qu'importe que les jésuites soient chassés d'Espagne, s'il n'est pas permis de penser en France!

(*) Les questions de Zapata, v Philosophie, tome. I.

LETTRE CVI.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de mai.

VOUS êtes plus aimable que jamais, mon cher ange, et moi plus importun et plus insupportable que je ne l'ai encore été. Moi qui suis ordinairement si docile, je me trouve d'une opiniâtreté qui me fait sentir combien je vieillis. Ce monologue que vous demandez, je l'ai entrepris de deux façons. Elles détruisent également tout le rôle d'*Obéide*. Ce monologue développe tout d'un coup ce qu'*Obéide* veut se cacher à elle-même dans tout le cours de la pièce. Tout ce qu'elle dira ensuite n'est plus qu'une froide répétition de son monologue; il n'y a plus de gradations, plus de nuance, plus de pièce. Il est de plus si indécent qu'une jeune fille aime un homme marié, cela est si révoltant chéz toutes les nations du monde, que, quand vous y aurez fait réflexion, vous jugerez ce parti impraticable.

Il y a plus encore; c'est que ce monologue est inutile. Tout monologue qui ne fournit pas de grands mouvemens d'éloquence est froid. Je travaille tous les jours à ces pauvres Scythes, malgré les éditions qu'on en fait par-tout.

Lacombe vient d'en faire une qu'il m'envoie, mais il n'y a pas la moitié des changemens que j'ai faits; il ne pouvait pas encore les avoir reçus. Il n'a fait cette nouvelle édition que dans la juste espérance où

1767. il était que la pièce ferait reprife après Pâques. C'eft encore une raifon de plus pour que je puiffe exiger de lui qu'il donne cent écus à *le Kain;* j'aime beaucoup mieux les donner moi-même.

Il eft bien vrai que tout dépend des acteurs. Il y a une différence immenfe entre bien jouer et jouer d'une manière touchante, entre fe faire applaudir et faire verfer des larmes. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* viennent d'en arracher à toutes les femmes, dans le rôle de *Nemours* et dans celui de *Vendôme*, et à moi auffi.

Je doute fort qu'on puiffe faire des recrues pour Paris. On a écarté et rebuté les bons acteurs qui fe font préfentés; je ne crois pas qu'il y en ait actuellement deux en province dignes d'être effayés à Paris. Je vous l'ai déjà dit, les troupes ne fubfiftent plus que de l'opéra comique. Tout va au diable, mes anges, et moi auffi.

Ma tranfmigration de Babylone me tient fort au cœur. Ce que vous me faites entrevoir redoublera mes efforts; mais j'ai bien peur que la fituation préfente de mes affaires ne me rende cette tranfmigration auffi difficile que mon monologue. Je me trouve à peu-près dans le cas de ne pouvoir ni vivre dans le pays de Gex, ni aller ailleurs. Figurez-vous que j'ai fondé une colonie à Ferney; que j'y ai établi des marchands, des artiftes, un chirurgien; que je leur bâtis des maifons; que, fi je vais ailleurs, ma colonie tombe; mais auffi, fi je refte, je meurs de faim et de froid. On a dévafté tous les bois; le pain vaut cinq fous la livre; il n'y a ni police ni commerce. J'ai envoyé à M. le duc de *Choifeul*, conjointement avec

le ſyndic de la nobleſſe, un mémoire très-circonſtancié. J'ai propoſé que M. le duc de *Choiſeul* renvoyât ce mémoire à M. le chevalier de *Jaucourt* qui commande dans notre petite province. Il a oublié mon mémoire, on s'en eſt moqué ; et il a tort, car c'eſt le ſeul moyen de rendre la vie à un pays déſolé, qui ne ſera plus en état de payer les impôts. On a voulu faire, malgré mon avis, un chemin qui conduiſît de Lyon en Suiſſe en droiture ; ce chemin s'eſt trouvé impraticable. 1767.

Je vous demande pardon de vous ennuyer de ces détails ; mais je vois qu'avec la meilleure volonté du monde on nous ruinera ſans en retirer le moindre avantage. Je me ſuis dégoûté de la Guerre de Genève ; je n'ai point mis au net le ſecond chant, et je n'ai pas actuellement envie de rire.

J'écris lettre ſur lettre au ſculpteur qui s'eſt aviſé de faire mon buſte : c'eſt un original capable de me faire attendre trois mois au moins, et ce buſte ſera au rang de mes œuvres poſthumes.

Il peut être encore un acteur à Genève, dont on pourrait faire quelque choſe. Il eſt malade ; quand il ſera guéri, je le ferai venir ; *la Harpe* le dégourdira : pour moi, je ſuis tout engourdi. D'ordinaire la vieilleſſe eſt triſte, mais la vieilleſſe des gens de lettres eſt la plus ſotte choſe qu'il y ait au monde. J'ai pourtant un cœur de vingt ans pour toutes vos bontés ; je ſuis ſenſible comme un enfant ; je vous aime avec la plus vive tendreſſe. *V.*

1767.

LETTRE CVII.

A M. DE BORDES, *à Lyon.*

13 de mai.

MON âge commence à déſeſpérer, mon cher confrère, de venir *cum penatibus et magnis diis*. Il m'arrive des dérangemens dans ma fortune qui pourront bien me faire reſter dans ma Scythie.

Il y a près de cinq mois qu'on m'avait mandé, des frontières d'Eſpagne, que beaucoup de moines avaient eu part à la révolte générale qui devait ſe manifeſter le même jour dans toutes les provinces. Je n'en croyais rien, et me voilà déſabuſé. On n'a chaſſé que les jéſuites;

Mais à tous penaillons Dieu doint pareille joie !

Voici une Lettre ſur les panégyriques, laquelle n'eſt pas le panégyrique des moines.

Connaiſſez-vous l'Anecdote ſur Béliſaire? Si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai; et tant que je ſerai près de Genève, je me charge de vous fournir toutes les nouveautés : vous n'avez qu'à parler.

Je crois que vous jugez très-bien M. *Thomas*, en lui accordant de grandes idées et de grandes expreſſions.

Vous m'affligez en m'apprenant qu'il y a tant de ſots et de méchans à Lyon. C'eſt la deſtinée de toutes les grandes villes; mais je crois qu'il y a plus de

juftes qu'il n'y en avait à Sodôme. Il y a du moins trois fois plus de philofophes. Je vous nommerais 1767. bien quinze perfonnes qui penfent comme vous et moi. Il me femble que la lumière s'étend de tout côté : mais les initiés ne communiquent pas affez entre eux ; ils font tièdes, et le zèle du fanatifme eft toujours ardent.

L'anecdote qu'on vous a contée fur ce malheureux *J. J.* eft très-vraie : ce miférable a laiffé mourir fes enfans à l'hôpital, malgré la pitié d'une perfonne compatiffante qui voulait les fecourir. Comptez que *Rouffeau* eft un monftre d'orgueil, de baffeffe, d'atrocité et de contradictions.

LETTRE CVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de mai.

Nous jouons donc plus fouvent les Scythes en Scythie qu'à Paris. C'eft en effayant mon habit de *Sozame* que je préfente encore ma requête à M. et madame d'*Argental*, à M. de *Thibouville*, à M. de *Chauvelin* (à qui je n'ai pas encore pu faire réponfe), et à toutes les belles dames qui fe font imaginées qu'*Obéide* doit commencer par un beau monologue fur fon amour adultère pour un homme marié qui a voulu l'enlever et en faire une fille entretenue : monologue qui certainement jetterait de l'indécence, du froid et du ridicule fur tout fon rôle.

1767. De l'indécence, parce qu'elle ne doit pas balancer lorſqu'elle croit ſon amant marié ; du froid, parce que les combats ſecrets qu'elle éprouve enſuite ne feraient qu'une répétition de ce que ſon monologue aurait dit ; du ridicule, parce qu'alors elle ferait forcée de dire, dans ſon entrevue avec *Athamare : Ah, ah ! votre femme eſt donc morte ? tant mieux : tirez-moi d'ici au plus vîte, et allons nous marier à Ecbatane.*

Oui, j'aurai le courage
D'enſevelir mes jours dans ce déſert ſauvage.

Cela ſeul, dit de la manière dont madame de *la Harpe* le récite, fait cent fois plus d'effet qu'un monologue qui eſt preſque toujours du rempliſſage.

Ah, ſi vous aviez deux vieillards attendriſſans ! Non, vous dis-je ; cette pièce n'a jamais été bien jouée que par nous. J'avertirai toujours qu'il faut qu'*Obéide* pleure à ces vers :

Laiſſe dans ces déſerts ta fidelle Obéide . . .
Quand je dois tant haïr ce funeſte Athamare. . .
Si tout finit pour moi, toi ſeul en es la cauſe ;
Toi ſeul m'as condamnée à vivre en ces déſerts.
Ah ! c'eſt pour mon malheur ! . . .
Va, c'eſt toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

Et puis, quand ſon père lui dit :

Mais qu'il parte à l'inſtant ; que jamais ſa préſence
N'épouvante un aſile ouvert à l'innocence.

comme elle doit répondre avec une voix entrecoupée :

C'eſt ce que je prétends, Seigneur.

comme elle doit dire douloureusement : 1767.

Et plût aux Dieux
Que son fatal aspect n'eût point blessé mes yeux !

Relisez la pièce d'une tire, je vous en prie, et voyez si, étant jouée avec un concert unanime, par des acteurs intelligens et animés, elle ne doit pas attacher le spectateur d'un bout à l'autre. Voyez si le style n'est pas convenable au sujet ; si ce n'est pas une critique ridicule et digne d'un *Fréron*, de vouloir qu'*Obéide* parle comme *Sémiramis*, *Sozame* comme *Mahomet*, et *Indatire* comme *César*.

On ne laisse pas de sentir un peu d'indignation de se voir si mal jugé. Ah, Velches ! maudits Velches ! quand je vous donne du grand, vous dites que je suis boursouflé, et quand je vous donne du simple, vous dites que je suis bas. Allez, vous ne méritez pas les peines que je prends pour vous depuis cinquante années ; je vous abandonne à votre sens réprouvé.

M. le marquis de *Chauvelin*, je vous demande pardon de ne vous avoir pas écrit. Lisez la pièce, en voilà trois exemplaires ; voyez l'effet qu'elle fera sur vous.

Messieurs, détrompez tant que vous pourrez les belles dames ; je les respecte fort, mais jamais je n'approuverai le monologue qu'elles demandent sur un amour adultère dont il ne faut pas dire un mot.

Et toi, pauvre théâtre français, qui n'as qu'un seul acteur, et encore est-il trop gros ; toi qui n'approches pas de notre petit théâtre de Ferney, est-il possible

—— que tu n'ayes ni confident ni ſecond rôle ? ferme
1767. donc ta porte, malheureux !

Faites comme vous pourrez, mes anges; mais venons-en à notre honneur, et mettez-moi dans l'occaſion aux pieds d'*Elochivis* et de *Nalriſp*. (*)

A l'égard de *Valider* (**), je crois que cette ame-là ſe ſoucie peu d'une tragédie, et que vous ne vivez pas le long du jour avec lui.

Le feſeur de buſte a mandé qu'il avait envoyé, par une diligence qui va de Beſançon à Paris, un petit buſte d'ivoire dont l'original vous adore. Ce n'était pas ce que je lui avais demandé; je ne l'ai point vu : je ſuis contredit en tout dans les déſerts de Scythie.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de *Thibouville*, lettre funeſte, lettre odieuſe, dans laquelle il propoſe un froid réchauffé du monologue d'*Alzire* : cela eſt intolérable. Ce qui eſt bon dans Alzire eſt affreux dans les Scythes. Il eſt beau qu'*Obéide*, étant adultère dans ſon cœur, ſe cache dans ſon crime; il eſt beau qu'elle l'expie en épouſant *Indatire*; mais il faut que l'actrice faſſe ſentir qu'elle eſt folle d'*Athamare*; il y a vingt vers qui le diſent. Comment n'a-t-on pas compris que ce déteſtable monologue ſerait abſolument incompatible avec le rôle d'*Obéide*? Une telle propoſition excite ma juſte colère.

M. de *Thibouville* me mande que mon ange prend des bouillons purgatifs. Ah! mes anges, portez-vous bien, ſi vous voulez que je vive. *V.*

(*) *Choiſeul* et *Praſlin*.
(**) *Laverdi*.

LETTRE

LETTRE CIX. 1767.

AU MEME.

16 de mai.

Je dépêche aujourd'hui à M. d'*Argental*, par M. le duc de *Praslin*, trois exemplaires d'une nouvelle édition de Genève. Je vous enverrai inceſſamment celle de Lyon, qui ſera, je crois, plus correcte. Je n'impute toutes ces éditions qu'on s'empreſſe de faire, qu'à cet heureux contraſte des mœurs républicaines et agreſtes, avec les mœurs fardées des cours. Je ne penſe pas que la pièce ait un grand mérite; cependant, ſi vous nous l'aviez vu jouer, je crois que vous en ſeriez aſſez content. *Le Kain* trouverait peut-être du plaiſir à dire :

Nul monarque avant moi ſur le trône affermi,
N'a quitté ſes Etats pour chercher un ami;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie;
Entends ſa voix, entends la voix de ta patrie,
Celle de ton devoir qui doit te rappeler,
Et des pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

J'ai auſſi un peu fortifié ſa ſcène avec *Indatire*, afin qu'il ne fût pas tout-à-fait écraſé par le ſcythe.

Le quatrième acte, au moyen de quelques légers changemens, a fait une très-grande ſenſation; les deux vieillards ont fait verſer des larmes. C'eſt un grand jeu de théâtre, c'eſt la nature elle-même. Les

galans velches ne font pas encore accoutumés à ces 1767. tableaux pathétiques. Je n'ai jamais vu fur notre théâtre un vieillard attendriffant; *Sarazin*, même ne jouait *Lufignan* que comme un capucin.

Madame de *la Harpe* a fait pleurer dès fa première fcène, en difant :

Laiffe dans ces déferts ta fidelle Obéide. . . .
Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare. . . .
Tranquilles, fans regrets, fans cruels fouvenirs. . . .

Il faut convenir que ce rôle eft très-neuf au théâtre; et, en vérité, c'eft quelque chofe que de faire du neuf aujourd'hui. Ce vers,

Quand je dois tant haïr ce funefte Athamare.

et ceux-ci,

Va, fi mon cœur m'appelle aux lieux où je fuis née,
Ce cœur doit s'en punir; il fe doit impofer
Un frein qui le retienne et qu'il n'ofe brifer.

Ces vers, dis-je, contiennent tout le monologue qu'on propofe; et ils font un bien plus grand effet dans le dialogue. Il y a cent fois plus de délicateffe, plus d'intérêt, de curiofité, plus de paffion, plus de décence, que fi elle commençait groffièrement par fe dire à elle-même, dans un monologue inutile, qu'elle aime un homme marié.

Il n'y a perfonne de nos acteurs de Ferney, qui ne fente vivement combien ce monologue gâterait le rôle entier d'*Obéide;* à quel point il ferait déplacé,

et combien il ferait contradictoire avec fon caractère. Comment irriter, par degrés, la curiofité du spectateur? comment lui donner le plaifir de deviner qu'*Obéide* idolâtre un homme qu'elle doit haïr, quand elle aura dit platement, dans un très-froid monologue, ce qu'elle doit, ce qu'elle veut fe cacher à elle-même? 1767.

Je n'aime pas affurément les longs et infupportables romans de *Paméla* et de *Clariffe*. Ils ont réuffi, parce qu'ils ont excité la curiofité du lecteur, à travers un fatras d'inutilités: mais, fi l'auteur avait été affez mal-avifé pour annoncer, dès le commencement, que *Clariffe* et *Paméla* aimaient leurs perfécuteurs, tout était perdu, le lecteur aurait jeté le livre.

Serait-il poffible que ces infulaires connuffent mieux la nature que vos Velches? ne fentez-vous pas que ce qui eft à fa place dans *Alzire*, ferait déteftable dans *Obéide*.

La pièce a été mal jouée fur votre théâtre, il faut en convenir, et la malignité a pris ce prétexte pour accabler la pièce: c'eft ce qui m'eft toujours arrivé. On s'eft attaché à de petits détails, à des mots, pour juftifier cette malignité. J'ai ôté ce prétexte autant que je l'ai pu; mais je ne puis vous donner des acteurs. *Le Kain* n'eft point affez jeune, et mademoifelle *Durancy* ne fait point pleurer; vos vieillards font à la glace. Il n'y a pas un rôle dans la pièce qui ne dût contribuer à l'harmonie du tableau. Les confidens même y ont un caractère; mais où trouver des confidens qui fachent parler avec intérêt?

Malgré cette difette, mademoifelle *Durancy*, les

1767. *le Kain*, les *Brizard*, les *Molé*, en jouant avec un peu plus de chaleur et de véhémence (c'eſt-à-dire, comme nous jouons), pourraient certainement attirer beaucoup de monde, et ſubjuguer enfin la cabale, comme ils ont fait dans Adélaïde du Gueſclin, laquelle ne vaut pas certainement les Scythes.

Le rôle d'*Athamare* eſt actuellement plus favorable à l'acteur. Il arrivait au ſecond acte ſans parler; il faut qu'il attire ſur lui toute l'attention. Ce ſont de ces défauts dont je ne me ſuis aperçu que ſur notre théâtre.

Je m'attendais que les comédiens répondraient à toutes les peines que je me ſuis données, et à tous les ſervices que je leur ai rendus depuis cinquante ans. Ils devaient reprendre les repréſentations des Scythes; c'eſt une loi dont ils ne ſe ſont écartés que pour moi. Ils ont mieux aimé manquer à ce qu'ils me doivent, et jouer les Illinois pour faire mieux tomber les Scythes. Ils ſavent bien que c'eſt à peu-près le même ſujet. Leur conduite eſt le vrai ſecret de dégoûter le public d'un ſujet neuf qu'ils vont rendre trivial. Je ne méritais pas cette ingratitude de leur part. Ma conſolation eſt qu'il y a plus d'éditions des Scythes, que les comédiens n'en ont donné de repréſentations.

LETTRE CX.

1767.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

16 de mai.

Il y a long-temps, monſieur le Marquis, que je vous dois les plus tendres remercîmens. Je voudrais faire mieux pour vous remercier. Je voudrais mériter vos bontés; mais je ſuis un de ces juſtes à qui la grâce manque. Il n'y a point de janſéniſte qui ne vous diſe que la bonne volonté ne ſuffit pas. J'ai fait comme la plupart des hommes qui cherchent à juſtifier leurs faibleſſes.

J'ai écrit pluſieurs lettres à M. d'*Argental* pour tâcher de lui prouver que j'ai raiſon d'être ſtérile.

Voici la copie de la dernière lettre que je viens d'écrire à un de ſes amis. Je la ſoumets à votre jugement, et je vous ſupplie de lire un des trois exemplaires de la dernière édition de Genève, que je viens de faire partir.

Imaginez, en liſant, des acteurs attendriſſans, des voix touchantes, des vieillards déſeſpérés, de jeunes amans bien paſſionnés, et jugez ſur l'impreſſion que vous aura fait la lecture.

Il ſe peut que je ſois bien baiſſé; mais j'oſe vous répondre que mes ſentimens pour vous ne le ſont pas, et que mon très-tendre reſpect et ma reconnaiſſance n'éprouvent aucune diminution. *V.*

1767.

LETTRE CXI.

A M. DAMILAVILLE.

16 de mai.

Je vois bien, Monſieur, par votre lettre du 9 de mai, que ce pauvre homme qui fut mis à Valladolid n'a pu arriver à Paris dans votre hôtel. M. *Bourſier*, votre ami, m'a promis qu'il tenterait de vous faire tenir ce magot par une autre voie.

Ce pauvre *Bourſier* eſt bien embarraſſé. Je ne crois pas qu'il aille ſur la Saône. Il prendra patience. On dit que c'eſt la vertu des ânes, mais il faut que chacun porte ſon bât dans ce monde.

Je vous demande en grâce de m'envoyer le petit libelle ſorbonique contre *Béliſaire*. Il y a cent lieues et cent ſiècles des honnêtes gens d'aujourd'hui à la ſorbonne. J'ai toujours fait une prière à DIEU, qui eſt fort courte; la voici : *Mon* DIEU, *rendez nos ennemis bien ridicules !* DIEU m'a exaucé.

Je vous embraſſe tendrement ; tantôt je pleure, tantôt je ris.

LETTRE CXII.

1767.

A M. MARMONTEL.

16 de mai.

COMMENT, mon cher confrère, toute l'académie française ne se récrie-t-elle pas contre l'insolente et ridicule absurdité des chats fourrés qui osent condamner cette proposition : *La vérité luit par sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits à la lueur des bûchers*. C'est dire évidemment que les flammes des seuls bûchers peuvent éclairer les hommes, et que les bourreaux sont les seuls apôtres. Ce sera bien alors que, suivant *Jean-Jacques*, il faudra que les jeunes princes épousent les filles des bourreaux ; et vous êtes trop heureux, après tout, que ces polissons aient dit une si horrible sottise. Il est bon d'avoir affaire à de si sots ennemis.

Pourquoi ne m'avez-vous pas envoyé sur le champ toutes les bêtises qu'on a écrites contre votre excellent ouvrage ? Vous avez raison de ne point répondre, de ne vous point compromettre ; mais il y a des théologiens qui prendront votre parti sérieusement et vigoureusement. Il ne s'agit plus ici de plaisanter, il faut écraser ces sots monstres. Celui qui s'en chargera déclarera qu'il ne vous a pas consulté, qu'il ne vous connaît point, qu'il ne connaît que votre livre, et qu'il écrit au nom de la nation contre les ennemis de toute nation.

1767. *N. B.* Si vous avez lu le livre de la Tolérance, il y a deux pages entières de citations de pères de l'Eglise contre la proposition diabolique des chats fourrés.

On vous embrasse le plus tendrement du monde.

LETTRE CXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

18 de mai.

IL y a plus de six semaines, Madame, que je suis toujours prêt à vous écrire, à m'informer de votre santé, à vous demander comment vous supportez la vie, vous et M. le président *Hénault*, et à m'entretenir avec vous sur toutes les illusions de ce monde; mais je me suis trouvé exposé à tous les fléaux de la guerre, et à celui de trente pieds de neige dont j'ai été long-temps environné. Les neiges et les glaces me privent tous les ans de la vue pendant quatre mois; j'ai l'honneur d'être alors, comme vous savez, votre confrère des quinze-vingts; mais les quinze-vingts ne souffrent pas, et j'éprouve des douleurs très-cuisantes. Je renais au printemps, et je passe de la Sibérie à Naples, sans changer de lieu: voilà ma destinée.

Pardonnez-moi si j'ai passé tant de temps sans vous écrire; vous savez que je vous aimerai toujours. Vous me direz: *Montrez-moi votre foi par vos œuvres;*

on écrit, quand on aime. Cela est vrai; mais, pour écrire des choses agréables, il faut que l'ame et le corps soient à leur aise, et j'en ai été bien loin. Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble. 1767.

Quand je vous dis que j'enrage, c'est un peu exagérer; cela veut dire seulement que j'ai de quoi enrager. Les troubles de Genève ont dérangé tous mes plans; j'ai été exposé, pendant quelque temps, à la famine; il ne m'a manqué que la peste, mais les fluxions sur les yeux m'en ont tenu lieu. Je me dépique actuellement en jouant la comédie. Je joue assez bien le rôle de vieillard, et cela d'après nature; et je dicte ma lettre en essayant mon habit de théâtre.

Vous vous êtes fait lire, sans doute, le quinzième chapitre de *Bélisaire;* c'est le meilleur de tout l'ouvrage, ou je m'y connais bien mal. Mais n'avez-vous pas été étonnée de la décision de la sorbonne qui condamne cette proposition : *La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire point les hommes par les flammes des bûchers.* Si la sorbonne a raison, les bourreaux seront donc les seuls apôtres.

Je ne conçois pas comment on peut hasarder quelque chose d'aussi sot et d'aussi abominable. Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers; c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejette le blâme sur son confrère.

A propos de sottises, je vous ferai présenter très-humblement, de ma part, ma sottise des Scythes,

1767. dont on fait une nouvelle édition, et je vous prierai d'en juger, pourvu que vous vous la fassiez lire par quelqu'un qui sache lire des vers ; c'est un talent aussi rare que celui d'en faire de bons.

De toutes les sottises énormes que j'ai vues dans ma vie, je n'en connais point de plus grande que celle des jésuites. Ils passaient pour de fins politiques, et ils ont trouvé le secret de se faire chasser déjà de trois royaumes, en attendant mieux. Vous voyez qu'ils étaient bien loin de mériter leur réputation.

Il y a une femme qui s'en fait une bien grande ; c'est la *Sémiramis* du Nord, qui fait marcher cinquante mille hommes en Pologne, pour établir la tolérance et la liberté de conscience. C'est une chose unique dans l'histoire de ce monde, et je vous réponds que cela ira loin. Je me vante à vous d'être un peu dans ses bonnes grâces ; je suis son chevalier envers et contre tous. Je sais bien qu'on lui reproche quelque bagatelle au sujet de son mari ; mais ce sont des affaires de famille, dont je ne me mêle pas ; et d'ailleurs il n'est pas mal qu'on ait une faute à réparer, cela engage à faire de grands efforts pour forcer le public à l'estime et à l'admiration, et assurément son vilain mari n'aurait fait aucune des grandes choses que ma *Catherine* fait tous les jours.

Il me prend envie, Madame, pour vous désennuyer, de vous envoyer un petit ouvrage concernant *Catherine*, et Dieu veuille qu'il ne vous ennuye pas. Je m'imagine que les femmes ne sont pas fâchées qu'on loue leur espèce, et qu'on les croye capables de grandes choses. Vous saurez d'ailleurs qu'elle va faire le tour de son vaste empire. Elle m'a promis de

m'écrire des extrémités de l'Asie ; cela forme un beau spectacle. 1767.

Il y a loin de l'impératrice de Russie à nos dames du Marais, qui font des visites de quartier. J'aime tout ce qui est grand, et je suis fâché que nos Velches soient si petits. Nous avons pourtant encore un prodigieux avantage, c'est qu'on parle français à Astracan, et qu'il y a des professeurs en langue française à Moscou. Je trouve cela plus honorable encore que d'avoir chassé les jésuites. C'est une belle époque, sans doute, que l'expulsion de ces renards ; mais convenez que *Catherine* a fait cent fois plus en réduisant tout le clergé de son empire à être uniquement à ses gages.

Adieu, Madame ; si j'étais à Paris, je préfèrerais votre société à tout ce qui se fait en Europe et en Asie. *V.*

LETTRE CXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

25 de mai.

Je commence, mon cher ange, ma réplique à votre lettre du 14, par vous dire combien je suis étonné que vous ayez de la bile ; c'est donc pour la première fois de votre vie. Il n'y a pourtant nulle bile dans votre lettre ; au contraire, vous m'y comblez de bontés, et vous compatissez à mes angoisses. C'est à moi qu'il appartient d'avoir de la bile ; je ne peux

1767. ni rester où je suis, ni m'en aller. Vous savez que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*. J'ai arrangé mes affaires de famille de façon qu'il ne me reste que des rentes viagères qu'on me paye fort mal, et M. le duc de *Virtemberg* surtout me met, malgré toutes ses promesses, dans l'impuissance de faire une acquisition auprès de Lyon.

Madame *Denis*, qui est très-commodément logée, se transplanterait avec beaucoup de peine. Tout notre pauvre petit pays est si effarouché qu'il est impossible de trouver un fermier; nous sommes donc forcés de rester dans cette terre ingrate.

Je vous avouerai de plus qu'il y a un certain ressort que je n'aime pas; l'affaire d'Abbeville me tient au cœur, je n'oublie rien; la Saint-Barthelemi me fait autant de peine que si elle était arrivée hier.

Il faut que je vous dise, à propos d'Abbeville, qu'un de ces infortunés jeunes gens qui méritaient d'être six mois à Saint-Lazare, et qui a été condamné au plus horrible supplice pour une mièvreté, ayant, pour comble de malheur, un père très-avare, a été obligé de se faire soldat chez le roi de Prusse. Il a beaucoup d'esprit; il m'a écrit; j'ai représenté son état au roi de Prusse qui, sur le champ, l'a fait officier. J'espère qu'il sera un jour à la tête des armées, et qu'il prendra Abbeville; mais, en attendant, je ne crois pas que je doive me mettre dans le ressort. Mon cœur est trop plein, et je dis trop ce que je pense.

Après vous avoir ainsi rendu compte de mon ame et de ma situation, je dois vous parler de M. et de madame de *Beaumont*, et de leur procès au conseil. Ils demandent que vous disiez un mot en leur faveur

à M. le duc de *Praslin* et à M. le duc de *Choiseul*. Le défenseur des *Calas* et des *Sirven* mérite vos bontés, et n'a pas besoin de ma recommandation auprès de vous. 1767.

Je viens enfin aux Scythes; ils avancent la fin de mes jours, ils me tuent comme *Indatire* et *Obéide*. Le procédé des comédiens a été pour moi le coup de pied de l'âne; il faut dix ans pour ressusciter, quand on est mort d'un pareil coup, témoin Oreste, témoin Adélaïde du Guesclin, témoin Sémiramis. J'avais un besoin extrême du succès de cet ouvrage; j'ai été contredit en tout, et je finis ma carrière par essuyer l'affront et l'injustice inouie qu'on me fait avec ingratitude. Cela n'empêchera pas que *le Kain* ne touche le petit honoraire qu'on lui a promis; il peut y compter, on le portera chez lui au mois de juin.

LETTRE CXV.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

26 de mai.

Je fus très-consolé, Monsieur, quand le roi de Prusse daigna me mander qu'il vous ferait du bien. Il a rempli sur le champ ses promesses, et j'ai l'honneur de lui écrire aujourd'hui pour l'en remercier du fond de mon cœur. Il est assurément bien loin de penser comme vos infames persécuteurs. Je voudrais que vous commandassiez un jour ses armées, et que vous vinssiez assiéger Abbeville. Je ne sais rien de plus déshonorant pour notre nation que l'arrêt atroce

1767. rendu contre des jeunes gens de famille, que par-tout ailleurs on aurait condamnés à six mois de prison.

Le nonce disait hautement à Paris que l'inquisition elle-même n'aurait jamais été si cruelle. Je mets cet assassinat à côté de celui des *Calas*, et immédiatement au-dessous de la Saint-Barthelemi. Notre nation est frivole, mais elle est cruelle. Il y a peut-être dans la France sept à huit cents personnes de mœurs douces et de bonne compagnie, qui font la fleur de la nation, et qui font illusion aux étrangers. Dans ce nombre il s'en trouve toujours dix ou douze qui cultivent les arts avec succès. On juge de la nation par eux, on se trompe cruellement. Nos vieux prêtres et nos vieux magistrats sont précisément ce qu'étaient les anciens druides qui sacrifiaient des hommes : les mœurs ne changent point.

Vous savez que M. le chevalier de *la Barre* est mort en héros. Sa fermeté noble et simple, dans une si grande jeunesse, m'arrache encore des larmes. J'eus hier la visite d'un officier de la légion de *Soubise*, qui est d'Abbeville. Il m'a dit qu'il s'était donné tous les mouvemens possibles pour prévenir l'exécrable catastrophe qui a indigné tous les gens sensés de l'Europe. Tout ce qu'il m'a dit a bien redoublé ma sensibilité. Quelle religion, Monsieur, qu'une secte absurde qui ne se soutient que par des bourreaux, et dont les chefs s'engraissent de la substance des malheureux !

Servez un roi philosophe, et détestez à jamais la plus détestable des superstitions.

LETTRE CXVI. 1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 27 de mai.

Il me paraît, Monſeigneur, que le royaume du prince noir m'a été plus favorable que les Velches de Paris. J'en ai uniquement l'obligation au maître de l'Aquitaine. Il faut qu'il ait lui-même ordonné des répétitions ſous ſes yeux, et que l'envie de lui plaire ait mis les acteurs au-deſſus d'eux-mêmes. Vous connaiſſez Paris ; il n'eſt rempli que de petites cabales en tout genre. Zaïre, Oreſte, Sémiramis, Mahomet, Tancrède, l'Orphelin de la Chine, tombèrent à la première repréſentation ; elles furent accablées de critiques, elles ne ſe relevèrent qu'avec le temps. On ſe feſait un plaiſir de me mettre fort au-deſſous de *Crébillon*, pour plaire à madame de *Pompadour* qui diſait que le Catilina de ce *Crébillon* était la ſeule bonne pièce qu'on eût jamais faite. Voilà comme on juge de tout, juſqu'à ce que le temps faſſe juſtice. S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, vous ſavez que le maréchal de *Villars* ne jouit de ſa réputation qu'à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le favori de *Vénus*, de *Minerve* et de *Mars* ſait lui-même quelles contradictions il a eſſuyées dans ſa carrière de la gloire. Il faut ſe ſoumettre à cette loi générale qui exiſte dans le monde depuis le péché originel : il mit dans le cœur humain l'envie et la malignité, qui ſans doute n'y étaient pas auparavant,

1767. Je vous avertis que nous avons ici la meilleure troupe de l'Europe, et que l'envie n'eſt point entrée dans notre tripot. Nous avons un jeune M. de *la Harpe*, auteur du Comte de Varvick. Il eſt, par ſa figure et par la beauté de ſon organe, beaucoup plus fait que *le Kain* pour joüer *Athamare*. Jamais je n'ai rien vu de plus parfait qu'un M. de *Chabanon* qui a joué *Indatire*. La femme de M. de *la Harpe* était *Obéide*. Sa figure eſt fort ſupérieure à celle de mademoiſelle *Clairon ;* elle a une voix auſſi théâtrale, elle fait pleurer et frémir. Les deux vieillards étaient de la plus grande vérité. Je ne me ſuis pas mal tiré du rôle de *Sozame ;* et ſurtout, quand je me plaignais des cours, je puis me vanter d'avoir fait une impreſſion ſingulière. La pièce n'a point été ainſi jouée à Paris, il s'en faut de beaucoup. A qui en eſt la faute? à mon ſéjour en Scythie. M. d'*Argental* ne s'en eſt point mêlé; il eſt très-malade, et je crains même que ſa maladie ne ſoit trop ſérieuſe.

J'avais vu chez moi mademoiſelle *Durancy*, il y a quelques années; je lui avais trouvé du talent; elle me demanda le rôle d'*Obéide*. On dit qu'elle le joua très-mal à la première repréſentation, mais qu'à la troiſième et quatrième elle fit un très-grand effet. On me mande qu'elle joue avec beaucoup d'intelligence et de vérité, mais qu'elle n'eſt pas d'une figure agréable, et qu'elle n'a pas le don des larmes. On dit que les autres actrices n'ont point de talent, et que le théâtre tragique n'a jamais été dans un état plus pitoyable. On me mande que, lorſqu'un acteur de province ſe préſente pour doubler les premiers rôles, ceux qui ſont chargés de ces rôles ne manquent

pas

pas de les accabler de dégoûts, et de les faire renvoyer. Si on est aussi malin dans ce tripot qu'à la cour, je vous réponds que vous n'aurez d'autre théâtre que celui de l'opéra comique. C'est à vous, qui êtes doyen de l'académie, et premier gentilhomme de la chambre, de protéger les beaux arts; ils en ont besoin. Vous savez dans quelle décadence est ma chère patrie dans tous les genres. 1767.

Vous conservez votre gloire; mais la France a un peu perdu la sienne. Il faut espérer que nous aurons du moins encore quelques crépuscules des beaux jours du siècle de *Louis XIV*.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CXVII.

AU MEME.

Mai.

Je vous supplie, Monseigneur, de lire attentivement ce mémoire. Vous savez que j'ai rendu quelques services aux protestans. J'ignore s'ils les ont mérités; mais vous m'avouerez que *la Beaumelle* est un ingrat.

Je soumets ce mémoire à vos lumières, et la vérité à votre protection. Vous serez indigné, quand vous verrez tant de calomnies et d'horreurs rassemblées, et ce que nous avons de plus auguste avili avec tant d'insolence. On n'oserait imaginer qu'un tel homme pût calomnier la cour impunément. Il est dans le

1767. pays de Foix, à Mazères. Peut-être un mot de vous pourrait le faire rentrer en lui-même.

Galien attend toujours la décision de son sort. Il a un frère, âgé de quatorze ans tout au plus, qui a été au Canada, à Alger, à Maroc, en qualité de mousse. Il est de retour, et est venu voir son frère ici; il y a resté sept ou huit jours, et ensuite, avec une petite pacotille, il est retourné en Dauphiné chez ses parens, où l'aîné l'aurait bien voulu suivre, à ce qu'il m'a paru, pour peu de temps.

Peut-être ne savez-vous pas que j'ai donné la terre de Ferney à madame *Denis*, et que je ne me suis réservé que la douceur de finir, dans mon obscurité, une vie mêlée de bien des chagrins, comme l'est la carrière de presque tous les hommes. Ce n'est qu'avec cette triste vie que finira le tendre et respectueux attachement que je vous ai voué jusqu'à mon dernier moment.

Je vous supplie instamment de me conserver vos bontés; elles me sont nécessaires par le prix que mon cœur y met; elles sont la plus chère consolation du plus ancien serviteur que vous ayez. *V.*

LETTRE CXVIII.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, le 2 de juin.

Vous envoyez, Monsieur, des tableaux à un aveugle, et des filles à un eunuque; l'état où je suis tombé ne me permet plus de lire. Un homme, qui prononce fort mal l'italien, m'a lu une partie de votre

traduction du *Comminge*. Il m'a fait entendre, dans son baragouin, de beaux vers sur un triste sujet. 1767. Le saint homme *Rancé* ne s'attendait pas que ses moines fussent un jour le sujet d'une tragédie. Les jésuites fournissent actuellement une matière plus intéressante. Je les recommande à quelque muse: la mienne, aussi languissante que mon corps, ne peut plùs chanter les moines. Portez-vous mieux que moi, et vivez. *V.*

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juin.

MON cher ange éprouve donc aussi les misères de l'humanité; il est donc malade aussi-bien que moi: il fait des remèdes, il évacue sa bile; la mienne ne sort que par le bout de ma plume, quand j'écris des pouilles à mon cher ange sur des monologues. Guérissez-vous, prolongez votre agréable carrière: voilà le point important.

Le grand malheur de la mienne, c'est que je la finis sans avoir pu vous voir; j'ai le cœur percé de me voir privé de cette consolation. Voulez-vous, pour nous amuser tous deux, que je vous dise encore un petit mot des Scythes? vous daignez toujours vous y intéresser. *Le Kain* m'a mandé qu'on ne m'avait fait un petit passe-droit qu'à la sollicitation de *Molé;* mais je vois bien que vous êtes tous des fripons qui avez persisté dans l'idée de ne reprendre

la pièce qu'à Fontainebleau. Eh bien, j'y consens ;
1767. je demande seulement qu'on essaye les Scythes une seule fois à Paris, deux ou trois jours avant que les comédiens partent pour la cour. Cette représentation servira de répétition, et la pièce n'en sera que mieux jouée devant mes deux patrons.

J'ai le malheur d'aimer mieux les Scythes qu'aucune de mes tragédies. Premièrement, parce qu'ils ont été honnis ; en second lieu, parce qu'elle est pleine de vers naturels, que tout le monde peut s'appliquer, et qui appartiennent à toutes les conditions de la vie, autant qu'à la pièce même.

Je crois vous avoir satisfait sur tout ce que vous me demandiez, et je suis prêt à vous rendre ce vers que vous aimez :

Ah ! l'on venge mon fils, je retrouve mes sens.

Cela est fort aisé ; nous n'aurons pas là-dessus de querelle. J'aime aussi à me rendre à votre avis sur mademoiselle *Durancy*. Bien des gens m'ont mandé qu'elle et *le Kain* avaient très-mal joué aux deux premières représentations : cela est très-vraisemblable ; la pièce est difficile à jouer, et le parterre n'encourageait pas les acteurs ; mais je suis persuadé qu'à la longue les acteurs et le public s'accoutumeront à ce nouveau genre, Il me semble que ce contraste des mœurs champêtres avec celles de la cour doit être bien reçu quand les cabales seront affaiblies. Une femme qui ne s'avoue point à elle-même la passion malheureuse dont elle est dévorée, est encore quelque chose d'assez neuf au théâtre. Si j'ai encore un peu d'amour propre d'auteur, vous devez me le pardonner ; c'est

vous qui, depuis environ treize ans, m'avez fait rentrer dans le champ de bataille dont je croyais être forti pour jamais. Je ne fuis plus qu'un poëte de province; mes pauvres pièces réuffiffent mieux à Genève et à Bordeaux qu'à Paris. Pourquoi vient-on de rejouer à Genève, fix fois de fuite, Olimpie? pourquoi votre troupe royale ne la rejoue-t-elle point? J'aime mes enfans quand on les abandonne. 1767.

Adieu, mon cher ange; je me mets aux pieds de madame d'*Argental*. Faites-moi favoir, je vous prie, des nouvelles de votre fanté. J'efpère que M. de *Thibouville* ne fe refroidira pas dans fon zèle; je fuis pénétré pour lui de reconnaiffance. *V.*

LETTRE CXX.

A M. DAMILAVILLE.

4 de juin.

Mon cher ami, faites d'abord mes complimens à la forbonne du fervice qu'elle nous a rendu; car les chofes fpirituelles doivent marcher devant les temporelles : enfuite ayez la charité de reprendre l'affaire des *Sirven*. M. *Chardon* peut à préfent rapporter l'affaire. *Sirven* eft prêt à partir pour Paris; je vous l'adrefferai. Il faudra qu'il fe cache, jufqu'à ce que fon affaire foit en règle.

Je tremble pour celle de notre ami *Beaumont;* on me mande qu'elle a un côté odieux, et un autre qui eft très-défavorable. L'odieux eft qu'un philofophe, que le défenfeur des *Calas* et des *Sirven* reproche à un

mort d'avoir été huguenot, et demande que la terre de
1767. Canon soit confisquée pour avoir été vendue à un catholique ; le défavorable est qu'il plaide contre des lettres patentes du roi. Il est vrai qu'il plaide pour sa femme qui demande à rentrer dans son bien ; mais elle n'y peut rentrer qu'en cas que le roi lui donne la confiscation. Il reste à savoir si ce bien de ses pères a été vendu à vil prix. Tout cela me paraît bien délicat. C'est une affaire de faveur ; et il est fort à craindre que le secrétaire d'Etat, qui a signé les lettres patentes de sa adverse partie, ne soutienne son ouvrage. Je crois que M. *Chardon* est le rapporteur. Je serais fâché que M. *Chardon* fût contre lui, et plus fâché encore si, M. *Chardon* étant pour lui, le conseil n'était pas de l'avis du rapporteur. L'affaire de *Sirven* me paraît bien plus favorable et bien plus claire. Je m'intéresse vivement à l'une et à l'autre.

Voici un petit mot pour *Protagoras*, qui est d'une autre nature. Tout ce qui est dans ce billet est pour vous comme pour lui ; tout est commun entre les frères.

Ma santé devient tous les jours plus faible ; tout périt chez moi, hors les sentimens qui m'attachent à vous. Je vous embrasse bien fort, mon très-cher ami.

P. S. J'ai lu les inepties contre mon ami *Bélisaire*. Ces sottises sont écrites par des vandales dont il triomphera. On a fait, contre le pauvre abbé *Bazin*, un livre bien plus savant, qui mérite peut-être une réponse. Tout cela part, dit-on, du collége Mazarin. Il faudra que nous disions, comme du temps de la fronde : *Point de Mazarin.*

LETTRE CXXI.

1767.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

9 de juin.

SEIGNEURS châtelains, nous vous rendons grâce, du pied des Alpes, d'avoir pensé à nous dans les plaines de Picardie. Il n'y a que trois jours que nous avons du beau temps. J'ai été bien près d'aller m'établir auprès de Lyon, tant j'étais las des tracasseries génevoises qui ne finiront pas de sitôt.

Le diable est à Neuchâtel, comme il est à Genève; mais il est principalement dans le corps de *J. J.* qui s'est brouillé, en Angleterre, avec tout le canton où il demeurait. Il s'est enfui au plus vîte, après avoir laissé sur sa table une lettre dans laquelle il chantait pouille à ses hôtes et à ses voisins. Ensuite il écrivit une lettre au grand chancelier, pour le prier de lui donner un messager d'Etat, qui le conduisît au premier port en sureté. Le chancelier lui fit dire que tout le monde, en Angleterre, était sous la protection des lois. Enfin *Rousseau* est parti avec sa *vachine*, et il est allé maudire le genre-humain ailleurs.

J'ai reçu une lettre pleine d'esprit et de bon sens du jeune *Morival*, enseigne de la colonelle de son régiment. S'il vient jamais assiéger Abbeville, soyez sûrs qu'il vous donnera des sauve-gardes, mais il n'en donnera pas à tout le monde.

J'attends avec impatience l'*Etat des finances*, que l'on dit imprimé au louvre. Je trouve cette confiance

1767. et cette franchiſe très-noble. C'eſt ainſi qu'en uſa M. *Deſmarets;* et cette méthode fut très-applaudie. Le ſeul ſecret, pour faire contribuer ſans murmure, eſt de montrer le bon uſage qu'on a fait des contributions. Perſonne n'en fera moins mauvaiſe chère, pour payer les deux vingtièmes. Cet impôt, d'ailleurs, n'étant point arbitraire, n'eſt ſujet à aucune malverſation ; et cela conſole le peuple : c'eſt à l'Etat que l'on paye, et non pas aux fermiers généraux.

Je vous envoie un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu ſon effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le ſieur *la Beaumelle* de le mettre, pour le reſte de ſa vie, dans un cachot, s'il continuait à vomir ſes calomnies.

MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ſont toujours à Ferney ; mais point de tragédies. M. de *Chabanon* en fait une, encore y a-t-il bien de la peine. Pour moi, je ſuis hors de combat. Je me conſole en formant des jeunes gens. Madame de *Fontaine-Martel* diſait que, quand on avait le malheur de ne pouvoir plus être catin, il fallait être m.....

Aimez-moi toujours un peu, et ſoyez sûrs de ma tendre amitié.

LETTRE CXXII. 1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

10 de juin.

Si vous vous portez bien, mon cher ange, j'en ſuis bien aiſe ; pour moi je me porte mal. C'eſt ainſi qu'écrivait *Cicéron*, et je ne vois pas trop pourquoi on nous a conſervé ces niaiſeries. M. de *Thibouville* me mande que votre ſanté eſt meilleure, et que vous n'êtes point au lait ; il dit grand bien de votre régime. Jouiſſez, mes anges, d'une bonne ſanté, ſans laquelle il n'y a rien. M. de *Thibouville* m'écrit une lettre peu déchiffrable, mais dans laquelle j'ai entrevu que (*) mademoiſelle *Durancy* a paſſé de Scythie au Canada ; qu'elle s'eſt perfectionnée dans les mœurs ſauvages, et qu'au lieu de ſe ſacrifier pour ſon amant, elle le tue par mégarde. C'eſt-là, ſans doute, un beau coup de théâtre, et digne d'un parterre velche. Voici ce que je dois répondre à M. de *Thibouville* ſur les Scythes, et ce que je vous prie de lui communiquer.

Puiſque vous renoncez à votre diabolique monologue, je vous aimerai toujours, et il n'y aura rien que je ne faſſe pour vous plaire. Je ſerai de votre avis ſur tous les petits détails dont vous me parlez, du moins ſur une bonne partie.

J'attendrai ſurtout Fontainebleau, pour envoyer à peu-près tout ce que vous déſirez. Je me flatte

(*) Les Illinois, tragédie.

1767. toujours que la naïveté singulière des Scythes les sauvera à la fin ; car la naïveté est un mérite tout neuf, et il faut du neuf aux Velches. Mettez votre gloire à faire réussir ce que vous avez éprouvé, et ne vous laissez jamais séduire par ces Velches capricieux.

A vous, M. *le Kain ;* continuez, combattez pour la bonne cause; ne vous laissez point abattre par les cabales et par le mauvais goût. J'aimerai toujours vos talens et votre personne; et, s'il me reste des forces, c'est pour vous que je les emploîrai.

Voilà, mon cher ange, tous mes sentimens que je dépose entre vos mains, et que je vous supplie de faire valoir avec votre bonté ordinaire: mais surtout ayez soin d'une santé si chère à tous ceux qui ont ou qui ont eu le bonheur de vivre avec vous. *V.*

LETTRE CXXIII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

11 de juin.

MON cher Marquis, j'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Je n'ai pas, depuis quelque temps, une destinée fort heureuse. J'ai été bien consolé quand vous m'avez appris que vous viendriez passer quelque temps dans votre ancien hermitage, et accepter une cellule dans l'abbaye de Ferney; mais voici une nouvelle contradiction qui me survient. Je ne sais si vous êtes instruit que j'ai la plus grande

partie de mon bien chez M. le duc de *Virtemberg*. On propose un arrangement, et je me trouve dans 1767.
la nécessité d'aller à Montbelliard. Ce voyage me déplaît fort, mais il m'est indispensable. Je vous prie de m'instruire au juste du temps auquel vous pourrez venir, afin que je règle ma marche.

Je présume qu'on commencera le procès des *Sirven* au conseil, pendant votre séjour à Paris. Il me paraît presque impossible qu'on ne leur rende pas la même justice qu'aux *Calas*.

Vous allez voir des remontrances sur les deux vingtièmes. C'est fort bien de remontrer, mais il faut payer ses dettes. Si le parlement trouve le secret de libérer l'Etat, sans contribution, il me paraîtra fort habile. Messieurs vos fils seront, sans doute, du camp de Compiegne. N'irez-vous pas à ce spectacle ? il est plus beau que ceux dont vous me parlez. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de madame la princesse de *Ligne* ? Je la crois très-favorable à la bonne cause. Adieu ; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CXXIV.

A M. DAMILAVILLE.

12 de juin.

J'ai vu M. de *Voltaire*, Monsieur, comme vous me l'avez ordonné par votre lettre du 2 de juin. Sa santé décline toujours, et ses sentimens pour vous ne s'affaiblissent pas.

Sirven, que vous protégez, est parti avec une
1767. lettre pour vous. Nous nous flattons que vous le présenterez à M. *Cassen* avocat au conseil, et qu'il obtiendra le rapport de son affaire.

La seconde lettre de M. *Lambertad* se débite à Genève, mais elle n'est point encore à Lyon. Je ne sais comment je pourrai faire pour la lui envoyer; car il est très-sévèrement défendu de faire passer des imprimés du pays étranger à Paris, quoiqu'il soit permis d'en envoyer de Paris chez l'étranger. La raison m'en paraît plausible : les livres imprimés hors de France n'ont ni approbation ni privilége, et peuvent être suspects; mais les moindres brochures imprimées en France, étant imprimées avec permission, et munies de l'approbation des hommes les plus sages, elles portent leur passe-port avec elles. Ainsi j'ai reçu, sans difficulté, l'excellent *Supplément à la Philosophie de l'histoire* et l'*Examen de Bélisaire*, composés au collége Mazarin; mais je ne crois pas qu'on puisse avoir les réponses à Paris. Il est d'ailleurs très-difficile de répondre à ces ouvrages supérieurs qui confondent la raison humaine.

On a fait en Hollande une sixième édition du Dictionnaire philosophique. Apparemment que ce livre n'est pas aussi dangereux qu'on l'avait présumé d'abord. On y a ajouté plusieurs articles de divers auteurs. J'en ai acheté un exemplaire. Je vous avoue que j'ai été très-content d'y voir par-tout l'*Immortalité de l'ame*, et l'*Adoration d'un* DIEU. Au reste, il est ridicule d'avoir attribué ce livre à M. de *Voltaire*, votre ami; c'est évidemment un choix, fait avec assez d'art, de plus de vingt auteurs différens.

On me mande auſſi qu'on imprime à Amſterdam un ouvrage curieux de feu milord *Bolingbroke;* mais il faut plus de trois mois pour que les livres de Hollande parviennent ici par l'Allemagne. Je crois que toutes ces nouveautés vous intéreſſent moins que les deux vingtièmes. Nous ſommes gens de calcul à Genève; et nous jugeons que la continuation de cet impôt eſt indiſpenſable, parce que l'Etat doit payer les dettes de l'Etat. 1767.

Au reſte, nous eſpérons que nos affaires finiront bientôt, grâces aux bontés de ſa Majeſté, qui eſt auſſi aimée et auſſi révérée à Genève qu'en France.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble ſerviteur,

BOURSIER.

LETTRE CXXV.

A M. LE RICHE.

19 de juin.

Un ſolitaire, Monſieur, chez qui vous avez bien voulu accepter, pour trop peu de temps, une petite cellule, et qui a été bien affligé de votre prompt départ, prie le Seigneur continuellement pour votre ſalut et pour celui de vos frères qui ſouffrent perſécution en ce monde. Il ſe flatte que votre voyage à Paris fera du bien au petit troupeau des fidelles.

On a dû vous remercier de la bonté que vous avez eue de vous charger d'un paquet que vous avez fait rendre à ſon adreſſe. Si, à votre retour, vous paſſez

par Lyon, ſongez que nous ſommes ſur votre route,
1767. et n'oubliez pas les bons moines qui vous ſont eſſentiellement dévoués. Comptez ſurtout que vous avez en moi un ſerviteur attaché pour jamais.

LETTRE CXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

20 de juin.

MON cher ange ſe trouve-t-il mieux de ſon régime? peut-on avoir une humeur dartreuſe, et avoir l'humeur ſi douce? Donnez-moi votre ſecret, car je ſuis inſupportable quand je ſouffre. Je me tapis dans ma cellule, j'y ſuis inacceſſible; je ne vois ni les frères de mon couvent, ni nos commandans, ni nos inſpecteurs, ni les officiers, hauts de ſix pieds, qui viennent remplir mon château que j'avais bâti pour vivre en retraite.

Je me flatte que vous avez bien voulu inſtruire M. de *Thibouville* et *le Kain* des articles qui étaient pour eux dans ma précédente lettre.

J'avais pris la liberté de vous adreſſer, il y a environ un mois, une lettre pour M. de *Belloi*, dans laquelle il y avait de petits vers en réponſe à une belle et longue épître dont il m'avait gratifié.

On m'apprend qu'il a fourré une lettre de moi dans le *Mercure;* je ne ſais ſi c'eſt celle dont je vous parle. Mais pourquoi imprimer les lettres de ſes amis? eſt-ce qu'on écrit au public, quand on fait des réponſes inutiles à des lettres qui ne ſont que des complimens?

M. de *Chabanon* refait son Eudoxie pour la troisième fois et notre petit *la Harpe* commence une 17
pièce nouvelle, après en avoir fait une autre à moitié. Vous voyez qu'une tragédie n'est pas aisée à faire. On a représenté Sémiramis sur mon théâtre, et elle a été très-bien jouée. J'avais perdu de vue cet ouvrage; il m'a fait sentir que les Scythes sont un peu ginguets, en comparaison.

Cependant j'ai toujours du faible pour les Scythes, et je vous les recommande pour Fontainebleau.

J'élève un acteur de province, qui a de la figure, de la noblesse et de l'ame; quand je lui aurai bien fait dégorger le ton provincial, je vous l'enverrai. Nous verrons enfin si on pourra vous fournir un acteur supportable.

Je ne sais si vous avez entendu parler d'un livre, composé par un barbare, intitulé *Supplément à la Philosophie de l'histoire*. L'auteur n'est ni poli ni gai; il est hérissé de grec; sa science n'est pas à l'usage du beau monde et des belles dames. Il m'appelle *Capanée*, quoique je n'aye jamais été au siége de Thèbes. Il voudrait me faire passer pour un impie; voyez la malice! On donne des priviléges à ces livres-là, et les réponses ne sont pas permises. Avouez qu'il y a d'horribles injustices dans ce monde. Mais portez-vous bien, vous et madame d'*Argental*; conservez-moi vos bontés; jouissez d'une vie heureuse; peu de gens en sont là.. *V*.

LETTRE CXXVII.

A M. LE COMTE DE LAURENCIN.

Au château de Ferney, le 24 de juin.

MONSIEUR,

J'AI été très-touché de votre lettre. Je dois à la ſenſibilité que vous me témoignez l'aveu de l'état où je me trouve. Je me ſuis retiré, il y a environ treize ans, dans le pays de Gex, près de la Franche-Comté, où j'ai la plus grande partie de ma fortune; mais mon âge, ma faible ſanté, les neiges dont je ſuis entouré huit mois de l'année dans un pays d'ailleurs très-riant, et ſurtout les troubles de Genève, et l'interruption de tout commerce avec cette ville, m'avaient fait penſer à faire une acquiſition dans un climat plus doux. On m'a offert vingt maiſons dans le voiſinage de Lyon. Tout ce que vous voulez bien m'écrire, et votre façon de penſer qui me charme, me détermineraient à préférer votre château, pourvu que vous n'en ſortiſſiez pas; mais j'ai avec moi tant de perſonnes dont je ne puis me ſéparer, que ma tranſmigration devient très-difficile; car, outre une de mes nièces, à qui j'ai donné la terre que j'habite, j'ai marié une deſcendante du grand *Corneille* à un gentilhomme du voiſinage; ils logent dans le château avec leurs enfans. J'ai encore deux autres ménages dont je prends ſoin; un parent impotent, qu'on ne peut tranſporter, un aumônier auparavant

jéſuite,

jésuite, un jeune homme que M. le maréchal de *Richelieu* m'a confié, un domestique trop nombreux; et enfin je suis obligé de gouverner cette terre, parce que la cessation du commerce avec Genève empêche qu'on ne trouve des fermiers. 1767.

Toutes ces raisons me forcent à demeurer où je suis, quelque dur que soit le climat, dans quelque gêne que les troubles de Genève puissent me mettre. M. le duc de *Choiseul* a bien voulu adoucir le désagrément de ma situation par toutes les facilités possibles. D'ailleurs, ma terre et une autre dont je jouis aux portes de Genève, ont un privilége presque unique dans le royaume, celui de ne rien payer au roi, et d'être parfaitement libres, excepté dans le ressort de la justice. Ainsi vous voyez, Monsieur, que tout est compensé, et que je dois supporter les inconvéniens, en jouissant des avantages.

Je vous remercie de vos offres, Monsieur, avec bien de la reconnaissance. Vos sentimens m'ont encore plus flatté; je vois combien vous avez cultivé votre raison. Vous avez un cœur généreux et un esprit juste. Je voudrais vous envoyer des livres qui puissent occuper votre loisir. Je commence par vous adresser un petit écrit qui a paru sur la cruelle aventure des *Calas* et des *Sirven;* je l'envoie à M. *Tabareau* qui vous le fera tenir. Si je trouve quelque occasion de vous faire des envois plus considérables, je ne la manquerai pas. Il est fort difficile de faire passer des livres de Genève à Lyon. Il est triste que ces ressources de l'ame, et les consolations de la retraite soient interdites. J'ai l'honneur d'être, &c.

1767.

LETTRE CXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

24 de juin.

MONSIEUR,

Je reçois la vôtre du 16 de juin. Je vois que c'eſt toujours à vous que les infortunés doivent avoir recours. Le ſieur *Nervis* (*) s'eſt un peu trop hâté d'aller à Paris; mais il n'a pas été poſſible de modérer ſon empreſſement. Il n'était pas d'ailleurs trop content de Genève. Je ſais que ſa préſence n'impoſera pas beaucoup : la veuve reſpectable d'un homme livré par le fanatiſme au plus horrible ſupplice, accompagnée de deux filles dont l'une était belle, devait faire une impreſſion bien différente. Je crois que le mieux que peut faire *Nervis*, eſt de ne ſe montrer que très-peu.

M. *Caſſen*, ſon avocat, me paraît un homme de mérite, qui penſe ſagement, et qui agit avec nobleſſe. Heureuſement, l'affaire eſt uniquement entre ſes mains. Je ſais que le triſte procès de M. de *Beaumont* peut faire grand tort à la cauſe que vous ſoutenez. Le public n'eſt pas dupe : il verra trop que l'envie de briller lui a fait entreprendre la cauſe des *Calas* et des *Sirven*, et que l'intérêt lui fait réclamer la cruauté de ces mêmes lois contre leſquelles il s'élève dans ſes mémoires pour ſes deux cliens proteſtans. Ils ſont

(*) *Sirven.*

tous révoltés, ils se plaignent amèrement. Cette contradiction frappante qui les indigne, les refroidit beaucoup pour le pauvre *Nervis;* mais leur ressentiment n'aura aucune influence sur le rapporteur et sur les juges. 1767.

Il n'est point du tout vrai que la communication avec Genève soit rétablie; au contraire, les défenses de rien laisser passer sont plus sévères que jamais. On ouvre plusieurs lettres. J'ai heureusement reçu tous vos paquets, parce qu'on sait que nous sommes tous deux bons serviteurs du roi, et que nous ne nous mêlons d'aucune affaire suspecte.

Bélisaire qui est, je crois, de M. de *Marmontel*, a été reçu dans toutes les cours étrangères avec transport. Mes correspondans me mandent que l'impératrice de Russie l'a lu sur le Volga, où elle est embarquée (*). On me mande aussi qu'elle a fait un présent considérable à madame de *Beaumont;* mais ce n'est pas la vôtre, c'est une madame de *Beaumont-le-Prince* qui fait des espèces de catéchismes pour les jeunes demoiselles.

Il me semble qu'on ne connaît point encore, hors de Paris, le *Supplément à la Philosophie de l'histoire.* Il est d'un nommé *Larcher*, ancien répétiteur du collége Mazarin, qui l'a composé sous les yeux de *Riballier.* Il n'est pas trop honnête qu'on permette de traiter de *Capanée* feu l'abbé *Bazin* qui était un homme très-pieux. On veut le faire passer, dans la préface, page 33, pour un impie, parce qu'il a dit que la famine, la peste et la guerre sont envoyées par la

(*) Lettre du 29 de mai 1767, Correspondance de l'impératrice de Russie.

1767. Providence. Vous voyez bien que ces meſſieurs, qui oſent nier la Providence, ſe rendent gaiement coupables de la plus horrible impiété, quand ils en accuſent leurs adverſaires. Il eſt à croire que les mêmes perſonnes, qui ont permis la rapſodie infame de *Larcher*, permettront une réponſe honnête. Ils le doivent d'autant plus que ce *Larcher* s'appuie de l'autorité de l'hérétique *Warburton* qui a ſcandaliſé toutes les Egliſes de la chrétienté, en voulant prouver que les Juifs ne connurent jamais l'immortalité de l'ame, et en voulant prouver que cette ignorance même imprimait le caractère de la divinité à la révélation de *Moïſe*. Au reſte, je doute fort que les gens du monde liſent tous ces fatras. On ne peut guère faire naître des fleurs au milieu de tant de chardons.

J'ai dû vous mander déjà qu'on a lu avec beaucoup de ſatisfaction l'ouvrage du bachelier ſur les *trente-ſept propoſitions de Béliſaire*. Ce bachelier paraît orthodoxe, et, qui plus eſt, de bonne compagnie.

Voilà donc *J. J.* à Véſel. Il n'y tiendra pas; il n'y a que des ſoldats; mais il ira ſouvent en Hollande où il fera imprimer toutes ſes rêveries. On parle d'un roman intitulé *L'homme ſauvage;* on l'attribue à un de vos amis. Je vous ſupplie de vouloir bien me l'envoyer par la voie dont vous vous ſervez ordinairement.

Adieu, Monſieur; toute ma famille vous fait les plus ſincères et les plus tendres complimens.

BOURSIER.

LETTRE CXXIX.

1767.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

4 de juillet.

VOUS ferez peut-être auffi affligé que moi, mon cher ange, de ne recevoir qu'un maudit livre de profe, au lieu des vers fcythes que vous attendiez. Ce n'eft pas que vous ne foyez bientôt muni de vos vers fcythes, mais enfin ils devaient arriver les premiers, puifque vous les aviez ordonnés ; et il eft trifte de ne recevoir que la profe du neveu de l'abbé *Bazin*, quand on attend des couplets de tragédie. *Bazin minor* vous a adreffé fa petite drôlerie, par M. *Marin :* elle eft toute à l'honneur des dames, et même des petits garçons que les ennemis de l'abbé *Bazin* ont fi indignement accufés. Il eft jufte de prendre la défenfe de la plus jolie partie du genre-humain, que des pédans ont cruellement attaquée.

A l'égard de la défenfe juridique des *Sirven*, j'ai bien peur qu'elle ne foit pas admife. Le procureur général de Touloufe eft à Paris ; il réclame vivement les droits de fon corps, et ce droit eft celui de juger les *Sirven*, et probablement de les condamner. De plus, on me mande que les proteftans ont excité une émeute vers la Saintonge, qu'ils ont pourfuivi trois curés, qu'ils en ont tué un, qu'on a envoyé des troupes contre eux, qu'on a tué fix-vingts hommes. Je veux croire que tout cela eft fort exagéré ; mais il faut bien qu'il fe foit paffé quelque chofe de funefte ;

1767. et vous m'avouerez que ces circonſtances ne ſont pas favorables pour obtenir, contre les lois du royaume, une nouvelle attribution de juges en faveur d'une famille huguenotte. Pour comble de diſgrâce, le huguenot *la Beaumelle*, beau-frère du jeune huguenot *Lavaiſſe*, s'eſt rendu coupable d'une nouvelle horreur.

J'ai découvert enfin que c'était lui qui m'avait fait adreſſer quatre-vingt-quatorze lettres anonymes; le compte eſt net, et le fait eſt rare. J'en ai reçu enfin une quatre-vingt-quinzième qui m'a mis hors de doute. Il y a d'étranges pervers dans le monde.

L'ami *Damilaville* ira ſans doute chez vous, pour conſulter l'oracle. Il eſt fâché, auſſi-bien que moi, du procès de M. de *Beaumont*. C'eſt une choſe aſſez douloureuſe que M. de *Beaumont*, dans ce procès, paraiſſe, en quelque façon, comme délateur des proteſtans, après avoir été leur défenſeur; qu'il demande la confiſcation du bien d'un proteſtant, et qu'il réclame des lois rigoureuſes contre leſquelles il s'eſt élevé lui-même. Il eſt vrai qu'il redemande le bien des ancêtres de ſa femme; mais malheureuſement, les apparences ſont odieuſes; il a des ennemis, ces ennemis ſe déchaînent; tout cela fait au pauvre *Sirven* un tort irréparable.

Pour me conſoler, M. de *Chabanon* achève aujourd'hui ſa tragédie; mais M. de *la Harpe* n'eſt pas ſi avancé, il s'en faut beaucoup. Deux tragédies, à la fois, ſorties des cavernes du mont Jura, auraient été pour moi une choſe bien douce.

Je vous aſſure que j'ai beſoin d'être réconforté. Je ne peux plus rien faire par moi-même pour le

tripot ; j'ai befoin de jeunes gens qui prennent ma place pour vous plaire. 1767.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*, je me recommande aux bontés de M. de *Thibouville*. J'efpère que les fatrapes *Nalrifp* et *Elochivis* ne feront pas regardés à Fontainebleau comme des fatrapes de mauvais goût, quand ils protégeront des Scythes. Agréez, mon divin ange, les tendres fentimens de tout ce qui habite Ferney, et furtout mon culte de dulie. *V.*

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

A Ferney, 4 de juillet.

Vous favez, mon cher ami, que ce fut vous qui, dans le temps du triomphe de la famille *Calas* et de M. *Lavaiffe*, m'apprîtes que M. *Lavaiffe* était beau-frère de ce malheureux *la Beaumelle*. Monfieur fon père m'écrivit de Touloufe que, quelque temps après, mademoifelle fa fille, veuve d'un homme affez riche, avait en effet époufé *la Beaumelle*, malgré toutes fes repréfentations. Je fus affligé qu'une famille à laquelle je m'intéreffe, fût alliée à un homme fi coupable ; mais je n'en demeurai pas moins attaché à cette famille.

Vous n'ignorez pas que j'ai reçu dans ma retraite un nombre prodigieux de lettres anonymes ; j'en ai

1767. reçu quatre-vingt-quatorze de la même écriture, et je les ai toutes brûlées. Enfin, j'en ai reçu une quatre-vingt-quinzième, qui ne peut être écrite que par *la Beaumelle*, ou par son frère, ou par quelqu'un à qui ils l'auront dictée, puisque, dans cette lettre, il n'est question que de *la Beaumelle* même. J'ai pris le parti de l'envoyer au ministère. J'avais d'ailleurs dessein d'instruire le public littéraire de cette étrange manœuvre, et de faire connaître celui qui outrageait ma vieillesse avec tant d'acharnement, pour récompense des services rendus à la famille dans laquelle il est entré. J'ai même envoyé à M. *Lavaisse* le père cette déclaration que je devais rendre publique, et que j'ai supprimée, en attendant que je prenne une résolution plus convenable.

Dans ces circonstances, M. *Lavaisse de Vidou* m'a écrit le 25 de juin. Il ignore apparemment la conduite de son beau-frère : je le plains beaucoup. Je vous prie de lui faire part de mes sentimens, et de lui montrer cette lettre.

Je crains bien que nous n'ayons d'autre parti à prendre, au sujet des *Sirven*, que celui de la douleur et de la résignation. Ils sont innocens ; on n'en peut douter. On leur a ôté leur honneur et leurs biens, on les a condamnés à la mort comme parricides ; on leur doit justice. Mais, d'un côté, le malheureux procès de M. de *Beaumont*, de l'autre, la présence de monsieur le procureur général du Languedoc, qui soutiendra les droits de son parlement, enfin les bruits affreux qui courent sur les protestans des provinces méridionales, ne permettent pas de se flatter qu'on puisse s'adresser au conseil avec succès.

Les nouvelles horreurs de *la Beaumelle* sont encore un obstacle. Toutes ces fatalités réunies laissent peu d'espérance. Vous voyez les choses de plus près ; je m'en rapporte à vous. Je vous supplie de m'instruire de l'état des choses. 1767.

La multitude de lettres que j'ai à écrire aujourd'hui, et ma santé qui baisse tous les jours, me mettent hors d'état de répondre, aussi long que je le voudrais, à M. *Lavaisse de Vidou*. Le peu que je vous écris, mon cher ami, suffira pour le convaincre de mes sentimens et de l'état où je me trouve. Ayez donc la bonté, encore une fois, de lui faire lire cette lettre ; c'est tout ce que je puis vous dire, dans l'incertitude où je suis, et dans les souffrances de corps que j'éprouve.

Je vous embrasse tendrement, et j'attends mes consolations de votre amitié.

LETTRE CXXXI.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

Le 10 de juillet.

VOTRE vieux philosophe est bien fâché de n'avoir pu voir apparaître encore dans son hermitage le philosophe militaire de Dirac. Comptez, Monsieur, que je sens toute ma perte.

Je ne sais si la nouvelle que vous m'avez apprise d'une émeute des calvinistes, auprès de Sainte-Foi, a eu des suites. On m'a mandé qu'on avait démoli un temple auprès de la Rochelle, et qu'il y avait eu

1767. du monde tué ; mais je me défie de tous ces bruits, et je me flatte encore qu'il n'y a pas eu de ſang répandu : il ne faut croire le mal que quand on ne peut plus faire autrement. Notre petit pays eſt plus tranquille, malgré la prétendue guerre de Genève. Nous ſommes entourés des troupes les plus honnêtes et les plus paiſibles ; il n'y a rien eu de tragique que ſur le théâtre de Ferney, où nous leur avons donné les Scythes et Sémiramis ; de grands ſoupers ont été tous nos exploits militaires.

Le miniſtère a daigné jeter les yeux ſur notre pays de Gex. On y fait de très-beaux chemins ; on m'a même pris quatre-vingts arpens de terre, pour ces nouvelles routes ; mais je ſais ſacrifier mon intérêt particulier au bien public.

On a des copies très-imparfaites de la petite plaiſanterie de la Guerre de Genève : on a mis *Tiſſot*, au lieu d'un médecin nommé *Bonnet* qui aimait un peu à boire ; le mal eſt médiocre. Aimez toujours un peu le vieux ſolitaire. J'apprends, dans ce moment, qu'il y a beaucoup de monde décrété à Bordeaux, que le curé n'eſt pas mort, et qu'on eſt fort déchaîné contre les calviniſtes. *V.*

LETTRE CXXXII. 1767.

A M. DE BORDES, *à Lyon*.

10 de juillet.

MON cher confrère en académie, et mon frère en philosophie, mille grâces vous soient rendues de toutes les peines que vous daignez prendre (*). Je n'aime pas les *h* aspirées, cela fait mal à la poitrine; je suis pour l'euphonie. On disait autrefois *je hésite*, et à présent on dit *j'hésite ;* on est fou d'*Henri IV*, et non plus *de Henri IV ;* on achète du linge d'Hollande, et non plus *de Hollande*. Ce qu'on n'adoucira jamais, c'est la canaille de la littérature. Vous en voyez une belle preuve dans ce maraud de *la Beaumelle* qui m'a adressé la plupart de ses lettres anonymes par Lyon, où il faut qu'il ait quelque correspondant. La dernière était datée de Beaujeu, auprès de Lyon. Je crois que ni les ministres, ni monsieur le chancelier, ni la maison de *Noailles*, ni même la maison royale, ne seront contens de ce *la Beaumelle*. En vérité, ceci est plutôt un procès criminel qu'une querelle littéraire. Ce n'est pas le cas de garder le silence. On doit mépriser les critiques, mais il faut confondre les calomniateurs.

On doit encore plus vous aimer.

Voici une petite brochure, en réponse d'une grosse brochure. S'il y a quelque chose de plaisant,

(*) L'édition des Scythes, à Lyon.

1767. amusez-vous-en ; passez ce qui vous ennuiera. Faites-moi votre bibliothécaire, je vous enverrai tout ce que je pourrai faire venir des pays étrangers. Bientôt nous ne pourrons plus avoir de France que des almanachs, ou des fréronades, ou du *Journal chrétien*. Si je suis votre bibliothécaire, soyez, je vous prie, mon *Aristarque*.

Je recommande la Scythie à vos bontés.

LETTRE CXXXIII.

A M. DAMILAVILLE.

11 de juillet.

IL est trop certain, mon cher ami, que les protestans de Guienne sont accusés d'avoir voulu assassiner plusieurs curés, et qu'il y a près de deux cents personnes en prison à Bordeaux pour cette fatale aventure qui a retardé l'arrivée de M. le maréchal de *Richelieu* à Paris. C'est dans ces circonstances odieuses que l'infame *la Beaumelle* m'a fait écrire des lettres anonymes. J'ai été forcé d'envoyer aux ministres le mémoire ci-joint.

C'est du moins une consolation pour moi d'avoir à défendre la mémoire de *Louis XIV* et l'honneur de la famille royale, en prenant la juste défense de moi-même contre un scélérat audacieux, aussi ignorant qu'insensé. J'ai toujours été persuadé qu'il faut mépriser les critiques, mais que c'est un devoir de réfuter la calomnie. Au reste, j'ai mauvaise opinion de l'affaire des *Sirven*. Je doute toujours qu'on fasse

un passe-droit au parlement de Toulouse, en faveur des protestans, tandis qu'ils se rendent si coupables, ou du moins si suspects. Tout cela est fort triste : les philosophes ont besoin de constance. 1767.

Adieu, mon cher ami; je n'ai pas un moment à moi, je fais la guerre en mourant. Aimez-moi toujours, et fortifiez-moi contre les méchans.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de juillet.

Je reçois votre lettre angélique du 10 de juillet, mon tendre et respectable ami. Vous aurez bientôt ces malheureux Scythes; mais je crois qu'il faut mettre un intervalle entre les sauvages de l'Orient et les sauvages de l'Occident. Je persiste toujours à penser qu'il faut laisser le public dégorger les Illinois; je pense encore qu'une ou deux représentations suffiront avant Fontainebleau. Fesons-nous un peu désirer, et ne nous prodiguons pas.

Je suis, sans doute, plus affligé que le petit *Lavaisse*; mais comment voulez-vous que je fasse ? j'ai affaire à un *Déon* et à un *Vergy*, et je ne suis pas ambassadeur de France. Je suis persécuté, depuis long-temps, par mes chers rivaux, les gens de lettres; c'est un tissu de calomnies, si long et si odieux, qu'il faut bien enfin y mettre ordre. Il y a plus de douze ans que ce *la Beaumelle* me persécute et me fait le même honneur qu'à la maison royale. Il y a plus de sureté

1767. à s'attaquer à moi qu'aux princes. Si j'étais prince, je ne m'en foucierais guère; mais je fuis un pauvre homme de lettres, fans autre appui que celui de la vérité : il faut bien que je la faffe connaître, ou que je meure calomnié. Il ne s'agit pas ici de la Défenfe de mon oncle, qui eft une pure plaifanterie; il s'agit des plus horribles impoftures dont jamais on ait été noirci.

Je ferai affez hardi pour écrire à M. d'*Agueffeau*, puifque vous m'encouragez, mon cher ange; et je tâcherai de ne lui écrire que des chofes qui pourront lui plaire et le toucher.

La Harpe (Dieu merci) ne fait point deux tragédies, mais il a abandonné un fujet prefque impraticable pour un autre où il eft plus à fon aife. En un mot, mon atelier aura l'honneur de vous fervir.

Je vous avoue que je voudrais bien qu'on jouât Olimpie une ou deux fois, avant Fontainebleau; mais qu'on la jouât comme je l'ai faite : car il eft affez dur de fe voir mutiler. Il eft vrai que je ne le vois point, mais je l'entends dire, et je reçois la bleffure par les oreilles : vous favez que les oreilles d'un poëte font délicates. Toute notre petite troupe vous préfente fes hommages, ainfi qu'à madame d'*Argental*.

Je crois M. de *Thibouville* à la campagne. S'il vient à Paris, je vous fupplie de ne me pas oublier auprès de lui. Recevez toujours mon culte de dulie.

Je viens d'acheter un *Dictionnaire hiftorique portatif*, par une fociété de gens de lettres, en quatre gros volumes in-8°, fous le titre d'Amfterdam, qu'on dit imprimé à Paris. Je tombe fur l'article *Tençin*; madame

votre tante y eſt indignement outragée. On y dit que *la Frenaye, conſeiller au grand conſeil, fut tué chez elle.* 1767.
Quels hiſtoriens ! quels *Tite-live !* Dites-moi, après cela, ſi je dois ſouffrir un *la Beaumelle*. Vous devriez bien demander à *Marin* où s'eſt faite cette infame édition, et qui en ſont les auteurs ? *V.*

LETTRE CXXXV.

A M. LE KAIN.

17 de juillet.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 8 de juillet. J'attends tous les jours l'édition des Scythes, faite à Lyon, pour vous l'envoyer ; c'eſt la ſeule à laquelle on doive ſe tenir. Elle eſt faite entièrement ſelon les vues de M. d'*Argental ;* on a fait tout ce qu'on a pu pour profiter de ſes obſervations judicieuſes. Il eſt vrai que le rôle que vous voulez bien jouer dans cette pièce ne convient pas tout-à-fait à vos grands talens, et n'a pas ce ſublime et cette terreur que vous ſavez ſi bien mettre ſur la ſcène. *Athamare* eſt un très-jeune homme amoureux, vif, pétulant dans ſa tendreſſe, un jeune petit cheval échappé, et puis c'eſt tout. Il eſt fait pour un petit blondin nouvellement entré au ſervice ; mais vous ſavez vous plier à toute ſorte de caractères.

Si vous jouez le Droit du ſeigneur, comme je l'eſpère, je donne le rôle d'*Acante* à mademoiſelle *Doligny*, celui de *Colette* à mademoiſelle *Luzy*, celui du fermier *Mathurin* à M. *Montſoulon ;* ce ſont les diſpoſitions que M. d'*Argental* a faites lui-même.

1767. A l'égard d'Olimpie, je suis persuadé que cette pièce, remise au théâtre, vous vaudra quelque argent; mais il est absolument nécessaire de la jouer comme je l'ai faite, et non pas comme mademoiselle *Clairon* l'a défigurée. Elle a cru devoir sacrifier la pièce à son rôle, supprimer et changer des vers dont la suppression ou le changement ne forment aucun sens. On a surtout dépouillé le cinquième acte de ce qui en fesait toute la terreur et l'intérêt. Une actrice assez bonne, qui a joué Olimpie à Genève, ayant restitué tous les endroits supprimés ou altérés par mademoiselle *Clairon*, a eu un succès si prodigieux que la pièce a été jouée six jours de suite.

Si vous jouez l'Orphelin de la Chine, je vous prie très-instamment de la donner aussi telle qu'elle est imprimée dans l'édition des *Cramer*. Vous devez avoir cette édition; et, si vous ne l'avez pas, elle est chez M. d'*Argental*.

Voici encore un petit mot pour l'Ecossaise, que je vous prie de donner à l'assemblée. Nous allons ce soir jouer l'Orphelin de la Chine. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* travaillent pour vous de toutes leurs forces. J'aurai du moins le plaisir de voir mes amis soutenir le théâtre auquel mon grand âge, mes maladies, et peut-être encore plus mes ennemis me forcent de renoncer. Je vous embrasse de tout mon cœur. *V.*

LETTRE

LETTRE CXXXVI.

1767.

A M. DE PARCIEUX,

Sur son projet d'amener la rivière d'Yvette à Paris.

A Ferney, le 17 de juillet.

Vous avez dû, Monsieur, recevoir des éloges et des remercîmens de tous les hommes en place : vous n'en recevez aujourd'hui que d'un homme bien inutile, mais bien sensible à votre mérite et à vos grandes vues patriotiques. Si ma vieillesse et mes maladies m'ont fait renoncer à Paris, mon cœur est toujours votre citoyen. Je ne boirai plus des eaux de la Seine, ni d'Arcueil, ni de l'Yvette, ni même de l'Hippocrène, mais je m'intéresserai toujours au grand monument que vous voulez élever. Il est digne des anciens Romains, et malheureusement nous ne sommes pas Romains. Je ne suis point étonné que votre projet soit encouragé par M. de *Sartine*. Il pense comme *Agrippa ;* mais l'hôtel de ville de Paris n'est pas le capitole. On ne plaint point son argent pour avoir un opéra comique, et on le plaindra pour avoir des aqueducs dignes d'*Auguste*. Je désire passionnément de me tromper. Je voudrais voir la fontaine d'Yvette former un large bassin autour de la statue de *Louis XV ;* je voudrais que toutes les maisons de Paris eussent de l'eau, comme celles de Londres. Nous venons les derniers en tout. Les Anglais nous ont précédés et instruits en mathématiques, les Italiens en architecture, en peinture,

1767. en ſculpture, en poëſie, en muſique; et j'en ſuis fâché.

J'ai l'honneur d'être, avec l'eſtime infinie que vous méritez, et avec la reconnaiſſance d'un citoyen, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

22 de juillet.

Ah! mon reſpectable ami, mon cher ange, qu'il y a une différence immenſe entre les ſentimens des ſociétés de Paris et le reſte de l'Europe! Il y a bien des eſpèces d'hommes différentes; et quiconque a le malheur d'être un homme public, eſt obligé de répondre à tous.

Vous me mandez, dans votre lettre du 15 de juillet, que *la Beaumelle* eſt oublié, tandis qu'il y a ſept éditions de ſes calomnies dans les pays étrangers, et que tous les ſots, dont le monde eſt plein, prennent ſes impoſtures pour des vérités. Il eſt triſte en effet que *la Beaumelle* ſoit le beau-frère de *Lavaiſſe*; ſa ſœur a fait cet indigne mariage malgré ſon père. Mais dois-je me laiſſer déshonorer par un ſcélérat dans toute l'Europe, parce que ce malheureux eſt le beau-frère d'un homme à qui j'ai rendu ſervice? n'eſt-ce pas au contraire à *Lavaiſſe* de forcer ce malheureux à rentrer dans ſon devoir, s'il eſt poſſible. *La Beaumelle* a fait commencer ſecrétement une nouvelle édition de ſes infamies dans Avignon. Le commandant

du pays de Foix eſt chargé, par M. le comte de *Saint-Florentin*, de le menacer des plus grands châtimens ; mais cela ne le contiendra point ; c'eſt un homme de la trempe des *Déon* et des *Vergy* ; il niera tout, et il en ſera quitte pour déſavouer l'édition. Je n'ai de reſſource que dans une juſtification néceſſaire. Je n'envoie mon mémoire qu'aux perſonnes principales de l'Europe, dont les noms ſont intéreſſés dans les calomnies que *la Beaumelle* a prodiguées : je remplis un devoir indiſpenſable. 1767.

A l'égard des Scythes, je ſuis indigné de la lenteur du libraire de Lyon. Il me mande qu'enfin l'édition ſera prête cette ſemaine ; mais il m'a tant trompé que je ne peux plus me fier à lui. Un libraire d'une autre ville veut en faire encore une nouvelle édition. On n'imprime pas, mais on joue les Illinois. Nous avons joué ici l'Orphelin de la Chine ; mais, Dieu merci, nous ne l'avons pas donné tel qu'on me fait l'affront de le repréſenter à Paris. Je ne ſais ſi de *Belloi* a raiſon de ſe plaindre ; mais, pour moi, je me plains très-fort d'être défiguré ſur le théâtre, et par *Ducheſne*. Je me flatte que vos bontés pour moi ne ſe démentiront pas. Vous m'avouerez qu'il eſt déſagréable que les comédiens, qui m'ont quelques obligations, prennent la licence de jouer mes pièces autrement que je ne les ai faites. Quel eſt le peintre qui ſouffrirait qu'on mutilât ſes tableaux ?

Ayez ſoin de votre ſanté, mon cher ange ; portez-vous mieux que moi, et je ſerai conſolé d'avoir une ſanté déteſtable.

1767.

LETTRE CXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

22 de juillet.

Je ne puis que vous répéter, mon cher ami, que je ſuis très-fâché que *Lavaiſſe* ſoit le beau frère de *la Beaumelle*, mais que ce n'eſt pas une raiſon pour que je me laiſſe accabler par les calomnies de ce malheureux. Mon mémoire préſenté aux miniſtres a eu déjà une partie de l'effet que je déſirais. Le commandant du pays de Foix a envoyé chercher *la Beaumelle*, et l'a menacé des plus grands châtimens; mais cela ne détruit pas l'effet de la calomnie. Le devoir des miniſtres eſt de la punir, le mien eſt de la confondre. Je ne ſais ni pardonner aux pervers, ni abandonner les malheureux. J'enverrai de l'argent à *Sirven;* il n'a qu'à parler.

M. *Marin* a dû vous faire tenir un paquet; c'eſt la ſeule voie dont je puiſſe me ſervir. J'ai écrit à M. d'*Agueſſeau*.

On m'aſſure que la ſorbonne lâchera toujours ſon décret contre *Béliſaire*. Il eſt difficile de comprendre comment un corps entier s'obſtine à ſe rendre ridicule. *Béliſaire* eſt traduit dans preſque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Ruſſie m'écrit de Caſan en Aſie qu'on y imprime actuellement la traduction ruſſe.

Je ſuis aſſailli, mon cher ami, à droite et à gauche. Je vous embraſſe en courant, mais très-tendrement.

LETTRE CXXXIX.

1767.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de juillet.

Je me flatte, Monſeigneur, que c'eſt par votre ordre que M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a fait de juſtes menaces à *la Beaumelle;* mais ces menaces ne l'empêchent pas de faire ſecrétement réimprimer dans Avignon les calomnies affreuſes qu'il a vomies contre la maiſon royale et contre tout ce que nous avons de plus reſpectable en France. Après le crime de *Damiens*, je n'en connais guère de plus grand que celui d'accuſer *Louis XIV* d'avoir été un empoiſonneur, et de vomir des impoſtures non moins exécrables contre tous les princes. J'ignore ſi vous êtes actuellement à Paris ou à Bordeaux; mais, en quelque endroit que vous ſoyez, vos bontés me ſont bien chères, et j'eſpère qu'elles feront toujours la plus grande douceur de ma retraite. Je compte ſur votre protection pour les Scythes à Fontainebleau; j'aurai l'honneur de vous envoyer la nouvelle édition qu'on fait à Lyon. Je vous demanderai qu'il ne ſoit pas permis aux comédiens de mutiler mes pièces. Vous ſavez qu'il y a des gens qui croient en ſavoir beaucoup plus que moi, et qui ſubſtituent leurs vers aux miens. Je ne fais pas grand cas de mes vers, mais enfin j'aime mieux mes enfans tortus et boſſus que les beaux bâtards que l'on me donne.

Je ne ſais pas encore quelles ſont vos réſolutions ſur *Galien*. Il y a long-temps que je ne l'ai vu; il eſt

1767. presque toujours à Genève. Si j'avais cru que vous le destinassiez à être votre secrétaire, je l'aurais engagé à former sa main ; mais, comme vous ne m'avez jamais répondu sur cet article, et que je n'ai point d'autorité sur lui, je me suis borné à le traiter comme un homme qui vous appartient, sans prendre sur moi de lui rien prescrire. Je souhaite toujours qu'il se rende digne de vos bontés.

Je n'ai que des nouvelles fort vagues touchant le curé de Sainte-Foi et les protestans qui sont en prison. Cette affaire m'intéresse, parce qu'elle peut beaucoup nuire à celle des *Sirven*, qui se jugera à Compiegne.

Je vous supplie de conserver vos bontés au plus ancien serviteur que vous ayez, et au plus respectueusement attaché. *V.*

LETTRE CXL.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Le 24 de juillet.

MES chers patrons d'Ornoi, je suis toujours prêt à aller trouver le duc de *Virtemberg*, et je ne pars point. Mauvaise santé, travaux nécessaires, affaires qui m'ont traversé, tout s'est opposé jusqu'à présent à mon voyage.

Il est vrai que madame *Denis* a donné de belles fêtes, mais je suis trop vieux et trop malade pour en faire les honneurs. Je crois que l'affaire des *Sirven* sera jugée à Compiegne, à la fin du mois, et nous

eſpérons qu'elle le ſera favorablement. Ce ſera une ſeconde tête de l'hydre du fanatiſme abattue. 1767.

Je profite de l'adreſſe que vous m'avez donnée pour vous envoyer un petit mémoire qui regarde un peu votre pays de Languedoc. Il a déjà eu ſon effet. M. de *Gudane*, commandant au pays de Foix, a menacé le ſieur *la Beaumelle* de le mettre pour le reſte de ſa vie dans un cachot, s'il continuait à vomir ſes calomnies.

Je ne ſais point encore de nouvelles du procès de M. de *Beaumont*. Son affaire eſt bien épineuſe, et il eſt triſte qu'il réclame en ſa faveur la ſévérité des mêmes lois contre leſquelles il a paru s'élever, avec l'applaudiſſement du public, dans le procès des *Calas* et des *Sirven*.

Meſſieurs de *Chabanon* et de *la Harpe* ſont toujours à Ferney; cela vous vaudra deux tragédies nouvelles pour votre hiver. Pour moi, je ſuis hors de combat, mais j'encourage les combattans.

Aimez-moi toujours un peu, et ſoyez sûrs de ma tendre amitié.

LETTRE CXLI.

A M. TABAREAU,

DIRECTEUR GENERAL DES POSTES, *à Lyon.*

27 de juillet.

IL a été avéré, mon cher Monſieur, que c'eſt *la Beaumelle* qui me fit écrire la lettre anonyme dont je me plaignis il y a trois mois. M. le comte de *Saint-Florentin* l'a fait avertir qu'on le remettrait dans un cu de baſſe-foſſe, s'il continuait ce manége. Il eſt

1767. bien trifte pour moi que cette aventure m'ait privé du bonheur de m'approcher de vous.

Voici le troifième chant de la très-ridicule Guerre de Genève ; je crois qu'on m'a volé le fecond. Un miférable capucin, très-digne, s'étant échappé de fon couvent en Savoie, et s'étant réfugié chez moi, m'a volé, au bout de deux ans, des manufcrits, de l'argent et des bijoux. Son nom eft *Baftian ;* il s'appelait chez moi *Ricard.* Il porte encore un habit rouge que je lui ai donné. Il eft à Lyon depuis quelques jours ; c'eft lui probablement qui a fait courir ce fecond chant. Il faut l'abandonner à la vengeance de S[t] *François* d'Affife.

Savez-vous que le roi d'Efpagne a mandé au roi de France que les jéfuites avaient fait un complot contre la famille royale ? Voilà d'étranges gens, et la religion eft une belle chofe ! On m'a mandé, des frontières d'Efpagne, il y a long-temps, que les jéfuites n'étaient pas les feuls moines coupables. Ils ont été, jufqu'à préfent, les feuls punis ; efpérons en la juftice de DIEU fur toute cette abominable racaille.

Ne pourriez-vous point, Monfieur, vous faire informer fecrétement s'il n'y a point quelque négociant proteftant à Beaujeu, ou même quelque prédicant fecret ? s'il y en a un à Lyon, comment s'appelle-t-il ? comment pourrais-je parvenir à avoir une lifte des négocians languedociens proteftans qui font à Lyon ? à qui pourrais-je m'adreffer ?

Le prétendu *Pierre III* commence à faire du bruit dans le monde ; mais il n'en fera pas long-temps ; il reffemblera aux ouvrages nouveaux. On rapporte lundi l'affaire des *Sirven. V.*

LETTRE CXLII.

1767.

A M. L'ABBÉ COGÉ, *à Paris.*

27 de juillet.

Vous êtes bien à plaindre, Monſieur, de vous acharner à calomnier des citoyens et des académiciens que vous ne pouvez connaître.

Vous m'imputez, dans votre critique de *Béliſaire*, à la gloire duquel vous travaillez, vous m'imputez, dis-je, un poëme ſur la *Religion naturelle.* Je n'ai jamais fait de poëme ſous ce titre. J'en ai fait un, il y a environ trente ans, ſur la Loi naturelle, ce qui eſt très-différent.

Vous m'imputez un Dictionnaire philoſophique, ouvrage d'une ſociété de gens de lettres, imprimé, ſous ce titre, pour la ſixième fois, à Amſterdam, qui eſt une collection de plus de vingt auteurs, et auquel je n'ai pas la plus légère part.

Page 96, vous oſez profaner le nom ſacré du roi, en diſant que ſa Majeſté en a marqué la plus vive indignation à M. le préſident *Hénault* et à M. *Caperonier.* J'ai en main la lettre de M. le préſident *Hénault*, qui m'aſſure que ce bruit odieux eſt faux. Quant à M. *Caperonier*, j'atteſte ſa véracité ſur votre impoſture. Vous avez voulu outrager et perdre un vieillard de ſoixante et quatorze ans, qui ne fait que du bien dans ſa retraite; il ne vous reſte qu'à vous repentir. *Voltaire.*

1767.

LETTRE CXLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

29 de juillet.

MON divin ange, vos Scythes de Lyon ſont prêts; j'y ai fait tout ce que j'ai pu. Je penſe que les Illinois ayant voulu imiter les Scythes dans le cinquième acte, il ſera bon de ne les jouer qu'une ſeule fois avant Fontainebleau, deux fois tout au plus.

Vous avez peut-être vu la nouvelle édition du *Cogé*, régent au collége Mazarin, contre *Béliſaire*. Pourquoi me fourre-t-il là ? pourquoi une ſi étrange calomnie ? eſt-il permis de proſtituer ainſi le nom du roi ? Et cela s'imprime avec permiſſion! et on me dit: Mépriſez ces ſottiſes; laiſſez-vous calomnier; laiſſez-nous-en rire. Quant à *la Beaumelle*, qui eſt de la clique des *Frérons*, les avoyers de Berne, plus eſſentiellement outragés que moi dans les ouvrages de ce miſérable, viennent de s'en plaindre à M. de *Choiſeul*. Si j'étais ſouverain à Berne, je ne me plaindrais pas.

Mon cher ange, mettez-moi aux pieds de mes deux protecteurs, et ſoyez le troiſième. *V.*

LETTRE CXLIV.

1767.

A M. DAMILAVILLE.

1 d'auguste.

Mes associés, Monsieur, vous ont envoyé ce que vous demandez et ce qui vous était dû. Si rien ne vous est parvenu, il ne faut s'en prendre qu'à l'interruption du commerce ; car il est plus difficile, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, d'envoyer des ballots de ce pays-ci que d'en recevoir. Les bijouteries sont surtout prohibées.

J'ai vu votre ami à la campagne ; il traîne une vie assez languissante. Je lui ai parlé du sieur *la Beaumelle*, en conformité de votre lettre du 25 de juillet ; il m'a dit que ce malheureux étant sur le point de faire réimprimer ses calomnies contre tout ce que nous avons de plus respectable, on s'était trouvé dans la nécessité de présenter l'antidote contre le poison ; que cela ne se pouvait faire décemment que par un mémoire historique, lequel n'a été adressé qu'aux personnes intéressées, aux ministres et aux gens de lettres. S'il avait été possible que le jeune M. *Lavaisse* eût mis un frein à la démence horrible de son beau-frère, et si le repentir avait pu entrer dans l'ame d'un homme aussi méchant et aussi fou, on aurait pris d'autres mesures.

L'aventure de Sainte-Foi est très-vraie, et on informe criminellement depuis un mois. L'évêque d'Agen a jeté un monitoire ; il y a beaucoup de protestans en prison. On ne sait pas un mot de tout cela

à Paris. Il y aurait cinq cents hommes de pendus en
1767. province, que Paris n'en ſaurait pas un ſeul mot; mais le miniſtère en eſt très-inſtruit.

Votre ami vous eſt toujours bien tendrement attaché. Toute ma famille vous préſente ſes obéiſſances.

Eſt-il vrai que mon ancien compatriote *Jean-Jacques Rouſſeau* eſt établi en Auvergne ?

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec les ſentimens les plus inviolables, votre, &c.

BOURSIER.

LETTRE CXLV.

AU MEME.

5 d'auguſte.

MON cher ami, *Lacombe* me mande qu'il imprime le mémoire que je n'avais préſenté qu'au vice-chancelier, aux miniſtres et à mes amis. Je compte même en mettre un beaucoup plus grand et plus inſtructif à la tête de la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. Cette nouvelle édition, conſacrée principalement aux belles-lettres et aux beaux arts, eſt augmentée d'un grand tiers. Je n'ai rien oublié de ce qui peut ſervir à l'honneur de ma patrie et à celui de la vérité. J'eſpère que cet ouvrage, auſſi philoſophique qu'hiſtorique, aura l'approbation des honnêtes gens. Mais ſi M. *Lavaiſſe* veut que ce monument, que je tâche d'élever à la gloire de la France, ne ſoit point imprimé avec la réfutation des calomnies de *la Beaumelle*, il

ne tient qu'à lui d'engager le libraire à en ſuſpendre la publication, juſqu'à ce que celui-qui a outragé ſi long-temps et ſi indignement la vérité et moi, reconnaiſſe ſa faute et s'en repente. Je ne peux qu'à ce prix abandonner ma cauſe ; il ſerait trop lâche de ſe taire, quand l'impoſture eſt ſi publique. 1767.

Je ſuis très-affligé que le coupable ſoit le beau-frère de M. *Lavaiſſe*, mais je le fais juge lui-même entre ſon beau-frère et moi. Je vous prie de lui envoyer cette lettre, et de lui témoigner toute ma douleur.

Je vous embraſſe bien tendrement. *V.*

LETTRE CXLVI.

A M. MARMONTEL.

7 d'auguſte.

MON CHER CONFRERE,

Vous ſavez, ſans doute, que ce malheureux *Cogé* a fait une ſeconde édition de ſon libelle contre vous, et qu'il y a mis une nouvelle doſe de poiſon. Ne croyez pas que ce ſoit la rage du fanatiſme qui arme ces coquins-là ; ce n'eſt que la rage de nuire, et la folle eſpérance de ſe faire une réputation en attaquant ceux qui en ont. La démence de ce malheureux a été portée au point qu'il a oſé compromettre le nom du roi dans une de ſes notes, page 96. Il dit, dans cette note, *que vous répandez le déiſme, que vous habillez Béliſaire des haillons des déiſtes ; que les jeunes empoiſonneurs et blaſphémateurs de Picardie, condamnés au feu,*

1767. *l'année dernière, ont avoué que c'était de pareilles lectures qui les avaient portés aux horreurs dont ils étaient coupables; que le jour que MM. le préſident Hénault, Caperonier et le Beau eurent l'honneur de préſenter au roi les deux derniers volumes de l'académie des belles-lettres, ſa Majeſté témoigna la plus grande indignation contre M. de V., &c.*

Vous ſavez, mon cher confrère, que j'ai les lettres de M. le préſident *Hénault* et de M. *Caperonier*, qui donnent un démenti formel à ce maraud. Il a oſé proſtituer le nom du roi, pour calomnier les membres d'une académie qui eſt ſous la protection immédiate de ſa Majeſté.

De quelque crédit que le fanatiſme ſe vante aujourd'hui, je doute qu'il puiſſe ſe ſoutenir contre la vérité qui l'écraſe, et contre l'opprobre dont il ſe couvre lui-même.

Vous ſavez que *Cogé*, ſecrétaire de *Riballier*, vous prodigue, dans ſa nouvelle édition, le titre de *ſéditieux;* mais vous devez ſavoir auſſi que votre *ſéditieux Béliſaire* vient d'être traduit en ruſſe, ſous les yeux de l'impératrice de Ruſſie. C'eſt elle-même qui me fait l'honneur de me le mander. Il eſt auſſi traduit en anglais et en ſuédois; cela eſt triſte pour maître *Riballier*.

On s'eſt trop réjoui de la deſtruction des jéſuites. Je ſavais bien que les janſéniſtes prendraient la place vacante. On nous a délivrés des renards, et on nous a livrés aux loups. Si j'étais à Paris, mon avis ſerait que l'académie demandât juſtice au roi. Elle mettrait à ſes pieds, d'un côté, les éloges donnés à votre *Béliſaire* par l'Europe entière, et de l'autre, les impoſtures de deux cuiſtres de collége. Je voudrais qu'un

corps soutînt ses membres, quand ses membres lui font honneur. 1767.

Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous estime et je vous aime.

P. S. On écrit de Vienne que, leurs Majestés impériales ayant lu *Bélisaire*, et l'ayant honoré de leur approbation, ce livre s'imprime actuellement dans cette capitale, quoiqu'on y sache très-bien ce qui se passe à Paris.

LETTRE CXLVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

7 d'auguste.

MON cher ange, je vous crois actuellement à Paris, et j'ai bien des choses à vous dire sur le tripot. En premier lieu, les exemplaires de l'édition de Lyon sont encore en chemin de Lyon à Ferney; et, grâce à l'interruption du commerce, ils y seront encore long-temps. Sur votre premier ordre, j'écrirai au libraire de Lyon de faire partir les exemplaires au moins à l'adresse de M. le duc de *Praslin*.

Secondement, il faut que vous sachiez que *le Kain* m'écrit que M. le duc de *Duras* a perdu une petite distribution de rôles que j'avais envoyée, et qu'il en faut une seconde; mais, dans cette seconde, il me semble qu'on enfle un peu la liste des pièces destinées à mademoiselle *Durancy*. On demande pour elle *Alzire*, *Electre*, *Aurélie*, *Aménaïde*, *Idamé*. *Zulime*,

Obéide. Je ferai fur le champ ce que vous aurez
1767. ordonné. Vous favez qu'il y a des conteftations entre mademoifelle *Durancy* et mademoifelle *Dubois*.

Après le tripot de la comédie, vient celui de la typographie. Il me paraît que c'était à *Lavaiffe* à mettre un frein aux horreurs dont fon beau-frère eft coupable, et que, s'il n'a pu en venir à bout, c'eft une preuve que ce beau-frère eft un monftre incorrigible. Vous ne favez pas, mon cher ange, combien le refte de l'Europe eft différent de Paris, et avec quelle avidité de telles calomnies font recherchées ; elles font répétées par mille échos. Vous pouvez, ainfi que M. le duc de *Praflin*, méprifer les *Déon* et les *Vergy;* M. le prince de *Condé* peut dédaigner un miférable qui traite fon père d'affaffin ; mais les gens de lettres ne font pas dans une fituation à négliger de pareilles atteintes. Il eft affurément bien néceffaire de réprimer cet excès parvenu à fon comble. La vie d'un homme de lettres eft un combat perpétuel.

Les janféniftes, d'un autre côté, font devenus plus perfécuteurs et plus infolens que les jéfuites. On nous a défaits des renards, mais on nous laiffe en proie aux loups. Ce font des janféniftes qui ont fait ce malheureux *Dictionnaire hiftorique* où feu madame de *Tençin* eft fi mal traitée.

Je reviens à la comédie. Vous allez avoir une nouvelle pièce dont *le Kain* ne me parle pas. Je fuis bien aife qu'il y ait quelques nouveautés qui faffent entièrement oublier les Illinois. Les nouveautés de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe* ne feront pas de fitôt prêtes. Tant mieux ; plus ils travailleront, plus ils réuffiront. M. de *Chabanon* vous eft toujours très-

attaché,

attaché, maman auſſi, et moi auſſi qui vous adore. Madame d'*Argental* me boude, mais mettez-moi à ſes pieds. *V*. 1767.

LETTRE CXLVIII.

A M. LACOMBE, *libraire à Paris.*

A Ferney, le 7 d'auguſte.

Il ſerait, ſans doute, bien flatteur pour moi qu'un homme de lettres tel que vous, Monſieur, qui a bien voulu ſe donner à la typographie, entreprît la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, que j'ai conſacré principalement à la gloire des belles-lettres et des beaux arts. J'ai augmenté le catalogue raiſonné des gens de lettres d'un grand tiers, et j'ai tâché de détruire plus d'un préjugé et plus d'une fable, qui déshonoraient un peu l'hiſtoire littéraire de ce beau ſiècle. J'en ai uſé ainſi dans la liſte des ſouverains contemporains, des princes du ſang, des généraux et des miniſtres. D'anciens recueils que j'avais faits pour mon uſage, m'ont beaucoup ſervi. J'ai reçu de toutes parts, depuis dix années, des inſtructions que je fais entrer dans le corps de l'ouvrage : j'oſe enfin le regarder comme un monument élevé à l'honneur de la France.

Il eſt très-triſte pour moi que cette édition ne ſe faſſe pas en France; mais vous ſavez que je ſuis plus près de Genève et de Lauſane que de Paris. L'édition eſt commencée. Ma méthode, dont je n'ai jamais pu me départir, eſt de faire imprimer ſous mes yeux, et de corriger à chaque feuille ce que je trouve de

1767. défectueux dans le ſtyle. J'en uſe ainſi en vers et en proſe. On voit mieux ſes fautes quand elles ſont imprimées.

Au reſte, cette édition eſt principalement deſtinée aux pays étrangers. Vous ne ſauriez croire quels progrès a fait notre langue, depuis dix ans, dans le Nord : on y recherche nos livres avec plus d'avidité qu'en France. Nos gens de lettres inſtruiſent vingt nations, tandis qu'ils ſont perſécutés à Paris, même par ceux qui oſent ſe dire leurs confrères.

Quant au mémoire qui regarde les calomnies abſurdes du ſieur *la Beaumelle*, il était encore plus néceſſaire pour les étrangers que pour les Français. On ſait bien à Paris que *Louis XIV* n'a point empoiſonné le marquis de *Louvois ;* que le dauphin, père du roi, ne s'eſt point entendu avec les ennemis de l'Etat pour faire prendre Lille ; que monſieur le Duc, père de M. le prince de *Condé* d'aujourd'hui, n'a point fait aſſaſſiner M. *Vergier :* mais à Vienne, à Bade, à Berlin, à Stockholm, à Pétersbourg, on peut aiſément ſe laiſſer ſéduire par le ton audacieux dont *la Beaumelle* débite ces abominables impoſtures. Ces menſonges imprimés ſont d'autant plus dangereux, qu'ils ſe trouvent auſſi à la ſuite des lettres de madame de *Maintenon*, qui ſont, pour la plupart, authentiques. Le faux prend la couleur de la vérité à laquelle il eſt mêlé. La calomnie ſe perpétue dans l'Europe, ſi on ne prend ſoin de la détruire. Il eſt de mon devoir de venger l'honneur de tant de perſonnes de tout rang outragées, ſurtout dans des notes infames dont ce malheureux a défiguré mon propre ouvrage. J'étais hiſtoriographe de France, lorſque je

commençai le Siècle de *Louis XIV* : je dois finir ce que j'ai commencé ; je dois laver ce monument de la fange dont on l'a souillé ; enfin, je dois me presser, ayant peu de temps à vivre. 1767.

N. B. Vous saurez, Monsieur, en qualité d'homme d'esprit et de goût, qu'il y a dans le monde un nommé M. *Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*, lequel a fait un petit ouvrage intitulé l'Ingénu, lequel est fort couru des hommes, des femmes, des filles, et même des prêtres. Ce M. *Laurent* m'est venu voir : il m'a dit, avant de repartir pour la Hollande, que, si vous pouviez imprimer ce petit ouvrage, il vous l'enverrait de Lyon à Paris, par la poste. M. *Marin* m'a mandé qu'il avait lu, par hasard, cet ouvrage, et qu'on donnerait une permission tacite sans aucune difficulté.

LETTRE CXLIX.

A M. GUYOT, *avocat.*

A Ferney, 7 d'auguste.

Il est très-certain, Monsieur, que la France manque d'un bon vocabulaire ; l'Espagne et l'Italie en ont : tous les mots y sont marqués avec leurs étymologies, leurs significations propres et figurées, avec des exemples tirés des meilleurs auteurs, dans les différens styles. Il faut remarquer surtout qu'en espagnol et en italien, on écrit comme on parle. Tout cela est à désirer dans nos dictionnaires. Notre écriture est perpétuellement en contradiction avec notre prononciation. Il n'y a point de raison pour

1767. laquelle je *croyois*, j'*octroyois*, doivent s'écrire ainſi, quand on prononce, je *croyais*, j'*octroyais*. Le ſecond *oi* ne doit pas être plus privilégié que le premier. Du temps de *Corneille*, on prononçait encore je *connois*, et même on retranchait l'*s*. Vous voyez dans Héraclius :

> Qu'il entre; à quel deſſein vient-il parler à moi,
> Lui que je ne vois point, qu'à peine je *connoi?*

On ne ſouffrirait point aujourd'hui une pareille rime, puiſque l'on prononce je *connais*.

Notre langue eſt très-irrégulière. Les langages, à mon gré, ſont comme les gouvernemens ; les plus parfaits ſont ceux où il y a moins d'arbitraire. Il eſt bien ridicule que d'*auguſtus* on ait fait *aoust*, de *pavonem*, *paon*, de *Cadomum*, *Caën*, de *guſtus*, *goût*. Les lettres retranchées dans la prononciation prouvent que nous parlions très-durement; ces mêmes lettres, que l'on écrit encore, ſont nos anciens habits de ſauvages.

Que de termes éloignés de leur origine ! *Pédant*, qui ſignifiait inſtructeur de la jeuneſſe, eſt devenu une injure ; de *fatuus*, qui ſignifiait prophète, on a fait un fat; *idiot*, qui ſignifiait ſolitaire, ne ſignifie plus qu'un ſot.

Nous avons des architraves et point de *trave*, des archivoltes et point de *volte*, en architecture; des ſoucoupes, après avoir banni les *coupes ;* on eſt impotent et on n'eſt point *potent ;* il y a des gens implacables et pas un de *placable*. On ne finirait pas ſi on voulait expoſer tous nos beſoins ; cependant notre langue ſe parle à Vienne, à Berlin, à

Stockholm, à Copenhague, à Moſcou; elle eſt la langue de l'Europe; mais c'eſt grâce à nos bons livres et non à la régularité de notre idiome. Nos excellens artiſtes ont fait prendre notre pierre pour de l'albâtre. 1767.

J'attends, Monſieur, votre *Vocabulaire* pour fixer mes idées, et je vous remercie, par avance, de votre politeſſe et de vos inſtructions.

LETTRE CL.

A M. DAMILAVILLE.

8 d'auguſte.

JE vous ai obligation, mon cher ami, de m'avoir fait connaître juſqu'où un *Cogé* pouvait porter l'inſolence. M. *Caperonier* vient de m'écrire une lettre dans laquelle il donne un démenti formel à ce maraud. Il eſt bon de répandre, parmi les ſages et les gens de bien, la turpitude des méchans. Cette turpitude eſt bien puniſſable. Il n'eſt pas permis de prendre le nom de DIEU en vain. Je vous l'avais bien dit qu'il fallait paſſer ſa vie à combattre. Un homme de lettres, pour peu qu'il ait de réputation, eſt un *Hercule* qui combat des hydres. Prêtez-moi votre maſſue : j'ai plus de courage que de force. Si j'avais de la ſanté, tous ces drôles-là verraient beau jeu.

M. le prince de *Gallitzin* me mande que le livre intitulé *L'ordre eſſentiel et naturel des ſociétés politiques*, (*) eſt fort au-deſſus de *Monteſquieu*. N'eſt-ce pas le livre

(*) Par M. de *la Rivierre*.

1767. que vous m'avez dit ne rien valoir du tout? Le titre m'en déplaît fort. Il y a long-temps qu'on ne m'a envoyé de bons livres de Paris.

J'ai fait chercher l'Ingénu dont vous me parlez; on ne le connaît point. Il est très-triste qu'on m'impute tous les jours non-seulement des ouvrages que je n'ai point faits, mais aussi des écrits qui n'existent point. Je sais que bien des gens parlent de l'Ingénu, et tout ce que je puis répondre très-ingénument, c'est que je ne l'ai point vu encore. Je vous embrasse bien tendrement.

J'ai lu le plaidoyer de *Loyseau* contre Berne, par-devant l'Europe. Le cas est singulier. Ce *Loyseau* veut se faire de la réputation, à quelque prix que ce soit; mais je crois qu'on s'intéressera fort peu à cette affaire dans Paris.

LETTRE CLI.

A M. LE MARQUIS DE MIRANDA,

CAMERIER MAJOR DU ROI D'ESPAGNE.

Ecrite sous le nom d'un amman de Basle.

10 d'auguste.

VOUS osez penser dans un pays où l'on a regardé souvent cette liberté comme une espèce de crime. Il a été un temps, à la cour d'Espagne, surtout lorsque les jésuites avaient du crédit, qu'il était presque défendu de cultiver sa raison. L'abrutissement de l'esprit était un mérite à la cour. Vos rois semblaient

être comme les docteurs de la comédie italienne, qui choisissaient des *Arlequins* pour leurs confidens et leurs favoris, parce que les *Arlequins* sont des balourds. Vous avez enfin un ministre éclairé qui, ayant lui-même beaucoup d'esprit, a permis qu'on en eût. Il a surtout senti le vôtre; mais les préjugés sont encore plus forts que vous et lui. *Cicéron* et *Virgile* auraient beau venir dans votre cour, ils verraient que des moines et des prêtres seraient plus écoutés qu'eux; ils seraient forcés de fuir ou d'être hypocrites. Vous avez, aux barrières de Madrid, la douane des pensées; elles y sont saisies aux portes comme les marchandises d'Angleterre. 1767.

On met chez vous aux galères un libraire qui prête un livre à un officier de la cour pour le désennuyer pendant sa maladie. Cette persécution, faite à l'esprit humain, rend votre cour et votre religion odieuses à nous autres républicains. Les Grecs esclaves ont cent fois plus de liberté dans Constantinople que vous n'en avez dans Madrid. Cette crainte, si lâche et si tyrannique, cette crainte, où est toujours votre gouvernement, que les hommes n'ouvrent les yeux à la lumière, fait voir à quel point vous sentez que votre religion serait détestée si elle était connue. Il faut bien que vous en ayez aperçu l'absurdité, puisque vous empêchez qu'on ne l'examine. Vous ressemblez à cette reine des *Mille et une nuits*, qui, étant extrêmement laide, punissait de mort quiconque osait la regarder entre deux yeux.

Voilà, Monsieur, l'état où a été votre cour jusqu'au ministère de M. le comte d'*Aranda*, et jusqu'à ce qu'un homme de votre mérite ait approché de la

1767. personne de sa Majesté. Mais la tyrannie monacale dure encore. Vous ne pouvez ouvrir votre ame qu'à quelques amis intimes, en très-petit nombre. Vous n'osez dire à l'oreille d'un courtisan ce qu'un anglais dirait en plein parlement.

Vous êtes né avec un génie supérieur; vous faites d'aussi jolis vers que *Lopez de Véga;* vous écrivez mieux en prose que *Gratien.* Si vous étiez en France, on croirait que vous êtes le fils de l'abbé de *Chaulieu* et de madame de *Sévigné.* Si vous étiez né anglais, vous deviendriez l'oracle de la chambre des pairs. De quoi cela vous servira-t-il à Madrid, si vous consumez votre jeunesse à vous contraindre? Vous êtes un aigle enfermé dans une grande cage, un aigle gardé par des hiboux.

Je vous parle avec la liberté d'un républicain et d'un protestant philosophe. Votre religion, j'ose le dire, a fait plus de mal au genre-humain que les *Attila* et les *Tamerlan.* Elle a avili la nature; elle a fait d'infames hypocrites de ceux qui auraient été des héros; elle a engraissé les moines et les prêtres du sang des peuples. Il faut, à Madrid et à Naples, que la postérité du *Cid* baise la main et la robe d'un dominicain. Vous êtes encore à savoir qu'il ne faut baiser de main que celle de sa maîtresse.

Je vous suis très-obligé, monsieur le Marquis, de la relation d'*Erèse* que vous voulez bien m'envoyer. Il paraît que vous connaissez bien les hommes, et de là je conclus que vous avez bien des momens de dégoût; mais je suppose que vous avez trouvé dans Madrid une société digne de vous, et que vous pouvez philosopher, à votre aise, dans votre *cœtus selectus.*

Vous ferez infenfiblement des difciples de la raifon; vous élèverez les ames en leur communiquant la vôtre, et, quand vous ferez dans les grandes places, votre exemple et votre protection donneront aux ames toute l'élévation dont elles manquent. Il ne faut que trois ou quatre hommes de courage pour changer l'efprit d'une nation. Voyez ce que fait l'impératrice de Ruffie; elle a fait traduire le livre de *Bélifaire*, que des cuiftres de forbonne voulaient condamner. Elle a traduit elle-même le chapitre contre lequel les théologiens s'étaient élevés avec une fureur imbécille. On eft philofophe à fa cour; on y foule aux pieds les préjugés du peuple. C'eft une extrême fottife, dans les fouverains, de regarder la religion catholique comme le foutien de leurs trônes; elle n'a prefque fervi qu'à les renverfer. L'Angleterre et la Pruffe n'ont été puiffantes qu'en fecouant le joug de Rome. 1767.

Puiffiez-vous, Monfieur, quand vous ferez en place, enchaîner cette idole, fi vous ne pouvez la brifer. C'eft ce que j'attends d'un efprit tel que le vôtre. Vous cueillez actuellement les fleurs, vous ferez un jour mûrir les fruits.

Je fuis, avec bien du refpect et un véritable attachement, Monfieur,

votre très-humble, très-obéiffant ferviteur, *Erimbolt.*

1767.

LETTRE CLII.

A M. DAMILAVILLE.

12 d'auguste.

Je crois qu'il faut laiſſer imprimer le mémoire qui devait précéder la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*. C'eſt une affaire qui n'eſt pas ſeulement littéraire ; elle eſt perſonnelle à pluſieurs grandes maiſons du royaume, qui m'ont témoigné leur indignation contre ce malheureux *la Beaumelle*. Ses calomnies, peut-être peu connues à Paris, ſont répandues dans les pays étrangers. Il m'a traité comme *Louis XIV*, et je ne ſuis pas roi. Un pauvre particulier doit ſe défendre ; il doit décrier au moins le témoignage de ſon ennemi.

Je ne reviens point de mon étonnement, quand mes amis me diſent qu'il faut mépriſer de telles impoſtures. Je n'entends pas quel honneur il y a à ſe laiſſer diffamer, et je ſuis bien perſuadé qu'aucun de ceux qui me diſent, gardez le ſilence, ne le garderait à ma place.

Voici une grâce que je vous demande. M. *Diderot* peut vous dire dans quel temps il croit qu'on ait écrit le *Mercure triſmégiſte* que nous avons en grec. Je ne ſais ſi je me trompe, mais ce livre me paraît de la plus haute antiquité, et je le crois fort antérieur à *Timée de Locres*. Engagez le *Platon* moderne à me donner ſur cela quatre lignes d'éclairciſſement, que vous me ferez parvenir. Il y a loin de *Mercure*

Trismégiste à *la Beaumelle*, mais il faut répondre à tout. 1767.

Adieu, mon cher ami; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

13 d'auguste.

Ah! mon Dieu, on me mande que madame d'*Argental* est à l'extrémité. Je venais de vous écrire une lettre de quatre pages, je la déchire : je ne respire point. Madame d'*Argental* est-elle en vie? Mon adorable ange, ordonnez que vos gens nous écrivent un mot. Nous sommes dans des transes mortelles. Un mot, par un de vos gens, je vous en conjure. *V.*

LETTRE CLIV.

A M. LE PRINCE GALLITZIN,

AMBASSADEUR DE RUSSIE, *à Paris.*

A Ferney, du 14 d'auguste.

MONSIEUR LE PRINCE,

Je vois, par les lettres dont sa Majesté impériale et votre Excellence m'honorent, combien votre nation s'élève, et je crains que la nôtre ne commence à dégénérer à quelques égards. L'impératrice daigne traduire elle-même le chapitre de *Bélisaire*, que quelques hommes de collége calomnient à Paris.

1767. Nous ferions couverts d'opprobre fi tous les honnêtes gens, dont le nombre eft très-grand en France, ne s'élevaient pas hautement contre ces turpitudes pédantefques. Il y aura toujours de l'ignorance, de la fottife et de l'envie dans ma patrie; mais il y aura toujours auffi de la fcience et du bon goût. J'ofe vous dire même, qu'en général nos principaux militaires et ce qui compofe le confeil, les confeillers d'Etat et les maîtres des requêtes, font plus éclairés qu'ils ne l'étaient dans le beau fiècle de *Louis XIV*. Les grands talens font rares; mais la fcience et la raifon font communes. Je vois, avec plaifir, qu'il fe forme dans l'Europe une république immenfe d'efprits cultivés. La lumière fe communique de tous les côtés. Il me vient fouvent du Nord des chofes qui m'étonnent. Il s'eft fait, depuis environ quinze ans, une révolution dans les efprits qui fera une grande époque. Les cris des pédans annoncent ce grand changement comme les croaffemens des corbeaux annoncent le beau temps.

Je ne connais point le livre (*) dont vous me faites l'honneur de me parler. J'ai bien de la peine à croire que l'auteur, en évitant les fautes où peut être tombé M. de *Montefquieu*, foit au-deffus de lui dans les endroits où ce brillant génie a raifon. Je ferai venir fon livre; en attendant, je félicite l'auteur d'être auprès d'une fouveraine qui favorife tous les talens étrangers, et qui en fait naître dans fes Etats. Mais c'eft vous, furtout, Monfieur, que je félicite de la repréfenter fi bien à Paris.

J'ai l'honneur, &c.

(*) *L'Ordre effentiel des fociétés*, par M. de *la Rivierre*.

LETTRE CLV. 1767.

A M. EISEN,

A Ferney, 14 d'augufte.

JE commence à croire, Monfieur, que la Henriade ira à la poftérité, en voyant les eftampes dont vous l'embelliffez; l'idée et l'exécution doivent vous faire également honneur. Je fuis sûr que l'édition où elles fe trouveront fera la plus recherchée. Perfonne ne s'intéreffe plus que moi aux progrès des arts; et plus mon âge et mes maladies m'empêchent de les cultiver, plus je les aime dans ceux qui les font fleurir.

Soyez perfuadé des fentimens d'eftime et de reconnaiffance avec lefquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVI.

A M. DAMILAVILLE.

14 d'augufte.

MON cher ami, votre lettre du 8 ne m'a pas laiffé une goutte de fang : je crains que madame d'*Argental* ne foit morte ; c'eft une perte irréparable pour fes amis. Que deviendra M. d'*Argental*? je fuis défefpéré et je tremble.

M. le maréchal de *Richelieu* m'écrit fur l'aventure de Sainte-Foy. La chofe eft très-férieufe. J'efpère qu'à la fin l'innocence des proteftans fera plus reconnue au parlement de Bordeaux qu'à celui de Touloufe.

1767. Il me mande que *la Beaumelle* n'eſt point de ſon département. Ce *la Beaumelle* n'a été que fortement réprimandé et menacé par le commandant du pays de Foix, au nom du roi. Ce n'eſt pas le ſilence de ce coquin que je demande, c'eſt une rétractation; ſans quoi on lui apprendra à calomnier. Ne tient-il qu'à débiter des impoſtures atroces, pour ſe taire enſuite, et laiſſer le poiſon circuler? *Lavaiſſe* doit le renoncer pour ſon beau frère, s'il ne ſe repent pas.

Il paraît, tous les huit jours, en Hollande, des livres bien ſinguliers. Je vois avec douleur qu'on a une bibliothéque nombreuſe contre la religion chrétienne qu'on devrait reſpecter. Vous ſavez que je ne l'ai jamais attaquée, et que je la crois, comme vous, utile à l'Europe.

Permettez que je vous prie d'envoyer à M. de *Laleu* un certificat qui aſſure que votre ami eſt encore en vie, quoique cela ne ſoit pas tout-à-fait vrai; mais, tant qu'il aura un ſouffle, il vous aimera. *V.*

LETTRE CLVII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 17 d'auguſte.

CELLE-CI, Monſeigneur, eſt bien autant pour le premier gentilhomme de la chambre, que pour le ſouverain d'Aquitaine. Je mets à vos pieds deux exemplaires des Scythes, de l'édition de Lyon; l'un pour vous, l'autre pour votre troupe de Bordeaux. Cette édition eſt, ſans contredit, la meilleure. Les Scythes ſe recommandent à votre protection pour

Fontainebleau. J'avoue que nous avons de meilleurs acteurs que le roi. M. le comte de *Coigny*, M. le chevalier de *Jaucourt* et M. de *Melfort* en font bien étonnés. Il ne tiendrait qu'à vous d'en avoir d'auffi bons, fi vous pouviez faire effacer la note d'infamie qu'un fot préjugé attache encore à des talens précieux et rares. 1767.

M. *Hénin*, réfident du roi, à Genève, a dû avoir l'honneur de vous écrire fur *Gallien*. Il m'en paraît content; il efpère le former: cette place eft bonne. Les paffe-ports et les certificats de vie des Génevois vaudront, au moins, à *Gallien* mille francs par an. Je donnerai les dix louis d'or en queftion, fur le premier ordre que je recevrai de vous. Vous me permettez de ne vous pas écrire de ma main quand ma déteftable fanté me tient fur le grabat; c'eft l'état où je fuis aujourd'hui, avec la réfignation convenable, et avec le plus tendre et le plus refpectueux attachement. *V.*

LETTRE CLVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 18 d'augufte.

BÉNIS foient DIEU et mes anges! Puifque madame d'*Argental* fe porte mieux, je fuis affez hardi pour envoyer deux exemplaires des Scythes. Je n'en envoie que deux, pour ne pas trop groffir le paquet. J'en ai adreffé quatre à M. le duc de *Praflin*, et trois à M. le duc de *Choifeul*. J'en ferai venir tant qu'on voudra, on n'a qu'à commander.

Dès que madame d'*Argental* ſera en pleine convaleſcence, et qu'elle pourra s'amuſer de balivernes, adreſſez-vous à moi, je vous amuſerai ſur le champ: cela eſt plus néceſſaire que des juleps de creſſon. Elle a eſſuyé là une furieuſe ſecouſſe. Pour moi, je ne ſais pas comment je ſuis en vie, avec ma maigreur qui ſe ſoutient toujours, et mon climat qui change quatre fois par jour. Il faut avouer que la vie reſſemble au feſtin de *Damoclès*; le glaive eſt toujours ſuſpendu.

1767.

Portez-vous bien tous deux, mes divins anges. Le petit hermitage va faire un feu de joie.

LETTRE CLIX.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, 21 d'auguſte.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 7 d'auguſte, car aouſt eſt trop velche. Vous avez dû recevoir la mienne, dans laquelle je vous diſais que notre impératrice, notre héroïne de Scythie avait traduit le quinzième chapitre. On m'aſſure, dans le moment, qu'il eſt traduit en italien, et dédié à un cardinal; c'eſt de quoi il faut s'informer : mais ce qu'il faut ſurtout ſouhaiter, c'eſt que la ſorbonne le condamne: elle ſera couverte d'un ridicule et d'un opprobre éternel; elle ſera préciſément au niveau de *Fréron*.

Je vous recommande *la Harpe* quand je ne ſerai plus. Il ſera un des piliers de notre Egliſe; il faudra le faire de l'académie : après avoir eu tant de prix, il eſt bien juſte qu'il en donne.

Au

Au reste, souvenez-vous que, s'il y a dans l'Europe des princes et des ministres qui pensent, ce n'est guère qu'en France qu'on peut trouver les agrémens de la société. Les Français, persécutés et chargés de chaînes, dansent très-joliment avec leurs fers, quand le geolier n'est pas là. Nous avons eu des fêtes charmantes à Ferney. Madame de *la Harpe* a joué comme mademoiselle *Clairon*, M. de *la Harpe* comme *le Kain*, M. de *Chabanon* infiniment mieux que *Molé* : cela console. 1767.

Adieu, mon cher confrère; je n'écris point de ma main, je suis aveugle comme votre *Bélisaire*; je récite son *Credo*, mais je ne le commente pas si bien que lui.

LETTRE CLX.

A M. DAMILAVILLE.

22 d'auguste.

Je sais, Monsieur, que vous vous amusez quelquefois de littérature. J'ai fait chercher l'Ingénu pour vous l'envoyer, et j'espère que vous le recevrez incessamment; c'est une plaisanterie assez innocente d'un moine défroqué, nommé *Laurent*, auteur du *Compère Matthieu*.

J'ai vu à Ferney, depuis peu de jours, votre ami qui est menacé de perdre entièrement les yeux, et dont la santé est très-altérée. Il m'a montré des lettres des ministres, de MM. les maréchaux de *Richelieu* et d'*Estrées*, et de toute la maison de *Noailles*, au sujet de *la Beaumelle*. Il m'a dit que ces démarches

1767. étaient abſolument néceſſaires ; que les écrits de *la Beaumelle* étaient très-répandus dans les pays étrangers, et qu'on n'y recherchait même d'autre édition du Siècle de *Louis XIV*, que celle qui a été faite par ce malheureux, et qui eſt chargée de falſifications et de notes infames. Ce *la Beaumelle* eſt un énergumène du Languedoc, un eſprit indomptable, qu'il a fallu écraſer. Le canton de Berne, outragé dans ce libelle, en a demandé juſtice au miniſtère.

Vous ſavez qu'on n'a pas voulu faire une ſeconde édition de l'ouvrage de mathématique, &c. Il n'y a plus de livres qu'on imprime pluſieurs fois, que les livres condamnés. Il faut aujourd'hui qu'un libraire ſupplie les magiſtrats de brûler ſon livre pour le faire vendre.

Votre ami malade vous fait les plus tendres complimens; il paſſe la moitié de la journée à ſouffrir, et l'autre à travailler.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

Bourſier.

LETTRE CLXI.

A M. VERNES.

1 de ſeptembre.

VOICI, Monſieur, les paroles de *Sanchoniathon* :
» Ces choſes ſont écrites dans la *Coſmogonie* de *Thaut*,
» dans ſes mémoires, et tirées des conjectures et
» des inſtructions qu'il nous a laiſſées. C'eſt lui qui
» nomma les vents du ſeptentrion et du midi, &c...
» Ces premiers hommes conſacrèrent les plantes

„ que la terre avait produites : ils les jugèrent — 1767.
„ divines, et vénérèrent ce qui foutenait leur vie,
„ celle de leur poftérité et de leurs ancêtres, &c. „

Au refte, mon cher Monfieur, il fe pourrait très-bien que *Sanchoniathon* eût dit une fottife, ainfi que des gens venus après lui en ont dit d'énormes.

L'affaire des *Sirven* n'a pu être encore rapportée, parce que M. d'*Ormeffon* a été malade ; du moins on donne cette excufe : mais il fe pourrait bien que le crédit des ennemis en fût la véritable raifon. La malheureufe aventure de Sainte-Foy fur les frontières du Périgord, vingt-quatre pauvres diables de huguenots décrétés, le fatal édit de 1724 renouvelé dans le Languedoc, et enfin le malheur de *Sirven* qui n'a point de jolie fille pour intéreffer les Parifiens : tout cela pourrait nuire à la caufe de cet infortuné.

Je vous envoie, mon cher philofophe huguenot, une petite Philippique que j'ai été obligé de faire. L'ami *la Beaumelle* s'en eft mal trouvé. Le commandant de la province l'a un peu menacé, de la part du roi, du cachot qu'il mérite. Je fuis très-tolérant, mais je ne le fuis pas pour les calomniateurs. Il faut d'une main foutenir l'innocence, et de l'autre écrafer le crime.

Je vous embraffe en *Jéhova*, en *Knef*, en *Zeus* ; point du tout en *Athanafe*, très-peu en *Jérôme* et en *Auguftin*.

1767.

LETTRE CLXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

2 de ſeptembre.

NOUS nous apprêtons à célébrer la convaleſcence: il y aura comédie nouvelle, ſoupé de quatre-vingts couverts. C'eſt bien pis que chez M. de *Pompignan;* et puis nous aurons bal et fuſées.

J'envoyai, par le dernier ordinaire, un Ingénu, par M. le duc de *Praſlin*, pour amuſer la convaleſcente; et vous aurez, mes anges, pour votre hiver, les tragédies de MM. de *Chabanon* et de *la Harpe;* cela n'eſt pas trop mal pour des habitans du mont Jura; mais, en vérité, vous autres Velches, vous êtes des habitans de Montmartre. Je vous aſſure que les Guillaume Tell et les Illinois ſont aux *Danchet* et aux *Pellegrin* ce que les *Pellegrin* et les *Danchet* ſont à *Racine*. Je ne crois pas qu'il y ait une ville de province dans laquelle on pût achever la repréſentation de ces parades qui ont été applaudies à Paris. Cela met en colère les ames bien nées: cette barbarie avancera ma mort. Le fond des Velches ſera toujours ſot et groſſier. Le petit nombre des prédeſtinés qui ont du goût, n'influe point ſur la multitude: la décadence eſt arrivée à ſon dernier période.

Vivez donc, mes anges, pour vous oppoſer à ce torrent de bêtiſes de tant d'eſpèces, qui inondent la nation. Je ne connais, depuis vingt ans, aucun livre ſupportable, excepté ceux que l'on brûle, ou

dont on perfécute les auteurs. Allez, mes Velches, Dieu vous béniffe! vous êtes la chiaffe du genre-humain. Vous ne méritez pas d'avoir eu parmi vous de grands-hommes qui ont porté votre langue jufqu'à Mofcou. C'eft bien la peine d'avoir tant d'académies pour devenir barbares. Ma jufte indignation, mes anges, eft égale à la tendreffe refpectueufe que j'ai pour vous, et qui fait la confolation de mes vieux jours. *V.* 1767.

Tout Ferney fe réjouit de la convalefcence.

LETTRE CLXIII.

A M. DAMILAVILLE.

4 de feptembre.

Je reçois, Monfieur, votre lettre du 29 d'augufte. Tous les paquets arrivent de Paris en pays étranger; mais rien n'arrive de nos cantons à Paris.

Je vois très-fouvent votre ami qui vous aime tendrement. Il voudrait bien avoir le *Panégyrique de Louis IX;* mais je crois que l'impératrice ruffe méritera un plus beau panégyrique. Quelle époque, mon cher Monfieur! Elle force les évêques farmates à être tolérans, et vous ne pouvez en faire autant des vôtres. O Velches! pauvres Velches! quand l'étoile du Nord pourra-t-elle vous illuminer?

Savez-vous bien qu'on fait actuellement des vers à Pétersbourg mieux qu'en France? favez-vous, mes pauvres Velches, que vous n'avez plus ni goût ni efprit? Que diraient les *Defpréaux*, les *Racine*, s'ils

1767. voyaient toutes les barbaries de nos jours? Les barbares Illinois l'ont emporté fur le barbare *Crébillon* : le barbare . . . . le difpute aux Illinois par-devant l'auteur de *Childebrand*. Ah, poliffons que vous êtes, combien je vous méprife!

Nous avons du moins chez nous deux hommes qui ont du goût, et c'eft ce qui fe trouvera difficilement à Paris. La nation m'indigne.

Bonfoir, mon cher Monfieur; vous avez dans mon voifinage un ami qui vous aime avec la plus vive tendreffe, tout vieux qu'il eft. On dit que les vieillards n'aiment rien; cela n'eft pas vrai. Voici un petit billet qu'on m'a donné pour M. *Lambertad*.

Bourfier.

LETTRE CLXIV.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 9 de feptembre.

Rendez à César ce qui appartient à César.

J'AVOUE, Monfeigneur, que l'impertinence eft extrême. S'il fait fi bien l'hiftoire, il doit favoir que le fecrétaire d'Etat *Villeroi* écrivait *Monfeigneur* aux maréchaux de France.

Inceffamment *Gallien* pourra vous écrire avec la même nobleffe de ftyle, dès qu'il aura fait une petite fortune. Je ne manquerai pas d'exécuter vos ordres. Vous favez peut-être qu'en qualité de français je ne puis aller à Genève; cela eft défendu: mais on viendra chez moi, et je parlerai comme je le dois. De

plus, je ſuis dans mon lit, où une fièvre lente retient ma figure uſée et languiſſante. 1767.

Je préſume que vous donnerez l'ordre d'achever le payement de ce que doit *Gallien*, après quoi vous ſerez probablement débarraſſé de ce petit fardeau. Je joins ici les mémoires. Vos paquets ſont francs, et ce n'eſt point une indiſcrétion de ma part.

Quant à l'article des ſpectacles, j'oſe eſpérer que vous aurez la bonté d'entrer dans mes peines. Je ne connais aucun des acteurs, excepté mademoiſelle *Duménil* et *le Kain*. La petite *Durancy* avait joué chez moi aux Délices, à l'âge de quatorze ans; je ne lui ai donné quelques rôles, que ſur la réputation qu'elle s'eſt faite depuis. J'ai fait un partage aſſez égal entre elle et mademoiſelle *Dubois*. Il me paraît que ce partage entretient une émulation néceſſaire. Si mademoiſelle *Durancy* ne réuſſit pas, les rôles reviennent néceſſairement aux actrices qui ſont plus au goût du public, et vos ordres décident de tout. Le pauvre d'*Argental* a été bien loin de pouvoir ſe mêler dans ces tracaſſeries; il a été long-temps malade, et ſa femme a été un mois entier à la mort. M. de *Thibouville*, qui a beaucoup de talent pour la déclamation, n'a fait autre choſe qu'aſſiſter à quelques répétitions. Il eſt mon ami depuis trente ans, et celui de ma nièce. Vous ne voulez pas nous priver de cette conſolation, ſurtout dans le triſte état où la vieilleſſe et la maladie me réduiſent.

Daignez agréer mon reſpect et mon attachement, avec votre bonté ordinaire. *V.*

1767.

LETTRE CLXV.

A M. DAMILAVILLE.

12 de ſeptembre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 5, et je ſuis pénétré d'une double peine, la vôtre et la mienne. Vous avez à vous plaindre de la nature, et moi auſſi. Nous ſommes tous deux malades; mais je ſuis au bout de ma carrière, et vous voilà arrêté au milieu de la vôtre par une indiſpoſition qui pourra vous priver long-temps de la conſolation du travail, conſolation néceſſaire à tout être qui penſe, et principalement à vous qui penſez ſi ſagement et ſi fortement.

N'êtes-vous pas, à peu-près, dans le cas où s'eſt trouvé M. *Dubois*? n'a-t-il pas été guéri? n'y a-t-il pas un homme, dans Paris, qu'on dit fort habile pour la guériſon des tumeurs? Mandez-moi, je vous prie, quel parti vous prenez dans cette triſte circonſtance.

Malgré mes maux, je m'égaie à voir embellir par des acteurs qui valent mieux que moi, une comédie (*) qui ne mérite pas leurs peines. Nous avons trois auteurs dans notre troupe. Vous m'avouerez que cela eſt unique dans le monde; et ce qu'il y a de beau encore, c'eſt que ces trois auteurs ne cabalent point les uns contre les autres. Nous ſommes plus

(*) Charlot ou la Comteſſe de Givri.

unis que la forbonne. Tous les étrangers font très-fâchés que cette faculté de grands hommes ait fupprimé fa cenfure; elle aurait édifié l'Europe et mis le comble à fa gloire. 1767.

J'ai reçu les belles pièces de théâtre qu'on m'a envoyées depuis peu; c'eft *Racine* et *Molière* tout pur. Il y a quelque temps que l'on m'adreffa un livre intitulé, *le Siècle de Louis XV.* Les principaux perfonnages du fiècle, font trois joueurs d'orgues et deux apothicaires. Il manquait à ce fiècle l'ouvrage que la forbonne annonçait ; mais j'ofe efpérer que nous verrons ce chef-d'œuvre. Je ne peux concevoir comme on a permis en France l'impreffion du livre de *Laurent*, intitulé l'*Ingénu*. Cela me paffe.

Je finis, car j'ai la fièvre. Je vous embraffe du meilleur de mon cœur.

LETTRE CLXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 12 de feptembre.

J'AI fait prier, Monfeigneur, notre réfident de paffer chez moi. Je vous avais prévenu que je n'allais plus à Genève; et d'ailleurs, quand l'entrée de cette ville ferait permife aux Français, l'état où je fuis ne me permettrait pas de fortir.

Nous avons eu une longue conférence ; et le réfultat a été que, la première fois qu'il aurait l'honneur de vous écrire, il ne manquerait pas de vous rendre ce qu'il vous doit : voilà ce qu'il m'a

1767. dit en présence de ma nièce. Je reçus, sous votre enveloppe, hier au soir, une lettre pour *Gallien*, et je la lui ai envoyée de grand matin.

Voici une très-grande partie des frais qui restent à payer pour lui. Comme la somme montera à près de huit cents livres, indépendamment de ce que vous avez déjà bien voulu donner, et de quantité de menus frais qui n'entrent pas en ligne de compte, je n'ai rien voulu faire sans vos ordres exprès. Jusqu'à présent, il n'a paru aucun mémoire considérable par lui-même. Je payerai tout, sur le champ, selon l'ordre que je recevrai de vous. Voilà, je pense, toutes vos commissions remplies : il ne me reste qu'à vous souhaiter un agréable voyage, et à recommander la Scythie à votre protection, en cas qu'on ait des spectacles à Fontainebleau. J'avoue que j'aime la Scythie ; pardonnez-moi ma faiblesse, et joignez l'indulgence à vos bontés.

Vous voyez que j'écris régulièrement, tout malade que je suis, dès qu'il s'agit de la moindre affaire. Je regretterai *Gallien* qui me valait des ordres de votre part.

Nous avons ici beaucoup de troupes : notre petit pays en est charmé.

J'écris dans l'intervalle de la fièvre.

Agréez mon tendre respect. *V.*

LETTRE CLXVII. 1767.

AU MEME.

A Ferney, 13 de feptembre.

Vous me pardonnerez, Monfeigneur, fi je me fers d'une main étrangère; ma fièvre ne me permet pas d'écrire. Vous me pardonnerez encore fi je vous importune fi fouvent pour les affaires de *Gallien;* mais il faut que mes comptes foient apurés avant que je meure. Il m'eft venu voir aujourd'hui avec deux feigneurs efpagnols qu'il m'a amenés. Je lui ai demandé s'il n'avait point encore quelques dettes, et il m'a donné le petit mémoire ci-joint; de forte que tout fe monte à la fomme de 881 livres 18 fous. Ainfi donc, Monfeigneur, ce jeune homme vous coûtait, par an, 1200 livres, indépendamment de fa nourriture et des autres chofes néceffaires. Il y a très-peu de perfonnes qui en fiffent davantage pour leur fils. Ses dépenfes me paraiffent exorbitantes pour un jeune homme que vous avez fi bien équipé quand vous me l'envoyâtes. Je n'ai ceffé de lui recommander la plus grande retenue; mais je vois qu'il a ufé largement de vos bontés. Il faut avouer pourtant qu'il a mis de la difcrétion dans fa magnificence; car, à l'abri de votre protection et de votre nom, il aurait pu prendre dix mille francs chez les marchands, on ne lui aurait rien refufé. Vous voilà heureufement débarraffé de ce fardeau, fans qu'il puiffe être dégagé de la reconnaiffance éternelle qu'il vous doit.

1767. Il ne me reste, Monseigneur, que d'attendre vos ordres, et de vous supplier de me continuer vos bontés pour le peu de temps que j'ai encore à en jouir. *V.*

LETTRE CLXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de septembre.

MON cher ange est donc dans l'allégresse et la jubilation ; la convalescence se soutient donc parfaitement; l'appétit est donc revenu : Dieu soit loué. Je chante *Te Deum* pour madame d'*Argental*, et pour moi un *Libera ;* car j'ai encore de grands ressentimens de fièvre. Je tâcherai d'engager *Lacombe* à faire encore mieux que vous ne proposez pour *le Kain ;* mais il a imprimé l'Ingénu, sans m'en rien dire, sur les premières feuilles incorrectes qu'il a été assez heureux pour se procurer. Son édition fourmille de fautes absurdes : je ne conçois pas comment on en a pu souffrir la lecture. Je ne lui ai écrit, jusqu'à présent, que pour lui laver la tête. Vous aurez incessamment Charlot ou la Comtesse de Givry, dont je fais plus de cas que de l'Ingénu, mais qui n'aura pas le même succès. Je ne la destine pas aux comédiens, à qui je ne donnerai jamais rien, après la manière barbare dont ils m'ont défiguré, et l'insolence qu'ils ont eue de mettre dans mes pièces des vers dont l'abbé *Pellegrin* et *Danchet* auraient rougi. D'ailleurs, les caprices du parterre sont intolérables, et les Velches sont trop velches.

Il m'a été de toute impoſſibilité, mon cher ange, de faire ce que vous exigiez à l'égard des Scythes. La tournure que vous vouliez était abſolument incompatible avec mon goût et ma manière de penſer. On fait toujours très-mal les choſes auxquelles on a de la répugnance. 1767.

Au reſte, les comédiens me doivent la repriſe des Scythes qu'ils ont abandonnés, après les plus fortes chambrées, pour jouer des pièces qui ſont l'opprobre de la nation. J'eſpère que vous voudrez bien engager les premiers gentilshommes de la chambre, qui ſont vos amis, à me faire rendre juſtice; et que, de ſon côté, M. le maréchal de *Richelieu*, qui a fait jouer les Scythes à Bordeaux, avec le plus grand ſuccès, ne ſouffrira pas qu'on me traite avec ſi peu d'égards. On dit qu'il n'y aura point de ſpectacles à Fontainebleau; ainſi je compte qu'on jouera les Scythes à la Saint-Martin. Il ſerait bien étrange que les comédiens ne payaſſent mes bienfaits que d'ingratitude; vous ne le ſouffrirez pas; vos bontés pour moi ſont trop conſtantes, et ce n'eſt pas votre coutume d'abandonner vos amis.

Mon village eſt devenu le quartier général des troupes qui ſont le blocus de Genève. Je vous écris au ſon du tambour, et en attendant la fièvre qui va me reprendre.

Madame *Denis* et M. de *Chabanon* ſe joignent à moi pour vous dire combien ils s'intéreſſent à la ſanté de madame d'*Argental*, et moi je ne puis vous dire combien je vous aime. *V.*

1767.

LETTRE CLXIX.

A M. GUYOT.

A Ferney, 25 de ſeptembre.

J'AI enfin reçu, Monſieur, les deux premiers volumes de votre *Vocabulaire*. Tout ce quê j'en ai lu m'a paru exact et utile : rien de trop ni de trop peu ; point de fades déclamations. J'attends la ſuite avec impatience ; votre entrepriſe eſt un vrai ſervice rendu à toute la littérature.

Vous me feriez plaiſir de m'apprendre les noms des auteurs à qui nous aurons tant d'obligation.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, Monſieur, votre, &c.

P. S. Il ne ferait pas mal de mettre dans votre errata, que nous prononçons auto-da-fé par corruption, et que les Eſpagnols diſent auto-de-fé. Il y a une groſſe faute à la page 423 : les dieux *mêmes* éternels arbitres ; il faut les dieux *même*, ſans *s*. Cet *s* donne une ſyllabe de trop au vers.

Il y a une plus grande faute à la page 422. Plaçât tous bienfaiteurs au rang des immortels ; c'eſt un barbariſme. On dit, *tous les bienſaiteurs*, et non *tous bienſaiteurs*. On n'entendrait pas un homme qui dirait, *j'ai mis tous ſaints dans le catalogue*. D'ailleurs, il faut tâcher, dans un dictionnaire, de ne citer que de bons vers, et ne point imiter en cela l'impertinent *Dictionnaire de Trévoux*. Les vers cités en

cet endroit sont trop mauvais : *bonté fertile* est ridicule. 1767.

Priez vos auteurs de ne citer que des faits avérés. Le viol d'une dame, par un marabou, à la face, et non *en face* de tout un peuple, est un conte à dormir debout, digne de *Léon* d'Afrique.

LETTRE CLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

Mon cher ange, quoique vous ne m'écriviez point, je suppose toujours que madame d'*Argental* a repris sa santé, son embonpoint, sa gaieté et ses grâces, et qu'elle est tout comme je l'ai laissée il y a environ quinze ans. Vous voulez que je vous envoye, pour vous amuser, la petite drôlerie qui nous a fait passer quelques heures agréablement dans nos déserts. La perfection singulière avec laquelle cette médiocrité a été jouée, me fait oublier les défauts de la pièce, et me donne la hardiesse de vous l'envoyer. Je l'adresse sous l'enveloppe de M. de *Courteille*, et j'espère qu'elle vous parviendrà saine et sauve.

On dit qu'on va reprendre l'affaire des *Sirven* en considération. Je commence à en avoir bonne espérance, puisque M. de *Beaumont* a gagné son procès qui me donnait tant d'inquiétude : il a la main heureuse. La justice du conseil est, à la vérité, comme celle de Dieu, fort lente ; mais enfin elle arrive.

1767. La juſtice du parterre eſt aſſez dans ce goût; elle fait gagner d'aſſez mauvais procès en première inſtance, et il lui faut trente années pour rendre juſtice à ce qui eſt paſſable.

On m'a mandé qu'il n'y aurait point de ſpectacles à Fontainebleau. La chaſſe ſuffit; mais, comme vous aimez mieux la comédie que la chaſſe, je vous ſupplie de me mander des nouvelles du tripot.

Pour l'autre tripot qui a condamné l'Ingénu à ne plus paraître, je ne vous en parle point; mais quand je dis qu'il y a des velches dans le monde, vous m'avouerez que j'ai raiſon.

Mille tendres reſpects à la convaleſcente. *V.*

LETTRE CLXXI.

A M. DAMILAVILLE.

28 de ſeptembre.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du 21. Je vous aſſure que vous m'aviez donné bien des inquiétudes. Prenez bien des fondans, et vivez pour l'intérêt de la raiſon et de la vérité.

Vous ne me diſiez pas que M. et madame de *Beaumont* avaient gagné pleinement leur cauſe. Il eſt juſte, après tout, que le défenſeur des *Calas* et des *Sirven* proſpère. Je me flatte que le procès des *Sirven* ſera rapporté.

J'ai lu les *pièces relatives.* Les *Riballier* et les *Cogé* devraient mourir de honte, s'ils n'avaient pas toute honte bue.

Je

Je ne ſais qui m'a envoyé le *Tableau philoſophique du genre-humain depuis le commencement du monde juſqu'à Conſtantin.* Je crois en deviner l'auteur ; mais je me donnerai bien de garde de le nommer jamais. Je ſuis fâché de voir qu'un homme ſi reſpectueux envers la Divinité, et qui étale par-tout des ſentimens ſi vertueux et ſi honnêtes, attaque ſi cruellement les myſtères ſacrés de la religion chrétienne. Mais il eſt à craindre que les *Riballier* et les *Cogé* ne lui faſſent plus de tort par leur conduite infame et par toutes leurs calomnies, qu'elle ne peut recevoir d'atteintes des *Bolingbroke*, des *Wolſton*, des *Spinoſa*, des *Boulainvilliers*, des *Maillet*, des *Meſlier*, des *Fréret*, des *Boulanger*, des *la Métrie*, &c. &c. &c. 1767.

Je préſume que vous avez reçu actuellement le brimborion que je vous ai envoyé pour l'enchanteur *Merlin.* Je lui donne cette pièce (*), que j'ai brochée en cinq jours, à condition qu'il n'aura nul privilége. Je n'ai pas oſé faire paraître *Henri IV* dans la pièce ; elle n'en a pas moins fait plaiſir à tous nos officiers et à tout notre petit pays, à qui la mémoire d'*Henri IV* eſt ſi chère. Songez à votre ſanté ; la mienne eſt déplorable.

(*) Charlot, ou la Comteſſe de Givry.

1767.

LETTRE CLXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

30 de ſeptembre.

Je ne comprends pas, mon cher ange, ni votre lettre ni vous. J'ai ſuivi, de point en point, la diſtribution que *le Kain* m'avait indiquée; comme, par exemple, de donner *Alzire* à mademoiſelle *Durancy*, et *Zaïre* à mademoiſelle *Dubois*, &c.

Comme je ne connais les talens ni de l'une ni de l'autre, je m'en ſuis tenu uniquement à la déciſion de *le Kain*, que j'ai confirmée deux fois.

Mademoiſelle *Dubois* m'a écrit, en dernier lieu, une lettre lamentable à laquelle j'ai répondu par une lettre polie. Je lui ai marqué que j'avais partagé les rôles de mes médiocres ouvrages entre elle et mademoiſelle *Durancy;* que ſi elles n'étaient pas contentes, il ne tiendrait qu'à elles de s'arranger enſemble comme elles voudraient. Voilà le précis de ma lettre; vous ne l'avez pas vue ſans doute : ſi vous l'aviez vue, vous ne me feriez pas les reproches que vous me faites.

M. de *Richelieu* m'en fait, de ſon côté, de beaucoup plus vifs, s'il eſt poſſible. Il eſt de fort mauvaiſe humeur. Voilà, entre nous, la ſeule récompenſe d'avoir ſoutenu le théâtre pendant près de cinquante années, et d'avoir fait des largeſſes de mes ouvrages.

Je ne me plains pas qu'on m'ôte une penſion que j'avais, dans le temps qu'on en donne une à *Arlequin*.

Je ne me plains pas du peu d'égard que M. de *Richelieu* me témoigne sur des choses plus essentielles. 1767.
Je ne me plains pas d'avoir sur les bras un régiment, sans qu'on me sache le moindre gré de ce que j'ai fait pour lui. Je ne me plains que de vous, mon cher ange, parce que plus on aime, plus on est blessé.

Il est plaisant que, presque dans le même temps, je reçoive des plaintes de M. de *Richelieu* et de vous. Il y a surement une étoile sur ceux qui cultivent les lettres, et cette étoile n'est pas bénigne. Les tracasseries viennent me chercher dans mes déserts: que serait-ce si j'étais à Paris? heureusement notre théâtre de Ferney n'éprouve point de ces orages. Plus les talens de nos acteurs sont admirables, plus l'union règne parmi eux; la discorde et l'envie sont faites pour la médiocrité. Je dois me renfermer dans les plaisirs purs et tranquilles que mes maladies cruelles me laissent encore goûter quelquefois. Je me flatte que celui qui a le plus contribué à ces consolations, ne les mêlera pas d'amertume, et qu'une tracasserie, entre deux comédiennes, ne troublera pas le repos d'un homme de votre considération et de votre âge, et n'empoisonnera pas les derniers jours qui me restent à vivre.

Vous ne m'avez point parlé de madame de *Grosley*; vous croyez qu'il n'y a que les spectacles qui me touchent. Vous ne savez pas qu'ils sont mon plus léger souci, qu'ils ne servent qu'à remplir le vide de mes momens inutiles, et que je préfère infiniment votre amitié à la vaine et ridicule gloire des belles-lettres qui périssent dans ce malheureux siècle. *V.*

1767.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 30 de ſeptembre.

J'AI été long-temps malade, Monſieur; c'eſt à ce triſte métier que je conſume les dernières années de ma vie. Une de mes plus grandes ſouffrances a été de ne pouvoir répondre à la lettre charmante dont vous m'honorâtes, il y a quelques ſemaines. Vous faites toujours mon étonnement, vous êtes un des prodiges du règne de *Catherine II.* Les vers français que vous m'envoyez ſont du meilleur ton et d'une correction ſingulière; il n'y a pas la plus petite faute de langage: on ne peut vous reprocher que le ſujet que vous traitez. Je m'intéreſſe à la gloire de ſon beau règne comme je m'intéreſſais autrefois au ſiècle de *Louis XIV.* Voilà les beaux jours de la Ruſſie arrivés; toute l'Europe a les yeux ſur ce grand exemple de la tolérance, que l'impératrice donne au monde. Les princes juſqu'ici ont été aſſez infortunés pour ne connaître que la perſécution. L'Eſpagne s'eſt détruite elle-même en chaſſant les Juifs et les Maures. La plaie de la révocation de l'édit de Nantes ſaigne encore en France. Les prêtres déſolent l'Italie. Les pays d'Allemagne, gouvernés par les prélats, ſont pauvres et dépeuplés, tandis que l'Angleterre a doublé ſa population depuis deux cents ans, et décuplé ſes richeſſes. Vous ſavez

que les querelles de religion, et l'horrible quantité de moines qui couraient comme des fous du fond de l'Egypte à Rome, ont été la vraie cause de la chute de l'Empire romain ; et je crois fermement que la religion chrétienne a fait périr plus d'hommes, depuis *Constantin*, qu'il n'y en a aujourd'hui dans l'Europe. 1767.

Il est temps qu'on devienne sage; mais il est beau que ce soit une femme qui nous apprenne à l'être. Le vrai systême de la machine du monde nous est venu de Thorn, de cette ville où l'on a répandu le sang pour la cause des jésuites. Le vrai systême de la morale et de la politique des princes nous viendra de Pétersbourg, qui n'a été bâtie que de mon temps, et de Moscou dont nous avions beaucoup moins de connaissance que de Pékin.

Pierre le grand comparait les sciences et les arts au sang qui coule dans les veines; mais *Catherine*, plus grande encore, y fait couler un nouveau sang. Non-seulement elle établit la tolérance dans son vaste empire, mais elle la protége chez ses voisins. Jusqu'ici on n'a fait marcher des armées que pour dévaster des villages, pour voler des bestiaux et détruire des moissons. Voici la première fois qu'on déploie l'étendard de la guerre, uniquement pour donner la paix et pour rendre les hommes heureux. Cette époque est, sans contredit, ce que je connais de plus beau dans l'histoire du monde.

Nous avons aussi des troupes dans ce petit pays de Ferney, où vous n'avez vu que des fêtes, et où vous avez si bien joué le rôle du fils de *Mérope*. Ces troupes y sont envoyées à peu-près comme les vôtres le sont

1767. en Pologne, pour faire du bien, pour nous conftruire de beaux grands chemins qui aillent jufqu'en Suiffe, pour nous creufer un port fur notre lac Leman; auffi nous les béniffons, et nous remercions M. le duc de *Choifeul* de rendre les foldats utiles pendant la paix, et de les faire fervir à écarter la guerre qui n'eft bonne à rien qu'à rendre les peuples malheureux.

Si vous allez ambaffadeur à la Chine, et fi je fuis en vie quand vous ferez arrivé à Pékin, je ne doute pas que vous ne faffiez des vers chinois comme vous en faites de français. Je vous prierai de m'en envoyer la traduction. Si j'étais jeune, je ferais affurément le voyage de Pétersbourg et de Pékin; j'aurais le plaifir de voir la plus nouvelle et la plus ancienne création. Nous ne fommes tous que des nouveaux venus, en comparaifon de meffieurs les Chinois; mais je crois les Indiens encore plus anciens. Les premiers empires ont été fans doute établis dans les plus beaux pays. L'Occident n'eft parvenu à être quelque chofe qu'à force d'induftrie. Nous devons refpecter nos premiers maîtres.

Adieu, Monfieur; je fuis le plus grand bavard de l'Occident. Mille refpects à madame la comteffe de *Schouvalof*.

LETTRE CLXXIV.

1767.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 1 d'octobre.

PAR votre lettre du 20 de ſeptembre, mon cher philoſophe militaire, vous m'apprenez que MM. de *Broglie* s'imaginent que je ne leur ſuis pas attaché: cela prouve que ni MM. de *Broglie* ni vous n'avez jamais lu le Pauvre diable : il a pourtant éte imprimé bien ſouvent. Vous y auriez trouvé ces vers-ci, leſquels ſont adreſſés à un pauvre diable qui voulait faire la campagne.

Du duc Broglie oſez ſuivre les pas ;
Sage en projets, et vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats ;
Il va venger les malheurs de la France :
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui,
Et méritez d'être aperçu de lui.

Pour moi, je ſuis un pauvre diable environné actuellement du régiment de *Conti*, dont trois compagnies ſont logées à Ferney. Si elles étaient venues, il y a dix ans, elles auraient couché à la belle étoile. Je fais ce que je peux pour que les officiers et les ſoldats ſoient contens ; mais mon âge et mes maladies ne me permettent pas de faire les honneurs de mon hermitage comme je le voudrais. Je ne me mets

1767. plus à table avec perſonne. J'achève ma carrière tout doucement; et, quand je la finirai, vous perdrez un ſerviteur auſſi attaché qu'inutile.

LETTRE CLXXV.

A M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

A Ferney, 1 d'octobre.

Je ſuis encore entre le mont Jura et les Alpes, Monſieur, et j'y finirai bientôt ma vie. Je n'ai point reçu la lettre par laquelle vous me feſiez part de votre chambellanie. Je vous aimerais mieux dans votre palais à Bologne, que dans l'antichambre d'un prince. J'ai été auſſi chambellan d'un roi, mais j'aime cent fois mieux être dans ma chambre que dans la ſienne. On meurt plus à ſon aiſe chez ſoi que chez des rois; c'eſt ce qui m'arrivera bientôt. En attendant, je vous préſente mes reſpects. *V.*

LETTRE CLXXVI. 1767.

A M. DAMILAVILLE.

2 d'octobre.

Fondez donc cette maudite glande, mon cher et digne ami. Que l'exemple de M. *Dubois* vous rende bien attentif et bien vigilant : vous n'avez pas, comme lui, cent mille écus de rente à perdre ; mais vous avez à conſerver cette ame philoſophique et vertueuſe, ſi néceſſaire dans un temps où le fanatiſme oſe combattre encore la raiſon et la probité. Vous êtes dans la force de l'âge ; vous ſerez utile aux gens de bien qui penſent comme il faut, et moi je ne ſuis plus bon à rien. Je ſuis actuellement obligé de me coucher à ſept heures du ſoir. Je ne peux plus travailler.

Que *Merlin* ne fourre pas mon nom à la bagatelle que je lui ai donnée. Si, par haſard, ſon édition a quelque ſuccès dans ce ſiècle ridicule, je lui prépare un petit morceau ſur *Henri IV*, qu'il pourra mettre à la tête de la ſeconde édition, et je vous réponds que vous y retrouverez vos ſentimens. Je finis ma carrière littéraire par ce grand-homme, comme je l'ai commencée, et je finis comme lui. Je ſuis aſſaſſiné par des gueux ; *Cogé* eſt mon *Ravaillac*.

Adieu, mon cher ami ; je ſuis trop malade pour dicter long-temps ; mais ne jugez point de mes ſentimens par la briéveté de mes lettres.

Faudra-t-il que je meure ſans vous revoir !

1767.

LETTRE CLXXVII.

A M. D'ETALLONDE DE MORIVAL.

6 d'octobre.

CELUI à qui vous avez écrit, Monſieur, du 28 de ſeptembre, prendra toujours un intérêt très-vif à tout ce qui vous regarde. Le roi que vous ſervez l'honore quelquefois de ſes lettres. Il prendra toujours la liberté de vous recommander à ſes bontés, et il fera agir ſes amis en votre faveur. Il vous ſupplie de penſer qu'il n'y a d'opprobre que pour les *Buſiris* en robe noire, et pour ceux qui aſſaſſinent juridiquement l'innocence. Tous les hommes qui penſent ſont indignés contre ces monſtres et contre la déteſtable ſuperſtition qui les anime. La moitié de votre nation eſt compoſée de petits ſinges qui danſent, et l'autre de tigres qui déchirent. Il y a des philoſophes; le nombre en eſt petit; mais à la longue leur voix ſe fait entendre. Il viendra un temps où votre procès ſera revu par la raiſon, et où vos infames juges ſeront condamnés avec horreur à ſon tribunal.

Conſolez-vous; attendez le temps de la lumière; elle viendra: on rougira à la fin de ſa ſottiſe et de ſa barbarie. Si vous avez quelque ami, à peu-près dans le même cas que vous, ayez la bonté, Monſieur, d'en donner avis par la même adreſſe.

1767.

LETTRE CLXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

9 d'octobre.

MON cher ami, je n'ai point encore de nouvelles de *Marmontel*. Je m'imagine qu'il eſt occupé de ſon triomphe; mais le pauvre *Bret*, ſon approbateur, reſte toujours interdit. On commença donc par en croire les *Riballier* et les *Cogé*, et on finit par bafouer la ſorbonne et les pédans du collége Mazarin, ſans pourtant rendre juſtice à M. *Marmontel* ni à l'approbateur. Ainſi les gens de lettres ſont toujours écraſés, ſoit qu'ils aient tort, ſoit qu'ils aient raiſon.

Voici la réponſe que j'ai jugé à propos de faire à ce *Cogé* qui m'impute le Dictionnaire philoſophique (*); il m'eſt important de détromper certaines perſonnes. Vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe dans les bureaux des miniſtres, et même dans le cabinet du roi, et je ſais ce qui s'y eſt paſſé à mon égard.

Tandis que vous imprimez l'Eloge d'*Henri IV*, ſous le nom de Charlot, on l'a rejoué à Ferney mieux qu'on ne le jouera jamais à la comédie. Madame *Denis* m'a donné, en préſence du régiment de *Conti* et de toute la province, la plus agréable fête que j'aye jamais vue. Les princes peuvent en donner de plus magnifiques, mais il n'y a point de ſouverain qui en puiſſe donner de plus ingénieuſe.

(*) Voyez ci-devant la lettre du 27 juillet, à l'abbé *Cogé*.

1767. Je vous ſupplie, mon cher ami, de donner à *Thiriot* les rogatons de vers qui ſont dans le paquet; cela peut ſervir à ſa correſpondance.

Va-t-on entamer l'affaire des *Sirven* à Fontainebleau? puis-je en être sûr? car je ne voudrais pas fatiguer M. *Chardon* d'une lettre inutile.

Ma ſanté va toujours en empirant, et je ſuis bien inquiet de la vôtre. Adieu, mon cher ami; nous ſavons tous deux combien la vie eſt peu de choſe, et combien les hommes ſont méchans.

LETTRE CLXXIX.

A MADAME LA MARQUISE DE FLORIAN.

A Ferney, le 12 d'octobre.

Il n'y a pas moyen, ma chère nièce, que je vous blâme de penſer comme moi. Je vous ſais très-bon gré de paſſer votre hiver à la campagne : on n'eſt bien que dans ſon château. Conſultez le roi; c'eſt ainſi qu'il en uſe. Il ne paſſe jamais ſes hivers à Paris. Le fracas des villes n'eſt fait que pour ceux qui ne peuvent s'occuper. Ma ſanté a été ſi mauvaiſe que je n'ai pu aller à Montbelliard, quoique ce voyage fût indiſpenſable. Il y a un mois que je ne ſors preſque pas de mon lit. Je ne me ſuis habillé que pour aller voir une petite fête que votre ſœur m'a donnée. Vous jugerez ſi la fête a été agréable, par les petites bagatelles ci-jointes. On vous enverra

bientôt de Paris la petite comédie qu'on a jouée. 1767.
M. de *la Harpe* et M. de *Chabanon* n'ont pas encore fini leurs pièces ; et quand elles feraient achevées, je ne vois pas quel ufage ils en pourraient faire dans le délabrement horrible où le théâtre eft tombé.

Ferney eft toujours le quartier général. Nous avons le colonel du régiment de *Conti* dans la maifon, et trois compagnies dans le village. Les foldats nous font des chemins, les grenadiers me plantent des arbres. Madame *Denis*, qui a été accoutumée à tout ce fracas à Landau et à Lille, s'en accommode à merveille. Je fuis trop malade pour faire les honneurs du château. Je ne mange jamais au grand couvert. Je ferais mort en quatre jours, s'il me fallait vivre en homme du monde : je fuis tranquille au milieu du tintamarre, et folitaire dans la cohue.

S'il me tombe quelque chofe de nouveau entre les mains, je ne manquerai pas de vous l'envoyer à l'adreffe que vous m'avez donnée. Je m'imagine que M. de *Florian* ne perd pas fon temps cette automne ; il aligne fans doute des allées ; il fait des pièces d'eau et des avenues. Les pauvres Parifiens ne favent pas quel eft le plaifir de cultiver fon jardin : il n'y a que *Candide* et nous qui ayons raifon.

Je vous embraffe tous de tout mon cœur.

1767.

LETTRE CLXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 14 d'octobre.

MON cher ange, j'apprends qu'on vous a ſaigné trois fois : voilà ce que c'eſt que d'être gras et dodu. Si on m'avait ſaigné deux fois, j'en ſerais mort. On dit que vous vous en êtes tiré à merveille. J'apprends en même temps votre maladie et votre convaleſcence ; tout notre petit hermitage aurait été alarmé, ſi on ne nous avait pas raſſurés. Vous voilà donc au régime avec madame d'*Argental*, et ſous la direction de *Fournier*. Pour moi, je ſuis dans mon lit depuis un mois ; je ſuis plus vieux et plus faible que vous ; il faut que je me prépare au grand voyage, après un petit ſéjour aſſez ridicule ſur ce globe.

La comédie françaiſe me paraît auſſi malade que moi. Je me flatte qu'après les ſaignées qu'on vous a faites, votre ſang n'eſt plus aigri contre votre ancien et fidelle ſerviteur. Vous avez dû voir combien on a abuſé de ma lettre à mademoiſelle *Dubois*, qui n'était qu'un compliment et une plaiſanterie, mais dans laquelle je lui diſais très-nettement que j'avais partagé mes rôles entre elle et mademoiſelle *Durancy*. Il y avait long-temps qu'on vous préparait ce tour ; on aurait beaucoup mieux fait de me payer beaucoup d'argent qu'on me doit. Je ſuis vexé de tous côtés ; c'eſt la deſtinée des gens de lettres. Ce ſont des oiſeaux que chacun tire en volant, et qui ont

bien de la peine à regagner leur trou avec l'aile cassée. 1767.

Je vous embrasse du fond de mon trou, avec une tendresse qui ne finira qu'avec moi, mais qui finira bientôt. *V.*

LETTRE CLXXXI.

A M. MARMONTEL.

14 d'octobre.

MON cher ami, qui m'appelez votre maître, et qui êtes assurément le mien, je reçois votre lettre du 8 d'octobre dans mon lit où je suis malade depuis un mois ; elle me ressusciterait si j'étais mort. Ne doutez pas que je ne fasse tout ce que vous exigez de moi, dès que j'aurai un peu de force. Souvenez-vous que je n'ai pas attendu les suffrages des princes et les cris de l'Europe en votre faveur, pour me déclarer. DIEU confonde ceux qui attendent la voix du public pour oser rendre justice à leurs amis, à la vertu et à l'éloquence.

Il est bien vrai que la sorbonne est dans la fange, et qu'elle y restera, soit qu'elle écrive des sottises, soit qu'elle n'écrive rien. Il est encore très-vrai qu'il faudrait traiter tous ces cuistres-là comme on a traité les jésuites. Les théologiens, qui ne sont aujourd'hui que ridicules, n'ont servi autrefois qu'à troubler le monde : il est temps de les punir de tout le mal qu'ils ont fait. Cependant votre approbateur reste toujours interdit, et la défense de débiter

Bélisaire n'est point encore levée. *Cogé* a encore ses
1767. oreilles, et n'a point été mis au pilori ; c'est-là ce qui est honteux pour notre nation. Croiriez-vous bien que ce maroufle de *Cogé* a osé m'écrire? Je lui avais fait répondre par mon laquais ; la lettre était assez drôle ; c'était *la Défense de mon maître*. Elle pouvait faire un pendant avec la Défense de mon oncle ; mais j'ai trouvé qu'un pareil coquin ne méritait pas la plaisanterie.

Bonsoir, mon cher ami ; resserrez bien les nœuds qui doivent unir tous les gens qui pensent ; inspirez-leur du courage. Mes tendres complimens à M. d'*Alembert ;* ne m'oubliez pas auprès de madame *Geoffrin*. *V*.

Madame *Denis* vous fait mille complimens, autant en disent MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*.

LETTRE CLXXXII.

A M. DAMILAVILLE.

16 d'octobre.

Mon cher ami, je vous parlerai d'*Henri IV*, avant de vous entretenir de mademoiselle *Durancy*.

1°. Je savais qu'on avait défendu de faire jamais paraître *Henri IV* sur le théâtre, *ne nomen ejus vilesceret;* et en cas que jamais les comédiens voulussent jouer Charlot, il ne fallait pas les priver de cette petite ressource, supposé que c'en soit une dans leur décadence et dans leur misère.

2°.

2°. *Henri IV*, étant fubftitué au duc de *Bellegarde*, n'aurait pu jouer un rôle digne de lui. Il aurait été obligé d'entrer dans des détails qui ne conviennent point du tout à fa dignité. De plus, tout ce que le duc de *Bellegarde* dit de fon maître, eft bien plus à l'avantage de ce grand-homme que fi *Henri IV* parlait lui-même. 1767.

Enfin il eft néceffaire que celui qui fait le dénouement de la pièce foit un parent de la maifon ; et voilà pourquoi j'ai reftitué les vers qui fondent cette parenté au premier acte ; ils font d'une néceffité indifpenfable.

Je n'ai encore rien écrit fur mon cher *Henri IV*, mais j'ai tout dans ma tête ; et s'il arrivait que la mémoire de ce grand-homme fût affez chère aux Français pour qu'ils pardonnaffent aux fautes de ce petit ouvrage ; fi, malgré les cris des *Frérons* et des autres velches, il s'en fefait une autre édition après celle de Genève, je vous enverrais une petite diatribe fur *Henri IV*; vous n'auriez qu'à parler.

J'ai lu une grande partie de l'*Ordre effentiel des fociétés*. Cette effence m'a porté quelquefois à la tête, et m'a mis de mauvaife humeur. Il eft bien certain que la terre paye tout : quel homme n'eft pas convaincu de cette vérité ? Mais qu'un feul homme foit le propriétaire de toutes les terres, c'eft une idée monftrueufe ; et ce n'eft pas la feule de cette efpèce dans ce livre qui, d'ailleurs, eft profond, méthodique et d'une féchereffe défagréable. On peut profiter de ce qu'il y a de bon, et laiffer là le mauvais : c'eft ainfi que j'en ufe avec tous les livres.

1767. J'ai été bien étonné, en lisant l'article *Ligature* dans le *Dictionnaire encyclopédique*, de voir que l'auteur croit aux sortiléges. Comment a-t-on laissé entrer ce fanatique dans le temple de la vérité ? Il y a trop d'articles défectueux dans ce grand ouvrage, et je commence à croire qu'il ne sera jamais réimprimé. Il y a d'excellens articles; mais, en vérité, il y a trop de pauvretés.

Depuis trois mois, il y a une douzaine d'ouvrages d'une liberté extrême, imprimés en Hollande. La *Théologie portative* n'est nullement théologique; ce n'est qu'une plaisanterie continuelle par ordre alphabétique; mais il faut avouer qu'il y a des traits si comiques, que plusieurs théologiens même ne pourront s'empêcher d'en rire. Les jeunes gens et les femmes lisent cette folie avec avidité. Les éditions de tous les livres dans ce goût se multiplient. Les vrais politiques disent que c'est un bonheur pour tous les Etats et tous les princes, que plus les querelles théologiques seront méprisées, plus la religion sera respectée; et que le repos public ne pouvait naître que de deux sources, l'une, l'expulsion des jésuites, l'autre, le mépris pour les écoles d'argumens. Ce mépris augmente heureusement par la victoire de *Marmontel.*

Soyez persuadé, mon cher ami, que je n'ai nulle part à la retraite de mademoiselle *Durancy*. Monsieur d'*Argental* a été très-mal informé. J'ai soutenu le théâtre pendant cinquante ans; ma récompense a été une foule de libelles et de tracasseries. Ah! que j'ai bien fait de quitter Paris, et que je suis loin de le regretter! Votre correspondance me tient

lieu de tout ce qui m'aurait pu plaire encore dans cette ville. 1767.

Comment vos fondans réussissent-ils? Adieu ; il n'y a de remède pour moi que celui de la patience.

LETTRE CLXXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

16 d'octobre.

JE jure par tous les anges, et par la probité, et par l'honnêteté, et par la vérité, que je n'ai jamais écrit un seul mot de l'étrange et ridicule phrase soulignée dans la lettre de mon ange, du 8 d'octobre. J'ai écrit tout le contraire ; j'ai écrit que le partage, fait entre mademoiselle *Durancy* et mademoiselle *Dubois*, devait être regardé comme mon testament ; et qu'après ma mort, si elles n'étaient pas contentes de leur partage, elles pourraient lire le testament expliqué par *Esope*, et prendre chacune ce qui lui conviendrait.

Je me doutais bien qu'il y avait là quelque friponnerie. Comme ma lettre n'était point de mon écriture, il est très-vraisemblable qu'on en aura substitué une autre, en ajoutant à mes paroles, et en me fesant dire ce que je n'ai point dit. Celui à qui je dictai ma lettre se souvient très-bien qu'il n'y a pas un seul mot de ce qu'on m'impute. Je le somme devant DIEU de dire la vérité.

» Je proteste devant DIEU et devant M. d'*Argental* » que je n'ai jamais écrit un seul mot de la phrase

1767. „ soulignée par M. d'*Argental*, dans sa lettre du 8 „ d'octobre, laquelle commence par ces mots : *Vous* „ *devez regarder ce qui s'est passé comme un testament* „ *mal fait*. En foi de quoi j'ai signé, ce 16 d'octobre „ 1767. A Ferney.

Wagnière.

Si j'avais écrit à mademoiselle *Dubois* ce qu'on prétend que je lui ai écrit, elle m'en aurait remercié, et c'est ce qu'elle n'a eu garde de faire. Cependant voilà mademoiselle *Durancy* sacrifiée par sa faute, et cela, pour avoir pris une résolution trop précipitée, pour n'avoir point confronté l'écriture, pour avoir mal lu, pour n'avoir point pris de moi des informations. L'affaire est faite ; l'artifice a réussi. Ce n'est pas le premier tour de cette espèce qu'on m'a joué ; c'est, Dieu merci, le seul revenant-bon de la littérature. L'auteur du beau poëme intitulé *le Balai* et de *la Poule à ma tante*, s'avisa un jour de falsifier et de faire courir une lettre que j'avais écrite à M. d'*Alembert*, et de me faire dire que les ministres étaient des oisons, et qu'il n'y avait que *la Poule à ma tante* et *le Balai* qui soutinssent l'honneur de la France. Cette belle lettre parvint à M. le duc de *Choiseul* qui, d'abord, goba cette sottise, et qui, bientôt après, me rendit plus de justice que vous ne m'en rendez.

Tout ce qui reste, ce me semble, à faire après cette petite infamie, c'est d'abandonner le théâtre pour jamais. Je mourrai bientôt, mais il mourra avant moi. Ce siècle des raisonneurs est l'anéantissement des talens ; c'est ce qui ne pouvait manquer

d'arriver après les efforts que la nature avait faits dans le siècle de *Louis XIV*. Il faut, comme le dit élégamment *Pierre Corneille*, 1767.

Céder au destin qui roule toutes choses.

Pour moi qui ai vu empirer toutes choses, je ne regretterai rien que vous.

Je me doutais bien que madame de *Groslée* vous jouerait quelque mauvais tour; c'est bien pis que mademoiselle *Dubois*. Ces collatéraux-là ne sont pas votre meilleur côté.

Adieu, mon cher ange; achevons notre vie comme nous pourrons, et ne nous fâchons pas injustement. Il y a dans ce monde assez de sujets réels de chagrin. Tous les miens sont plus adoucis par votre amitié, qu'ils n'ont été aigris par vos reproches. Comptez que je vous aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE CLXXXIV.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

18 d'octobre.

Vous m'apprenez, Mademoiselle, que vous revenez du pays où j'irai bientôt. Si j'avais su votre maladie, je vous aurais assurément écrit. Vous ne doutez pas de l'intérêt que je prends à votre conservation; il égale mon indifférence pour le théâtre que vous avez quitté. Il fallait, pour que je l'aimasse, que vous en fussiez l'ornement.

1767. Si vous voulez vous amuser à faire la scythe chez madame de *Villeroi*, j'ai l'honneur de vous en adresser un exemplaire par M. *Janel*. Une bagatelle intitulée Charlot ou la Comtesse de Givry, a été exécutée à Ferney d'une manière qui, peut-être, ne vous aurait pas déplu ; c'est à vous qu'il appartient de juger des talens.

Tout ce qui est à Ferney vous fait les plus sincères complimens. Je n'ai pas besoin des arts qui doivent nous unir l'un et l'autre, pour vous être tendrement attaché pour le reste de ma vie. *V.*

LETTRE CLXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

19 d'octobre.

Je n'osais me plaindre de votre silence, mon cher ancien évêque de Montrouge, mais j'en étais affligé. Vous sentez bien que, dans la décadence où nous sommes, et dans la barbarie dont nous approchons, vous m'êtes nécessaire pour me consoler. Si madame de *Saint-Julien* prend des cuisiniers à l'opéra, vous pourriez bien prendre des marmitons à la comédie française. Si vous aviez été homme à venir faire un pélerinage à Ferney, vous auriez été étonné d'y voir des tragédies mieux jouées qu'à Paris. Nous avons, depuis un an, M. et madame de *la Harpe* et M. de *Chabanon*, qui sont d'excellens acteurs. Il y a des rôles dont la descendante de *Corneille* se tire très-bien, et elle récite quelquefois des vers comme

l'auteur de Cinna les fesait. Madame *Denis* a joué supérieurement dans une bagatelle intitulée la Comtesse de Givry ou Charlot. Monsieur l'évêque de Montrouge aurait donné sa bénédiction à toutes nos fêtes. 1767.

Je ne sais si vous êtes docteur de sorbonne. Si vous l'êtes, vous ne prendrez pas assurément le parti de *Riballier* contre *Marmontel*. Ce maraud et ses semblables veulent absolument que DIEU soit aussi méchant qu'eux. Vous savez bien que les hommes ont toujours fait DIEU à leur image. Je vous parle votre langage de prêtre. Je suis trop vieux et trop hors de combat pour vous parler la langue de la bonne compagnie, qui vous est plus naturelle que celle de l'Eglise.

Conservez-moi vos bontés, comme vous avez conservé votre gaieté. Madame *Denis* et tout ce qui est à Ferney vous fait ses complimens de tout son cœur.

LETTRE CLXXXVI.

A M. COLINI, *à Manheim.*

Ferney, 21 d'octobre.

J'AI lu, mon cher ami, avec un très-grand plaisir, votre dissertation sur la mauvaise humeur où était si justement l'électeur palatin *Charles-Louis* contre le vicomte de *Turenne*. Vous pensez avec autant de sagacité que vous vous exprimez dans notre langue avec pureté. Je reconnais là *il genio fiorentino*. Je

1767. ferai usage de vos conjectures dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, qui est sous presse, et je serai flatté de vous rendre la justice que vous méritez. Voici, en attendant, tout ce que je sais de cette aventure, et les idées qu'elle me rappelle.

J'ai eu l'honneur de voir très-souvent, dans ma jeunesse, le cardinal d'*Auvergne* et le chevalier de *Bouillon*, neveu du vicomte de *Turenne*. Ni eux ni le prince de *Vendôme* ne doutaient du cartel ; c'était une opinion généralement établie. Il est vrai que tous les anciens officiers, ainsi que les gens de lettres, avaient un très-grand mépris pour le prétendu *Dubuisson*, auteur de la mauvaise *Histoire de Turenne*. Ce romancier *Sandras de Courtils*, caché sous le nom de *Dubuisson*, qui mêlait toujours la fiction à la vérité, pour mieux vendre ses livres, pouvait très-bien avoir forgé la lettre de l'électeur, sans que le fond de l'aventure en fût moins vrai.

Le témoignage du marquis de *Beauvau*, si instruit des affaires de son temps, est d'un très-grand poids. La faiblesse qu'il avait de croire aux sorciers et aux revenans, faiblesse si commune encore en ce temps-là, surtout en Lorraine, ne me paraît pas une raison pour le convaincre de faux sur ce qu'il dit des vivans qu'il avait connus.

Le défi proposé par l'électeur ne me semble point du tout incompatible avec sa situation et son caractère ; il était indignement opprimé ; et un homme qui, en 1655, avait jeté un encrier à la tête d'un plénipotentiaire, pouvait fort bien envoyer un défi, en 1674, à un général d'armée qui brûlait son pays sans aucune raison plausible.

Le préſident *Hénault* peut avoir tort de dire *que M. de Turenne répondit avec une modération qui fit honte à l'électeur de cette bravade.* Ce n'était point à mon ſens une bravade, c'était une très-juſte indignation d'un prince ſenſible et cruellement offenſé. 1767.

On touchait au temps où ces duels entre des princes avaient été fort communs. Le duc de *Beaufort*, général des armées de la fronde, avait tué en duel le duc de *Nemours*. Le fils du duc de *Guiſe* avait voulu ſe battre en duel avec le grand *Condé*. Vous verrez, dans les *Lettres de Péliſſon*, que *Louis XIV* lui-même demanda s'il lui ſerait permis en conſcience de ſe battre contre l'empereur *Léopold*.

Je ne ſerais point étonné que l'électeur, tout tolérant qu'il était (ainſi que tout prince éclairé doit l'être), ait reproché dans ſa colère au maréchal de *Turenne* ſon changement de religion, changement dont il ne s'était aviſé peut-être que dans l'eſpérance d'obtenir l'épée de connétable qu'il n'eut point. Un prince tolérant, et même très-indifférent ſur les opinions qui partagent les ſectes chrétiennes, peut fort bien, quand il eſt en colère, faire rougir un ambitieux qu'il ſoupçonne de s'être fait catholique romain, par politique, à l'âge de cinquante-cinq ans; car il eſt probable qu'un homme de cet âge, occupé des intrigues de cour, et, qui pis eſt, des intrigues de l'amour et des cruautés de la guerre, n'embraſſe pas une ſecte nouvelle par conviction. Il avait changé deux fois de parti dans les guerres civiles; il n'eſt pas étrange qu'il ait changé de religion.

Je ne ſerais point encore ſurpris de pluſieurs

1767. ravâges faits en différens temps dans le Palatinat par M. de *Turenne;* il fesait volontiers subsister ses troupes aux dépens des amis comme des ennemis. Il est très-vraisemblable qu'il avait un peu maltraité ce beau pays, même en 1644, lorsque le roi de France était allié de l'électeur, et que l'armée de France marchait contre la Bavière. *Turenne* laissa toujours à ses soldats une assez grande licence. Vous verrez, dans les *Mémoires du marquis de la Fare*, que, vers le temps même du cartel, il avait très-peu épargné la Lorraine, et qu'il avait laissé le pays messin même au pillage. L'intendant avait beau lui porter ses plaintes, il répondait froidement : *Je le ferai dire à l'ordre.*

Je pense, comme vous, que la teneur des lettres de l'électeur et du maréchal de *Turenne* est supposée. Les historiens, malheureusement, ne se font pas un scrupule de faire parler leurs héros. Je n'approuve point dans *Tite-Live* ce que j'aime dans *Homère.* Je soupçonne la lettre de *Ramsai* d'être aussi apocrife que celle du gascon *Sandras. Ramsai* l'écossais était encore plus gascon que lui. Je me souviens qu'il donna au petit *Louis Racine*, fils du grand *Racine*, une lettre au nom de *Pope*, dans laquelle *Pope* se justifiait des petites libertés qu'il avait prises dans son *Essai sur l'homme. Ramsai* avait pris beaucoup de peine à écrire cette lettre en français; elle était assez éloquente : mais vous remarquerez, s'il vous plaît, que *Pope* savait à peine le français, et qu'il n'avait jamais écrit une ligne dans cette langue; c'est une vérité dont j'ai été témoin, et qui est sue de tous les gens de lettres d'Angleterre. Voilà

ce qui s'appelle un gros mensonge imprimé; il y a même, dans cette fiction, je ne sais quoi de faussaire qui me fait de la peine. 1767.

Ne soyez point surpris que M. de *Chenevières* n'ait pu trouver, dans le dépôt de la guerre, ni le cartel ni la lettre du maréchal de *Turenne*. C'était une lettre particulière de M. de *Turenne* au roi, et non au marquis de *Louvois*. Par la même raison, elle ne doit point se trouver dans les archives de Manheim. Il est très-vraisemblable qu'on ne garda pas plus de copie de ces lettres d'animosité que l'on n'en garde de celles d'amour.

Quoi qu'il en soit, si l'électeur palatin envoya un cartel par le trompette *Petit-Jean*, mon avis est qu'il fit très-bien, et qu'il n'y a à cela nul ridicule. S'il y en avait eu, si cette bravade avait été honteuse, comme le dit le président *Hénault*, comment l'électeur, qui voyait ce fait publié dans toute l'Europe, ne l'aurait-il pas hautement démenti? comment aucun homme de sa cour ne se serait-il élevé contre cette imposture?

Pour moi je ne dirai pas comme ce maraud de *Frélon* dans l'Ecossaise : *J'en jurerais, mais je ne le parierais pas*. Je vous dirai : Je ne le jure ni ne le parie. Ce que je vous jurerai bien, c'est que les deux incendies du Palatinat sont abominables. Je vous jure encore que, si je pouvais me transporter, si je ne gardais pas la chambre depuis près de trois ans, et le lit depuis deux mois, je viendrais faire ma cour à leurs Altesses sérénissimes, auxquelles je serai bien respectueusement attaché jusqu'au dernier moment de ma vie. Comptez de

1767. même sur l'estime et sur l'amitié que je vous ai vouées.

A propos d'incendie, il y a des gens qui prétendent qu'on mettra le feu à Genève cet hiver. Je n'en crois rien du tout; mais, si on veut brûler Ferney et Tourney, le régiment de *Conti* et la légion de Flandre, qui sont occupés à peupler mes pauvres villages, prendront gaiement ma défense.

LETTRE CLXXXVII.

A M. CHRISTIN.

A Ferney, 27 d'octobre.

Mon cher ami, je vous écris à tout hasard, ne sachant où vous êtes, et je prie M. *le Riche* de vous faire tenir ma lettre. J'ai écrit à M. *Jean-Maire*, receveur de M. le duc de *Virtemberg;* je lui ai mandé que la nécessité de soutenir mes droits et ceux de ma famille, contre les créanciers du prince, m'oblige de mettre les affaires en règle; que vous êtes chargé de ma procuration; que vous devez être incessamment dans le bailliage de Beaume, et qu'il est de l'intérêt du prince que la chambre de Montbelliard prenne sans délai des arrangemens, avec vous pour prévenir des frais ultérieurs; qu'il n'y a qu'à me déléguer mes rentes et celles de ma famille sur des fermiers solvables et sur des régisseurs, en stipulant que leurs successeurs seront tenus aux mêmes conditions, quand même ces conditions ne seraient pas

exprimées dans les contrats que la chambre de Montbelliard ferait un jour avec eux. 1767.

Si la chambre de Montbelliard a une envie sincère de terminer cette affaire, elle le pourra très-aisément; et il sera nécessaire que M. le duc de *Virtemberg* ratifie ces conventions.

Si les terres de Franche-Comté étaient tellement chargées qu'elles ne pussent suffire à mon payement, il faudrait faire déléguer le surplus sur les terres de Richwir et d'Horbourg, situées près de Colmar. Mais, dans toutes ces délégations, il faut stipuler que les fermiers ou régisseurs seront tenus de me faire toucher ces revenus dans mon domicile, sans aucun frais, selon mes conventions avec M. *Jean-Maire;* bien entendu surtout que l'on comprendra dans la dette tous les frais que l'on aura faits, tant pour la procédure que pour les contrôles et insinuations, que pour le payement de votre voyage.

S'il est impossible d'entrer dans cet accommodement raisonnable, vous ferez saisir toutes les terres dépendantes de Montbelliard en Franche-Comté; après quoi je vous prierai d'envoyer le contrat de deux cents mille livres, par la poste, à M. *Dupont, avocat au conseil souverain de Colmar, à Colmar*, avec la précaution de faire charger le paquet à la poste.

M. *le Riche* m'écrit d'Orgelet qu'il faut faire insinuer mon contrat de deux cents mille livres, parce que, dit-il, on pourrait un jour prétendre *que j'aurais seulement placé sur la tête de ma nièce, sans que ce soit à son profit*. Je ne conçois point du tout cette difficulté, puisqu'il est stipulé dans le contrat que ma nièce ne jouira qu'après ma mort. Certainement cette

1767. jouissance exprimée est au profit de madame *Denis*; mais il ne faut négliger aucune précaution, et je payerai tout ce que M. *le Riche* jugera convenable.

Au reste, je me rapporte de toute cette affaire entièrement à vous; mais je crois qu'il ne faut pas se presser de faire l'insinuation, si la chambre des finances se prête à un prompt accommodement.

Mandez-moi, je vous prie, ce que vous pensez de tout cela, et ce que vous aurez fait. Adieu, mon cher ami; on ne peut vous être plus tendrement attaché que je le suis. *V.*

LETTRE CLXXXVIII.

A M. DAMILAVILLE.

30 d'octobre.

MON cher ami, je reçois votre lettre du 20 d'octobre, car il faut que je sois exact sur les dates; on dit qu'il y a quelquefois des lettres qui se perdent.

J'écris à M. *Chardon*, à tout hasard, pour l'affaire des *Sirven*, quoique je ne croye pas le moment favorable. On vient de condamner à être pendu un pauvre diable de gascon qui avait prêché la parole de DIEU dans une grange auprès de Bordeaux. Le gascon, maître de la grange, est condamné aux galères, et la plupart des auditeurs gascons sont bannis du pays; mais quand on appesantit une main, l'autre peut devenir plus légère. On peut en même temps exécuter les lois sévères qui défendent de prêcher la parole de DIEU dans

des granges, et venger les lois qui défendent aux juges de rouer, de pendre les pères et les mères, sans preuves. 1767.

Ne pourriez-vous point m'envoyer cette *Honnêteté théologique* dont on parle tant, et qu'on m'impute à cause du titre, et parce que l'on sait que je suis très-honnête avec les messieurs de la théologie ? Je ne l'ai point vue, et je meurs d'envie de la lire. On ne pourra pas empêcher qu'il y ait une sorbonne, mais on pourra empêcher que cette sorbonne fasse du mal. Le ridicule et la honte dont elle vient de se couvrir dureront long-temps. Il faut espérer que tant de voix, qui s'élèvent d'un bout de l'Europe à l'autre, imposeront enfin silence aux théologiens, et que le monde ne sera plus bouleversé par des argumens, comme il l'a été tant de fois.

Pourquoi donc ne pas donner vos observations sur l'*Ordre essentiel des sociétés* ? mais il n'y a pas moyen de dire tout ce qu'on devrait et qu'on voudrait dire.

Adieu, mon très-cher ami; tâchez donc de venir à bout de cette enflure au cou; pour moi je suis bien loin d'avoir des enflures, je diminue à vue d'œil, et je serai bientôt réduit à rien.

1767.

LETTRE CLXXXIX.

AU MEME.

2 de novembre.

MON corps qui n'en peut plus, fait ses complimens à votre cou qui n'est pas en trop bon ordre, mon cher ami. J'arrange mes petites affaires, et voici un papier que je vous prie de faire parvenir à M. de *Laleu*.

Au reste, plus la raison est persécutée, plus elle fait de progrès. Puissent les braves combattre toujours, et les tièdes se réchauffer !

Je reçois une lettre d'un des nôtres, nommé M. *Dupont*, avocat au conseil souverain d'Alsace, qui me mande vous avoir adressé des papiers très-importans pour moi. il faut bien, quelque philosophe que l'on soit, ne pas négliger absolument ses affaires temporelles ; ces papiers me seront très-utiles dans le délabrement des affaires de M. le duc de *Virtemberg*. Personne ne me paye, et j'ai, depuis six semaines, le régiment de *Conti* auquel il faut faire les honneurs du pays. Je suis plus embarrassé que la sorbonne ne l'est avec M. de *Marmontel*.

Je viens d'apprendre qu'il y a des *Mémoires* imprimés du maréchal de *Luxembourg*, et je suis honteux de l'avoir ignoré. Ils me seront très-utiles pour la nouvelle édition que l'on fait du Siècle de *Louis XIV*, et je vous prie instamment, mon cher ami, de me

les

les faire venir par *Briaſſon*, ou de quelque autre manière. 1767.

Connaîtriez-vous un petit écrit ſur la population d'une partie de la Normandie et de deux ou trois autres provinces de France? On dit que M. l'intendant de *la Michodière* a part à cet ouvrage qui eſt, dit-on, très-exact et très-bien fait.

Mandez-moi ſurtout des nouvelles de votre cou; je m'y intéreſſe plus qu'à tous les dénombremens de la France. Vous ne m'avez point parlé de l'opéra de M. *Thomas* et de M. de *la Borde*. Je crois que vous vous ſouciez plus d'un bon raiſonnement que d'une double croche.

Portez-vous bien, mon cher ami, et aimez un homme qui vous chérira juſqu'au dernier moment de ſa vie.

LETTRE CXC.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de novembre.

VRAIMENT, mon divin ange, je ne ſavais pas que vous euſſiez enterré votre médecin. Je ne ſais rien de ſi ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieilleſſe; et je ne conçois guère comment on attend ſa ſanté de gens qui ne ſavent pas ſe guérir: cependant il eſt bon de leur demander quelquefois conſeil, pourvu qu'on ne les croye pas aveuglément. Mais comment pouvez-vous prendre les mêmes remèdes, madame d'*Argental* et vous, puiſque vous

n'avez pas la même maladie ? c'eſt une énigme pour
1767. moi. Tout ce que je puis faire, c'eſt de lever les mains au ciel, et de le prier de vous accorder une vie très-longue, très-ſaine, avec très-peu de médecins.

J'avais déjà écrit un petit mot à M. de *Thibouville* pour vous être montré. Votre lettre du 28 d'octobre ne m'a été rendue qu'après. Vous ne doutez pas que je ne ſois bien curieux de voir ma lettre à la belle mademoiſelle *Dubois*. Vous avez vu les raiſons que j'ai de me tenir un peu clos et couvert juſqu'à ce que j'aye reçu des nouvelles de M. le maréchal de *Richelieu*. Il me ſemble qu'il y a, dans cette affaire, je ne ſais quelle conſpiration pour m'embarraſſer et pour ſe moquer de moi. Mais comment M. le duc de *Duras* n'a-t-il pas eu la curioſité de voir cette lettre qui eſt devenue la pomme de diſcorde chez les déeſſes du tripot ? Rien n'eſt, ce me ſemble, ſi facile ; tout ſerait alors tiré au clair, ſans que des perſonnes qui peuvent beaucoup me nuire euſſent le moindre prétexte contre moi.

Je vous avouerai groſſièrement, mon cher ange, que je me trouve dans une ſituation bien gênante, et que je crains l'éclat d'une brouillerie qui me mettrait dans l'alternative de perdre une partie de mon bien, ou de le redemander par les voies du monde les plus triſtes, et peut-être les plus inutiles. On me mande des choſes ſi extraordinaires que je ne ſais plus où j'en ſuis ; ma ſanté, d'ailleurs, eſt abſolument ruinée. Je dois plutôt ſonger à vivre que ſonger à la ſingulière tracaſſerie qu'on m'a faite. Je n'oſe même écrire à *le Kain*, de peur de l'expoſer,

Vous verrez inceſſamment M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. J'ai donné une lettre à M. de *la Harpe* pour vous. 1767.

Adieu, mon divin ange ; maman et moi, nous, nous mettons au bout de vos ailes plus que jamais. Vous ſavez quel eſt pour vous mon culte d'hyperdulie.

LETTRE CXCI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Le 9 de novembre.

JE n'ai pu répondre, Monſieur, auſſitôt que je l'aurais voulu, à la lettre par laquelle vous eûtes la bonté de m'apprendre votre excommunication. J'étais enchanté de vous avoir pour confrère, et il était bien juſte qu'un doyen félicitât avec empreſſement un novice tel que vous ; mais j'étais dans ce temps-là ſur le point d'aller à tous les diables. Ma vieilleſſe et mes maladies continuelles ne me permettent pas de remplir mes devoirs bien exactement avec les réprouvés auxquels je ſuis très-attaché. Je me flatte que, ſi vous êtes excommunié auprès de quelques habitués de paroiſſe, vous ne l'êtes pas auprès de l'habitué de la gloire. Les lauriers des *Condé* garantiſſent des foudres de l'Egliſe.

Je vous ſouhaite, Monſieur, beaucoup de joie et de plaiſir dans ce monde, en attendant que vous ſoyez damné dans l'autre.

1767. Ne montrez point ma lettre à monsieur l'archevêque, si vous voulez que j'aye l'honneur d'être enterré en terre sainte; mais, si jamais vous lui parlez de moi, assurez-le bien que je ne suis pas janséniste.

Conservez-moi vos bontés. Voulez-vous bien me mettre aux pieds de son Altesse sérénissime?

LETTRE CXCII.

A M. DAMILAVILLE.

Le 11 de novembre.

J'AI aussi, mon cher ami, une très-ancienne colique. Je suis à peu-près de l'âge de M. de *Courteille*, et beaucoup plus faible et plus usé que lui. Je dois m'attendre à la même aventure au premier jour. Que cette dernière facétie soit jouée dans mon désert ou demain, ou dans six mois, ou dans un an, cela est parfaitement égal entre deux éternités qui nous engloutissent et qui ne nous laissent qu'un moment pour souffrir et pour mourir.

Je vous plains beaucoup d'avoir perdu votre protecteur; mais vous ne perdrez pas pour cela votre emploi. Vous vous soutiendrez par vos propres forces, et d'ailleurs vous avez des amis. Plût à Dieu que vous pussiez, au lieu de votre emploi, avoir un bénéfice simple, et venir philosopher avec moi sur la fin de ma carrière.

Mandez-moi, je vous prie, si M. *Marmontel* est revenu à Paris. Le voilà pleinement victorieux; et

il le ferait encore davantage, si les chats fourrés de la sorbonne étaient assez fous pour lâcher un décret. Vous m'avez envoyé *les Pièces relatives à Bélisaire*, mais elles ne sont pas complètes. 1767.

Il n'est pas juste de m'attribuer l'*Honnêteté théologique* quand je ne l'ai pas faite. Il faut que chacun jouisse de sa gloire. Ceux qui sont ces bonnes plaisanteries sont trop modestes de les mettre sur mon compte. J'ai bien assez de mes péchés, sans me charger encore de ceux de mon prochain.

Je ne suis point du tout fâché qu'on ait imprimé ma lettre à *Marmontel*. J'y traite *Cogé* de *maraud*, et j'ai eu raison; car il a eu la conduite d'un coquin avec le style d'un sot. On peut même imprimer cette lettre que je vous écris; je le trouverai très-bon.

Je vous embrasse de toutes les forces qui me restent.

LETTRE CXCIII.

A M. CHARDON.

A Ferney, 14 de novembre.

MONSIEUR,

Il paraît que le conseil cherche bien plus à favoriser le commerce et la population du royaume, qu'à persécuter des idiots qui aiment le prêche et qui ne peuvent plus nuire. Dans ces circonstances favorables, je prends la liberté de rappeler à votre souvenir l'affaire des *Sirven*, et d'implorer votre protection et votre justice pour cette famille infortunée.

1767. On dit que vous pourrez rapporter cette affaire devant le roi. Ce sera, Monsieur, une nouvelle preuve qu'il aura de votre capacité et de votre humanité. Il s'agit d'une famille entière qui avait un bien honnête, et qui se voit flétrie, réduite à la mendicité, et errante, en vertu d'une sentence absurde d'un juge de village.

Il n'y a pas long-temps, Monsieur, qu'on a imprimé à Toulouse, par ordre du parlement, une justification de l'affreux jugement rendu contre les *Calas*. Cette pièce soutient fortement l'incompétence de messieurs des requêtes, et la nullité de leur arrêt. Jugez comme la pauvre famille *Sirven* serait traitée par ce parlement, si elle y était renvoyée après avoir demandé justice au conseil. Vous êtes son unique appui. Je partage son affliction et sa reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, Monsieur, votre, &c. *Voltaire*.

LETTRE CXCIV.

A M. DAMILAVILLE.

18 de novembre.

Je présume, mon cher ami, qu'on vous a donné de fausses alarmes. Il n'est point du tout vraisemblable qu'un conseiller d'Etat, occupé d'une décision du roi qui le regarde, ait attendu un autre conseiller d'Etat à la porte du cabinet du roi, pour parler contre vous. On ne songe dans ce moment qu'à soi-même, et tout au plus aux affaires majeures

dont on ne dit qu'un mot en paſſant. Si mon amitié eſt un peu craintive, ma raiſon eſt courageuſe. Je ne me figurerai jamais qu'un maréchal de France, qui vient d'être nommé pour commander les armées, attende un miniſtre au ſortir du conſeil pour lui dire qu'un major d'un régiment n'eſt pas dévot : cela eſt trop abſurde. Mais auſſi il eſt très-poſſible qu'on vous ait deſſervi, et c'eſt ce qu'il faut parer. 1767.

J'ai imaginé d'écrire à madame de *Sauvigni* qui eſt venue pluſieurs fois à Ferney. Je ferai parler auſſi par monſieur ſon fils. Je ſaurai de quoi il eſt queſtion, ſans vous compromettre.

On a imprimé en Hollande des lettres au père *Mallebranche ;* l'ouvrage eſt intitulé *le Militaire philoſophe ;* il eſt excellent ; le père *Mallebranche* n'aurait jamais pu y répondre. Il fait une très-grande impreſſion dans tous les pays où l'on aime à raiſonner.

On m'aſſure de tous côtés que l'on doit aſſurer un état civil aux proteſtans, et légitimer leurs mariages ; il eſt étonnant que vous ne m'en diſiez rien.

Bonſoir, mon très-cher ami ; je vous embraſſe bien fort.

1767.

LETTRE CXCV.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 20 de novembre.

Vous êtes aſſurément un plus aimable enfant que je ne ſuis un aimable papa ; c'eſt ce que toutes les dames vous certifieront, depuis les portes de Genève juſqu'à Ferney. Vous allez faire à Paris de nouvelles conquêtes ; mais j'eſpère que vous n'abandonnerez pas l'Empire romain et les Vandales.

Je ſais que le tripot de la comédie eſt tombé comme cet Empire. Il n'y a plus ni acteurs ni actrices ; mais vous travaillez pour vous-même. Un bon ouvrage n'a pas beſoin du tripot pour ſe ſoutenir, et vous le ferez jouer à votre loiſir quand la ſcène ſera un peu moins délabrée. Je voudrais être aſſez jeune pour jouer le rôle de l'ambaſſadeur vandale, ſur notre petit théâtre ; mais vous avez aſſez d'acteurs ſans moi, car j'eſpère toujours vous revoir ici. Je ſuis comme toutes nos femmes ; elles n'ont qu'un cri après vous, et madame de *la Harpe* ſera une très-bonne *Eudoxie*. Mon cher confrère en tragédies, avez-vous vu M. de *la Borde* votre confrère en muſique ? Amphion ne doit pas l'avoir découragé. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que dans ſa Pandore il y a bien des morceaux qui vont à l'oreille et à l'ame. Ranimez, je vous prie, ſa noble ardeur ; il ne faut pas qu'il enfouiſſe un ſi

beau talent. Il me paraît surtout entendre à merveille ce que personne n'entend ; c'est l'art de dialoguer. 1767.
Vous ferez quelques jours un bien joli opéra avec lui, mais je ne prétends pas que Pandore soit entièrement sacrifié.

Nos dames, sensibles à votre souvenir, vous écriront des lettres plus galantes ; mais je vous avertis que je suis aussi sensible qu'elles, tout vieux que je suis. Ma santé est détestable, mais je suis heureux autant qu'un vieux malade peut l'être. Votre façon d'être heureux est d'une espèce toute différente.

Adieu ; je vous souhaite tous les genres de félicité dont vous êtes très-digne. *V.*

LETTRE CXCVI.

A M. DAMILAVILLE.

23 de novembre.

Vous n'aviez pas besoin, mon cher ami, de la lettre de M. d'*Alembert* pour m'exciter. Vous savez bien que, sur un mot de vous, il n'y a rien que je ne hasarde pour vous servir.

Je vous avais déjà prévenu en écrivant la lettre la plus forte à madame de *Sauvigni*. Je prendrai aussi, n'en doutez pas, le parti d'implorer la protection de M. le duc de *Choiseul ;* mais sachez qu'il est à présent très-rare qu'un ministre demande des emplois à d'autres ministres. Il n'y a pas long-temps que j'obtins

1767. de M. le duc de *Choiſeul* qu'il parlât à monſieur le vice-chancelier en faveur d'un ancien officier à qui nous avons donné la ſœur de M. *Dupuits* en mariage. Cet officier, retiré du ſervice avec la croix de Saint-Louis et une penſion, avait été forcé, par des arrangemens de famille, à prendre une charge de maître des comptes à Dole ; il demandait la vétérance avant le temps preſcrit : croiriez-vous bien que monſieur le vice-chancelier refuſa net M. de *Choiſeul*, et lui envoya un beau mémoire pour motiver ſes refus. Vous jugez bien que, depuis ce temps-là, le miniſtre n'eſt pas trop diſpoſé à demander des choſes qui ne dépendent pas de lui. Soyez sûr que je n'aurai réponſe de trois mois.

Il y a environ ce temps-là que j'en attends une de lui ſur une affaire qui me regarde. Il m'a fait dire, par le commandant de notre petite province, qu'il n'avait pas le temps d'écrire, qu'il était accablé d'affaires : voilà où j'en ſuis.

Il me paraît de la dernière importance d'apaiſer M. de *Sauvigni ;* il faut l'entourer de tous côtés. M. de *Montigny*, tréſorier de France, de l'académie des ſciences, eſt très à portée de lui parler avec vigueur. N'avez-vous point quelque ami auprès de M. d'*Ormeſſon* ? Heureuſement la place qui vous eſt promiſe n'eſt point encore vacante ; on aura tout le temps de faire valoir vos droits ſi bien établis.

La tracaſſerie qu'on vous fait eſt inouie. Je me ſouviens d'un petit dévot, nommé *Leleu*, qui avait deux crucifix ſur ſa table : il débuta par me dire qu'il ne voulait pas tranſiger avec moi, parce que j'étais un impie, et il finit par me voler vingt mille

francs. Il s'en faut beaucoup, mon cher ami, que les scènes du Tartuffe soient outrées : la nature des dévots va beaucoup plus loin que le pinceau de *Molière*. 1767.

J'aurai, dans le courant du mois de décembre, une occasion très-favorable de prier monsieur le contrôleur général de vous rendre justice. Je ne saurais m'imaginer qu'on pût manquer à sa parole sur un prétexte aussi ridicule. Cela ressemblerait trop au marquis d'*O* qui prétendait que le prince *Eugène* et *Marlborough* ne nous avaient battus que parce que le duc de *Vendôme* n'allait pas assez souvent à la messe.

Je vous prie de ne pas oublier le maréchal de *Luxembourg* qui n'allait pas plus à la messe que le duc de *Vendôme*. Je suis obligé d'arrêter l'édition du Siècle de *Louis XIV*, jusqu'à ce que j'aye vu ces campagnes du maréchal, où l'on m'a dit qu'il y a des choses fort instructives.

Le petit livre du *Militaire philosophe* vaut assurément mieux que toutes les campagnes ; il est très-estimé en Europe de tous les gens éclairés. J'ai bien de la peine à croire qu'un militaire en soit l'auteur. Nous ne sommes pas comme les anciens Romains qui étaient à la fois guerriers, jurisconsultes et philosophes.

Vous ne me parlez plus de votre cou ; pour moi je vous écris de mon lit dont mes maux me permettent rarement de sortir. On ne peut s'intéresser à vos affaires, ni vous embrasser plus tendrement que je le fais.

1767.

LETTRE CXCVII.

A M. MARIN,

CENSEUR ROYAL, SECRETAIRE GENERAL DE LA LIBRAIRIE, *à Paris.*

27 de novembre.

VOUS me demandez, mon cher Monſieur, ſi je m'intéreſſe aux édits qui favoriſent le commerce et les huguenots : je crois être, de tous les catholiques, celui qui s'y intéreſſe le plus. Je vous ſerai très-obligé de me les envoyer. Il me ſemble que le conſeil cherche réellement le bien de l'Etat ; on n'en peut pas dire autant de meſſieurs de ſorbonne.

J'ai lu les Lettres ſur *Rabelais* et autres grands perſonnages. Ce petit ouvrage n'eſt pas aſſurément fait à Genève; il a été imprimé à Bâle, et non point en Hollande chez *Marc-Michel*, comme le titre le porte. Il y a, en effet, des choſes aſſez curieuſes ; mais je voudrais que l'auteur ne fût point tombé quelquefois dans le défaut qu'il ſemble reprocher aux auteurs hardis dont il parle.

Parmi une grande quantité de livres nouveaux qui paraiſſent ſur cette matière, il y en a un ſurtout dont on fait un très-grand cas. Il eſt intitulé *le Militaire philoſophe*, et imprimé en effet chez *Marc-Michel Rey*. Ce ſont des lettres écrites au père *Mallebranche* qui aurait été fort embarraſſé d'y répondre.

On a débité en Hollande, cette année, plus de vingt ouvrages dans ce goût. Je fais que la fréronaille m'impute toutes ces nouveautés; mais je m'enveloppe avec fécurité dans mon innocence et dans le Siècle de *Louis XIV*, que je fais réimprimer augmenté de plus d'un tiers. Je profite de la permiffion que vous me donnez de vous adreffer une copie de l'*errata* que l'exacte et avifée veuve *Duchefne* a perdu fi à propos. Je mets tout cela fous l'enveloppe de M. de *Sartine*. 1767.

Adieu, Monfieur; vous ne fauriez croire combien votre commerce m'enchante.

Sera-t-il donc permis au fieur *Cogé*, régent de collége, d'employer le nom du roi pour me calomnier ?

LETTRE CXCVIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 28 de novembre.

Il y a environ quarante-cinq ans que monfeigneur eft en poffeffion de fe moquer de fon humble ferviteur. Il y a trois mois que je fors rarement de mon lit, tandis que monfeigneur fort tous les jours de fon bain pour aller dans le lit d'autrui; et vous êtes tout ébahi que je me fois habillé une fois pour affifter à une petite fête. Puiffiez-vous infulter encore quarante ans aux faibleffes humaines, en ne perdant jamais ni votre appétit, ni votre vigueur, ni vos grâces, ni vos railleries !

1767. Vous avez laiſſé choir le tripot de la comédie de Paris. Je m'y intéreſſe fort médiocrement ; mais je ſuis fâché que tout tombe, excepté l'opéra comique. J'ai peur d'avoir le défaut des vieillards qui font toujours l'éloge du temps paſſé ; mais il me ſemble que le Siècle de *Louis XIV*, dont on fait actuellement une édition nouvelle fort augmentée, était un peu ſupérieur à notre ſiècle.

Comme cet ouvrage eſt ſuivi d'un petit abrégé qui va juſqu'à la dernière guerre, je ne manquerai pas de parler de la belle action de M. le duc d'*Aiguillon* qui a repouſſé les Anglais. J'avais oublié cette conſolation dans nos malheurs.

Votre ancien ſerviteur ſe recommande toujours à votre bonté et loyauté, et vous préſente ſon tendre et profond reſpect. *V.*

LETTRE CXCIX.

A M. DE CHABANON.

30 de novembre.

L'ANECDOTE parlementaire, que vous avez la bonté de m'envoyer, mon cher ami, m'eſt d'autant plus précieuſe, qu'aucun écrivain, aucun hiſtorien de *Louis XIV* n'en avait parlé juſqu'à préſent.

Et voilà juſtement comme on écrit l'hiſtoire.

Vous êtes bien plus attentif que le victorieux auteur de l'éloge de *Charles V*. Il ne m'a point appris d'anecdote, car il ne m'a point écrit du tout. Je

préfume qu'il paffe fort agréablement fon temps avec quelque fille d'*Aaron Alrafchild*. 1767.

Je ne fais pas la moindre nouvelle des tripots de Paris. J'ignore jufqu'au fuccès des doubles croches de *Philidor*, et je fuis toujours très-affligé de l'aventure des croches de notre ami M. de *la Borde*. J'ai fa Pandore à cœur, non parce que j'ai fourni la toile qu'il a bien voulu peindre, mais parce que j'ai trouvé des chofes charmantes dans fon exécution; et je fouhaite paffionnément qu'on joue le péché originel à l'opéra. Vous me direz qu'il ne mérite d'être joué qu'à la foire Saint-Laurent: cela eft vrai, fi on le donne fous fon véritable nom; mais, fous le nom de Pandore, elle mérite le théâtre de l'académie de mufique. Je vous prie toujours d'encourager M. de *la Borde;* car pour vous, mon cher ami, je vous crois affez encouragé à établir votre réputation en détruifant l'Empire romain. Mais commencez par établir un théâtre, vous n'en avez point. La comédie françaife eft plus tombée que l'Empire romain.

Nous n'avons plus de foldats dans nos déferts de Ferney. L'arrêt des augustes puiffances contre les illuftres repréfentans eft arrivé, et a été plus mal reçu qu'une pièce nouvelle. Vous ne vous en fouciez guère, ni moi non plus.

Maman et toute la maifon vous font les plus tendres complimens; j'enchéris fur eux tous. *V.*

1767.

LETTRE CC.

A M. MARMONTEL.

2 de décembre.

COMMENÇONS par les empereurs, mon très-cher et illuſtre confrère, et enſuite nous viendrons aux rois. Je tiens l'empereur *Juſtinien* un aſſez mépriſable deſpote, et *Béliſaire* un brave capitaine aſſez pillard, auſſi ſottement cocu que ſon maître. Mais pour la ſorbonne, je ſuis toujours de l'avis de *Deſlandes* qui aſſure, à la page 299 de ſon troiſième volume, que c'eſt le corps le plus mépriſable du royaume.

Pour le roi de Pologne, c'eſt tout autre choſe. Je le révère, l'eſtime et l'aime comme philoſophe et comme bienfeſant. Il eſt vrai que j'eus l'honneur de recevoir ſa réponſe au mois de mars, et que j'eus la diſcrétion de ne lui rien répliquer, parce que je craignis d'ennuyer un roi des Sarmates, qui me parut aſſez embarraſſé entre un nonce, des évêques, des *Radzivil* et des Cracovie: mais, puiſqu'il inſinue que je dois lui écrire, il aura aſſurément de mes nouvelles.

Mon cher ami, vive le miniſtère de France, vive ſurtout M. le duc de *Choiſeul* qui ne veut pas que les ſorboniqueurs prêchent l'intolérance dans un ſiècle auſſi éclairé. On lime les dents à ces monſtres, on rogne leurs griffes, c'eſt déjà beaucoup. Ils rugiront, et on ne les entendra ſeulement pas.

Votre

Votre victoire eſt entière, mon cher ami : ces drôles-là auraient été plus dangereux que les jéſuites, ſi on les avait laiſſé faire. 1767.

Je ſuis bien affligé que l'édit en faveur des proteſtans n'ait point paſſé. Ce n'eſt pas que les huguenots ne ſoient auſſi fous que les ſorboniqueurs ; mais, pour être fou à lier, on n'en eſt pas moins citoyen ; et rien ne ſerait aſſurément plus ſage que de permettre à tout le monde d'être fou à ſa manière.

Il me paraît que le public commence à être fou de la muſique italienne ; cela ne m'empêchera jamais d'aimer paſſionnément le récitatif de *Lulli*. Les Italiens ſe moqueront de nous, et nous regarderont comme de mauvais ſinges. Nous prenons auſſi les modes des Anglais ; nous n'exiſtons plus par nous-mêmes. Le théâtre français eſt déſert comme les prêches de Genève. La décadence s'annonce de toutes parts. Nous allions nous ſauver par la philoſophie, mais on veut nous empêcher de penſer. Je me flatte pourtant qu'à la fin on penſera, et que le miniſtère ne ſera pas plus méchant envers les pauvres philoſophes, qu'envers les pauvres huguenots.

Je vous ſupplie d'embraſſer pour moi le petit nombre de ſages qui voudra bien ſe ſouvenir du vieux ſolitaire, votre tendre ami.

1767.

LETTRE CCI.

A M. DAMILAVILLE.

2 de décembre.

MON cher ami, madame de *Sauvigni*, à qui j'avais écrit de la manière la plus preſſante, ſans vous compromettre en rien, s'explique elle-même ſur les choſes dont je ne lui avais point parlé; elle les prévient; elle me dit que M. *Mabille*, dont par parenthèſe je ne ſavais pas le nom, n'eſt point mort; qu'on ne peut demander la place d'un homme en vie; que ſon fils d'ailleurs a exercé cet emploi depuis cinq années, à la ſatisfaction de ſes ſupérieurs; et que, s'il était dépoſſédé, ſa famille ſerait à la mendicité.

Ces raiſons me paraiſſent aſſez fortes. Il n'eſt point du tout queſtion, dans cette lettre, des impreſſions qu'on aurait pu donner contre vous à M. de *Sauvigni*. On n'y parle que des ſervices que *Mabille* a rendus à l'intendance pendant quarante années. C'eſt encore une raiſon de plus pour aſſurer une récompenſe à ſon fils. Que voulez-vous que je réponde? faut-il que j'inſiſte? faut-il que je demande pour vous une autre place? ou voulez-vous vous borner à conſerver la vôtre? Vous ſavez mieux que moi que les promeſſes des miniſtres qui ne ſont plus en place, ne ſont pas une recommandation auprès de leurs ſucceſſeurs.

Vous favez qu'il n'y a point de furvivance pour ces fortes d'emplois. Je vois avec douleur que je ne dois rien attendre de M. le duc de *Choifeul* dans cette affaire. Je n'ai jamais fenti fi cruellement le défagrément attaché à la retraite; on n'eft plus bon à rien, on ne peut plus fervir fes amis. 1767.

Je crois être sûr que M. de *Sauvigni* ne vous nuira pas dans l'emploi qui vous fera confervé; mais je crois être sûr auffi qu'il fe fait un devoir de conferver au jeune *Mabille* la place de fon père. En un mot, ce père n'eft point mort; et ce ferait, à mon avis, une grande indifcrétion de demander fon emploi de fon vivant.

Mandez-moi, je vous prie, où vous en êtes, et quel parti vous prenez. Celui de la philofophie eft digne de vous. Plût à Dieu que vous puffiez avoir un bénéfice fimple, et venir philofopher à Ferney! Mais, fi votre place vous vaut quatre mille livres, il ne faut certainement pas l'abandonner.

Vous êtes trop prudent, mon cher ami, pour mettre dans cette affaire le dépit à la place de la raifon. Je ne vous parlerai point aujourd'hui de littérature quand il s'agit de votre fortune. Je fuis d'ailleurs très-malade. Je vous embraffe avec la plus vive tendreffe.

1767.

LETTRE CCII.

AU MEME.

A Ferney, 4 de décembre.

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 28 de novembre, et vous devez avoir reçu la mienne du 2 de décembre, dans laquelle je vous mandais ce que j'avais fait auprès de M. le duc de *Choiseul* et de madame de *Sauvigni*. Je vous rendais compte de ses intentions et de ses raisons. Je lui envoie aujourd'hui une copie de la lettre de monsieur le contrôleur général, du 30 de mars. Ma lettre est pour elle et pour monsieur l'intendant, qui m'a fait aussi l'honneur de me venir voir à Ferney. Mais, encore une fois, vous ferez plus en un quart d'heure à Paris par vous et par vos amis.

Je ne peux encore avoir reçu de réponse de monsieur le duc de *Choiseul*.

Vous ne me parlez point des nouveaux édits en faveur des négocians et des artisans. Il me semble qu'ils font beaucoup d'honneur au ministère. C'est, en quelque façon, casser la révocation de l'édit de Nantes avec tous les ménagemens possibles. Cette sage conduite me fait croire qu'en effet des ordres supérieurs ont empêché les sorboniqueurs d'écrire contre la tolérance. Tout cela me donne une bonne espérance de l'affaire des *Sirven*, quoiqu'elle languisse beaucoup.

Je suis bien étonné qu'on ait imprimé à Paris l'*Essai historique* sur les dissidens de Pologne. Je ne crois pas que son Excellence, le nonce de sa Sainteté, ait favorisé cette impression. 1767.

On parle de quelques autres ouvrages nouveaux, entr'autres de quelques lettres écrites au prince de *Brunswick* sur *Rabelais*, et sur tous les auteurs italiens, français, anglais, allemands, accusés d'avoir écrit contre notre sainte religion. On dit que ces lettres sont curieuses. Je tâcherai d'en avoir un exemplaire et de vous l'envoyer, supposé qu'on puisse vous le faire tenir par la poste.

Je laisse là l'opéra de *Philidor;* je ne le verrai jamais. Je ne veux point regretter des plaisirs dont je ne peux jouir. Tout ce que je sais, c'est que le récitatif de *Lulli* est un chef-d'œuvre de déclamation, comme les opéra de *Quinault* sont des chefs-d'œuvre de poësie naturelle, de passion, de galanterie, d'esprit et de grâces. Nous sommes aujourd'hui dans la boue, et les doubles croches ne nous en tireront pas.

Voici une réponse que je dois depuis deux mois à un commissaire de marine, qui a fait imprimer chez *Merlin* une ode sur la magnanimité. Je suis assailli tous les jours de vingt lettres dans ce goût. Cela me dérobe tout mon temps, et empoisonne la douceur de ma vie. Plus vos lettres me consolent, plus celles des inconnus me désespèrent: cependant il faut répondre, ou se faire des ennemis. Les ministres sont bien plus à leur aise, ils ne répondent point.

Je vous supplie de vouloir bien faire rendre ma

1767. lettre, par *Merlin*, au magnanime commiſſaire de marine.

J'attends l'édit du concile perpétuel des Gaules; je ſais qu'il n'eſt pas enregiſtré par le public.

Adieu; embraſſez pour moi *Protagoras*, et aimez toujours votre très-tendre ami *V.*

LETTRE CCIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Ferney, 7 de décembre.

MON cher ange, je vous dépêche mon gendre qui ne va à Paris ni pour l'opéra de *Philidor*, ni pour l'opéra comique, ni pour le malheureux tripot de l'expirante comédie françaiſe. Il aura le bonheur de faire ſa cour à mes deux anges, cela mérite bien le voyage. De plus, il compte ſervir le roi, ce qui eſt la ſuprême félicité. Puiſſe-t-il le ſervir longues années en temps de paix!

J'ai vaincu mon horrible répugnance, en excédant M. le duc de *Duras* de l'hiſtoire de la falſification de mon teſtament. Je vois bien que je mourrai avant d'avoir mis ordre à mes affaires comiques, et que cela va produire une file de tracaſſeries qui ne finira point. Le théâtre de *Baron*, de *le Couvreur*, de *Clairon*, n'en deviendra pas meilleur. La décadence eſt venue, il faut s'y ſoumettre; c'eſt le ſort de toutes les nations qui ont cultivé les lettres; chacune a eu ſon ſiècle brillant, et dix ſiècles de turpitude.

Je finis actuellement par semer du blé, au lieu de semer des vers en terre ingrate; et j'achève, comme je le puis, ma ridicule carrière. 1767.

Vivez heureux en santé, en tranquillité.

Adieu, mon ange, que j'aimerai tendrement jusqu'au dernier moment de ma vie. *V.*

LETTRE CCIV.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 7 de décembre.

AMI aussi essentiel qu'aimable, ayez tout pouvoir sur Pandore! Vous me donnez le fond de la boîte, et j'espère tout de votre goût, de la facilité de M. de *la Borde*. A l'égard de ma docilité, vous n'en doutez pas.

Je suis bien étonné qu'on ait fait un opéra d'Ernélinde, de Rodoald et de Ricimer; cela pourrait faire souvenir les mauvais plaisans

> De ce plaisant projet d'un poëte ignorant
> Qui, de tant de héros, va choisir Childebrand.

Le bizarre a succédé au naturel en tout genre. Nous sommes plus savans sur certains chefs intéressans que dans le siècle passé; mais adieu les talens, le goût, le génie et les grâces.

Mes complimens à Rodoald; je vais relire Atis. J'ai peur que vous ne soyez dégoûté de l'Empire

1767. romain et d'Eudoxie, depuis que vous avez vu la misère où les pauvres acteurs sont tombés. On dit qu'il n'y a que la sorbonne qui soit plus méprisée que la comédie française.

J'envie le bonheur de M. *Dupuits* qui va vous embrasser. Je félicite M. de *la Harpe* de tous ses succès. Il en est si occupé qu'il n'a pas daigné m'écrire un mot depuis qu'il est parti de Ferney.

Madame *Denis* vous regrette tous les jours ; elle brave l'hiver et j'y succombe. Je lis et j'écris des sottises au coin de mon feu, pour me dépiquer.

J'ai reçu d'excellens mémoires sur l'Inde ; cela me console des mauvais livres qu'on m'envoie de Paris. Ces mémoires seraient peut-être mal reçus de votre académie, et encore plus de vos théologiens. Il est prouvé que les Indiens ont des livres écrits il y a cinq mille ans ; il nous sied bien après cela de faire les entendus ! Leurs pagodes, qu'on a prises pour des représentations de diables, sont évidemment les vertus personnifiées.

Je suis las des impertinences de l'Europe. Je partirai pour l'Inde, quand j'aurai de la santé et de la vigueur. En attendant, conservez-moi une amitié qui fait ma consolation. *V.*

LETTRE CCV. 1767.

A M. PEAKOCK,

Ci-devant fermier général du roi de Patna.

A Ferney, 8 de décembre.

Je ne faurais, Monfieur, vous remercier en anglais, parce que ma vieilleffe et mes maladies me privent abfolument de la facilité d'écrire. Je dicte donc en français mes très-fincères remercîmens fur le livre inftructif que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous m'avez confirmé de vive voix une partie des chofes que l'auteur dit fur l'Inde, fur fes coutumes antiques, confervées jufqu'à nos jours ; fur fes livres, les plus anciens qu'il y ait dans le monde; fur les fciences dont les brachmanes ont été les dépofitaires ; fur leur religion emblématique, qui femble être l'origine de toutes les autres religions. Il y a long-temps que je penfais, et que j'ai même écrit une partie des vérités que ce favant auteur développe. Je pofsède une copie d'un ancien manufcrit qui eft un commentaire du *Veidam*, fait inconteftablement avant l'invafion d'*Alexandre*. J'ai envoyé à la bibliothéque royale de Paris l'original de la traduction faite par un brame correfpondant de notre pauvre compagnie des Indes, qui fait très-bien le français.

Je n'ai point de honte, Monfieur, de vous fupplier de me gratifier de tout ce que vous pourrez retrouver d'inftructions fur ce beau pays où les

1767. *Zoroastre*, les *Pythagore*, les *Apollonius* de Thyane, ont voyagé comme vous.

J'avoue que ce peuple, dont nous tenons les échecs, le trictrac, les théorèmes fondamentaux de la géométrie, est malheureusement d'une superstition qui effraie la nature; mais, avec cet horrible et honteux fanatisme, il est vertueux; ce qui prouve bien que les superstitions les plus insensées ne peuvent étouffer la voix de la raison; car la raison vient de DIEU, et la superstition vient des hommes qui ne peuvent anéantir ce que DIEU a fait.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une très-vive reconnaissance, &c.

LETTRE CCVI.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

A Ferney, 11 de décembre.

JE ne peux trop vous remercier, Monsieur, de la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre pièce que l'éloquence et l'humanité ont dictée (*). Elle est pleine de vers qui parlent au cœur, et qu'on retient malgré soi. Il y a des gens qui ont imprimé que, si on avait joué la tragédie de Mahomet devant *Ravaillac*, il n'aurait jamais assassiné *Henri IV*. *Ravaillac* pouvait fort bien aller à la comédie, il avait fait ses études, et était un très-bon maître d'école. On dit qu'il y a encore à Angoulême des gens de sa famille qui sont dans les ordres sacrés,

(*) L'honnête criminel.

et qui, par conféquent, perfécutent les huguenots au nom de DIEU. Il ne ferait pas mal qu'on jouât votre pièce devant ces honnêtes gens, et furtout devant le parlement de Touloufe. M. *Marmontel* vous en demandera probablement une repréfentation pour la forbonne. 1767.

Pour moi, Monfieur, je vous réponds que je la ferai jouer fur mon petit théâtre.

Je fuis fâché que votre prédicant *Lifimond* ait eu la lâcheté de laiffer traîner fon fils aux galères. Je voudrais que fa vieille femme s'évanouît à ce fpectacle, que le père fût empreffé à la fecourir; qu'elle mourût de douleur entre fes bras; que, pendant ce temps-là, la chaîne partît; que le vieux *Lifimond*, après avoir enterré fa vieille prédicante, allât vîte à Toulon fe préfenter pour dégager fon fils. Le fond de votre pièce n'y perdrait rien, et le fentiment y gagnerait.

Je voudrais auffi (permettez-moi de vous le dire) que, dans la fcène de la reconnaiffance, les deux amans ne fe parlaffent pas fi long-temps fans fe reconnaître, ce qui choque abfolument la vraifemblance.

N'imputez ces faibles critiques qu'à mon eftime. Je crois que vous pouvez rendre au théâtre le luftre qu'il commence à perdre tous les jours; mais foyez bien perfuadé que Phèdre et Iphigénie feront toujours plus d'effet que des bourgeois. Votre ftyle vous appelle au grand.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'eftime que vous méritez, votre très-humble, &c.

1767.

LETTRE CCVII.

A M. DAMILAVILLE.

11 de décembre.

J'ATTENDS demain une lettre de vous, mon cher ami; ainſi je vous réponds avant que vous m'ayez écrit, car l'éloignement du bureau de la poſte me force toujours de mettre un grand intervalle entre les lettres que je reçois et celles que je réponds.

Je n'ai encore rien reçu de madame de *Sauvigni*, rien de M. le duc de *Choiſeul ;* mais j'ai reçu un livre imprimé à Avignon, intitulé *Dictionnaire anti-philoſophique*, qui eſt aſſurément très-digne de ſon titre. Les malheureux y ont raſſemblé toutes les ordures qu'on a vomies dans divers temps contre *Helvétius* et *Diderot*, et contre quelqu'un que vous connaiſſez. La fureur de ces miſérables eſt toujours couverte du maſque de la religion : ils ſont comme les coupeurs de bourſe qui prient DIEU à haute voix en volant dans l'égliſe.

L'ouvrage eſt ſans nom d'auteur, le titre le fait débiter. Il y a des morceaux qui ne ſont pas ſans éloquence, c'eſt-à-dire l'éloquence des paroles; car, pour celle de la raiſon, il y a long-temps qu'elle eſt bannie de tous les livres de ce caractère. Trois jéſuites, nommés *Patouillet*, *Nonotte* et *Céruti*, ont contribué à ce chef-d'œuvre. On m'aſſure qu'un avocat a déjà daigné répondre à ces marauds, à la fin d'un livre qui roule ſur des matières intéreſſantes.

Par quelle fatalité déplorable faut-il que des ennemis du genre-humain, chassés de trois royaumes, et en horreur à la terre entière, soient unis entre eux pour faire le mal, tandis que les sages qui pourraient faire le bien, sont séparés, divisés, et peut-être, hélas! ne connaissent pas l'amitié? Je reviens toujours à l'ancien objet de mon chagrin : les sages ne sont pas assez sages, ils ne sont pas assez unis, ils ne sont ni assez adroits, ni assez zélés, ni assez amis. Quoi! trois jésuites se liguent pour répandre les calomnies les plus atroces, et trois honnêtes gens resteront tranquilles! 1767.

Vous ne serez pas tranquille sur le compte des *Sirven*. Je compte toujours, mon cher ami, que M. *Chardon* rapportera l'affaire incessamment devant le roi. Il sera comblé de gloire et béni de la patrie.

Avez-vous lu l'*Honnête criminel*? Il y a de très-beaux vers. L'auteur aurait pu faire de cette pièce un ouvrage excellent; il aurait fait une très-grande sensation, et aurait servi votre cause.

Je suis toujours très-malade, je sens de fortes douleurs; mais l'amitié qui m'attache à vous est bien plus forte encore.

Bonsoir, mon digne et vertueux ami.

1767. LETTRE CCVIII.

A M. CHARDON.

11 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'étonnez de vouloir lire des bagatelles, quand vous êtes occupé à déployer votre éloquence fur les chofes les plus férieufes; mais *Caton* allait à cheval fur un bâton avec un enfant, après s'être fait admirer dans le fénat. Je fuis un vieil enfant; vous voulez vous amufer de mes rêveries, elles font à vos ordres; mais la difficulté eft de les faire voyager. Les commis à la douane des penfées font inexorables. Je me ferais d'ailleurs, Monfieur, un vrai plaifir de vous procurer quelques livres nouveaux qui valent infiniment mieux que les miens; mais je ne répondrais pas de leur catholicité. Ce qui me raffurerait, c'eft que le meilleur rapporteur du confeil doit avoir fous les yeux toutes les pièces des deux parties.

Si vous pouvez, Monfieur, m'indiquer une voie sûre, je ne manquerai pas de vous obéir ponctuellement.

J'ofe me flatter que vous ferez bientôt triompher l'innocence des *Sirven*, que vous ferez comblé de gloire; foyez sûr que tout le royaume vous bénira; vous détruirez à la fois le préjugé le plus abfurde, et la perfécution la plus abominable.

J'ai l'honneur d'être, avec autant d'eſtime que de respect, Monſieur, votre, &c. *Voltaire*. 1767.

P. S. Vous me pardonnerez de ne pas vous écrire de ma main, mes maladies et mes yeux ne me le permettent pas.

LETTRE CCIX.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

12 de décembre.

Vous êtes, mon cher docteur philoſophe, le modèle de la générosité ; c'eſt un éloge que les ſimples docteurs méritent rarement. Vous prévenez mes beſoins par vos bienfaits. Je vous dois les belles et bonnes inſtructions que M. de *Maleſherbes* a bien voulu me donner. Cette interdiction de remontrances ſous *Louis XIV*, pendant près de cinquante années, eſt une partie curieuſe de l'hiſtoire, et par conſéquent entièrement négligée par les *Limiers* et les *Reboulet*, compilateurs de gazettes et de journaux. Je ne connais qu'une ſeule remontrance, en 1709, ſur la variation des monnaies, encore ne fut-elle préſentée qu'après l'enregiſtrement, et on n'y eut aucun égard.

Je vous ſupplie, mon cher philoſophe, d'ajouter à vos bontés celle de préſenter mes très-humbles remercîmens au magiſtrat philoſophe qui m'a éclairé. Plût à Dieu qu'il fût encore à la tête de la littérature. Quand on ôta au maréchal de *Villars* le

1767. commandement des armées, nous fûmes battus; et lorsqu'on le lui rendit, nous fûmes vainqueurs.

Je suis accablé de vieillesse, de maladies, de mauvais livres, d'affaires. J'ai le cœur gros de ne pouvoir vous dire, aussi longuement que je le voudrais, tout ce que je pense de vous, et à quel point je suis pénétré de l'estime et de l'amitié que vous m'avez inspirées pour le reste de ma vie. *V.*

LETTRE CCX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de décembre.

VOTRE malingre et affligé serviteur ne peut écrire de sa main à son héros. Tout languissant qu'il est, il compte bien donner non-seulement *la Fiancée du roi de Garbe*, quand il aura quatre-vingts ans, mais encore le *Portier des chartreux* pour petite pièce, que monseigneur fera représenter à la cour, avec tout l'appareil convenable.

La prison du prince de *Condé*, la mort de *François II* seraient, à la vérité, un sujet de tragédie; mais je ne réponds pas de l'approbation de la police. La pièce serait très-froide, si elle n'était pas très-insolente; et si elle était insolente, on ne pourrait la jouer qu'en Angleterre.

En attendant, si j'avais quelque chose à demander au tripot, ce serait qu'on achevât les représentations des Scythes. On ne les a données que

quatre

quatre fois, et elles ont valu 600 francs à *le Kain*. Il n'y a plus de lois, plus d'honneur, plus de reconnaiſſance dans le tripot. 1767.

J'oſerais implorer votre protection comme les Génois; mais monſeigneur vient à Paris paſſer ſix ſemaines, et partager ſon temps entre les affaires et les plaiſirs; enſuite il court dans le royaume du prince noir pour le reſte de l'année, et je ne puis alors recourir aux lois, du fond de mes déſerts des Alpes.

On m'a mandé que vous aviez abandonné tout net le département dudit tripot; alors je me ſuis adreſſé à M. le duc de *Duras*, afin que mes prières ne ſortiſſent point de la famille.

On m'a fait un grand crime dans Paris, c'eſt-à-dire parmi ſept ou huit perſonnes de Paris, d'avoir ôté un rôle à mademoiſelle *Durancy*, pour le donner à mademoiſelle *Dubois*. Le fait eſt que j'ai écrit une lettre de politeſſes et de plaiſanteries à mademoiſelle *Dubois*, et qu'il m'eſt très-indifférent par qui tous mes pauvres rôles ſoient joués. Je ne connais aucune actrice. Le bruit public eſt que le cu de mademoiſelle *Durancy* n'eſt ni ſi blanc ni ſi ferme que celui de mademoiſelle *Dubois;* je m'en rapporte aux connaiſſeurs, et je n'ai acception de perſonne.

Vous ne connaiſſez pas d'ailleurs ma déplorable ſituation. Si j'avais l'honneur de vous entretenir ſeulement un quart d'heure, mon héros pouſſerait de rire. Il ſait ce que c'eſt que l'abſence, et combien on dépend quand on eſt à cent lieues de ſon tripot; mais il ſait auſſi que je voudrais ne

1767. dépendre que de lui, et que c'eſt à lui que je ſuis attaché juſqu'au dernier moment de ma vie.

A l'égard du jeune homme dont vous avez eu la bonté de me renvoyer la lettre, il eſt vrai que c'eſt un des ſeigneurs les mieux mis et les plus brillans. J'ai peur que ſa magnificence ne lui coûte de triſtes momens. Je ne me mêle plus en aucune manière de ſes affaires. J'ai eu pour lui, pendant un an, toutes les attentions que je devais à un homme envoyé par vous; je n'ai rien négligé pour le rendre digne de vos bontés : c'eſt maintenant à M. *Hénin* uniquement à ſe charger de ſon ſort et de ſa conduite. Si vous avez quelques ordres à me donner ſur ſon compte, je les exécuterai avec exactitude; mais je ne ferai abſolument rien ſans vos ordres précis.

Agréez, Monſeigneur, avec autant de bonté que de plaiſanterie, mon très-tendre et profond reſpect. *V.*

LETTRE CCXI.

A M. DAMILAVILLE.

14 de décembre.

Mon cher ami, je reçois votre lettre du 8 du mois avec votre mémoire. Il n'y a, je crois, rien à répliquer; mais la puiſſance ne cède pas à la raiſon : *Sic volo, ſic jubeo*, eſt d'ordinaire la raiſon des gens en place. Il faut abſolument entourer M. et madame de *Sauvigni* de tous les côtés, et les empêcher ſurtout de donner contre vous des

impreſſions qu'il ne ferait peut-être plus poſſible de détruire, quand la place qui vous eſt ſi bien due viendrait à vaquer. 1767.

J'ai écrit encore à madame de *Sauvigni*, et je lui ai fait parler. Je me flatte qu'ils ne verront pas votre mémoire; il les mettrait trop dans leur tort, et des reproches ſi juſtes ne ſerviraient qu'à les aigrir.

Je ſuis très-fâché que vous ayez donné le mémoire à M. *Foulon*. S'il parvient à M. de *Sauvigni*, il ſera fâché qu'on dévoile qu'il a déjà demandé la place en queſtion pour d'autres, et ſurtout pour un receveur général des finances à qui elle ne convient point. Cette démarche que vous rappelez a plutôt l'air d'un marché que d'une protection. L'affaire eſt délicate et demande à être traitée avec tous les ménagemens poſſibles : heureuſement vous avez du temps. Ne pourriez-vous point trouver quelque ami auprès de M. *Cochin* qui eſt un homme juſte, et qui ferait ſentir à monſieur le contrôleur général le prix de vos longs et utiles ſervices.

Je n'aurai probablement aucune réponſe, de longtemps, de M. de *Choiſeul*; il me néglige beaucoup. On m'a fait dès tracaſſeries auprès de lui pour les ſottes affaires de Genève, mais c'eſt ce qui m'inquiéte fort peu.

Ne manquez pas, mon cher ami, de m'écrire dès que le titulaire ſera prêt d'aller rendre ſes comptes à DIEU; j'écrirai alors ſur le champ à M. le duc de *Choiſeul*. Malgré tout ce que le ſieur *Tronchin* a fait pour lui perſuader que je prenais le parti des repréſentans, je repréſenterai très-hardiment pour vous; car vous ſentez bien que la place n'étant

1767. pas encore vacante, je n'ai pu écrire que de façon à préparer les voies; et encore m'a-t-il été fort difficile de faire venir la chose à propos, dans une lettre où il était question d'autres affaires, écrite à un ministre chargé du poids de la guerre, de la paix et du détail des provinces. Mais quand il s'agira réellement de donner la place qui vous est due, alors il se souviendra que je lui en ai déjà écrit. Je crois même qu'il ferait bon que vous préparassiez à l'avance un mémoire court pour monsieur le contrôleur général; je l'enverrais à M. de *Choiseul*, et il ferait homme à le donner lui-même.

Je ne sais plus rien de l'affaire des *Sirven*.

Voici une petite réponse que j'ai cru devoir faire, par mon laquais, au sieur *Cogé* qui m'a fait l'honneur de m'écrire.

Adieu; je vous embrasse, mon très-cher ami. Je suis dans mon lit, accablé de maux et d'affaires.

LETTRE CCXII.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

16 de décembre.

MON cher Marquis, je vous ai écrit une lettre bien chagrine; mais j'en ai reçu une de M. le duc de *Duras* si plaisante, si gaie, si pleine d'esprit, que me voilà tout consolé. Il est bien avéré que mademoiselle *Dubois* a joué à la pauvre *Durancy* un tour de maître *Gonin*; mais il n'est pas moins avéré

que le tripot tragique eſt à tous les diables. Il faut que je ſois une bonne pâte d'homme, bien faible, bien ſotte pour m'y intéreſſer encore. La ſeule reſſource peut-être ſerait d'engager mademoiſelle *Clairon* à reparaître; mais où trouver des hommes? Elle ſerait là comme madame *Gigogne* qui danſe avec de petits *Polichinelles* de trois pouces de haut. 1767.

Vous n'avez que *le Kain*, mais on dit qu'il a une maladie qui n'eſt pas favorable à la voix.

Je vous recommande à la Providence.

Le théâtre n'eſt pas la ſeule choſe qui m'embarraſſe, j'ai quelques autres chagrins en proſe et en arithmétique.

Je vous prie de communiquer ma lettre à monſieur d'*Argental*. Adieu, mon cher Marquis; le bon temps eſt paſſé.

LETTRE CCXIII.

A M. DE POMARET,

Miniſtre du ſaint Evangile, à Ganges en Languedoc.

18 de décembre.

Le ſolitaire à qui M. de *Pomaret* a écrit, a tenté, en effet, tout ce qu'il a pu pour ſervir des citoyens qu'il regarde comme ſes frères, quoiqu'il ne penſe ni comme eux ni comme leurs perſécuteurs. On a déjà donné deux arrêts du conſeil, en vertu deſquels tous les proteſtans, ſans être nommés, peuvent exercer toutes les profeſſions, et ſurtout celle de

1767. négocians. L'édit, pour légitimer leurs mariages, a été quatre fois fur le tapis au confeil privé du roi. A la fin il n'a point paffé, pour ne pas choquer le clergé trop ouvertement ; mais on a écrit fecrétement une lettre circulaire à tous les intendans du royaume ; on leur recommande de traiter les proteftans avec une grande indulgence. On a fupprimé et faifi tous les exemplaires d'un décret de la forbonne, auffi infolent que ridicule, contre la tolérance. Le gouvernement a été affez fage pour ne pas fouffrir que des pédans d'une communion ofaffent damner toutes les autres de leur autorité privée. Les hommes s'éclairent, et le *contrains-les d'entrer* paraît aujourd'hui auffi abfurde que tyrannique.

M. de *Pomaret* peut compter fur la certitude de ces nouvelles, et fur les fentimens de celui qui a l'honneur de lui écrire.

LETTRE CCXIV.

A M. DE CHABANON.

18 de décembre.

MON cher enfant, mon cher ami, mon cher confrère, je ne me connais pas trop en *C fol ut* et en *F ut fa* J'ai l'oreille dure, je fuis un peu fourd ; cependant je vous avoue qu'il y a des airs de Pandore qui m'ont fait beaucoup de plaifir. J'ai retenu, par exemple, malgré moi,

Ah ! vous avez pour vous la grandeur et la gloire.

D'autres airs m'ont fait une grande impreffion et laiffent encore un bruit confus dans le tympan de mon oreille. 1767.

Pourquoi fait-on par cœur les vers de *Racine*? c'eft qu'ils font bons. Il faut donc que la mufique retenue par les ignorans foit bonne auffi. On me dira que chacun fait par cœur :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.
Aimez-vous la mufcade ? on en a mis par-tout, &c.

ce font des vers du Pont-neuf, et cependant tout le monde les fait par cœur : que la plupart des ariettes de *Lulli* font des airs du Pont-neuf et des barcarolles de Venife, d'accord; auffi ne les a-t-on pas retenus comme bons, mais comme faciles. Mais, pour peu qu'on ait de goût, on grave dans fa mémoire tout l'*Art poëtique* et quatre actes entiers d'Armide. La déclamation de *Lulli* eft une mélopée fi parfaite que je déclame tout fon récitatif en fuivant fes notes, et en adouciffant feulement les intonations; je fais alors un très-grand effet fur les auditeurs, et il n'y a perfonne qui ne foit ému. La déclamation de *Lulli* eft donc dans la nature, elle eft adaptée à la langue, elle eft l'expreffion du fentiment.

Si cet admirable récitatif ne fait plus aujourd'hui le même effet que dans le beau fiècle de *Louis XIV*, c'eft que nous n'avons plus d'acteurs, nous en manquons dans tous les genres; et, de plus, les ariettes de *Lulli* ont fait tort à fa mélopée, et ont puni fon récitatif de la faibleffe de fes fymphonies.

1767. Il faut convenir qu'il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a dans la Pandore de M. de *la Borde* des choses qui m'ont fait un plaisir extrême.

J'ai d'ailleurs de fortes raisons qui m'attachent à cette Pandore. Je vous demanderai surtout de faire une bonne brigue, une bonne cabale pour qu'on ne retranche point

> O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
> Eternel persécuteur,
> De l'infortune créateur, &c.

et non pas de l'*infortuné*, comme on l'a imprimé; cela est très-janséniste, par conséquent très-orthodoxe dans le temps présent; ces b. . . . font DIEU auteur du péché, je veux le dire à l'opéra. Ce petit blasphème sied, d'ailleurs, à merveille dans la bouche de *Prométhée* qui, après tout, était un très-grand seigneur, fort en droit de dire à *Jupiter* ses vérités.

Si vous recevez des jansénistes dans votre académie, tout est perdu; ils vont inonder la face de la France. Je ne connais point de secte plus dangereuse et plus barbare. Ils sont pires que les presbytériens d'Ecosse. Recommandez-les à M. d'*Alembert;* qu'il fasse justice de ces monstres ennemis de la raison, de l'Etat et des plaisirs.

Je plains beaucoup mademoiselle *Durancy*, s'il est vrai qu'elle ait la voix dure et les fesses molles. On dit que mademoiselle *Dubois* a un très-beau cu; elle devait se contenter de cet avantage, et ne pas falsifier ma lettre pour faire abandonner le tripot de

la comédie à cette pauvre enfant. Ce n'eſt pas là un tour d'honnête fille, c'eſt un tour de prêtre; 1767.
mais, ſi elle eſt belle, ſi elle eſt bonne actrice, il faut tout lui pardonner. M. le duc de *Duras* a conſtaté ce petit artifice, mais il eſt fort indulgent pour les belles, ainſi qu'on doit l'être; il a établi une petite école de déclamation à Verſailles.

Puiſſiez-vous avoir des acteurs pour votre Empire romain. Je m'intéreſſe à votre gloire comme un père tendre. Je vous aimerai, vous et les beaux arts, juſqu'au dernier moment de ma vie; maman eſt de moitié avec moi. *V.*

LETTRE CCXV.

AU MEME.

21 de décembre.

MON cher ami, vous me faites aimer le péché originel. St *Auguſtin* en était fou; mais celui qui inventa la fable de *Pandore* avait plus d'eſprit que St *Auguſtin*, et était beaucoup plus raiſonnable. Il ne damne point les enfans de notre mère *Pandore*, il ſe contente de leur donner la fièvre, la goutte, la gravelle par héritage. J'aime Pandore, vous dis-je, puiſque vous l'aimez. Tout malade, et tout héritier de *Pandore* que je ſuis, j'ai paſſé une journée entière à rapetaſſer l'opéra dont vous avez la bonté de vous charger. J'envoie le manuſcrit qui eſt aſſez gros à M. de *la Borde*, en le priant de vous le remettre. Je lui pardonne l'infidélité qu'il m'a faite pour Amphion. Cet *Amphion* était à coup

sûr ſorti de la boîte ; il lui reſte l'eſpérance très-
1767. légitime de faire un excellent opéra avec votre ſecours.

Mademoiſelle *Dubois* m'a joué d'un tour d'adreſſe ; mais, ſi elle eſt auſſi belle qu'on le dit, et ſi elle a les tetons et le cu plus durs que mademoiſelle *Durancy*, je lui pardonne : mais je n'aime point qu'on m'impute d'avoir célébré les amours et le ſtyle de M. *Dorat*, attendu que je ne connais ni ſa maîtreſſe ni les vers qu'il a faits pour elle. Cette accuſation eſt fort injuſte, mais les gens de bien ſeront toujours perſécutés.

Père *Adam* eſt tout ébouriffé qu'on ait chaſſé les jéſuites de Naples, la baïonnette au bout du fuſil ; il n'en a pas l'appétit moins dévorant. On dit que ces jéſuites ont emmené avec eux deux cents petits garçons et deux cents chèvres ; c'eſt de la proviſion juſqu'à Rome. Il ne ferait pas mal qu'on envoyât chaque jéſuite dans le fond de la mer, avec un janſéniſte au cou.

Madame *Denis* mangera demain vos huitres ; je pourrai bien en manger auſſi, pourvu qu'on les grille. Je trouve qu'il y a je ne ſais quoi de barbare à manger un auſſi joli petit animal tout cru. Si meſſieurs de ſorbonne mangent des huitres, je les tiens antropoſages.

Je vous recommande, mon cher confrère en *Apollon*, l'Empire romain et Pandore. Nous vous aimons tous comme vous méritez d'être aimé. *V.*

LETTRE CCXVI.

1767.

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, 23 de décembre.

MONSEIGNEUR,

JE n'ai appris la perte cruelle que vous avez faite que dans l'intervalle de ma première lettre, et celle dont votre Alteſſe m'a honoré. Perſonne ne ſouhaite plus que moi que le ſang des grands-hommes et des hommes aimables ne tariſſe point ſur la terre. Je ſuis pénétré de votre douleur, et sûr de votre courage.

Je ne crains pas plus les maléoniſtes que les janſéniſtes et les moliniſtes. Le ſiècle de *Louis XIV* était beaucoup plus éloquent que le nôtre, mais bien moins éclairé. Toutes les miſérables diſputes théologiques ſont baffouées aujourd'hui par les honnêtes gens, d'un bout de l'Europe à l'autre. La raiſon a fait plus de progrès en vingt années que le fanatiſme n'en avait fait en quinze cents ans.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

Boſſuet avait de la ſcience et du génie; il était le premier des déclamateurs, mais le dernier des philoſophes; et je puis vous aſſurer qu'il n'était

pas de bonne foi. Le quiétisme était une folie qui
1767. passa par la tête périgourdine de *Fénélon*, mais une folie pardonnable, une folie d'un cœur tendre, et qui devint même héroïque dans lui. Je ne vois dans la conduite du cardinal de *Bouillon* que celle d'une ame noble qui fut intrépide dans l'amitié et dans la disgrâce. Je n'aime point Rome, mais je crois qu'il fit très-bien de se retirer à Rome.

J'ai déjà insinué mes sentimens dans les éditions précédentes du Siècle de *Louis XIV*. Je les développerai dans cette édition nouvelle, avec mon amour de la vérité, mon attachement pour votre maison, mon respect pour le trône, et mes ménagemens pour l'Eglise.

Serai-je assez hardi, Monseigneur, pour vous supplier de m'envoyer tout ce qui concerne l'impudent et ridicule interrogatoire fait à madame la duchesse de *Bouillon* par ce *la Reynie*, l'ame damnée de *Louvois*. Le temps de dire la vérité est venu. Soyez sûr de mon zèle et de la discrétion que je dois à votre confiance.

Je garderai le secret à M. *Maigrot*. Il paraît que ce M. *Maigrot* a arrangé quelques petites affaires entre votre Altesse et moi indigne, il y a environ vingt-cinq ans. S'il est parent d'un certain évêque *Maigrot* qui alla à la Chine combattre les jésuites, je l'en aime davantage.

Conservez-moi, Monseigneur, vos bontés qui me sont précieuses. Je suis attaché à votre Altesse avec le plus tendre et le plus profond respect. *V.*

LETTRE CCXVII.

1767.

A M. CHARDON.

25 de décembre.

MONSIEUR,

Je n'ai pu retrouver le petit mémoire fait par un conſeiller du parlement de Toulouſe, dans lequel on juſtifie l'aſſaſſinat juridique de *Jean Calas*, et on ſoutient l'incompétence et l'irrégularité prétendue de l'arrêt de meſſieurs les maîtres des requêtes. Mais je crois que vous recevrez dans une quinzaine de jours, au plus tard, cette pièce de Toulouſe même; elle vous ſera adreſſée ſous l'enveloppe de M. le duc de *Choiſeul*.

Je crois que les circonſtances n'ont jamais été plus favorables pour tirer la famille *Sirven* de l'oppreſſion cruelle dans laquelle elle gémit depuis ſix années. Elle a contre elle un juge ignorant, un parlement paſſionné, un peuple fanatique; mais elle aura pour elle ſon innocence et M. *Chardon*.

Cette affaire eſt bien digne de vous, Monſieur. Non-ſeulement vous ſerez béni par cinq cents mille proteſtans, mais tous les catholiques ennemis de la ſuperſtition et de l'injuſtice, vous applaudiront. Je me flatte enfin que l'abſence de M. *Gilbert* ne vous empêchera point de rapporter l'affaire devant le roi, et je ſuis bien ſûr que le roi ſera touché

1767. de la manière dont vous la rapporterez. Je m'intéresse autant à votre gloire qu'à la justification des *Sirven*.

J'ai lu le livre de M. de *la Riviere ;* je ne sais si c'est parce que je cultive quelques arpens de terre, que je n'aime point que les terres soient seules chargées d'impôts. J'ai peur qu'il ne se trompe avec beaucoup d'esprit, mais je m'en rapporte à vos lumières.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup de respect et un attachement qui se fortifie tous les jours, Monsieur, votre, &c. *Voltaire.*

P. S. J'apprends dans le moment, Monsieur, que vous allez faire le rapport devant le roi. Vous n'aurez point encore reçu le mémoire du conseiller de Toulouse contre messieurs les maîtres des requêtes ; mais soyez assuré qu'il existe; je l'ai lu, et je suis incapable de vous tromper.

LETTRE CCXVIII.

A M. DE CHABANON.

25 de décembre.

En qualité de vieux feseur de vers, mon cher ami, je voudrais avoir fait les deux épigrammes qu'on m'a envoyées, et surtout celle contre *Piron* qui venge un honnête homme des insultes d'un fou ; mais pour les vers contre M. *Dorat*, je les condamne, quoique bien faits. Il ne faut point troubler les ménages ;

on doit respecter l'amour, on doit encore plus respecter la société. Il est très-mal de m'imputer ce sacrilége. Je n'aime point, d'ailleurs, à nourrir les enfans que je n'ai point faits. En un mot, j'ai beaucoup à me plaindre; le procédé n'est pas honnête. 1767.

Oui vraiment, j'ai lu le Galérien; il y a des vers très-heureux, il y en a qui partent du cœur, mais aussi il y en a de pillés. Le style est facile, mais quelquefois trop incorrect. La bourse donnée par le galérien à la dame ressemble trop à *Nanine*. Le vieux prédicant est un infame d'avoir laissé son fils aux galères si long-temps. La reconnaissance péche absolument contre la vraisemblance. Le dernier acte est languissant; la pièce n'est pas bien faite, mais il y a des endroits touchans. L'auteur me l'a envoyée; je l'ai loué sur ce qu'il a de louable.

Il paraît une nouvelle histoire de *Louis XIII* que je n'ai pas encore lue. Celle de *le Vassor* doit être dans la bibliothéque du roi, comme *Spinosa* dans celle de monsieur l'archevêque.

Je vous ai déjà mandé, mon cher confrère en *Melpomène*, que j'ai envoyé à M. de *la Borde* Pandore avec une grande partie des changemens que vous désirez, le tout accompagné de quelques réflexions qui me sont communes avec maman. Elle s'est gorgée de vos huîtres. Je suis toujours embarrassé de savoir comment les huîtres font l'amour; cela n'est encore tiré au clair par aucun naturaliste.

J'attends avec bien de l'impatience l'ouvrage de M. *Anquetil;* j'aime *Zoroastre* et *Brama*, et je crois les Indiens le peuple de toute la terre le plus anciennement civilisé. Croiriez-vous que j'ai eu chez moi le

1767. fermier général du roi de Patna. Il ſait très-bien la langue courante des brames, et m'a envoyé des choſes fort curieuſes. Quand on ſonge que, chez les Indiens, le premier homme s'appelle *Adimo*, et la première femme d'un nom qui ſignifie la vie, ainſi que celui d'*Eve;* quand on fait réflexion que notre article *le* était *a* vers le Gange, et qu'*Abrama* reſſemble prodigieuſement à *Abram*, la foi peut être un peu ébranlée; mais il reſte toujours la charité qui eſt bien plus néceſſaire que la foi. Ceux qui m'imputent l'épigramme contre M. *Dorat* n'ont point du tout de charité, l'abbé *Guion* encore moins; mais vous en avez, et de celle qu'il me faut. Je vous le rends bien, et je vous aime de tout mon cœur. *V.*

LETTRE CCXIX.

A M. OLIVIER DES MONTS, *à Anduſe.*

25 de décembre.

LA perſonne à qui vous avez bien voulu écrire, Monſieur, le 17 de décembre, peut d'abord vous aſſurer que vous ne ſerez point pendu. L'horrible abſurdité des perſécutions ſur des matières où perſonne ne s'entend, commence à être décriée partout. Nous ſortons de la barbarie. Un édit pour légitimer vos mariages a été mis trois fois ſur le tapis devant le roi à Verſailles; il eſt vrai qu'il n'a point paſſé; mais on a écrit à tous les gouverneurs de province, procureurs généraux, intendans, de

de ne vous point molester. Gardez-vous bien de présenter une requête au conseil, au nom des protestans, sur le nouvel arrêt rendu à Toulouse ; elle ne serait pas reçue : mais voici, à mon avis, ce qu'il faut faire. 1767.

Un conseiller au parlement de Toulouse fit imprimer, il y a environ quatre mois, une lettre contre le jugement définitif rendu par messieurs les maîtres des requêtes en faveur des *Calas*. Le conseil y est très-maltraité, et on y justifie, autant qu'on le peut, l'assassinat juridique commis par les juges de Toulouse. M. *Chardon*, maître des requêtes, et fort avant dans la confiance de M. le duc de *Choiseul*, n'attend que cette pièce pour rapporter l'affaire des *Sirven* au conseil privé du roi.

Tâchez de vous procurer cet impertinent libelle par vos amis ; qu'on l'adresse sur le champ à monsieur *Chardon*, avec cette apostille sur l'enveloppe, *pour l'affaire des Sirven*, le tout sous l'enveloppe de monseigneur le duc de *Choiseul*, à Versailles. Cela demande un peu de diligence. Ne me citez point, je vous en prie. Il faut aller au secours de la place, sans tambour et sans trompette.

Je vais écrire à M. *Chardon* que probablement il recevra, dans quelques jours, la pièce qu'il demande. Quand cela sera fait, je me flatte que M. le duc de *Choiseul* lui-même protégera ceux qu'on exclut des offices municipaux. La chose est un peu délicate, parce que vous n'avez pas les mêmes droits que les luthériens ont en Alsace, et que, d'ailleurs, M. le duc de *Choiseul* n'est point le secrétaire d'Etat de votre province ; mais on peut aisément attaquer

1767. l'arrêt de votre parlement, en ce qu'il outre-passe ses pouvoirs, et que la police des offices municipaux n'appartient qu'au conseil.

Voilà tout ce qu'un homme qui déteste le fanatisme et la superstition peut avoir l'honneur de vous répondre, en vous assurant de ses obéissances, et en vous demandant le secret.

LETTRE CCXX.

A M. MAIGROT,

CHANCELIER DU DUCHÉ SOUVERAIN DE BOUILLON.

A Ferney, 28 de décembre.

MONSIEUR,

Vous m'imposez le devoir de la reconnaissance pour le reste de ma vie, puisque c'est vous qui m'avez assuré une rente viagère, et qui me faites connaître la vérité que j'aime encore mieux qu'une rente.

A propos de vérité, je dois vous dire que monseigneur l'électeur palatin ne croit ni au prétendu cartel proposé par l'électeur *Charles-Louis* au vicomte de *Turenne*, ni à la lettre que M. de *Ramsay* a imprimée dans son histoire, ni à la réponse. Effectivement la lettre de l'électeur est du style de *Ramsay*, et ce *Ramsay* était un peu enthousiaste. Cependant feu M. le cardinal d'*Auvergne* m'a fait l'honneur de me dire plusieurs fois que le cartel était vrai, et

M. le grand prieur de *Vendôme* disait qu'il en était sûr. Les historiens et le public aiment ces petites anecdotes. 1767.

Je me flatte que vous mettrez le comble à votre générosité en me fesant part de la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *Bouillon* (*), laquelle doit être des premiers jours d'avril ou des derniers de mars 1699. Cette lettre est nécessaire, elle est le fondement de tout.

Si vous aviez aussi quelques anecdotes intéressantes sur le prince de *Turenne* qui donnait de si grandes espérances, et qui fut tué à la bataille de Steinkerque, vous me mettriez en état de déployer encore plus le zèle qui m'attache à cette illustre maison.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE CCXXI.

A MADAME NECKER.

28 de décembre.

MADAME,

IL faut que j'implore votre esprit conciliant contre l'esprit de tracasserie; ce n'est pas des tracasseries de Genève dont je parle; on a beau vouloir m'y fourrer, je n'y ai jamais pris part que pour en rire avec la belle *Catherine Ferbot*, digne objet des amours

(*) Relativement à l'affaire du quiétisme.

1767. inconſtans de *Robert Covelle*. Il s'agit d'une autre tracaſſerie que le tendre amour me fait de Paris au mont Jura, à l'âge de ſoixante et quatorze ans, temps auquel on a peu de choſe à démêler avec ce monſieur.

On m'a envoyé de Paris des vers bien faits ſur M. *Dorat* et ſa maîtreſſe; on m'a envoyé auſſi une réponſe de M. *Dorat* très-bien faite; mais, ce qui eſt aſſurément très-mal fait, c'eſt de m'imputer les vers contre les amours et la poëſie de M. *Dorat*. Je jure, par votre ſageſſe et par votre bonté, Madame, que je n'ai jamais ſu que M. *Dorat* eût une nouvelle maîtreſſe. Je leur ſouhaite à tous deux beaucoup de plaiſir et de conſtance. Mais il me paraît qu'il y a de l'abſurdité à me faire auteur d'un petit madrigal qui tend viſiblement à brouiller l'amant et la maîtreſſe, choſe que j'ai regardée toute ma vie comme une méchante action.

Je ſais que M. *Dorat* vient chez vous quelquefois; je vous prie de lui dire, pour la décharge de ma conſcience, que je ſuis innocent, et qu'il faudrait être un innocent pour me ſoupçonner; c'eſt apparemment le ſieur *Cogé*, ou quelque licencié de ſorbonne, qui a débité cette abominable calomnie dans le *prima menſis*. En un mot, je m'en lave les mains. Je ne veux point qu'on me calomnie, et je vous prends pour ma caution. Que celui qui a fait l'épigramme la garde; je ne prends jamais le bien d'autrui.

J'apprends, dans le moment, que la demoiſelle qui eſt l'objet de l'épigramme eſt une demoiſelle de l'opéra. Je ne ſais ſi elle eſt danſeuſe ou chan-

teuse ; j'ai beaucoup de respect pour ces deux talens, et il ne me viendra jamais en pensée de troubler son ménage. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit ; je la révère encore plus. Mais, Madame, si l'esprit, les grandes connaissances et la bonté du cœur méritent les plus grands hommages, vous ne pouvez douter de ceux que je vous rends, et des sentimens respectueux avec lesquels je serai toute ma vie votre, &c. 1767.

LETTRE CCXXII.

A M. MARMONTEL.

1 de janvier.

QUE voulez-vous que je vous dise, mon cher confrère ? Le pain vaut quatre sous la livre ; il y a des gens de mérite qui n'en ont pas assez pour nourrir leur famille, et on a élevé des palais pour loger et nourrir des fainéans qui ont beaucoup moins de bon sens que *Panurge*, qui sont bien loin de valoir frère *Jean des Entomures*, et qui n'ont d'autre soin, après boire, que de replonger les hommes dans la crasse ignorance qui dota autrefois ces polissons. 1768.

Tout ce qui m'étonne, c'est qu'on ne se soit pas encore avisé de faire une faculté des petites maisons. Cette institution aurait été beaucoup plus raisonnable ; car enfin les petites maisons n'ont jamais fait de mal à personne, et la sacrée faculté en a fait beaucoup. Cependant, pour la consolation des

1768. honnêtes gens, il paraît que la cour fait de ces cuiſtres fourrés tout le cas qu'ils méritent, et que, ſi on ne les détruit pas, comme on a détruit les jéſuites, on les empêche au moins d'être dangereux.

On n'en fait pas encore aſſez. Il faudrait leur défendre, ſous peine d'être mis au carcan avec un bonnet d'âne, de donner des décrets. Un décret eſt une eſpèce d'acte de juridiction. Ils peuvent tout au plus dire leur avis comme les autres citoyens, au riſque d'être ſifflés ; mais ils n'ont pas plus droit que *Fréron* de donner un décret. Les théologiens ne donnent des décrets ni en Angleterre ni en Pruſſe ; auſſi les Anglais et les Pruſſiens nous ont bien battus. Il faut de bons laboureurs et de bons ſoldats, de bons manufacturiers, et le moins de théologiens qu'il ſoit poſſible : tous ces petits ergoteurs rendent une nation ridicule et mépriſable. Les Romains, nos vainqueurs et nos maîtres, n'ont point eu de ſacrée faculté de théologie.

Adieu, mon cher ami; mes reſpects à madame *Geoffrin*.

LETTRE CCXXIII.

1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 6 de janvier.

M. *Hénin*, résident à Genève, me mande, Monseigneur, qu'il a eu l'honneur de vous écrire au sujet de *Gallien*. Vous avez vu par mes lettres, que je n'espérais pas que ce jeune homme se maintînt long-temps dans ce poste. Il s'est avisé de faire imprimer une mauvaise pasquinade, dans le style d'un laquais, sur les affaires de Genève; et il a eu la méchanceté inepte de me l'attribuer, en l'imprimant sous le nom d'un *vieillard moribond*, et en ajoutant à ce titre des qualifications peu agréables.

M. *Hénin* m'a envoyé l'ouvrage, et m'a instruit en même temps qu'il était obligé de le renvoyer, et qu'il vous en écrivait.

Mon respect pour la protection dont vous l'honoriez m'avait fait toujours dévorer dans le silence les perfidies qu'il m'avait faites. Il allait acheter à Genève tous les libelles qu'il pouvait déterrer contre moi, et les vendait à ceux qui venaient dans le château. Je lui remontrai l'énormité et l'ingratitude de ce procédé. Je voulus bien ne l'imputer qu'à sa curiosité et à sa légéreté. Je ne voulus point vous en instruire. J'espérai toujours que le temps et l'envie de vous plaire pourraient corriger son caractère. Je

1768. vois, par une triſte expérience, que mes ménagemens ont été trop grands et mes eſpérances trop vaines.

Je penſe qu'il ferait convenable qu'il allât en Dauphiné pour y faire imprimer l'hiſtoire de cette province qu'il a entrepriſe. Il eſt du village de Salmorans dont il a pris le nom, et il avait toujours témoigné le déſir d'y aller voir ſes parens.

Peut-être l'article de ſes dettes ſera-t-il un peu embarraſſant avant qu'il parte de Genève. On prétend qu'elles vont à plus de cent louis; c'eſt ce que j'ignore: mais je ſais qu'il répond aux marchands que c'eſt à vous à payer la plupart des fournitures. J'ai déjà payé deux cents livres, dont je vous avais envoyé les quittances, et que vous avez eu la bonté de me rembourſer.

Je vous ai mandé que je ne payerais rien de plus ſans votre ordre précis, et j'ai tenu parole, à un louis près. Peut-être voudriez-vous bien encore accorder une petite ſomme, afin qu'un jeune homme que vous avez daigné faire élever avec tant de généroſité, ne partît pas de Genève abſolument en banqueroutier.

Tous les eſprits ſont violemment irrités contre lui à Genève. Cette affaire eſt très-déſagréable; mais, après tout, l'âge peut le mûrir. Tout ce que vous avez daigné faire pour lui peut parler à ſon cœur; et, quelque choſe qui arrive, vous aurez toujours la ſatisfaction d'avoir exercé les ſentimens de votre caractère noble et bienfeſant.

Le thermomètre eſt ici à treize degrés et un quart au-deſſous de la glace; l'encre gèle: mais, quoique *Gallien* m'intitule vieillard moribond, je ſens que

mon cœur a encore quelque chaleur. Elle eſt toute entière pour vous; elle anime le profond reſpect avec lequel je vous ſerai attaché juſqu'au dernier moment de ma vie. *V.* 1768.

LETTRE CCXXIV.

A M. HENRI PANCKOUCKE,

Qui lui avait adreſſé ſa tragédie de la Mort de Caton.

A Ferney, le 8 de janvier.

Vous ne ſauriez croire, Monſieur, combien j'aime le ſtoïcien *Caton*, tout épicurien que je ſuis. Vous avez bien raiſon de penſer que l'amour ſerait fort mal placé dans un pareil ſujet. La partie carrée des deux filles de *Caton*, dans *Addiſſon*, fait voir que les Anglais ont ſouvent pris nos ridicules. Je ſuis très-aiſe que vous ne vous ſoyez point laiſſé entraîner au mauvais goût. Les Français ne ſont pas encore dignes d'avoir beaucoup de tragédies ſans amour, et je doute même que la mode en vienne jamais; mais vous me paraiſſez digne de mettre au jour les vertus morales et héroïques ſur le théâtre.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens d'eſtime que vous méritez, Monſieur, votre, &c.

1768.

LETTRE CCXXV.

A M. DE CHABANON.

11 de janvier.

Mon très-cher confrère, vous êtes assurément bien bon, quand vous travaillez à Eudoxie, de songer à la maîtresse de *Prométhée*. Je suis persuadé que vous aurez été un peu en retraite pendant les grands froids, et qu'Eudoxie est actuellement bien avancée. L'Empire romain est tombé, mais votre pièce ne tombera point.

Vous avez raison assurément sur ce potier de *Prométhée* qui ferait une fort plate figure lorsqu'on danserait et qu'on chanterait autour de *Pandore*, et qu'il resterait assis sur une banquette verte sans dire un mot à sa créature. Il n'y a, ce me semble, d'autre parti à prendre que de le faire en aller pendant le divertissement, pour demander à l'*Amour* quelques nouvelles grâces. Après que le chœur a chanté

> O ciel ! ô ciel ! elle respire.
> Dieu d'amour quel est ton empire !

Il faudra que le potier dise ces quatre vers:

> Je revole aux autels du plus charmant des Dieux.
> Son ouvrage m'étonne, et sa beauté m'enflamme.
> Amour, descends tout entier dans son ame,
> Comme tu règnes dans ses yeux.

Le muficien même peut répéter le mot d'amour pour caufe d'énergie ; mais ce muficien ne répond point à mes lettres. Ce muficien me traite comme *Rameau* traitait l'abbé *Pellegrin* à qui il n'écrivait jamais. Je le crois fort occupé à Verfailles ; mais fût-il premier miniftre, il ne faut pas négliger Pandore. 1768.

Tout paraît tendre aujourd'hui à la réconciliation dans le monde, depuis qu'on a chaffé les jéfuites de quatre royaumes. La tolérance vient d'être folennellement établie en Pologne comme en Ruffie, c'eft-à-dire dans environ treize cents mille lieues carrées de pays ; ainfi la forbonne n'a raifon que dans deux mille cinq cents pieds carrés, qui compofent la belle falle où elle donne fes beaux décrets. Certainement le genre-humain l'emportera à la fin fur la forbonne. Ces cuiftres-là n'en ont pas encore pour long-temps dans le ventre. C'eft une bénédiction de voir comme le bon fens gagne par-tout du terrain : il n'en eft pas de même du bon goût, c'eft le partage du petit nombre des élus.

Les perruques de Genève propofent actuellement des accommodemens aux tignaffes. Ce n'était pas la peine d'appeler à grands frais trois puiffances médiatrices pour ne rien faire de ce qu'elles ont ordonné. M. le duc de *Choifeul* doit être las de voir des gens qui demandent à *Hercule* fa maffue pour tuer des mouches. Toute cette affaire de Genève eft du plus énorme ridicule.

Tout ce qui eft à Ferney vous embraffe affurément de tout fon cœur. *V.*

1768.

LETTRE CCXXVI.

A MADAME LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

Lyon, 12 de janvier.

MADAME,

Je vous fais ces lignes pour vous dire qu'en conséquence de vos ordres précis à moi intimés par madame votre petite-fille (*), j'ai l'honneur de vous depêcher deux petits volumes traduits de l'anglais, du contenu desquels je ne réponds pas plus que les Etats d'Hollande quand ils donnent un privilége pour imprimer *la Bible*; c'est toujours sans garantir ce qu'elle contient.

Ayez la bonté, Madame, de noter que, ne sachant pas si messieurs des postes sont assez polis pour vous donner vos ports francs, j'adresse le paquet sous l'enveloppe de monseigneur votre mari, pour la prospérité duquel nous fesons mille vœux dans notre rue. Nous en fesons autant pour vous, Madame; car tous ceux qui viennent acheter des livres chez nous, disent que vous êtes une brave dame qui vous connaissez mieux qu'eux en bons livres, qui avez considérablement de l'esprit, et qui ne courez jamais

(*) Madame *du Deffant* appelait madame la duchesse de *Choiseul* sa grand'maman.

après. Vous avez le renom d'être fort bienfesante ; vous ne condamnez pas même les vieux barbouilleurs de papier à mourir, parce qu'ils n'en peuvent plus : cela est d'une bien belle ame. 1768.

Enfin, Madame, on dit toutes fortes de bien de vous dans notre boutique ; mais j'ai peur que cela ne vous fâche, parce qu'on ajoute que vous n'aimez point cela. Je vous demande donc pardon, et fuis avec un grand respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Guillemet, typographe de la ville de Lyon.

LETTRE CCXXVII.

A M. SERVAN,

AVOCAT GENERAL DU PARLEMENT DE GRENOBLE,

13 de janvier.

VOUS m'avez prévenu, Monsieur. Il y a long-temps que mon cœur me disait de vous remercier des deux discours que vous avez prononcés au parlement, et qui ont été imprimés. Je me souviendrai toujours d'avoir répandu des larmes pour cette pauvre femme que son mari trahissait si pieusement en faveur de la religion catholique. Tout ce qui était à Ferney fut attendri comme l'avaient été tous ceux qui vous écoutèrent à Grenoble. Je regarde ce discours, et celui qui concerne les causes criminelles, non-seulement comme des chefs-d'œuvre d'éloquence, mais comme

1768. les sources d'une nouvelle jurisprudence dont nous avons besoin.

Vous verrez, Monsieur, par le petit fragment que j'ai l'honneur de vous envoyer, combien on vous rend déjà justice. On vous cite comme un ancien, tout jeune que vous êtes. L'ouvrage que vous entreprenez est digne de vous. Un vieux magistrat n'aurait jamais le temps de le faire; et d'ailleurs un vieux magistrat aurait encore trop de préjugés. Il faut une ame vigoureuse, venue au monde précisément dans le temps où la raison commence à éclairer les hommes, et à se placer entre l'inutile fatras de *Grotius* et les saillies gasconnes de *Montesquieu*.

Je pense que vous aurez bien de la peine à rassembler les lois des autres nations, dont la plupart ne valent guère mieux que les nôtres. La jurisprudence d'Espagne est précisément comme celle de France. On change de lois en changeant de chevaux de poste, et on perd à Séville le procès qu'on aurait gagné à Sarragosse.

Les historiens, qui ne sont pour la plupart que de froids compilateurs de gazettes, ne savent pas un mot des lois des pays dont ils parlent. Celles d'Allemagne, dans ce qui regarde la justice distributive, sont encore un chaos plus affreux. Il n'y a que *Mathusalem* qui puisse prendre le parti de plaider devant la chambre de Vetzlar. On dit que le despotisme en a fait d'assez bonnes en Danemarck, et la liberté de meilleures en Suède. Je ne sais rien de plus beau que les règlemens pour l'éducation des enfans des rois, publiés par le sénat.

La meilleure loi peut-être qui fût au monde

était celle de la grande charte d'Angleterre ; mais de quoi a-t-elle servi sous des tyrans comme *Richard III* et *Henri VIII*? 1768.

Il me semble que l'Angleterre n'a de véritablement bonnes lois que depuis que *Jacques II* alla toucher les écrouelles au couvent des Anglaises à Paris. Ce n'est du moins que depuis ce temps qu'on a entièrement aboli la torture et ces supplices affreux, prodigués encore chez notre nation aussi atroce quelquefois que frivole, et composée de singes et de tigres.

Louis XIV rendit au moins un grand service à la France, en mettant de l'uniformité dans la procédure civile et criminelle. Cette uniformité était dès long-temps chez les Anglais qui n'avaient depuis six cents ans qu'un poids et qu'une mesure : c'est à quoi nous n'avons jamais pu parvenir. Mais il me semble que les rédacteurs de notre procédure criminelle ont beaucoup plus songé à trouver des coupables dans les accusés qu'à trouver des innocens. En Angleterre, c'est précisément tout le contraire ; l'accusé est favorisé par la loi : l'Anglais, qu'on croit féroce, est humain dans ses lois ; et le Français, qui passe pour si doux, est en effet très-inhumain.

L'abominable aventure du chevalier de *la Barre* et du jeune d'*Etallonde* en est bien la preuve. Ils ont été traités comme la *Brinvilliers* et la *Voisin*, pour une étourderie qui méritait un an de Saint-Lazare. Celui des deux qui échappa aux bourreaux, est actuellement officier chez le roi de Prusse : il a acquis beaucoup de mérite, et pourra bien un jour se venger, à la tête d'un régiment, de la barbarie qu'on a exercée envers lui. Il semble que cette aventure soit du temps des Albigeois.

1768. Nous verrons bientôt si le conseil voudra bien revoir et réformer le procès des *Sirven*. Il y a cinq ans que je poursuis cette affaire. J'ai trouvé chaque jour des obstacles, et je ne me suis jamais rebuté; mais je ne suis qu'un citoyen inutile. C'est à vous, Monsieur, qu'il appartient de faire le bien : vous êtes en place, et vous êtes digne d'y être, ce qui n'est pas bien commun. Vous servirez votre patrie dans les fonctions de votre belle charge, et vous vous immortaliserez dans vos momens de loisir.

Vous ferez voir combien la jurisprudence est incertaine en France; vous détruirez les traces qui restent encore de l'ancien esclavage où l'Eglise a tenu l'Etat. Concevez-vous rien de plus ridicule qu'un promoteur et un official? Mais, en vérité, nous avons des juridictions encore plus étonnantes, des tribunaux pour les greniers à sel, des cours supérieures pour le vin et pour la bière, un auguste sénat pour juger si les fermiers généraux doivent fouiller dans la poche des passans, sénat qui fait presque autant de bien à la nation que les quatre-vingts mille commis qui la pillent.

Enfin, Monsieur, dans les premiers corps de l'Etat, que de droits équivoques et que d'incertitudes! Les pairs sont-ils admis dans le parlement, ou le parlement est-il admis dans la cour des pairs? le parlement est-il substitué aux états-généraux? Le conseil d'Etat est-il en droit de faire des lois sans le parlement? le parlement.....

(*Le reste manque.*)

LETTRE

1768.

LETTRE CCXXVIII.

A M. SAURIN.

13 de janvier.

Mon cher confrère, favez-vous bien que je n'ai point votre Joueur anglais. Vos Mœurs du temps ont été parfaitement exécutées fur notre petit théâtre. Nous tâcherons de ne pas gâter votre Joueur. Envoyez-le-nous par le contre-feing de M. *Janel* qui aura volontiers la bonté de s'en charger. Nous aimons fort les comédies intéreffantes : *Multæ funt manfiones in domo patris mei ;* mais il paraît que *pater meus* a une maifon à la comédie françaife dont les acteurs font bien mal les honneurs. *Pater meus* eft mal en domeftiques ; il eft fervi à la comédie comme en forbonne.

Je fuis enchanté que vous m'aimiez toujours un peu ; cela ragaillardit ma vieilleffe. Je préfente mes refpects à celle qui vous rend heureux et qui vous a donné un enfant lequel ne fera pas certainement un fot.

Vivez heureufement, gaiement et long-temps. Je fouhaite des apoplexies aux *Riballier*, aux *Larcher*, aux *Cogé ;* et à vous, mon cher confrère, une fanté auffi inaltérable que l'eft mon attachement pour vous.

Si M. *Duclos* fe fouvient encore de moi, mille amitiés pour lui, je vous prie.

1768. LETTRE CCXXIX.

A M. MARMONTEL.

13 de janvier.

Il y a long-temps, mon cher confrère, que je connais l'origine de la querelle des conseillers *Coré*, *Dathan* et *Abiron* avec l'évêque du veau d'or : mais le bon de l'affaire, c'est qu'elle fut citée solennellement à un concile de Rheims à l'occasion d'un procès que les chanoines de Rheims avaient contre la ville.

Où diable avez-vous trouvé le livre de *Gaumin*? savez-vous bien que rien n'est plus rare, et que j'ai été obligé de le faire venir de Hambourg? Je ne suis pas mal fourni de ces drogues-là.

Il est bien triste qu'on joue encore sur les treteaux de la sorbonne, tandis que la comédie est déserte. Voilà ce qu'a fait la retraite de mademoiselle *Clairon*. Elle a laissé le champ libre à *Riballier* et au singe de *Nicolet*.

J'ai lu hier le Venceslas que vous avez rajeuni. Il me semble que vous avez rendu un très-grand service au théâtre. Madame *Denis* est bien sensible à votre souvenir, et moi très-affligé d'être abandonné tout net par M. d'*Alembert ;* mais, s'il se porte bien et s'il m'aime toujours un peu, je me console.

Madame *Geoffrin* doit être fort contente des succès du roi son ami : c'est une grande joie dans tout le Nord. Le nonce s'est enfui la queue entre les jambes,

pour l'aller fourrer entre les fesses. *Il santissimo padre* ne sait plus où il en est. Il pourra bien, à la première 1768.
sottise qu'il fera, perdre la suzeraineté du royaume de Naples. Le monde se déniaise furieusement ; les beaux jours de la friponnerie et du fanatisme sont passés.

Illustre profès, écrasez le monstre tout doucement.

LETTRE CCXXX.

A M. BEAUZÉE.

14 de janvier.

Si je demeurais, Monsieur, au fond de la Sibérie, je n'aurais pas reçu plus tard le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le commerce a été interrompu jusqu'au commencement de novembre, et depuis ce temps nous avons été ensevelis dans les neiges. Enfin, Monsieur, j'ai eu votre paquet, et la lettre dont vous m'honorez. Je vois, avec beaucoup de plaisir, les vues philosophiques qui règnent dans votre *Grammaire*. Il est certain qu'il y a, dans toutes les langues du monde, une logique secrète qui conduit les idées des hommes sans qu'ils s'en aperçoivent, comme il y a une géométrie cachée dans tous les arts de la main, sans que le plus grand nombre des artistes s'en doute. Un instinct heureux fait apercevoir aux femmes d'esprit si on parle bien ou mal : c'est aux philosophes à développer cet instinct. Il me paraît que vous y réussissez mieux que

1768. personne. L'usage, malheureusement, l'emporte toujours sur la raison. C'est ce malheureux usage qui a un peu appauvri la langue française, et qui lui a donné plus de clarté que d'énergie et d'abondance: c'est une indigente orgueilleuse qui craint qu'on ne lui fasse l'aumône. Vous êtes parfaitement instruit de sa marche, et vous sentez qu'elle manque quelquefois d'habits. Les philosophes n'ont point fait les langues, et voilà pourquoi elles sont toutes imparfaites.

J'ai déjà lu une grande partie de votre livre. Je vous fais, Monsieur, mes sincères remercîmens de la satisfaction que j'ai eue, et de celle que j'aurai. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXXXI.

A M. LE RICHE.

Le 16 de janvier.

Je vous suis très-obligé, Monsieur, de votre belle consultation sur la retenue du vingtième; aucun avocat n'aurait mieux expliqué l'affaire.

Je me flatte que vous aurez fait parvenir à l'ami *Nonotte* la lettre d'un avocat qui ne vous vaut pas. On accommodera plutôt cent affaires avec des princes qu'une seule avec des fanatiques. La ville de Besançon est pleine de ces monstres.

Je ne sais si vous avez apprivoisé ceux d'Orgelet. Je ne connaissais point un livre imprimé à Besançon,

intitulé *Histoire du christianisme tiré des auteurs païens*, par un *Bullet*, professeur en théologie. Je viens de l'acheter. Si quelque impie avait voulu rendre le christianisme ridicule et odieux, il ne s'y serait pas pris autrement. Il ramasse tous les traits de mépris et d'horreur que les Romains et les Grecs ont lancés contre les premiers chrétiens, pour prouver, dit-il, que ces chrétiens étaient fort connus des païens. 1768.

Puisse le pauvre *Fantet* ne pas trouver en Flandre des gens plus superstitieux que les Comtois !

Je vous embrasse, &c.

LETTRE CCXXXII.

A M. ELIE DE BEAUMONT, *avocat.*

A Ferney, le 16 de janvier.

AINSI donc, mon cher défenseur de l'innocence, *in propria venit, et sui eum non receperunt*. Je vous croyais en pleine possession de Canon, et je vois, en jouant sur le mot, qu'il vous faudra du canon pour entrer chez vous. Il faudra cependant bien qu'à la fin madame de *Beaumont* jouisse de la maison de ses pères. Il faut qu'elle soit habitée par l'éloquence et par l'esprit, après l'avoir été par la finance, afin qu'elle soit purifiée.

Notre ami, M. *Damilaville*, est actuellement plus embarrassé que vous. On lui conteste une place qui lui a été promise, et qu'il a méritée par vingt ans de travail assidu.

1768. Je suis très-fâché de la mort de M. *Cassen*. Il sera aisé de trouver un avocat au conseil qui le remplace. M. *Chardon* n'attend que le moment de rapporter; il est tout prêt. Je pense même que le petit orage que le parlement de Paris lui a fait essuyer, ne ralentira pas son zèle contre le parlement de Toulouse.

J'attends avec grande impatience le mémoire que vous avez bien voulu faire pour les accusés de Sainte-Foi; ils sont encore aux fers, et vous les briserez. Il est inconcevable que la jurisprudence soit si barbare dans une nation si légère et si gaie. C'est, je crois, parce que nos agrémens sont très-modernes, et notre barbarie très-ancienne.

Je ne savais pas que l'Honnête criminel existât en effet, et qu'il s'appelât *Favre*. Si la chose est comme le dit l'auteur de la pièce, le père est un grand misérable, et l'ouvrage serait plus attendrissant, si le père venait se présenter au bout d'un mois, au lieu d'attendre quelques années. Quoi qu'il en soit, il y a trop de fanatiques aux galères, conduits par d'autres fanatiques. La raison et la tolérance vous ont choisi pour leur avocat; elles avaient besoin d'un homme tel que vous.

Je présente mes respects à madame de *Beaumont*, et je partage entre vous deux mon attachement inviolable, et ma sincère estime. *V.*

LETTRE CCXXXIII. 1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 18 de janvier.

Ce n'eſt aujourd'hui ni au vainqueur de Mahon, ni au libérateur de Gènes, ni au vice-roi de la Guienne, que j'ai l'honneur d'écrire, c'eſt à un ſavant dans l'hiſtoire, et ſurtout dans l'hiſtoire moderne.

Vous devez ſavoir, Monſeigneur, ſi c'était votre beau-père ou le prince ſon frère qu'on appelait *le ſourdaud*. Si ce titre avait été donné à l'aîné, le cadet n'en était aſſurément pas indigne.

Voici les paroles que je trouve dans les *Mémoires* de madame de *Maintenon*.

„ La princeſſe d'*Harcourt* n'oſait propoſer à made-
„ moiſelle d'*Aubigné* ſon fils aîné, le prince de *Guiſe*,
„ ſurnommé *le ſourdaud*. Pour le rendre un plus
„ riche parti, elle lui avait ſacrifié le cadet qu'elle
„ avait fait eccléſiaſtique. Cet abbé malgré lui, ayant
„ depuis trahi ſon maître, la mère alla ſe jeter aux
„ pieds du roi qui, la relevant, lui dit de ce ton
„ majeſtueux de bonté qui lui était particulier : Eh
„ bien, Madame, nous avons perdu, vous, un
„ indigne fils, moi, un mauvais ſujet; il faut nous
„ conſoler. „

Je ſoupçonne que l'auteur parle ici de feu M. le prince de *Guiſe* qui avait été abbé dans ſa jeuneſſe,

1768. et dont vous avez épousé la fille. Je n'ai jamais ouï dire qu'il eût trahi l'Etat. Je ne conçois pas comment cet infame *la Beaumelle* a pu débiter une calomnie aussi punissable. Je vous supplie de vouloir bien me dire ce qui a pu servir de prétexte à une pareille imposture. Je m'occupe, dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, à confondre tous les contes de cette espèce dont plus de cent gazetiers, sous le nom d'historiens, ont farci leurs impertinentes compilations. Je vous assure que je n'en ai pas vu deux qui aient dit exactement la vérité.

J'espère que vous ne dédaignerez pas de m'aider dans la pénible entreprise de relever la gloire d'un siècle sur la fin duquel vous êtes né, et dont vous êtes l'unique reste ; car je compte pour rien ceux qui n'ont fait que vivre et vieillir, et dont l'histoire ne parlera pas.

M. le duc de *la Vallière* enrichit votre bibliothéque de l'*Histoire du théâtre*. Ce qu'il a ramassé est prodigieux. Il faut qu'il lui soit passé plus de trois mille pièces par les mains ; cela est tout fait pour un premier gentilhomme de la chambre.

Conservez vos bontés, cette année 1768, au plus ancien de vos serviteurs qui vous sera attaché le reste de sa vie, Monseigneur, avec le plus profond respect. *V.*

LETTRE CCXXXIV.

1768.

A M. DE CHABANON.

18 de janvier.

LA grippe, en fesant le tour du monde, a passé par notre Sibérie, et s'est emparée un peu de ma vieille et chétive figure. C'est ce qui m'a empêché, mon cher confrère, de répondre sur le champ à votre très-bénigne lettre du 4 de janvier. Quoi! lorsque vous travaillez à Eudoxie, vous songez à ce paillard de *Samson*, et à cette p...... de *Dalila;* et de plus, vous nous envoyez du beurre de Bretagne; il faut que vous ayez une belle ame.

Savez-vous bien que *Rameau* avait fait une musique délicieuse sur ce *Samson*. Il y avait du terrible et du gracieux. Il en a mis une partie dans l'acte des Incas, dans Castor et Pollux, dans Zoroastre. Je doute que l'homme à qui vous vous êtes adressé, ait autant de bonne volonté que vous; et je serai bien étonné s'il ne fait pas tout le contraire de ce que vous l'avez prié de faire, le tout en douceur, et en cherchant le moyen de plaire. Je pense, ma foi, que vous vous êtes confessé au renard. Je ne sais pourquoi M. de *la Borde* m'abandonne obstinément. Il aurait bien dû m'accuser la réception de sa Pandore, et répondre au moins en deux lignes à deux de mes lettres. Sert-il à présent son quartier? couche-t-il dans la chambre du roi? est-ce par cette raison qu'il ne m'écrit point? est-ce parce

qu'Amphion n'a pas été bien reçu des *Amphions*
1768. modernes? eſt-ce parce qu'il ne ſe ſoucie plus de Pandore? eſt-ce caprice de grand muſicien, ou négligence de premier valet de chambre?

On dit que les acteurs et les pièces qui ſe préſentent au tripot, tombent également ſur le nez. Jamais la nation n'a eu plus d'eſprit, et jamais il n'y eut moins de grands talens.

Je crois que les beaux arts vont ſe réfugier à Moſcou. Ils y ſeraient appelés du moins par la tolérance ſingulière que ma *Catherine* a miſe avec elle ſur le trône de *Thomyris*. Elle me fait l'honneur de me mander qu'elle avait aſſemblé, dans la grande ſalle de ſon kremlin, de fort honnêtes païens, des grecs inſtruits, des latins nés ennemis des grecs, des luthériens, des calviniſtes ennemis des latins, de bons muſulmans, les uns tenant pour *Ali*, les autres pour *Omar;* qu'ils avaient tous ſoupé enſemble, ce qui eſt le ſeul moyen de s'entendre; et qu'elle les avait fait conſentir à recevoir des lois, moyennant leſquelles ils vivraient tous de bonne amitié. Avant ce temps-là, un grec jetait par la fenêtre un plat dans lequel un latin avait mangé, quand il ne pouvait pas jeter le latin lui-même.

Notre ſorbonne ferait bien d'aller faire un tour à Moſcou, et d'y reſter.

Bonſoir, mon très-cher confrère. Je ſuis à vous bien tendrement pour le reſte de ma vie. *V.*

1768.

LETTRE CCXXXV.

A M. L'ABBÉ MORELLET.

22 de janvier.

Vous savez, Monsieur, qu'on a donné six cents francs de pension à celui qui a réfuté *Fréret ;* en ce cas, il en fallait donner une de douze cents à *Fréret* lui-même. On ne peut guère réfuter plus mal. Je n'ai lu cet ouvrage que depuis quelques jours, et j'ai gémi de voir une si bonne cause défendue par de si mauvaises raisons. J'admire comme cet écrivain soutient la vérité par des bévues continuelles, et suppose toujours ce qui est en question. Il n'appartient qu'à vous, Monsieur, de combattre avec de bonnes armes, et de faire voir le faible de ces apologies qui ne trompent que des ignorans. *Grotius*, *Abadie*, *Houteville*, ont fait plus de tort à notre sainte religion, que milord *Shaftesbury*, milord *Bolingbroke*, *Collins*, *Volston*, *Spinosa*, *Boulainvilliers*, *Boulanger*, *la Métrie* et tant d'autres.

Je ne sais comment on a renouvelé depuis peu une ancienne plaisanterie de l'auteur de *Mathanasius*. Un de mes amis est au désespoir qu'on ose lui attribuer cette brochure imprimée en Hollande, il y a quarante ans. Ces rumeurs injustes peuvent faire un tort irréparable à mon ami ; et vous savez quels sont les droits de l'amitié. C'est au nom de ces droits sacrés que je vous conjure de détruire, autant qu'il sera en vous, une calomnie si dangereuse.

1768. Au reste, je suis en tout à vos ordres, et vous pouvez compter sur l'attachement inviolable de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

l'abbé *Yvroye.*

LETTRE CCXXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 22 de janvier.

En réfutation, Monseigneur, de la lettre dont vous m'honorez, du 15 de janvier, voici comme j'argumente. Quicònque vous a dit que j'avais soupçonné ce *Gallien* d'être le fils du plus aimable grand seigneur de l'Europe, est un enfant de *Satan.* Il se peut que ce malheureux l'ait fait entendre à Genève, pour se donner du crédit dans le monde et auprès des marchands; mais, comme j'ai eu chez moi deux de ses frères, dont l'un est soldat, et dont l'autre a été mousse, il est bien impossible qu'il me soit venu dans la tête qu'un pareil polisson fût d'un sang respectable. C'est encore une autre calomnie de dire que, madame *Denis* et moi, nous ayons mangé avec lui. Madame *Denis* vous demande justice. Il n'a jamais eu à Ferney d'autre table que celle du maître d'hôtel et des copistes, comme vous me l'aviez ordonné. On lui fournissait abondamment tout ce qu'il demandait; mais on ne lui laissait prendre aucun essor dans la maison, et on se conformait en tout aux règles que vous aviez prescrites.

Ses fréquentes abſences, qu'on lui reprochait, ne pouvaient être prévenues. On ne pouvait mettre un garde à la porte de ſa chambre. 1768.

Dès que je ſus qu'il prenait à crédit chez les marchands de Genève, je fis écrire des lettres circulaires par leſquelles on les avertiſſait de ne rien fournir que ſur mes billets.

Dès que M. *Hénin*, réſident à Genève, en eut fait ſon ſecrétaire, il le fit manger à ſa table, ſelon ſon uſage; uſage qui n'eſt point établi chez moi. Alors *Gallien* vint en viſite à Ferney; il mangea avec la compagnie; mais ni madame *Denis* ni moi ne nous mîmes à table; nous mangeâmes dans ma chambre: voilà l'exacte vérité. C'eſt principalement chez M. *Hénin* qu'il a acheté des montres ornées de carats, et des bijoux. Le marchand, dont je vous ai envoyé le mémoire, ne lui a fourni que le néceſſaire. Ne craignez point d'ailleurs qu'il ſoit jamais voleur de grand chemin. Il n'aura jamais le courage d'entreprendre ce métier qu'il trouve ſi noble. Il eſt poltron comme un lézard. Il eſt difficile à préſent de le mettre en priſon. Il partit de Genève le lendemain que le réſident l'eut chaſſé, et dit qu'il allait à Berne ordonner aux troupes de venir inveſtir la ville. Le fonds de ſon caractère eſt la folie. En voilà trop ſur ce malheureux objet de vos bontés et de ma patience. Je dois, à votre exemple, l'oublier pour jamais.

J'ai pris la liberté de vous conſulter ſur les calomnies d'un autre miſérable de cette eſpèce, qui, dans ſes *Mémoires*, a inſulté indignement les noms de *Guiſe* et de *Richelieu* en plus d'un endroit. Le

1768. monde fourmille de ces polissons qui s'érigent en juges des rois et des généraux d'armée, dès qu'ils savent lire et écrire.

Les deux partis de Genève prennent des mesures d'accommodement toutes différentes de l'arrêt des médiateurs. Ce n'était pas la peine de faire venir un ambassadeur de France chez eux, et d'importuner le roi une année entière. Voilà bien du bruit pour peu de chose, mais cela n'est pas rare.

Agréez, Monseigneur, mon tendre et profond respect. *V.*

LETTRE CCXXXVII.

A M. MARMONTEL.

Le 22 de janvier.

VOICI, mon cher ami, un petit rogaton qui m'est tombé entre les mains. Il ne vaut pas grand'-chose, mais il mortifiera les cuistres, et c'est tout ce qu'il faut. Je vous demande en grâce de ne jamais dire que je suis votre correspondant ; cela est essentiel pour vous et pour moi ; on est épié de tous côtés.

J'apprends, avec une extrême surprise, qu'on m'impute un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, que tous les gens un peu au fait savent être de *Saint-Hyacinthe*. Il le fit imprimer en Hollande, en 1728 ; c'est un fait connu de tous les écumeurs de la littérature.

J'attends de votre amitié, que vous détruirez un bruit ſi calomnieux et ſi dangereux. Rien ne me fait plus de peine que de voir les gens de lettres, et mes amis même, m'attribuer à l'envi tout ce qui paraît ſur des matières délicates. Ces bruits ſont capables de me perdre, et je ſuis trop vieux pour me tranſplanter. Pourquoi me donner ce qui eſt d'un autre? n'ai-je pas aſſez de mes propres ſottiſes? Je vous ſupplie de dire et de faire dire à M. *Suard*, dont j'ambitionne l'amitié et la confiance, qu'il eſt obligé, plus que perſonne, à réfuter toutes ces calomnies. 1768.

Adieu, vainqueur de la ſorbonne. Perſonne ne marche avec plus de plaiſir que moi après votre char de triomphe.

Gardez-moi un ſecret inviolable.

LETTRE CCXXXVIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

23 de janvier.

Mon cher ange, c'eſt une grande conſolation pour moi que vous ayez été content de M. *Dupuits*. Il me paraît qu'il vaut mieux que le *Dupuis* de *Deſronais*. Je ſouhaite à M. le duc de *Choiſeul* que tous les officiers qu'il emploie ſoient auſſi ſages et auſſi attachés à leur devoir. Je l'attends avec impatience, dans l'eſpérance qu'il nous parlera longtemps de vous.

1768. Que je vous remercie de vos bontés pour *Sirven!* Il faut être aussi opiniâtre que je le suis, pour avoir poursuivi cette affaire pendant cinq ans entiers, sans jamais me décourager. Vous venez bien à propos à mon secours. Je sais bien que cette petite pièce n'aura pas l'éclat de la tragédie des *Calas;* mais nous ne demandons point d'éclat, nous ne voulons que justice.

Votre citation du chien, qui mange comme un autre du dîner qu'il voulait défendre, est bien bonne; mais je vous supplie de croire par amitié, et de faire croire aux autres par raison et par l'intérêt de la cause commune, que je n'ai point été le cuisinier qui a fait ce Dîner. On ne peut servir dans l'Europe un plat de cette espèce, qu'on ne dise qu'il est de ma façon. Les uns prétendent que cette nouvelle cuisine est excellente, qu'elle peut donner la santé, et surtout guérir des vapeurs. Ceux qui tiennent pour l'ancienne cuisine, disent que les nouveaux *Martialo* sont des empoisonneurs. Quoi qu'il en soit, je voudrais bien ne point passer pour un traiteur public. Il doit être constant que ce petit morceau de haut goût est de feu *Saint-Hyacinthe.* La description du repas est de 1728. Le nom de *Saint-Hyacinthe* y est; comment peut-on, après cela, me l'attribuer? quelle fureur de mettre mon nom à la place d'un autre! Les gens qui aiment ces ragoûts-là devraient bien épargner ma modestie...

Sérieusement, vous me feriez le plus sensible plaisir d'engager M. *Suard* à ne point mettre cette misère sur mon compte. C'est une action d'honnêteté et de charité, de ne point accuser son

prochain

prochain quand il eſt encore en vie, et de charger les morts à qui on ne fait nul mal. En un mot, mon cher ange, je n'ai point fait, et je n'aurai jamais fait les choſes dont la calomnie m'accuſe. 1768.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Puis-je eſpérer que mon cher *Damilaville* aura le poſte qui lui eſt ſi bien dû? Il eſt juſte qu'il ſoit curé, après avoir été vingt ans vicaire.

J'ai une autre grâce à vous demander; c'eſt pour ma *Catherine*. Il faut rétablir ſa réputation à Paris chez les honnêtes gens. J'ai de fortes raiſons de croire que MM. les ducs de *Praſlin* et de *Choiſeul* ne la regardent pas comme la dame du monde la plus ſcrupuleuſe; cependant je ſais, autant qu'on peut ſavoir, qu'elle n'a nulle part à la mort de ſon ivrogne de mari: un grand diable d'officier aux gardes Préobazinsky, en le prenant priſonnier, lui donna un horrible coup de poing qui lui fit vomir du ſang; il crut ſe guérir en buvant continuellement du punch dans ſa priſon, et il mourut dans ce bel exercice. C'était d'ailleurs le plus grand fou qui ait jamais occupé un trône. L'empereur *Venceſlas* n'approchait pas de lui.

A l'égard du meurtre du prince *Ivan*, il eſt clair que ma *Catherine* n'y a nulle part. On lui a bien de l'obligation d'avoir eu le courage de détrôner ſon mari, car elle règne avec ſageſſe et avec gloire; et nous devons bénir une tête couronnée qui fait régner la tolérance univerſelle dans cent trente-cinq degrés de longitude. Vous n'en avez, vous autres,

1768. qu'environ huit ou neuf, et vous êtes encore intolérans. Dites donc beaucoup de bien de *Catherine*, je vous en prie, et faites lui une bonne réputation dans Paris.

Je voudrais bien savoir comment madame d'*Argental* s'est trouvée de ces grands froids ; je suis étonné d'y avoir résisté. Conservez votre santé, mon divin ange ; je vous adore de plus en plus. *V*.

LETTRE CCXXXIX.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 29 de janvier.

AMI vrai et poëte philosophe, ne vous avais-je pas bien dit que le lecteur (*) ne serait jamais l'approbateur, et qu'il éluderait tous les moyens de me plaire, malgré tous les moyens qu'il a trouvés de plaire? Ne trouvez-vous pas qu'il cite bien à propos feu monsieur le dauphin qui, sans doute, reviendra de l'autre monde pour empêcher qu'on ne mette des doubles croches sur la mâchoire d'âne de *Samson*? Ah, mon fils, mon fils ! la petite jalousie est un caractère indélébile.

M. le duc de *Choiseul* n'est pas, je crois, musicien; c'est la seule chose qui lui manque : mais je suis persuadé que, dans l'occasion, il protégerait la mâchoire d'âne de *Samson* contre les mâchoires d'ânes qui s'opposeraient à ce divertissement honnête, *ut*, *ut est*. Il faut une terrible musique pour ce *Samson*

(*) M. de *Moncrif*, lecteur de la reine.

qui fait des miracles de diable; et je doute fort que le ridicule mélange de la musique italienne avec la française, dont on est aujourd'hui infatué, puisse parvenir aux beautés vraies, mâles et vigoureuses, et à la déclamation énergique que Samson exige dans les trois quarts de la pièce. Par ma foi, la musique italienne n'est faite que pour faire briller des châtrés à la chapelle du pape. Il n'y aura plus de génie à la *Lulli* pour la déclamation, je vous le certifie dans l'amertume de mon cœur. 1768.

Revenons maintenant à Pandore. Oui, vous avez raison, mon fils; le bon homme *Prométhée* fera une fichue figure, soit qu'il assiste au baptême de *Pandore*, sans dire mot, soit qu'il aille, comme un valet de chambre, chercher les jeux et les plaisirs pour donner une sérénade à l'enfant nouveau-né. Le cas est embarrassant; et je n'y sais plus d'autre remède que de lui faire notifier aux spectateurs qu'il veut jouir du plaisir de voir le premier développement de l'ame de *Pandore*, supposé qu'elle ait une ame.

Cela posé, je voudrais qu'après le chœur, *Dieu d'amour, quel est ton empire, Prométhée* dît, en s'adressant aux nymphes et aux demi-dieux de sa connaissance qui sont sur le théâtre :

Observons ses appas naissans,
Sa surprise, son trouble et son premier usage
Des célestes présens
Dont l'Amour a fait son partage.

Après ce petit couplet, qui me paraît tout-à-fait à sa place, le bon homme se confondrait dans la foule des petits demi-dieux qui sont sur le théâtre;

1768. et ce ferait, à ce qu'il me femble, une furprife affez agréable de voir *Pandore* le démêler dans l'affemblée des fylvains et des faunes, comme *Marie-Thérèfe*, beaucoup moins fpirituelle que *Pandore*, reconnut *Louis XIV* au milieu de fes courtifans.

Il faut que je vous parle actuellement, mon cher ami, de la mufique de M. de *la Borde*. Je me fouviens d'avoir été très-content de ce que j'entendis; mais il me parut que cette mufique manquait, en quelques endroits, de cette énergie et de ce fublime que *Lulli* et *Rameau* ont feuls connu, et que l'opéra comique n'infpirera jamais à ceux qui aiment *il gufto grande*.

Mes tendres complimens à *Eudoxie*; mes refpects à *Maxime* et à l'ambaffadeur. Affurez le bon vieillard, père d'*Eudoxie*, que je m'intéreffe fort à lui.

Maman vous aime de tout fon cœur; auffi fais-je, et toutes les puiffances ou impuiffances de mon ame font à vous. *V.*

LETTRE CCXL.

A M. PANCKOUCKE, *libraire à Paris.*

1 de février.

Le froid exceffif, la faibleffe exceffive, la vieilleffe exceffive, et le mal aux yeux exceffif ne m'ont pas permis, Monfieur, de vous remercier plutôt des premiers volumes de votre *Vocabulaire*, et du Don Carlos de monfieur votre coufin. Toute votre famille

paraît consacrée aux lettres. Elle m'est bien chère, et personne n'est plus sensible que moi à votre mérite et à vos attentions. 1768.

Plus vous me témoignez d'amitié, moins je conçois comment vous pouvez vous adresser à moi pour vous procurer l'infame ouvrage intitulé Le dîner du comte de *Boulainvilliers*. J'en ai eu par hasard un exemplaire, et je l'ai jeté dans le feu. C'est un tissu de railleries amères et d'invectives atroces contre notre religion. Il y a plus de quarante ans que cet indigne écrit est connu; mais ce n'est que depuis quelques mois qu'il paraît en Hollande, avec cent autres ouvrages de cette espèce. Si je ne consumais pas les derniers jours de ma vie à une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, augmentée de près de moitié; si je n'épuisais pas le peu de force qui me reste à élever ce monument à la gloire de ma patrie, je réfuterais tous ces livres qu'on fait chaque jour contre la religion.

J'ai lu cette nouvelle édition in-4°., qu'on débite à Paris, de mes Oeuvres. Je ne puis pas dire que je trouve tout beau,

> Papier, dorure, images, caractère;

car je n'ai point encore vu les images; mais je suis très-satisfait de l'exactitude et de la perfection de cette édition. Je trouve que tout en est beau,

> Hormis les vers qu'il fallait laisser faire
> A Jean Racine.

Je souhaite que ceux qui l'ont entreprise ne se ruinent pas, et que les lecteurs ne me fassent pas les

1768. mêmes reproches que je me fais ; car j'avoue qu'il y a un peu trop de vers et de prose dans ce monde. C'est ce que je signe en connaissance de cause. *V.*

LETTRE CCXLI.

A M. SAURIN.

5 de février.

Mon cher confrère, mon cher poëte philosophe, je ne suis point de votre avis. On disait autrefois : *Les vertus de Henri IV*, et il est permis aujourd'hui de dire : *Les vertus d'Henri IV*. Les Italiens se sont défaits des *h*, et nous pourrions bien nous en défaire aussi comme de tant d'autres choses.

J'aime bien mieux :

Femme par sa tendresse, héros par son courage.

que

Femme par sa tendresse, et non par son courage.

Ayez donc le courage de laisser le vers tel qu'il était, et de ne pas affaiblir une grande pensée pour l'intérêt d'un *h*. Je dirai toujours *ma tendresse-héroïque*, et cela fera un très-bon hémistiche. *Ma tendress-eu héroïque* serait barbare.

Le Dîner dont vous me parlez est surement de *Saint-Hyacinthe*. On a de lui un *Militaire philosophe* qui est beaucoup plus fort, et qui est très-bien écrit.

Vous fentez d'ailleurs, mon cher confrère, combien il ferait affreux qu'on m'imputât cette brochure évidemment faite en 1726 ou 27, puifqu'il eft parlé du commencement des convulfions. Je n'ai qu'un afile au monde; mon âge, ma fanté très-dérangée, mes affaires qui le font auffi, ne me permettent pas de chercher une autre retraite contre la calomnie. Il faut que les fages s'entr'aident; ils font trop perfécutés par les fous. 1768.

Engagez vos amis, et furtout M. *Suard* et M. l'abbé *Arnaud*, à repouffer l'impofture qui m'accufe de la chofe du monde la plus dangereufe. On ne fait nul tort à la mémoire de *Saint-Hyacinthe*, en lui attribuant une plaifanterie faite il y a quarante ans. Les morts fe moquent de la calomnie, mais les vivans peuvent en mourir. En un mot, mon cher confrère, je me recommande à votre amitié pour que les confeffeurs ne foient pas martyrs.

LETTRE CCXLII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney, 8 de février.

Je n'écris point, Madame, cela eft vrai; et la raifon en eft que la journée n'a que vingt-quatre heures, que d'ordinaire j'en mets dix ou douze à fouffrir, et que le refte eft occupé par des fottifes

1768. qui m'accablent comme si elles étaient sérieuses. Je n'écris point, mais je vous aime de tout mon cœur. Quand je vois quelqu'un qui a eu le bonheur d'être admis chez vous, je l'interroge une heure entière. Mon fils adoptif *Dupuits* est pénétré de vos bontés; il a dû vous rendre compte de la vie ridicule que je mène. Il y a trois ans que je ne suis sorti de ma maison; il y a un an que je ne sors point de mon cabinet, et six mois que je ne sors guère de mon lit.

M. de *Chabrillant* a été chez moi six semaines. Il peut vous dire que je ne me suis pas mis à table avec lui une seule fois. La faculté digérante étant absolument anéantie chez moi, je ne m'expose plus au danger. J'attends tout doucement la dissolution de mon être, remerciant très-sincèrement la nature de m'avoir fait vivre jusqu'à soixante et quatorze ans : petite faveur à laquelle je ne me serais jamais attendu.

Vivez long-temps, Madame, vous qui avez un bon estomac et de l'esprit, vous qui avez regagné en idées ce que vous avez perdu en rayons visuels, vous que la bonne compagnie environne, vous qui trouvez mille ressources dans votre courage d'esprit, et dans la fécondité de votre imagination.

Je suis mort au monde. On m'attribue tous les jours mille petits bâtards posthumes que je ne connais point. Je suis mort, vous dis-je; mais, du fond de mon tombeau, je fais des vœux pour vous. Je suis occupé de votre état. Je suis en colère contre la nature qui m'a trop bien traité en me laissant voir le soleil, et en me permettant de lire, tant bien

que mal, jusqu'à la fin ; mais qui vous a ravi ce qu'elle vous devait. 1768.

Cela seul me fait détester les romans qui supposent que nous sommes dans le meilleur des mondes possibles. Si cela était, on ne perdrait pas la meilleure partie de soi-même long-temps avant de perdre tout le reste. Le nombre des souffrans est infini ; la nature se moque des individus. Pourvu que la grande machine de l'univers aille son train, les cirons qui l'habitent ne lui importent guère.

Je suis, de tous les cirons, le plus anciennement attaché à vous; et comme je disais fort bien dans le commencement de ma lettre, malgré mon respect pour vous, Madame, je vous aime de tout mon cœur. *V.*

LETTRE CCXLIII.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 8 de février.

MADAME,

Un vieillard presque aveugle, et une jeune femme qui serait bien fière si elle avait des yeux comme les vôtres, vous supplient de daigner agréer leurs hommages et leurs remercîmens. Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de *Choiseul*

1768. a bien voulu accorder à M. *Dupuits*. Si le vieux bon homme et moi nous avions quelque petite partie de la ſucceſſion de *Pierre Corneille*, nous la dépenſerions en grands vers alexandrins pour vous témoigner notre reconnaiſſance; mais les temps ſont bien durs, et la plupart des vers qu'on fait le ſont auſſi. Nous nous défions même de la proſe. Nous entendons ſi peu les livres qu'on nous envoie de Paris, que nous craignons d'avoir oublié notre langue.

Nous ſommes très-honteux l'un et l'autre d'exprimer notre extrême ſenſibilité dans un ſtyle ſi barbare; mais, Madame, nous vous ſupplions de conſidérer que nous ſommes des Allobroges. Des gens arrivés de Verſailles nous ont dit qu'il fallait abſolument avoir de la fineſſe, de la juſteſſe dans l'eſprit, des grâces et du goût, pour oſer vous écrire; nous ne les avons point crus. Nous ne ſommes pas de votre eſpèce, et nous nous ſommes flattés au contraire que la ſupériorité était indulgente, et que les grâces ne rebutâſient pas la naïveté.

Nous ſommes dans cette confiance, avec un profond reſpect,

Madame, &c.

LETTRE CCXLIV.

1768.

A M. DAMILAVILLE. (*)

Du 8 de février.

Le malheur des *Sirven* fait le mien ; je ſuis encore atterré de ce coup. Je conçois bien que la forme a pu l'emporter ſur le fond. Le conſeil a reſpecté les anciens uſages ; mais, mon cher ami, s'il y a des cas où le fond doit faire taire la forme, c'eſt aſſurément quand il s'agit de la vie des hommes.

Quelle forme enfin reprendra votre fortune ? que deviendrez-vous ? Je n'en ſais rien. Tout ce que je ſais, c'eſt que je ſuis profondément affligé.

Mes chagrins redoublent par la quantité incroyable d'écrits contre la religion chrétienne, qui ſe ſuccèdent auſſi rapidement en Hollande que les gazettes et les journaux. L'infame *Fréron*, le calomniateur *Cogé*, et d'autres gens de cette eſpèce, ont la barbarie de m'imputer, à mon âge, une partie de ces extravagances compoſées par de jeunes gens et par des moines défroqués.

Tandis que je bâtis une égliſe où le ſervice divin ſe fait avec autant d'édification qu'en aucun lieu du monde ; tandis que ma maiſon eſt réglée comme un couvent, et que les pauvres y ſont plus ſoulagés qu'en aucun couvent que ce puiſſe être ; tandis que

(*) Cette lettre eſt la dernière à M. *Damilaville* qui mourut peu de temps après, d'un abcès à la gorge.

1768. je consume le peu de force qui me reste à ériger à ma patrie un monument glorieux, en augmentant de plus d'un tiers le Siècle de *Louis XIV*, et que je passe les derniers de mes jours à chercher des éclaircissemens de tous côtés pour embellir, si je puis, ce siècle mémorable : on me fait auteur de cent brochures, dont quelquefois je n'ai pas la moindre connaissance. Je suis toujours vivement indigné, comme je dois l'être, de l'injustice qu'on a eue, même à la cour, de m'attribuer le Dictionnaire philosophique, qui est évidemment un recueil de vingt auteurs différens; mais comment puis-je soutenir l'imposture qui me charge du petit livre intitulé Le dîner du comte de *Boulainvilliers*, ouvrage imprimé, il y a quarante ans, dans une maison particulière de Paris; ouvrage auquel on mit alors le nom de *Saint-Hyacinthe*, et dont on ne tira, je crois, que peu d'exemplaires. On croit, parce que je touche à la fin de ma carrière, qu'on peut m'attribuer tout impunément. Les gens de lettres, qui se déchirent et qui se dévorent les uns les autres, tandis qu'on les tient sous un joug de fer, disent: C'est lui, voilà son style. Il n'y a pas jusqu'à l'épigramme contre M. *Dorat* que l'on n'ait essayé de faire passer sous mon nom; c'est un très-mauvais procédé de l'auteur. Il faut être aussi indulgent que je le suis pour l'avoir pardonné. Quelle pitié de dire : *Voilà son style, je le reconnais bien !* On fait tous les jours des livres contre la religion, dont je voudrais bien imiter le style pour la défendre. Y a-t-il rien de plus plaisant, de plus gai, de plus salé que la plupart des traits qui se trouvent dans la *Théologie*

portative? y a-t-il rien de plus vigoureux, de plus profondément raiſonné, d'écrit avec une éloquence plus audacieuſe et plus terrible que *le Militaire philoſophe*, ouvrage qui court toute l'Europe? concevez-vous rien de plus violent que ces paroles qui ſe trouvent à la page 84: „ Voici, après de mûres „ réflexions, le jugement que je porte de la religion „ chrétienne: je la trouve abſurde, extravagante, „ injurieuſe à DIEU, pernicieuſe aux hommes, „ facilitant et même autoriſant les rapines, les „ ſéductions, l'ambition, l'intérêt de ſes miniſtres, „ et la révélation des ſecrets des familles. Je la vois „ comme une ſource intariſſable de meurtres, de „ crimes et d'atrocités commiſes ſous ſon nom. Elle „ me ſemble un flambeau de diſcorde, de haine, de „ vengeance, et un maſque dont ſe couvre l'hypo- „ crite pour tromper plus adroitement ceux dont la „ crédulité lui eſt utile. Enfin, j'y vois le bouclier „ de la tyrannie contre les peuples qu'elle opprime, „ et la verge des bons princes quand ils ne ſont „ point ſuperſtitieux. Avec cette idée de votre reli- „ gion, outre le droit de l'abandonner, je ſuis dans „ l'obligation la plus étroite d'y renoncer et de l'avoir „ en horreur, de plaindre ou de mépriſer ceux qui „ la prêchent, et de vouer à l'exécration publique „ ceux qui la ſoutiennent par leurs violences et leurs „ ſuperſtitions? „ 1768.

Certainement les dernières *Lettres provinciales* ne ſont pas écrites d'un ſtyle plus emporté.

Liſez la *Théologie portative*, et vous ne pourrez vous empêcher de rire en condamnant la coupable hardieſſe de l'auteur.

Liſez l'*Impoſture ſacerdotale*, traduite de *Gordon* et
1768. de *Trenchard*, vous y verrez le ſtyle de *Démoſthène*.

Ces livres malheureuſement inondent l'Europe; mais quelle eſt la cauſe de cette inondation? il n'y en a point d'autre que les querelles théologiques, qui ont révolté tous les laïques. Il s'eſt fait une révolution dans l'eſprit humain que rien ne peut plus arrêter. Les perſécutions ne pourraient qu'irriter le mal. Les auteurs de la plupart des livres dont je vous parle ſont des religieux qui, ayant été perſécutés dans leurs couvens, en ſont ſortis pour ſe venger ſur la religion chrétienne des maux que l'indiſcrétion de leurs ſupérieurs leur avait fait ſouffrir. On aurait prévenu cette révolution, ſi on avait été ſage et modéré. Les querelles des janſéniſtes et des moliniſtes ont fait plus de tort à la religion chrétienne, que n'en auraient pu faire quatre empereurs de ſuite comme *Julien*.

Il eſt certain qu'on ne peut oppoſer au torrent qui ſe déborde d'autre digue que la modération et une vie exemplaire. Pour moi qui ai trop vécu, et qui ſuis prêt à finir une vie toujours perſécutée, je me jette entre les bras de DIEU, et je mourrai également oppoſé à l'impiété et au fanatiſme.

LETTRE CCXLV.

A M. DE CHABANON.

12 de février.

MON cher confrère, tout va bien puifqu'Eudoxie eft faite. Voilà une belle étoffe toute prête; mais c'eft un brocard de Lyon pour habiller des *Arlequins*. Vous aurez probablement tout le temps de mettre encore des pompons à votre brocard. Il ne fe préfente pas un acteur fupportable, pas une actrice qui foit bonne à autre chofe qu'à faire des enfans. Rien dans la province qui donne la plus légère efpérance.

Les Génevois fe font avifés de brûler le théâtre qu'on avait bâti dans leur ville pour les rendre plus doux et plus aimables. J'ai grand'peur qu'on n'en faffe autant à Paris. Il ne refte que cette reffource aux gens qui ont un peu de goût. L'opéra fubfiftera, parce que les trois quarts de ceux qui y vont n'écoutent point. On va voir une tragédie pour être touché; on fe rend à l'opéra par défœuvrement et pour digérer.

Vous croyez donc, mon cher confrère, que les grands joueurs d'échecs peuvent faire de la mufique pathétique, et qu'ils ne feront point échec et mat? à la bonne heure, je m'en rapporte à vous. Faites tout ce qu'il vous plaira. Je remets entre vos mains la mâchoire d'âne, les trois cents renards, la gueule

1768. du lion, le miel fait dans la gueule, les portes de Gaza, et toute cette admirable hiſtoire.

Je ſuis toujours très-indigné, je vous l'avoue, de l'épigramme contre M. *Dorat*, que l'auteur a fait courir ſous mon nom avec peu de probité. On m'a joué des tours plus cruels, et je garde le ſilence. Il y a encore plus de barbarie à m'attribuer un *Dîner*, moi qui ne me mets preſque plus à table. Ce Dîner a été fait il y a plus de quarante ans. Les gens de lettres ſont plus inhumains qu'on ne penſe: ils expoſent un pauvre homme aux plus grands dangers, pour avoir ſeulement le plaiſir de deviner. Ils diſent : Voilà ſon ſtyle, c'eſt lui. Eh, mes amis! pour peu que vous ayez d'honnêteté, ne devriez-vous pas dire : Ce n'eſt pas lui? pourquoi calomniez-vous vos camarades?

Je vous porte mes plaintes, mon cher ami, contre toutes ces injuſtices, parce que je connais votre cœur. Tout le monde ne vous reſſemble pas. Vous n'imaginez point avec quelle vivacité de ſentiment mes vieux bras ſe tendent vers vous, et combien mon cœur vous aime. *V.*

LETTRE

LETTRE CCXLVI.

1768.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 12 de février.

Vous m'avez écrit de Móscou, Monsieur, une lettre telle qu'on n'en écrit point de Versailles, soit pour le style, soit pour le fond des choses; et vous avez enflammé mon cœur. Je ne sais si vous connaissez la mauvaise comédie des Visionnaires, qui eut autrefois en France le plus grand succès. Il y a dans cette pièce une vieille folle qui est amoureuse d'*Alexandre*. Pour moi, je suis un vieux fou amoureux de *Catherine*, qui me paraît autant au-dessus d'*Alexandre* que le fondateur est au-dessus du destructeur.

Voici un sermon dont il me paraît qu'elle est la sainte. Le prédicateur propose hardiment pour modèle, à une petite nation, l'exemple du plus vaste empire du monde. On rend de justes hommages à la législatrice du Nord dans mon voisinage, tandis qu'en France on fait encore le panégyrique de St *François* fondateur des cordeliers, de St *Dominique* à qui nous devons les jacobins, de St *Norberg* qui nous a donné les prémontrés. Nous leur avons assurément beaucoup d'obligation, et je trouve fort bon qu'ils aient des autels, quoique nous prétendions n'être point idolâtres. Je révère fort Ste *Thérèse* et Ste *Ursule*, mais j'aime mieux Ste *Catherine*.

Je suis bien étonné que *Diderot*, en faveur de qui

1768. cette Ste *Catherine* a fait des miracles, ne lui ait pas chanté quelques antiennes. Il craint apparemment certains hérétiques qui sont en France, et qui sont très-mal instruits. Ce serait, ce me semble, une œuvre pie assez nécessaire que de convertir ces hérétiques-là. J'espère bien qu'ils ouvriront les yeux à la lumière, et qu'ils seront tous de ma religion.

Vous êtes à la tête, Monsieur, du plus beau comité que je connaisse. Il vaut mieux rédiger les lois de la Russie, que d'aller consulter les lois de la Chine, et je vous aime mieux législateur qu'ambassadeur.

Je fais partir, dans quelques jours, un gros ballot que sa Majesté impériale a daigné me demander pour sa bibliothéque. Il n'arrivera pas sitôt; il y a environ un quart du globe entre vous et moi, et c'est de quoi je suis bien fâché.

Je me mets aux pieds de madame la comtesse. Ma nièce est enchantée de votre souvenir; elle partage mes sentimens.

LETTRE CCXLVII.

A M. MAIGROT.

A Ferney, 12 de février.

Je vous remercie, Monsieur, de toutes vos bontés. La lettre de *Louis XIV* m'était absolument nécessaire; elle fait voir, avec évidence, qu'il en voulait personnellement à l'archevêque de Cambrai. Je trouve que, dans cette affaire, ce monarque se conduisit plus

en homme piqué qu'en roi; et que le cardinal de *Bouillon* concilia noblement ſon devoir d'ambaſſadeur avec celui d'un ami. 1768.

J'ai déjà donné la bataille de Steinkerque. J'ai dit ſimplement que la France regretta le prince de *Turenne* qui donnait l'eſpérance d'égaler un jour ſon grand-oncle.

J'ai retrouvé heureuſement la lettre de *Louis XIV* au cardinal de *la Trimouille*, écrite en 1710, contre le cardinal de *Bouillon*. Il dit, dans cette lettre, qu'il eſt à craindre que ce doyen du ſacré collége ne devienne un jour pape. Cette anecdote eſt curieuſe, et mérite de paſſer à la poſtérité. Le temps eſt venu où la vérité doit paraître; et, quand on la dit ſans bleſſer les bienſéances, on ne doit déplaire à perſonne.

Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien préſenter mon reſpect et mes remercîmens à monſeigneur le duc de *Bouillon*. Je ne ſuis point étonné qu'un homme de votre mérite ſoit auprès de lui. On ne peut être plus reconnaiſſant que je le ſuis des lumières que vous m'avez communiquées.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens d'un cœur pénétré de vos bontés, Monſieur, votre, &c.

1768.

LETTRE CCXLVIII.

A M. LE COMTE DE LEVENHAUPT.

13 de février.

Je voudrais bien, Monſieur, que votre nouvelle fût vraie, et qu'on aſſemblât un concile en Eſpagne, ſurtout un concile de philoſophes ; ce ſerait une aſſemblée de pères de la rédemption des captifs : ils délivreraient les ames que les révérends pères dominicains retiennent priſonnières.

Les pas que l'on fait dans le Milanais, à Veniſe et à Naples, ſont des pas de tortue. Les calculs des probabilités font croire qu'on preſſera un jour la cadence. Je ne ſerai pas témoin de cette belle révolution ; mais je mourrai avec les trois vertus théologales qui font ma conſolation. La foi que j'ai à la raiſon humaine, laquelle commence à ſe développer dans le monde ; l'eſpérance que des miniſtres hardis et ſages détruiront enfin des uſages auſſi ridicules que dangereux ; et la charité qui me fait gémir ſur mon prochain, plaindre ſes chaînes et ſouhaiter ſa délivrance.

Ainſi, avec la foi, l'eſpérance et la charité, j'achève ma vie en bon chrétien. Je me flatte de deux choſes que l'on a crues long-temps impoſſibles, le ſilence des théologiens et la paix entre les princes. Je ne vois, de pluſieurs années, aucun ſujet de rupture entre les ſouverains : et les douze cents mille hommes armés, qui font la parade en Europe, pourront bien

ne faire long-temps que la parade. Chaque nation réparera, petit à petit, ses pertes comme elle pourra. Ce n'est peut-être pas trop vous faire ma cour que de vous prédire qu'il n'y aura point de guerre ; c'est dire à un bon danseur qu'on ne donnera point de bal : mais vous êtes du petit nombre qui préfère l'intérêt public à son ambition. Les militaires, ou je me trompe fort, seront réduits à être philosophes, jusqu'à ce qu'il arrive quelque grand événement dans l'Europe. 1768.

Je suis très-sensible, monsieur le Comte, aux bontés que vous avez eues pour mon gendre adoptif M. *Dupuits*. Si vous avez quelques ordres à donner concernant monsieur votre fils, ne nous épargnez pas ; tout ce qui habite Ferney vous est dévoué, ainsi que moi. Ni ma vieillesse ni mes maladies n'affaiblissent les sentimens d'attachement et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

LETTRE CCXLIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de fevrier.

Je vais bien vous ennuyer, mon cher ange; je vous envoie une profession de foi que je fis l'autre jour à un de mes amis (*). Je vous donne pour pénitence de la lire ; expiez par-là votre énorme péché d'avoir jugé témérairement votre prochain. Vous

(*) Voyez la dernière lettre à M. *Damilaville*, du 8 de février.

1768. sentez bien que c'est absolument *Saint-Hyacinthe*, et non pas moi, qui a dîné.

Je sais qu'il y a des fanatiques et des furieux; je sais que les gens qui pensent sont condamnés aux bêtes. L'Europe réclame, l'Europe crie; mais

La sagesse n'est rien, la force a tout détruit.

Je suis trop vieux pour déménager; cependant, s'il faut aller mourir ailleurs, je prendrai ce parti; ma haine contre certains monstres est trop forte.

J'ai ouï-dire qu'on avait envoyé quelque chose à M. *Suard*. Je ne lui ai certainement rien envoyé, et le grand point est qu'il rende justice à cette vérité. Il est très-certain qu'il n'y a personne dans Paris qui puisse dire que je lui aye fait tenir un plat de ce Dîner auquel je n'assistai jamais. Il y a d'autres gens qui envoient.

Pour l'Homme aux quarante écus, on voit aisément que c'est l'ouvrage d'un calculateur: le ministère en doit être content. Je n'envoie jamais de brochures à Paris, mais je crois qu'on peut vous faire tenir celle-là sans vous compromettre. Je la chercherai si vous en êtes curieux, et vous l'aurez, mon très-cher ange; vous n'avez qu'à ordonner.

LETTRE CCL.

AU MEME.

19 de février.

Mon cher ange, le dernier article de votre lettre du 12 de février redouble toutes mes afflictions. Ce qui peut me consoler, c'est que madame d'*Argental* n'est pas entre les mains d'un charlatan ; j'espère beaucoup d'un vrai médecin, et encore plus de la nature. Je vous demande en grâce, mon cher ange, de ne me pas laisser ignorer son état, et de vouloir bien quelquefois m'en faire écrire des nouvelles. Nous avons beaucoup de maladies dans nos cantons ; j'en ai ma bonne part. La fin de la vie est triste, le commencement doit être compté pour rien, et le milieu est presque toujours un orage.

Sirven est revenu. Celui-là pourrait dire, plus qu'un autre, combien la vie est affreuse. Sa famille mourra des coups de barre que *Calas* a reçus, et sa femme en est déjà morte.

Vous avez reçu, sans doute, la copie d'une lettre que j'ai écrite à propos de ce Dîner. Je ne suis pas encore bien sûr que le *Militaire philosophe* soit de *Saint-Hyacinthe ;* mais les fureteurs de la littérature le croient, et cela suffit pour faire penser qu'il n'était pas indigne de dîner avec le comte de *Boulainvilliers*.

Au reste, je n'écris jamais à Paris que dans le goût de la lettre dont je vous ai envoyé copie. Voici une petite liste de la dixième partie des ouvrages qui

1768. paraissent en Hollande et à Bâle coup sur coup ; vous sentez combien il serait absurde de les imputer à un seul homme. Il est impossible que j'y aye la moindre part, moi qui ne suis occupé que du Siècle de *Louis XIV*, dont je vous enverrai bientôt les deux premiers volumes.

Je vous prie, mon cher ange, de me mander ce que vous pensez, et ce que le public éclairé pense des commentaires sur *Racine*. On dit que *Fréron* y a beaucoup de part. Quel siècle que celui où un *Fréron* et un *Boisgermain* osent juger *Monime*, *Clytemnestre*, *Phèdre*, *Roxane* et *Athalie !* Je serais bien fâché de mourir sans m'être plaint vivement à vous de toutes ces abominations. Pleurer avec ce qu'on aime est la ressource des opprimés.

Il y a bien des tripots. Celui de la sorbonne, celui de la comédie, et celui que vous avez quitté, sont les trois plus pitoyables. Je quitterai bientôt le grand tripot de ce monde, et je n'y regretterai guère que vous.

Quand vous verrez votre successeur, voulez-vous bien lui dire à quel point je l'estime et révère, en le supposant philosophe ?

Mille tendres respects à vous, mon cher ange, et à la malade. *V.*

LETTRE CCLI.

1768.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 24 de février.

Je n'ai jamais prétendu, Monfieur, qu'on dût jamais s'offenfer d'être comparé à *Jean-Baptifte Colbert* (*). J'ai écrit feulement qu'un miniftre de la guerre et de la paix n'avait pas plus de rapport à un contrôleur général qu'avec un archevêque de Paris. Je vous avoue même que je ne fouhaiterais point du tout que M. le duc de *Choifeul* eût le contrôle général : il fricafferait tout en deux ans : tout l'argent irait en gratifications, penfions, bienfaits, magnificences. Un contrôleur général doit avoir la main et le cœur un peu ferrés. M. le duc de *Choifeul* a des vices tout contraires à cette vertu néceffaire. Il ne fe corrigerait jamais de fon humeur généreufe et bienfefante. Quand milord *Bolingbroke* fut fait fecrétaire d'Etat, les filles de Londres, qui fefaient alors la bonne compagnie, fe difaient l'une à l'autre : *Betti, Bolingbroke eft miniftre ! Huit mille guinées de rente ; tout pour nous.*

A propos de générofité, je prends la liberté de demander à monfeigneur le prince de *Condé* le congé d'un foldat de fa légion. J'ai fait un peu les honneurs de ma chaumière à cette légion romaine.

(*) M. de *Voltaire* avait défapprouvé que, dans des vers adreffés à M. le duc de *Choifeul*, M. le comte de *la Touraille* l'eût comparé à *Colbert*.

J'en rappellerais le fouvenir à M. le comte de *Maillé*,
1768. s'il était à Paris. J'explique toutes mes raifons à fon Alteffe féréniffime ; mais ces raifons feront bien moins fortes qu'un mot de votre bouche; et je vous fupplie d'avoir la bonté de dire ce mot à un prince qui ne fe fait pas prier quand il s'agit de faire des heureux.

Agréez, Monfieur, les refpectueux fentimens du vieux malade de Ferney. *V.*

LETTRE CCLII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, 26 de février.

MON cher et illuftre confrère, vous ne voulez donc pas placer le maréchal de *la Meilleraie* parmi les furintendans. Il le fut pourtant en 1648 ; c'eft un fait avéré.

Je vous avais propofé auffi de mettre *Abel Servien* à fa place, avec *Nicolas Fouquet*, puifqu'ils furent tous deux toujours furintendans conjointement.

Mais j'ai de plus grandes plaintes à vous faire. Comment avez-vous pu, dans votre nouvelle édition, démentir la bonté de votre caractère et la douceur de vos mœurs, dans l'article *Servet*? Il femble que vous vouliez un peu juftifier *Calvin* et tous les perfécuteurs. Vous flétriffez l'indulgence, la tolérance, du nom *tolérantifme*, comme fi c'était une héréfie, comme fi vous parliez de l'arianifme et du janfénifme. Vous n'ignorez pas que le meurtre de *Servet*

eſt une violation criminelle du droit des gens, un véritable aſſaſſinat commis en cérémonie, et qui devait attirer ſur les aſſaſſins le châtiment le plus terrible? J'oſe croire que, ſi le mot d'arien n'avait pas retenu *Charles-quint*, ou plutôt, s'il n'était pas tombé dès-lors dans le triſte état qu'il alla bientôt cacher dans la ſolitude de Saint-Juſt, il aurait puni ſévèrement cet outrage fait dans Genève, ville impériale, à la nation eſpagnole. C'était un attentat inoui d'arrêter, ſans aucun prétexte, un ſujet de *Charles-quint*, qui voyageait ſur la foi publique, muni de bons paſſe-ports. *Servet* ne voulait coucher qu'une nuit à Genève, pour aller en Allemagne : *Calvin*, qui le ſut, le fit ſaiſir comme il partait de l'hôtellerie de la Roſe. On lui vola quatre-vingt-dix-ſept doublons d'or, une chaîne d'or et ſix bagues.

1768.

Vous ſavez quelle mort ſuivit ce brigandage. *Calvin*, qui aurait été lui-même brûlé en France, s'il avait été pris, força le miſérable conſeil de Genève à faire brûler *Servet*, à petit feu, avec des fagots verts, et il jouit de ce ſpectacle. Il n'y eut point, dans votre Saint-Barthelemi, d'aſſaſſinat plus cruellement exécûté.

Vous m'avouerez que la douceur chrétienne, nommée par vous tolérantiſme, eût mieux valu que cette ſainte abomination. J'oſe vous dire qu'en France, ſi les *Guiſes* avaient été plus tolérans, votre conſeiller *Anne Dubourg*, neveu du chancelier, et tant d'autres, n'auraient pas péri par le même ſupplice que *Servet*. Croyez-moi, mon cher et illuſtre confrère, la tolérance prêche mieux que les bourreaux.

1768. Vous citez l'exemple de *Socrate ;* vous paraiſſez regarder ſa mort comme une preuve de l'intolérance des Athéniens. On dirait, à vous entendre, que les lois d'Athènes mettaient à mort tous ceux qui s'étaient moqués du hibou de *Minerve*. Vous êtes trop ſavant dans l'antiquité pour ne pas convenir que la mort de *Socrate* fut l'effet d'une cabale criminelle et d'un fanatiſme paſſager, à peu-près comme l'aſſaſſinat juridique commis à Toulouſe contre *Calas*.

Songez, je vous en ſupplie, que les Athéniens punirent la cabale qui avait fait empoiſonner *Socrate*, qu'ils condamnèrent à mort les principaux juges, qu'ils érigèrent à *Socrate* non-ſeulement une ſtatue, mais un temple ; en un mot, jamais les Athéniens ne montrèrent un plus grand reſpect pour la philoſophie, et une horreur plus violente pour les perſécuteurs.

Les Romains, dont vous tenez vos lois, ont été tolérans depuis *Romulus* juſqu'au châtiment du centurion *Marcel* qui, l'an 298, briſa ſa baguette de commandement à la tête des troupes, et déclara qu'il ne fallait plus ſervir les empereurs, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens. Avant *Marcel*, il y eut quelques chrétiens perſécutés ; mais, comme dit *Origène*, de loin à loin, et en très-petit nombre. (*Origène*, livre III.) Il ſerait très-aiſé de prouver qu'ils ne furent punis que comme factieux, puiſqu'*Origène* et le fougueux *Tertullien* moururent dans leur lit, et qu'aucun prêtre, ſoi-diſant évêque de Rome, ne fut exécuté, non pas même St *Pierre*, dont le prétendu ſéjour à Rome eſt une fable abſurde.

Non, vous ne trouverez, pendant plus de huit

cents ans, aucun homme perſécuté à Rome pour ſes opinions. Comment pouvez-vous dire que, s'il n'y avait pas de perſécution alors, c'était parce que tout le monde était d'accord ſur le culte des dieux? Quoi! les ſtoïciens et les épicuriens ne rejetaient pas hautement toute la théologie grecque et romaine! quoi! ces ſectes nombreuſes ne s'en moquaient-elles pas ouvertement? *Cicéron* lui-même n'en a-t-il pas parlé avec le dernier mépris? *Lucrèce* n'a-t-il pas chaſſé la ſuperſtition de toutes les honnêtes maiſons? ne l'a-t-il pas renvoyée à la canaille, aux femmelettes et aux hommes faibles qui ſont au-deſſous des femmelettes?

1768.

Quel cenſeur, quel tribun, quel préteur, quel centumvir, ont jamais fait un procès à *Lucrèce*?

La tolérance a toujours été la loi fondamentale de la république romaine, loi non gravée ſur les douze tables, mais empreinte dans toutes les têtes et dans tous les cœurs. Cela eſt vrai, comme il eſt vrai qu'*Henri IV* a été aſſaſſiné par la ſeule intolérance.

Vous citez *Dion Caſſius*, vil grec, vil écrivain, vil flatteur, vil ennemi de *Cicéron*, qui, ſeul de tous les hiſtoriens, dit que *Mécène*, qu'il n'a jamais vu, conſeilla à *Auguſte* de ne point admettre de *religions nouvelles*. Les malheureuſes équivoques qui embarraſſent tous les langages, et qui ont cauſé parmi nous tant de diſputes fatales, ont produit une grande mépriſe ſur ce paſſage de *Dion Caſſius*. *Ta iera* ne ſignifie point ici ce que nous entendons, par religion, un ſyſtême dogmatique ennemi des autres ſyſtêmes; *ta iera* veut dire *ſacrifice*, *cérémonie ſacrée*. Il y en avait aſſez à Rome: il ne s'agiſſait, du temps

1768. d'*Auguste*, que d'admettre, par une sanction publique du sénat, les mystères de *Cérès Eleusine*, ceux de la déesse de Syrie, et ceux d'*Isis*.

Vous connaissez l'ancienne loi des douze tables, qui ne fut jamais abolie : *Deos exteros, nisi publicè adscitos, ne colunto;* point de culte étranger s'il n'est admis par la loi. Ces cultes étrangers n'ont donc jamais été autorisés, mais ils ont été tolérés dans l'Empire. *Isis* même, quoique la déesse d'un peuple vaincu et méprisé, eut un temple dans les faubourgs de Rome, du temps d'*Auguste*.

Les Juifs, ces méprisables Juifs, les plus fanatiques des hommes, avaient à Rome une synagogue. Où pourrez-vous jamais trouver une plus grande différence de culte et une plus grande tolérance?

Ah, mon cher confrère, quel temps prenez-vous pour vouloir flétrir une vertu si nécessaire au genre-humain ! C'est le temps même où la tolérance universelle commence à s'établir dans une grande partie de l'Europe ; c'est lorsque la tolérance étanche, dans l'Allemagne, depuis la paix de Vestphalie, le sang que le monstre de l'intolérantisme avait fait couler pendant deux siècles ; c'est lorsque l'impératrice de Russie assemble dans la grande salle de son palais jusqu'à des musulmans, des adorateurs du grand lama et des païens, pour former le code des lois qu'elle va donner à un empire plus vaste que l'Empire romain. C'est lorsque le roi de Pologne établit la liberté de conscience dans un pays deux fois aussi grand que la France.

Vous ne sauriez croire combien de gens de lettres m'ont témoigné de douleur, et se sont plaints à moi

comme à votre ancien ami et à votre admirateur très-zélé. Je ſuis affligé comme eux de ce fatal article; il ſera un mal que vous n'avez pas voulu. Vous mettez des armes entre les mains des furieux. Eſt-il poſſible que ces armes ſoient aiguiſées par le plus doux et le plus aimable des hommes? Je ne vous en aime pas moins; mais ma douleur eſt égale aux ſentimens que je conſerverai pour vous juſqu'à la mort. 1768.

Je n'écris point à madame *du Deffant;* que lui manderais-je du déſert où j'achève mes jours? je ne pourrais que lui dire que je l'aime de tout mon cœur, ou que de tout mon cœur je l'aime; car il n'y a plus moyen de lui dire : Belle Marquiſe, vos beaux yeux me font mourir d'amour, ou d'amour me font mourir vos beaux yeux, belle Marquiſe.

Jouiſſez tous deux de la vie comme vous pourrez, je la ſupporte aſſez doucement.

LETTRE CCLIII.

A M. DORAT.

A Ferney, le 1 de mars.

J'AI toujours ſur le cœur, Monſieur, la calomnie qui m'impute mille ouvrages que je ne connais pas, et la mauvaiſe foi qui ſe ſert de mon nom pour faire courir des épigrammes que je n'ai ni faites ni pu faire. Cette mauvaiſe foi m'a été extrêmement ſenſible.

1768. J'appris, il y a quelques mois, qu'on prétendait que j'avais récité une épigramme, ou plutôt des vers contre vous, qui me paraissent très-injustes, quoiqu'assez bien faits. Cette imposture fut confondue, mais je fus très-affligé. J'en écrivis à madame *Necker* qu'on me dit être votre amie : je vous en écris aujourd'hui à vous-même, Monsieur. Quoique j'aye eu quelques légers sujets de me plaindre de vous, je l'ai entièrement oublié; et les excuses que vous avez bien voulu me faire, m'ont infiniment plus touché que le petit tort dont j'avais sujet de me plaindre ne m'avait été sensible. Il m'était impossible, après cela, de rien faire qui pût vous déplaire. J'étais d'ailleurs malade et mourant quand cette épigramme parut. Songez au temps où elle fut faite; pouvais-je alors deviner que vous eussiez une maîtresse à l'opéra? était-ce à moi de la faire parler? Je n'ai jamais vu les vers que vous aviez composés pour elle; en un mot, Monsieur, je suis trop vrai, et j'ai trop de franchise pour n'être pas cru, quand j'ai juré à madame *Necker*, sur mon honneur, que je n'avais nulle part à cette tracasserie.

C'est à vous à savoir quels sont vos ennemis. Pour moi, je ne le suis pas : j'ai été très-affligé de cette imposture. J'ai des preuves en main qui me justifieraient pleinement; mais je ne veux ni compromettre ni accuser personne. Je me borne à mon devoir; c'est celui de repousser la calomnie.

Voilà, Monsieur, ce que la vérité m'oblige à vous écrire; et cette même vérité doit en être crue quand je vous assure de toute l'estime et de tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

1768.

LETTRE CCLIV.

A M. LE RICHE.

1 de mars.

Après la malheureuse aventure, mon cher Monsieur, de deux paquets contenant, dit-on, des livres de Genève, il n'est rien que l'insolente inquisition de certaines gens ne se soit permis contre les lois du royaume. Je sais très-certainement que mes paquets ne sont point ouverts aux autres bureaux des postes ; et M. *Janel*, maître absolu dans ce département, a pour moi des attentions dont je ne puis trop me louer. J'ignore absolument ce que les deux paquets adressés à monsieur l'intendant et à M. *Ethis*, impudemment saisis à Saint-Claude, pouvaient contenir. J'ignore qui les portait et qui les envoyait. Je n'ai nul commerce avec Genève, et il y a près de six mois que je suis à peine sorti de mon lit. Tout ce que je sais, c'est que cette affaire a eu des suites infiniment désagréables, et que ceux qui ont abusé ainsi du nom de monsieur l'intendant, ont commis une imprudence très-dangereuse.

Le premier président du parlement de Douai a servi *Fantet* comme s'il avait été son avocat; il lui était recommandé par un ami intime.

Vous avez lu, sans doute, le mandement de l'archevêque de Paris contre *Bélisaire* : voici un petit imprimé qu'on m'envoie de Lyon à ce sujet.

1768. Il se fait une très-grande révolution dans les esprits, en Italie et en Espagne. Le Nord entier secoue les chaînes du fanatisme, mais l'ombre du chevalier de *la Barre* crie en vain vengeance contre ses assassins.

Je vous embrasse, &c.

LETTRE CCLV.

FOLIE A M. LE DUC DE CHOISEUL.

16 de mars.

J'AI reçu, avec satisfaction, la lettre de bonne année que vous avez pris la peine de m'écrire, en date du 4 de janvier. Je continuerai toujours à vous donner des marques de mes bontés; et, quoique vous radotiez quelquefois, j'aurai de la considération pour votre vieillesse, attendu que je connais votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des génevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottes querelles; et, quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus : c'était bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je sais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers; que vous avez fourni le prêt à la légion de *Condé;* que vous avez eu dans votre chaumière, pendant

deux mois, M. de *Chabrillant* et tous les officiers ——
du régiment de *Conti;* et, si M. de *Chabrillant*, chargé 1768.
des plus importantes affaires, a oublié de marquer sa satisfaction à madame *Denis* qui lui a fait, de son mieux, les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau.

Je n'ignore pas que le grand chemin, ordonné par moi pour aller de l'inconnu Mérin à l'inconnu Versoy dans l'inconnu pays de Gex, vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vous ensemencez au semoir : cela aurait ruiné l'Homme aux quarante écus de fond en comble, mais je vous conseille d'en rire.

Tout décrépit que vous êtes, on ne dira pas que vous êtes vieux comme un chemin ; car vous avez, ne vous en déplaise, soixante et quatorze ans passés, et mon chemin de Versoy n'a qu'un an tout au plus.

Je sais que vous avez pleuré comme un benêt, de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des *Sirven;* vous êtes trop sensible, pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposaient à l'admission de la requête de *Sirven*, et que, dans les circonstances où je suis, il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front ?

Consolez-vous. Je sais que *Sirven* est dans votre maison avec sa famille ; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin ; je leur donnerai, dans Versoy, un petit emploi qui, avec ce que vous

1768. leur fourniffez, les fera vivre doucement. Je fais le bien que je peux, mais il m'eft impoffible de tout faire.

On m'a dit que *la Harpe* s'était preffé d'apporter à Paris votre fecond chant de la Guerre de Genève, qui n'était pas achevé; il faut que vous le raccommodiez.

Eft-il vrai qu'il y en a cinq chants?

Envoyez-les-moi, *quefte coglionerie mi traftullano un poco;* elles me délaffent de mille requêtes inconfidérées, et de mille propofitions ridicules que je reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV;* c'était un beau fiècle, celui-là, pour les gens de votre métier. Je fuis fâché d'avoir oublié de recommander à *Taulès* de vous fournir des anecdotes, votre ouvrage en vaudrait mieux. C'eft un monument que vous érigez en l'honneur de votre patrie; je pourrai le préfenter au roi dans l'occafion.

Portez-vous bien; et, fi vous avez quelques petits calculs dans la veffie et dans l'urètre, prenez du remède efpagnol, je m'en trouve bien. L'Efpagne doit contribuer à ma guérifon, puifque j'ai contribué à fa grandeur et à celle de la France par mon pacte de famille.

Bonfoir, ma chère marmotte; je crois que je deviens auffi bavard que vous.

Signé, le duc de CHOISEUL.

LETTRE CCLVI. 1768.

A M. DE TAULÈS.

21 de mars.

J'AI déjà eu, Monſieur, l'honneur de vous répondre ſur l'accord honnête de deux puiſſans monarques, pour partager enſemble les biens d'un pupille. Je vous ai dit même, il y a long-temps, que j'avais déjà fait uſage de cette anecdote. Je ne vous ai pas laiſſé ignorer que, dans la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV* (commencée il y a plus d'un an, et retardée par les amours du chauve *Gabriel Cramer*), il eſt marqué expreſſément que ce fait eſt tiré du dépôt improprement nommé des affaires étrangères. Les Anglais diſent archives ; ils ſe ſervent toujours du mot propre : ce n'eſt pas ainſi qu'en uſent les Velches. Je vous répéterai encore ce que j'ai mandé à M. le duc de *Choiſeul ;* c'eſt que la vérité eſt la fille du temps, et que ſon père doit la laiſſer aller à la fin dans le monde.

Comme il y a aſſez long-temps que je ne lui ai écrit, et que ma requête, en faveur de la vérité, était jointe à d'autres requêtes touchant les grands chemins de Verſoy, il n'eſt pas étonnant qu'il ait oublié les grands chemins et les anecdotes.

A l'égard du cardinal de *Richelieu*, je vous jure que je n'ai pas plus de tendreſſe que vous pour ce roi miniſtre. Je crois qu'il a été plus heureux que ſage, et auſſi violent qu'heureux. Son grand bonheur

a été d'être prêtre. On lui conseilla de se faire prêtre
1768. lorsqu'il fesait ses exercices à l'académie, et que son humeur altière lui fesait donner souvent sur les oreilles. J'ajoute que, s'il a été heureux par les événemens, il est impossible qu'il l'ait été dans son cœur. Les chagrins, les inquiétudes, les repentirs, les craintes aigrirent son sang et pourrirent son cu. Il sentait qu'il était haï du public autant que des deux reines, en chassant l'une et voulant coucher avec l'autre, dans le temps qu'il était loué par des lâches, par des *Boisrobert*, des *Scudéri*, et même par *Corneille*. Ce qui fit sa grandeur abrégea ses jours. Je vous donne ma parole d'honneur que, si j'avais vécu sous lui, j'aurais abandonné la France au plus vîte.

A l'égard de son *Testament*, s'il en est l'auteur, il a fait là un ouvrage bien impertinent et bien absurde; un *Testament* qui ne vaut pas mieux que celui du maréchal de *Bellisle*.

Si, parmi les raisons qui m'ont toujours convaincu que ce *Testament* était d'un faussaire, l'article du comptant secret n'est pas une raison valable, ce n'est, à mon avis, qu'un canon qui crève dans le temps que tous les autres tirent à boulets rouges, et, pour un canon de moins, on ne laisse pas de battre en brèche.

Demandez à M. le duc de *Choiseul*, supposé (ce qu'à Dieu ne plaise) qu'il tombât malade, et qu'il laissât au roi des mémoires sur les affaires présentes, s'il lui recommanderait la chasteté? s'il lui parlerait beaucoup des droits de la Sainte-Chapelle de Paris? s'il lui proposerait de lever deux cents mille hommes

quand on en veut avoir cent mille? et s'il ferait un grand chapitre sur les qualités requises dans un conseiller d'Etat? &c. 1768.

Certainement, au lieu d'écrire de telles bêtises dignes de l'amour propre absurde du petit abbé de *Bourzeys*, conseiller d'Etat *ad honores*, M. le duc de *Choiseul* parlerait au roi du pacte de famille qui lui fera honneur dans la postérité; il pèserait le pour et le contre de l'union avec la maison d'Autriche; il examinerait ce qu'on peut craindre des puissances du Nord, et surtout comment on s'y peut prendre pour tenir tête sur mer aux forces navales de l'Angleterre. Il ne s'égarerait pas en lieux communs, vagues et pédantesques: il n'intitulerait pas ce mémoire du nom ridicule de *Testament politique;* il ne le signerait pas d'une manière dont il n'a jamais signé. Il est plaisant qu'on ait fait dire au cardinal de *Richelieu*, dans ce ridicule *Testament*, tout le contraire de ce qu'il devait dire, et rien de ce qui était de la plus grande importance; rien du comte de *Soissons*, rien du duc de *Veymar*, rien des moyens dont on pouvait soutenir la guerre dans laquelle on était embarqué, rien des huguenots qui lui avaient fait la guerre, et qui menaçaient encore de la faire, rien de l'éducation du dauphin, &c., &c., &c.

Je ne finirais pas, si je voulais rapporter tous les péchés d'omission et de commission qui sont dans ce détestable ouvrage. Les hommes sont, depuis très-long-temps, la dupe des charlatans en tout genre.

Je ne suis point du tout surpris, Monsieur, que l'abbé de *Bourzeys* se soit servi de quelques expressions du cardinal. *Corneille* lui-même en a pris quelques-

unes. J'ai vu cent petits maîtres prendre les airs du
1768. maréchal de *Richelieu*, et je vous réponds qu'il y avait cent pédans qui imitaient le ſtyle du cardinal.

Si le cardinal a ſouvent dit fort trivialement, *qu'il faut tout faire par raiſon*, malgré le ſentiment du père *Canaye*, il eſt tout naturel que l'abbé de *Bourzeys* ait copié cette pauvreté de ſon maître.

Au reſte, Monſieur, je hais tant la tyrannie du cardinal de *Richelieu*, que je ſouhaiterais que le *Teſtament* fût de lui, afin de le rendre ridicule à la dernière poſtérité. Si jamais vous trouvez des preuves convaincantes qu'il ait fait cette impertinente pièce, nous aurons le plaiſir, vous et moi, de juger qu'il fallait plutôt le mettre aux petites maiſons que ſur le trône de France, où il a été réellement aſſis pendant quelques années. Je vous garderai le ſecret, et vous me le garderez. Je vous demande en grâce de faire mes tendres complimens au philoſophe orateur et poëte M. *Thomas*, dont je fais plus de cas que de *Thomas* d'Aquin.

Je vous renouvelle mes remercîmens et les aſſurances de mon attachement inviolable.

Laiſſons-là le cardinal de *Richelieu* tant loué par notre académie, et aimons *Henri IV*, votre compatriote et mon héros.

LETTRE CCLVII. 1768.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de mars.

QUAND j'ai un objet, Madame, quand on me donne un thême, comme, par exemple, de favoir fi l'ame des puces eft immortelle, fi le mouvement eft effentiel à la matière, fi les opéra comiques font préférables à Cinna et à Phèdre, ou pourquoi madame *Denis* eft à Paris, et moi entre les Alpes et le mont Jura, alors j'écris régulièrement, et ma plume va comme une folle.

L'amitié dont vous m'honorez me fera bien chère jufqu'à mon dernier fouffle, et je vais vous ouvrir mon cœur.

J'ai été pendant quatorze ans l'aubergifte de l'Europe, et je me fuis laffé de cette profeffion. J'ai reçu chez moi trois ou quatre cents anglais qui font tous fi amoureux de leur patrie, que prefque pas un ne s'eft fouvenu de moi après fon départ, excepté un prêtre écoffais nommé *Brown*, ennemi de M. *Hume*, qui a écrit contre moi, et qui m'a reproché d'aller à confeffe, ce qui eft affurément bien dur.

J'ai eu chez moi des colonels français, avec tous leurs officiers, pendant plus d'un mois; ils fervent fi bien le roi, qu'ils n'ont feulement pas eu le temps d'écrire ni à madame *Denis* ni à moi.

1768. J'ai bâti un château comme *Béchamel*, et une église comme *le Franc de Pompignan*. J'ai dépensé cinq cents mille francs à ces œuvres profanes et pies ; enfin, d'illustres débiteurs de Paris et d'Allemagne, voyant que ces magnificences ne me convenaient point, ont jugé à propos de me retrancher les vivres pour me rendre sage. Je me suis trouvé, tout d'un coup, presque réduit à la philosophie. J'ai envoyé madame *Denis* solliciter les généreux Français, et je me suis chargé des généreux Allemands.

Mon âge de soixante et quatorze ans, et des maladies continuelles, me condamnent au régime et à la retraite. Cette vie ne peut convenir à madame *Denis* qui avait forcé la nature pour vivre avec moi à la campagne ; il lui fallait des fêtes continuelles, pour lui faire supporter l'horreur de mes déserts qui, de l'aveu des Russes, sont pires que la Sibérie pendant cinq mois de l'année. On voit de sa fenêtre trente lieues de pays, mais ce sont trente lieues de montagnes, de neiges et de précipices ; c'est Naples en été, et la Laponie en hiver.

Madame *Denis* avait besoin de Paris ; la petite *Corneille* en avait encore plus besoin ; elle ne l'a vu que dans un temps où ni son âge ni sa situation ne lui permettaient de le connaître. J'ai fait un effort pour me séparer d'elles, et pour leur procurer des plaisirs dont le premier est celui qu'elles ont eu de vous rendre leurs devoirs. Voilà, Madame, l'exacte vérité sur laquelle on a bâti bien des fables, selon la louable coutume de votre pays, et je crois même de tous les pays.

J'ai reçu d'Hollande une Princesse de Babylone;

j'aime mieux les Quarante écus que je ne vous envoie point, parce que vous n'êtes pas arithméticienne, et que vous ne vous souciez guère de savoir si la France est riche ou pauvre. La Princesse part sous l'enveloppe de madame la duchesse de *Choiseul*; si elle vous amuse, je ferai plus de cas de l'Euphrate que de la Seine. 1768.

J'ai reçu une petite lettre de madame de *Choiseul*; elle me paraît digne de vous aimer. Je suis fâché contre M. le président *Hénault*; mais j'ai cent fois plus d'estime et d'amitié pour lui que je n'ai de colère.

Adieu, Madame; tolérez la vie: je la tolère bien. Il ne vous manque que des yeux, et tout me manque; mais assurément les sentimens que je vous dois et que je vous ai voués, ne me manquent pas.

LETTRE CCLVIII.

A M. DE LALEU, *notaire à Paris.*

30 de mars.

Le séjour, Monsieur, que madame *Denis* doit faire à Paris, exige que je profite de vos bontés pour faire quelques arrangemens nécessaires.

Vous savez que ni M. de *Richelieu*, ni les héritiers de la maison de *Guise*, ni M. de *Lezeau*, ne m'ont payé depuis long-temps.

Cela fait un vide de 8800 livres de rente. Le reste de mes revenus, que M. *le Sueur* doit toucher,

1768. ſe monte à 45,200 livres, ſur leſquelles je paye 400 livres au ſieur *le Sueur*, 1800 livres à M. l'abbé *Mignot*, et 1800 livres à M. d'*Ornoi*, à compter de ce jour, au lieu de 1200 livres qu'il touchait; c'eſt donc 3400 livres à ſouſtraire de 45,200 livres, reſte net 41,800 livres.

Sur ces 41,800 livres, j'en prenais 36,000 livres pour faire aller la maiſon de Ferney. Vous avez eu la bonté de faire payer encore pluſieurs petites ſommes pour moi à Paris, dont le montant ne m'eſt pas préſent à l'eſprit; il ſera aiſé de faire ce compte.

M. de *la Borde* a la généroſité de m'avancer tous les mois mille écus pour les dépenſes courantes, que vous voulez bien lui rembourſer, quand le ſieur *le Sueur* a reçu mes ſemeſtres. Je ſerai obligé de prendre ces trois mille livres encore quelques mois à Genève, chez le correſpondant de M. de *la Borde*, pour m'aider à payer environ 20,000 livres de dettes criardes.

Sur les 41,800 livres de rentes qui me reſtent entre vos mains, il ſe peut qu'il me ſoit dû encore quelque choſe. En ce cas, je vous ſupplie de donner à madame *Denis* ce ſurplus, et de vouloir bien me faire ſavoir à quoi il ſe monte.

Outre ce ſurplus, on a tranſigé avec M. de *Lezeau*, à condition qu'il payerait 9000 livres au mois d'avril où nous entrons. Je compte encore que M. le maréchal de *Richelieu* lui donnera un à-compte.

Tout cela lui peut compoſer cette année une ſomme de 20,000 livres; après quoi, lorſque les affaires ſeront en règle, je m'arrangerai de façon avec vous qu'elle touchera chez vous 20,000 livres de penſion chaque

année. Je me flatte que vous approuverez mes dispositions, et que vous m'aiderez à m'acquitter des charges que les devoirs du sang et de l'amitié m'imposent. 1768.

Je vous souhaite une bonne santé. J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCLIX.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

1 d'avril.

MON PROTECTEUR,

CECI s'adresse au ministre de paix. Vous avez la bonté de m'accorder quelques éclaircissemens sur le Siècle de *Louis XIV*. Tout ce qui regarde la cruelle guerre est imprimé. Je n'ai plus qu'un seul petit objet de curiosité sur une tracasserie ecclésiastique en cour de Rome. Mon protecteur connaît ce pays-là.

Il y avait, en 1699, un *birbone*, un *furfante*, un *malandrino* nommé *Giori*, espion de son métier, prenant de l'argent à toute main, et en donnant partie *ad alcuni ragazzi : quello buggerone* trahissait le cardinal de *Bouillon* en recevant ses présens : il fut la cause de tous les malheurs de ce cardinal. Il doit y avoir deux ou trois lettres de ce maraud, écrites en février et mars 1699, à M. de *Torcy*. Si vous vouliez, Monseigneur, en gratifier ma curiosité, je vous serais fort obligé.

Y aurait-il encore de l'indiscrétion à vous demander la relation de la colique néphrétique de cet ivrogne

1768. de *Pierre III*, adorateur du roi de Prusse, écrite par M. de *Ruhlières*, secrétaire du baron de *Breteuil*? Cette relation est entre les mains de plusieurs personnes, et n'est plus un secret. Tout ce que je sais, aussi certainement qu'on peut savoir quelque chose, c'est-à-dire, en doutant, c'est que *Pierre III* n'aurait point eu la colique s'il n'avait dit un jour à un *Orlof*, en voyant faire l'exercice aux gardes préobazinski : *Voilà une belle troupe; mais je ferais fuir tous ces gens-là comme des gredins, si j'étais à la tête de cinquante prussiens.*

Je vous jure, mon protecteur, que ma *Catherine* ne m'a pas dit un mot de cette colique, quoiqu'elle ait eu la bonté de me mander tout le bien qu'elle fait dans ses vastes Etats. Je ne lui ai point écrit :

Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, Madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissans à votre voix,
Ces hardis monumens, que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.

Elle n'a pas même fait jouer Sémiramis une seule fois à Moscou. Cependant je ne la crois pas si coupable qu'on le dit; mais si vous daignez m'envoyer la petite relation, je vous jure, foi de votre créature, de n'en jamais faire le moindre usage.

Je ne me fuis pas encore fait chartreux, attendu 1768.
que je fuis trop bavard, mais je fais régulièrement mes pâques, et je mets au pied du crucifix toutes les calomnies fréroniques et pompignantes qui m'imputent toutes les gentilleffes anti-dévotes que *Marc-Michel* imprime, depuis trois ou quatre ans, dans Amfterdam, contre les plus pures lumières de la théologie. Il y a deux ou trois coquins défroqués qui travaillent, fans relâche, à l'œuvre du démon.

Mais férieufement, vous m'avouerez qu'il ferait bien injufte d'imaginer qu'un radoteur de foixante et quatorze ans, occupé du Siècle de *Louis XIV*, de mauvaifes tragédies, de mauvaifes comédies, d'établir une fortune de quarante écus, de fuivre dans fes voyages une princeffe de Babylone, et de faire continuellement des expériences d'agriculture, eût le temps et la volonté de barboter dans la théologie.

Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

Les envieux ont eu beau jeu. Une nièce qui va à Paris, quand un oncle eft à la campagne, eft une merveilleufe nouvelle: mais le fait eft que nos affaires étant fort délabrées, par le manque de mémoire de plufieurs illuftres débiteurs, grands feigneurs, tant français qu'allemands, je me fuis mis dans la réforme; je me fuis laffé d'être l'aubergifte de l'Europe. Je donne vingt mille francs de penfion à ma nièce votre très-humble fervante. *Cornélie-chiffon*, nièce du grand *Corneille*, a eu en mariage environ quarante mille écus, grâces à vos bienfaits et à ceux de madame la ducheffe de *Grammont*. J'ai partagé une partie de mon bien

1768. entre mes parens, et je n'ai plus qu'à mourir doucement, gaiement et agréablement entre mes montagnes de neige, où je suis à peu-près sourd et aveugle.

Voilà un compte très-exact de ma conduite : ma reconnaissance le devait à mon bienfaiteur. Le bavard lui demande pardon de l'avoir tant ennuyé; il bavardera vos bontés jusqu'au dernier moment de sa vie.

Il voudrait bien bâtir une jolie maison dans votre ville de Versoy, mais il sera mort avant que votre port soit fait.

La vieille marmotte des Alpes.

LETTRE CCLX.

A M. DE BORDES, *à Lyon.*

A Ferney, 4 d'avril.

Le cher correspondant est supplié de vouloir bien faire mettre à la poste tous ces petits pistolets de poche. Il paraît, par tout ce qui nous revient, qu'on ne tire pas toujours sa poudre aux moineaux, et qu'on effraie quelquefois les vautours. Croyez-moi, servez la bonne cause, et DIEU vous bénira.

On vous envoie une Guerre. L'archevêque d'Auch ne sera pas content; mais aussi il ne faut pas qu'un archevêque fasse d'un mandement un libelle diffamatoire.

L'histoire du bannissement des jésuites de la Chine est une plaisanterie infernale de ce Mathurin *Laurent*, réfugié à Amsterdam chez *Marc-Michel*. C'est un drôle qui a quelque esprit, un peu d'érudition,

et

et qui rencontre quelquefois. Il eſt auteur de la *Théologie portative* et du *Compère Matthieu*. J'avais peine à croire qu'il eût fait *le Catéchumène* (*). Cet ouvrage me paraiſſait au-deſſus de lui, cependant on aſſure qu'il en eſt l'auteur. Ce qu'il y a de triſte en France, c'eſt que des *Frérons* m'accuſent d'avoir part à ces infamies. Je ne connais ni *Laurent*, ni aucun de ſes aſſociés que *Marc-Michel* fait travailler à tant la feuille. Ils ont l'impudence de faire paſſer leurs ſcandaleuſes brochures ſous mon nom. J'ai vu *le Catéchumène* annoncé dans trois gazettes, comme étant une de mes productions *journalières*. On ajoute que *la reine en a demandé juſtice au roi*, et que *le roi m'a banni du royaume*. 1768.

On ſait aſſez combien tous ces bruits ſont faux; mais, à force d'être répétés, ils deviennent pernicieux. On ſe réſout aiſément à perſécuter en effet un homme qui l'eſt déjà par la voix publique. Je pourrai bien *mettre la plume à la main*, comme dit *Larcher*, pour confondre toutes ces calomnies. J'écrirai contre frère *Rigolet* et contre *le Catéchumène*. Je dédierai, s'il le faut, l'ouvrage au pape. Eſt-il poſſible qu'à mon âge de ſoixante et quatorze ans on puiſſe me ſoupçonner de faire des plaiſanteries contre la religion dans laquelle je ſuis né?

On ne veut pas que je meure en repos. J'eſpère cependant expirer tranquille, ſoit au pied des Alpes, ſoit au pied du Caucaſe.

Fortem et tenacem propoſiti virum.

Je vous embraſſe tendrement.

(*) Roman philoſophique de M. de *Bordes*.

1768.

LETTRE CCLXI.

A M. FISCHER,

INTENDANT DES POSTES DE BERNE.

A Ferney, 5 d'avril.

Je vois, Monſieur, par la lettre dont vous m'honorez, du 31 de mars, que je ſuis préciſément comme le *Bikeſtarf* de Londres, à qui le docteur *Swift* et le docteur *Arbutnot* prouvèrent qu'il était mort. Il eut beau déclarer dans les papiers publics qu'il n'en était rien, que c'était une calomnie de ſes ennemis, et qu'il ſe portait à merveille, on lui démontra qu'il était abſolument mort; que trois gazettes de toris, et trois autres gazettes de wigs l'avaient dit expreſſément; que, quand deux partis acharnés l'un contre l'autre affirmaient la même choſe, il était clair qu'ils affirmaient la vérité; qu'il y avait ſix témoins contre lui, et qu'il n'avait pour lui que ſon ſeul témoignage, lequel n'était d'aucun poids. Enfin le pauvre homme eut beau faire, il fut convaincu d'être mort; on tendit ſa porte de noir, et on vint pour l'enterrer.

Si vous voulez m'enterrer, Monſieur, il ne tient qu'à vous, vous êtes bien le maître. J'ai ſoixante et quatorze ans, je ſuis fort maigre, je peſe fort peu, et il ſuffira de deux petits garçons pour me porter dans mon tombeau que j'ai fait bâtir dans le cimetière de mon égliſe. Vous ſerez quitte encore de faire

prier DIEU pour moi, attendu que dans votre communion on ne prie point pour les morts. Mais moi je prierai DIEU pour la converſion de votre correſpondant qui veut que je ſois en deux lieux à la fois; ce qui n'eſt jamais arrivé qu'à S_t *François Xavier*, et ce qui paraît aujourd'hui moralement impoſſible à pluſieurs honnêtes gens. 1768.

J'ai l'honneur d'être, pour le peu de temps que j'ai encore à vivre, Monſieur, votre très-, &c.

LETTRE CCLXII.

A M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Ferney, 11 d'avril.

Il ne vous manque plus rien, Monſieur; vous avez pour vous le public, et il n'y a contre vous que

> Ce lourd Fréron diffamé par la ville
> Comme un bâtard du bâtard de Zoïle.

Je ne ſuis point du tout étonné que cet imbécille marouffle, l'opprobre des ſupérieurs qui le tolèrent, n'ait pas ſenti l'intérêt prodigieux qui règne dans votre ouvrage.

> Les Frérons ſont-ils faits pour ſentir la nature?

Vous avez très-bien fait d'ajouter à l'hiſtoire du jeune *Fabre* tout ce qui peut la rendre plus touchante. Le fait n'eſt pas préciſément comme on le

débite. S'il était tel, on n'aurait pas défendu à ce
1768. jeune homme, en le tirant des galères, d'approcher de Nîmes de plus de dix lieues. Je suis très-instruit de toute cette affaire, puisqu'il y a long-temps que *Fabre* m'a fait prier d'écrire en sa faveur au commandant de la province; et j'ai pris cette liberté. Il vous devra beaucoup plus qu'à moi, puisque vous avez intéressé pour lui toute la nation. (*)

Je suis charmé que vous soyez lié avec monsieur *Marmontel;* il est mon ami depuis plus de vingt ans: c'est un des hommes qui méritent le plus l'estime du public et les aboiemens des *Frérons*.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

(*) Le jeune *Fabre* s'était substitué à son père condamné aux galères pour avoir reçu chez lui des prédicans. Cette victime de l'amour filial et de l'intolérance religieuse ne sortit des galères qu'au bout de sept ans. C'est le sujet de l'*Honnête criminel*, de M. de *Falbaire*. On peut voir les détails de cette aventure dans la préface de ce drame, édition de 1768.

LETTRE CCLXIII.

1768.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY. (*)

A Ferney, 15 d'avril.

MONSIEUR,

J'AURAIS dû répondre sur le champ à la lettre (**) dont vous m'avez honoré, si mes maladies me l'avaient permis.

Cette lettre me cause beaucoup de satisfaction, mais elle m'a un peu étonné. Comment pouvez-vous

(*) L'abbé *Biord*, ci-devant prêtre habitué ou vicaire d'une paroisse de Paris. Ses demêlés avec le parlement, l'obligèrent à quitter cette ville. Voyez la lettre à M. d'*Argental* du 27 juillet.

(**) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, le 11 d'avril.

MONSIEUR,

On dit que vous avez fait vos pâques : bien des personnes n'en sont rien moins qu'édifiées, parce qu'elles s'imaginent que c'est une nouvelle scène que vous avez voulu donner au public, en vous jouant encore de ce que la religion a de plus sacré. Pour moi, Monsieur, qui pense plus charitablement, je ne saurais me persuader que M. de *Voltaire*, ce grand-homme de notre siècle, qui s'est toujours annonce comme elevé, par les efforts d'une raison épurée et par les principes d'une philosophie sublime, au-dessus des respects humains, des préjugés et des faiblesses de l'humanité, eût été capable de trahir et de dissimuler ses sentimens par un acte d'hypocrisie qui suffirait seul pour ternir toute sa gloire, et pour l'avilir aux yeux de toutes les personnes qui pensent. J'ai dû croire que la sincérité avait toujours fait le caractère de vos démarches. Vous vous êtes confessé, vous avez même communié ; vous l'avez donc fait de bonne foi, vous l'avez fait en vrai chrétien ; vous l'avez fait, persuadé de ce que la foi nous dicte par rapport au sacrement que vous

1768. me ſavoir gré de remplir des devoirs dont tout ſeigneur doit donner l'exemple dans ſes terres, dont aucun chrétien ne doit ſe diſpenſer, et que j'ai ſi

avez reçu. Les incrédules ne pourront donc plus ſe glorifier de vous voir marcher à leur tête, portant l'étendard de l'incrédulité; le public ne ſera plus autoriſé à vous regarder comme le plus grand ennemi de la religion chrétienne, de l'Egliſe catholique et de ſes miniſtres. S'il ne peut, malgré les proteſtations contraires inſérées de votre part en certaines gazettes, ſe perſuader que vous ne ſoyez pas l'auteur d'une foule d'écrits, de brochures et d'ouvrages remplis d'impiété, qui ont déjà occaſionné tant de déſordres dans la ſociété, tant de déréglemens dans les mœurs, tant de profanations dans le ſanctuaire; il croira au moins que, revenu à vous-même, vous avez enfin réſolu de ne plus mettre au jour de ſemblables productions, et que, par un acte auſſi éclatant que celui que vous avez fait dans l'égliſe de votre paroiſſe, le jour de Pâques, vous avez voulu rendre un hommage public à la religion qui vous a vu naître dans ſon ſein, et à qui des talens auſſi diſtingués que les vôtres auraient été infiniment utiles, ſi vous les lui aviez conſacrés. Il eſpèrera encore qu'en ſoutenant ce premier acte par des ſentimens et par une conduite uniformes, et qu'en perfectionnant l'ouvrage d'une converſion ébauchée, vous ne laiſſerez plus aux gens de bien, amateurs de la religion, que le juſte ſujet de rendre grâces à DIEU, et de le bénir d'un retour qui mettra le comble à leur joie et à leur conſolation.

Si le jour de votre communion on vous avait vu, non pas vous ingérer à prêcher le peuple dans l'égliſe ſur le vol et les larcins, ce qui a fort ſcandaliſé tous les aſſiſtans; mais lui annoncer, comme un autre *Théodoſe*, par vos ſoupirs, vos gémiſſemens et vos larmes, la pureté de votre foi, la ſincérité de votre repentir, et le déſaveu de tous les ſujets de méſédification qu'il a cru entrevoir par le paſſé dans votre façon de penſer et d'agir: alors perſonne n'aurait plus été dans le cas de regarder comme équivoques vos démonſtrations apparentes de religion. On vous aurait cru mieux diſpoſé à approcher de cette table ſainte où la foi ne permet, aux ames même les plus pures, de ne ſe préſenter qu'avec une religieuſe frayeur; on aurait été plus édifié de vous y voir, et peut-être auriez-vous tiré plus d'avantage de vous y être préſenté.

Mais, quoi qu'il en ſoit du paſſé que je dois laiſſer au jugement du ſouverain ſcrutateur des cœurs et des conſciences, ce ſeront les fruits qui feront juger de la qualité de l'arbre; et j'eſpère, par ce que vous ferez à l'avenir, que vous ne laiſſerez aucun lieu de douter de la droiture et de la ſincérité de ce que vous avez déjà fait. Je me le perſuade d'autant

souvent remplis ? Ce n'est pas assez d'arracher ses vassaux aux horreurs de la pauvreté, d'encourager leurs mariages, de contribuer, autant qu'on le peut, à leur bonheur temporel, il faut encore les édifier; et il serait bien extraordinaire qu'un seigneur de paroisse ne fît pas, dans l'église qu'il a bâtie, ce que font tous les prétendus réformés, dans leurs temples, à leur manière. 1768.

Je ne mérite pas assurément les complimens que vous voulez bien me faire, de même que je n'ai jamais mérité les calomnies des insectes de la littérature, qui sont méprisés de tous les honnêtes gens, et qui doivent être ignorés d'un homme de votre

plus facilement que je le souhaite avec plus d'ardeur, n'ayant rien plus à cœur que votre salut; et ne pouvant oublier qu'en qualité de votre pasteur, je dois rendre compte à DIEU de votre ame, comme de toutes celles du troupeau qui m'a été confié par la divine Providence.

Je ne vous dirai pas, Monsieur, combien j'ai déjà gémi sur votre état, ni combien j'ai déjà offert de prières et de supplications au Dieu des miséricordes, pour qu'il daignât enfin vous éclairer de ces lumières célestes qui font aimer et suivre la vérité, en même temps qu'ils la font connaître; je me bornerai simplement à vous faire remarquer que le temps presse, et qu'il vous importe de ne point perdre aucun de ces momens précieux que vous pouvez encore employer utilement pour l'éternité. Un corps exténué, et déjà abattu sous le poids des années, vous avertit que vous approchez du terme où sont allés aboutir tous ces hommes fameux qui vous ont précédé, et dont à peine reste-t-il aujourd'hui la mémoire. En se laissant éblouir par le faux éclat d'une gloire aussi frivole que fugitive, la plupart d'entre eux ont perdu de vue les biens et la gloire immortelle plus dignes de fixer leurs désirs et leurs empressemens. Fasse le Ciel que, plus sage et plus prudent qu'eux, vous ne vous occupiez plus à l'avenir que de la recherche de ce bonheur souverain qui peut seul remplir le vide d'un cœur qui ne trouve rien ici-bas qui puisse le contenter !

C'est ce que je ne cesserai de demander au Seigneur par mes vœux les plus ardens; et je le dois au vif intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, au zèle dont je suis animé pour votre salut, et aux sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

1768. caractère. Je dois mépriser les impostures, sans pourtant haïr les imposteurs. Plus on avance en âge, plus il faut écarter de son cœur tout ce qui pourrait l'aigrir; et le meilleur parti qu'on puisse prendre contre la calomnie, c'est de l'oublier. Chaque homme doit des sacrifices, chaque homme fait que tous les petits incidens qui peuvent troubler cette vie passagère, se perdent dans l'éternité; et que la résignation à DIEU, l'amour de son prochain, la justice, la bienfesance, sont les seules choses qui nous restent devant le créateur des temps et de tous les êtres. Sans cette vertu que *Cicéron* appelle *caritas generis humani*, l'homme n'est que l'ennemi de l'homme; il n'est que l'esclave de l'amour propre, des vaines grandeurs, des distinctions frivoles, de l'orgueil, de l'avarice et de toutes les passions. Mais, s'il fait le bien pour l'amour du bien même, si ce devoir (épuré et consacré par le christianisme) domine dans son cœur, il peut espérer que DIEU, devant qui tous les hommes sont égaux, ne rejettera pas des sentimens dont il est la source éternelle. Je m'anéantis avec vous devant lui, et n'oubliant pas les formules introduites chez les hommes, j'ai l'honneur d'être avec respect, &c.

P. S. Vous êtes trop instruit pour ignorer qu'en France un seigneur de paroisse doit, en rendant le pain-béni, instruire ses vassaux d'un vol commis dans ce temps-là même avec effraction, et y pourvoir incontinent; de même qu'il doit avertir si le feu prend à quelques maisons du village, et faire venir de l'eau. Ce sont des affaires de police qui sont de son ressort.

LETTRE CCLXIV.

1768.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

A Ferney, le 20 d'avril.

Je vois, Monfieur, que les Parifiens jouiffent d'une heureufe oifiveté, puifqu'ils daignent s'amufer de ce qui fe paffe fur les frontières de la Suiffe, au pied des Alpes et du mont Jura. Je ne conçois pas comment la chofe la plus fimple, la plus ordinaire, et que je fais tous les ans, a pu caufer la moindre furprife. Je fuis perfuadé que vous en faites autant dans vos terres, quand vous y êtes. Il n'y a perfonne qui ne doive cet exemple à fa paroiffe; et fi quelquefois dans Paris le mouvement des affaires, ou d'autres confidérations obligent de différer ces cérémonies prefcrites, nous n'avons point à la campagne de pareilles excufes. Je ne fuis qu'un agriculteur, et je n'ai nul prétexte de m'écarter des règles auxquelles ils font tous affujettis. L'innocence de leur vie champêtre ferait juftement effrayée, fi je n'agiffais pas et fi je ne penfais pas comme eux. Nos déferts, qui devraient nous dérober au public de Paris, ne nous ont jamais dérobés à nos devoirs. Nous avons fait à DIEU, dans nos hameaux, les mêmes prières pour la fanté de la reine que dans la capitale, avec moins d'éclat fans doute, mais non pas avec moins de zèle. DIEU a écouté nos prières comme les vôtres; et nous avons appris, avec autant de joie que vous, le retour d'une fanté fi précieufe.

1768. diminue les maux dont je ſuis accablé : c'eſt une recette excellente.

Je ſuis comme votre ville de Paris, je n'ai plus de théâtre. Je donne à mon curé les aubes des prêtres de Sémiramis ; il faut faire une fin. Je me ſuis retiré, ſans penſion du roi, dans ma ſoixante et quinzième année. Je ne compte pas égaler les jours de *Moncrif ;* mais, ſi j'ai les *moyens de plaire* à mes deux anges, je me croirai pour le moins auſſi heureux que lui. Je me mets à l'ombre de vos ailes, avec une vivacité de ſentimens qui n'eſt pas d'un vieillard. *V.*

LETTRE CCLXVI.

A M. PAULET, *médecin à Paris,*

Sur ſon Hiſtoire de la petite vérole.

Ferney, 22 d'avril.

Je crois, Monſieur, que don *Quichotte* n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine. Je ſuis né faible et malade, et je reſſemble aux gens qui, ayant d'anciens procès de famille, paſſent leur vie à feuilleter les juriſconſultes, ſans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ ſoixante et quatorze ans que je ſoutiens, comme je peux, mon procès contre la nature. J'ai gagné un grand incident, puiſque je ſuis encore en vie ; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vécu dans les ſouffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéreſſé que le vôtre. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir fait faire connaiſſance avec *Rhasès*. Nous étions de grands ignorans et de miſérables barbares, quand ces Arabes ſe décraſſaient. Nous nous ſommes formés bien tard en tout genre, mais nous avons regagné le temps perdu; votre livre ſurtout en eſt un bon témoignage. Il m'a beaucoup inſtruit: mais j'ai encore quelques petits ſcrupules ſur la patrie de la petite vérole.

1768.

J'avais toujours penſé qu'elle était native de l'Arabie déſerte, et couſine germaine de la lèpre qui appartenait de droit au peuple juif, peuple le plus infecté en tout genre qui ait jamais été ſur notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte, je ne vois pas comment les troupes de *Marc-Antoine*, d'*Auguſte* et de ſes ſucceſſeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Preſque tous les Romains eurent des domeſtiques égyptiens, *verna Canopi;* ils n'eurent jamais d'Arabes. Les Arabes reſtèrent preſque toujours dans leur grande preſqu'île juſqu'au temps de *Mahomet*. Ce fut dans ce temps-là que la petite vérole commença à être connue. Voilà mes raiſons; mais je me défie d'elles, puiſque vous penſez différemment.

Vous m'avez convaincu, Monſieur, que l'extirpation ſerait très-préférable à l'inoculation. La difficulté eſt de pouvoir attacher la ſonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes de l'Europe aſſez ſages pour faire une ligue offenſive et défenſive contre ce fléau du genre-humain; mais, ſi vous parvenez à obtenir des parlemens du royaume qu'ils rendent

1768. quelques arrêts contre la petite vérole, je vous prierai aussi (sans aucun intérêt) de présenter requête contre sa grosse sœur. Vous savez que le parlement de Paris condamna, en 1496, tous les vérolés qui se trouveraient dans la banlieue à être pendus. J'avoue que cette jurisprudence était fort sage; mais elle était un peu dure, et d'une exécution difficile, surtout avec le clergé qui en aurait appelé *ad apostolos*.

Je ne sais laquelle de ces deux demoiselles a fait le plus de mal au genre-humain; mais la grosse sœur me paraît cent fois plus absurde que l'autre. C'est un si énorme ridicule dans la nature d'empoisonner les sources de la génération, que je ne sais plus où j'en suis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature est très-aimable et très-respectable, sans doute, mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que, si tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient ensemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux sœurs. Nous avons actuellement en Europe plus de douze cents mille hommes qui montent la garde en pleine paix; si on les employait à extirper les deux virus qui désolent le genre-humain, ils seraient du moins bons à quelque chose. On pourrait même leur donner encore à combattre le scorbut, les fièvres pourprées, et tant d'autres faveurs de ce genre que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un hôtel-Dieu où règne une contagion éternelle, où les malades, entassés les uns sur les autres, se donnent réciproquement la peste et la mort. Vous avez des boucheries dans de

petites rues ſans iſſue, qui répandent en été une odeur cadavéreuſe, capable d'empoiſonner tout un quartier. Les exhalaiſons des morts tuent les vivans dans vos églises, et les *charniers des Innocens*, ou de *Saint-Innocent*, ſont encore un témoignage de barbarie qui nous met fort au-deſſous des Hottentots et des nègres: cependant perſonne ne penſe à remédier à ces abominables abus. Une partie des citoyens ne penſe qu'à l'opéra comique, et la ſorbonne n'eſt occupée qu'à condamner *Béliſaire* et à damner l'empereur *Marc-Antonin*. 1768.

Nous ſerons long-temps fous et inſenſibles au bien public. On fait de temps en temps quelques efforts, et on s'en laſſe le lendemain. La conſtance, le nombre d'hommes néceſſaire et l'argent manquent pour tous les grands établiſſemens. Chacun vit pour ſoi: *Sauve qui peut* eſt la deviſe de chaque particulier. Plus les hommes ſont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inſpiré d'eſtime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

1768.

LETTRE CCLXVII.

A M. L'EVEQUE D'ANNECY.

29 d'avril.

MONSIEUR,

VOTRE ſeconde lettre (*) m'étonne encore plus que la première. Je ne ſais quels faux rapports ont pu m'attirer tant d'aigreur de votre part. On ſoupçonne beaucoup un nommé *Ancian*, curé du village de

(*) *Lettre de l'évêque d'Annecy.*

Annecy, 25 d'avril.

MONSIEUR,

Je n'ai différé de répliquer à votre lettre du 15 de ce mois, que parce que je n'ai eu dès-lors aucun moment de loiſir, ayant été continuellement occupé de ce que nous appelons la retraite et le ſynode.

Je n'ai pu qu'être très-ſurpris qu'en affectant de ne pas entendre ce qui était fort intelligible dans ma lettre, vous ayez ſuppoſé que je vous ſavais bon gré d'une communion de politique, dont les proteſtans même n'ont pas été moins ſcandaliſés que les catholiques. J'en ai gémi plus que tout autre; et, ſi vous étiez moins éclairé et moins inſtruit, je croirais devoir vous apprendre, en qualité d'evêque et de paſteur, qu'en ſuppoſant le ſcandale donné au public, ſoit par les écrits qu'il vous attribue, ſoit par la ceſſation de preſque tout acte de religion depuis pluſieurs années, une communion faite ſuivant les vrais principes de la morale chrétienne exigeait préalablement de votre part des réparations éclatantes et capables d'effacer les impreſſions priſes ſur votre compte; et que juſque-là aucun miniſtre, inſtruit de ſon devoir, n'a pu et ne pourra vous abſoudre, ni vous permettre de vous préſenter à la table ſainte.

Sans être auſſi inſtruit que vous le ſuppoſez gratuitement, je le ſuis cependant aſſez pour ne pas ignorer que la conduite d'un ſeigneur de

de Moëns, qui eut un procès criminel au parlement de Dijon en 1761 ; procès dans lequel je lui rendis service, en portant les parties qui le pourfuivaient à fe contenter d'un dédommagement de quinze cents livres et du payement des frais. On prétend que l'official de Gex fe plaint de ce que les citoyens contre lefquels il plaide pour les dixmes, fe font adreffés à moi. Il eft vrai qu'ils m'ont demandé mes 1768.

paroiffe, qui fe fait accompagner par des gardes armés jufque dans l'églife, et qui s'y ingère à donner des avis au peuple pendant la célébration de la fainte meffe, bien loin d'être autorifée par les ufages et les lois de France, eft au contraire profcrite par les fages ordonnances des rois très-chrétiens qui ont toujours diftingué, pour le temps et le lieu, ce qui eft du miniftère des pafteurs, de l'exercice de la police extérieure que vous voulez attribuer aux feigneurs de paroiffe.

Vous m'annoncez que vous vous anéantiffez avec moi devant DIEU, le créateur des temps et des êtres : je fouhaite que nous le faffions, vous et moi, avec affez de foi, de confiance, d'humilité et de repentir de nos fautes, pour mériter qu'il jette fur nous les regards propices de fa miféricorde : et j'en reviens encore à vous inviter, à vous prier, à vous conjurer de ne pas perdre de vue cette éternité à laquelle vous touchez de fi près, et dans laquelle iront bientôt *fe perdre*, non-feulement *les petits incidens de la vie*, mais encore le fafte des grandeurs, l'opulence des richeffes, l'orgueil des beaux efprits, les vains raifonnemens de la prétendue fageffe humaine, et tout ce qui appartient à la figure trompeufe de ce monde.

Si mes avis ne font pas tout-à-fait de votre goût, je me flatte que vous n'en ferez pas moins convaincu qu'ils ne font dictés que par l'amour de mon devoir, et par l'empreffement que j'ai de concourir à votre véritable et folide bonheur. Bien des perfonnes, en fe dirigeant par des vues humaines, vous tiendront un langage bien différent; mais par une fuite du principe invariable que je me fuis fait, de n'agir qu'en vue de DIEU et dans l'ordre de fa volonté, comme je ne cherche point les adulations, je ne crains pas non plus les fatires ; et je fuis difpofé à effuyer tous les traits de la malignité des hommes, plutôt que de manquer à ce que je croirai être, fuivant DIEU, du devoir de mon miniftère. Au refte, quoique je me ferve des formules introduites chez les hommes, ce n'eft pas avec moins de fincérité que je ferai toute ma vie, avec le défir le plus ardent de votre falut, et avec refpect, &c.

1768. bons offices, mais je ne me suis point mêlé de cette affaire, attendu que l'Eglise étant mineure, il est malheureusement difficile d'accommoder un tel pro-

Autre lettre du même évêque.

Annecy, 2 de mai.

MONSIEUR,

Vous attribuez donc à l'aigreur ce qui n'est, au vrai, de ma part que l'effet du zèle dont je dois être animé pour tout ce qui intéresse le salut des ames et l'honneur de la religion dans mon diocèse. Cette considération m'aurait interdit toute ultérieure réplique, si je n'avais cru devoir encore celle-ci à la justification des personnes que vous taxez de vous avoir calomnié auprès de moi. M. *Ancian*, monsieur le doyen de Gex, monsieur l'aumônier de la résidence, ne m'ont pas plus parlé de vous que tous les autres; et lorsque l'occasion s'en est présentée, ils m'en ont dit bien moins que ce que j'en avais déjà appris par la voix du public. Ce n'est point à leurs rapports que vous devez attribuer le fondement des justes représentations que j'ai été dans le cas de vous faire en qualité d'évêque et de pasteur.

Vous connaissez les ouvrages qu'on vous attribue, vous savez ce que l'on pense de vous dans toutes les parties de l'Europe, vous n'ignorez pas que presque tous les incrédules de notre siècle se glorifient de vous avoir pour leur chef, et d'avoir puisé dans vos écrits les principes de leur irréligion : c'est donc au monde entier et à vous même, et non pas à quelques particuliers, que vous devez vous en prendre de ce que l'on vous impute. Si ce sont des calomnies, ainsi que vous le prétendez, il faut vous en justifier, et détromper ce même public qui en est imbu. Il n'est pas difficile à qui est véritablement chrétien d'esprit et de cœur, de faire connaître qu'il l'est; il ne se croit pas permis d'en démentir la qualité dans les amusemens que vous appelez *bagatelles littéraires*. Il montre sa foi par ses œuvres, il produit ses sentimens, soit dans ses écrits, soit dans sa conduite, d'une façon qui rend à la religion l'hommage qui lui est dû ; il ne se flatte pas d'en avoir rempli les devoirs pour en avoir fait quelques exercices une fois ou deux chaque année dans l'église de sa paroisse, ni même pour avoir fait, dans une longue suite d'années, une ou deux communions dont le public a été plus scandalisé qu'édifié.

Je vous laisse après cela, Monsieur, à juger ce que vous aurez à faire.

cès à l'amiable. J'ai tranſigé avec mon curé dans un cas à peu-près ſemblable, mais c'eſt en lui donnant beaucoup plus qu'il ne demandait : ainſi je ne puis le ſoupçonner de m'avoir calomnié auprès de vous. Pour les autres procès entre mes voiſins, je les ai tous aſſoupis : je ne vois donc pas que j'aye donné lieu à perſonne, dans le pays de Gex, de vous écrire contre moi. 1768.

Je ſais que tout Genève accuſe l'aumônier de la réſidence, dont j'ignore le nom, d'écrire de tous côtés, de ſemer par-tout la calomnie; mais à Dieu ne plaiſe que je lui impute de faire un métier ſi infame, ſans avoir les preuves les plus convaincantes. Il vaut mieux mille fois ſe taire et ſouffrir, que de troubler la paix par des plaintes haſardées. Mais, en établiſſant cette paix précieuſe dans mon voiſinage, j'ai cru, depuis long-temps, devoir me la procurer à moi-même.

Meſſieurs les ſyndics des Etats du pays, les curés de mes terres, un juge civil, un ſupérieur de maiſon religieuſe, étant un jour chez moi, et étant indignés des calomnies qu'on croyait alors répandues par le curé *Ancian*, pour prix de l'avoir tiré des mains de la juſtice, me ſignèrent un certificat qui détruiſait ces impoſtures.

J'ai l'honneur de vous envoyer cette pièce authentique, conforme à l'original. J'en envoie une autre

Des occupations preſſantes ne me permettent pas d'en dire davantage, et probablement je n'aurai rien à vous dire de plus, juſqu'à ce qu'un retour de votre part, tel que je le ſouhaite, me mette à même de vous convaincre de la droiture de mes intentions, et de la ſincérité du deſir de votre ſalut qui ſera toujours inſéparable du reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c.

1768. copie à monſieur le premier préſident du parlement de Bourgogne, et à monſieur le procureur général, afin de prévenir l'effet des manœuvres qui auraient pu ſurprendre votre candeur et votre équité. Vous verrez combien il eſt faux que les devoirs dont il eſt queſtion n'aient été remplis que cette année. Vous ſerez indigné, ſans doute, qu'on ait oſé vous en impoſer ſi groſſièrement.

Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui ont oſé ourdir cette trame odieuſe. Je me borne à les empêcher de nuire, ſans vouloir leur nuire jamais; et je vous réponds bien que la paix, qui eſt mon perpétuel objet, n'en ſera point altérée dans mes terres.

Les bagatelles littéraires n'ont aucun rapport avec les devoirs du citoyen et du chrétien; les belles-lettres ne ſont qu'un amuſement. La bienfeſance, la piété ſolide et non ſuperſtitieuſe, l'amour du prochain, la réſignation à DIEU, doivent être les principales occupations de tout homme qui penſe ſérieuſement. Je tâche, autant que je puis, de remplir toutes ces obligations dans ma retraite que je rends tous les jours plus profonde. Mais ma faibleſſe répondant mal à mes efforts, je m'anéantis encore une fois, avec vous, devant la Providence divine, ſachant qu'on n'apporte devant DIEU que trois choſes qui ne peuvent entrer dans ſon immenſité, notre néant, nos fautes et notre repentir.

Je me recommande à vos prières autant qu'à votre équité.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c. (*)

(*) Voyez dans les Mélanges littéraires tome III, la Lettre d'un parent de M. de *Voltaire*, au même évêque d'Annecy.

LETTRE CCLXVIII. 1768.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE,

1 de mai.

MON cher marquis, le ſieur *Gillet* ou *Gilles* n'eſt pas trop bien informé des affaires de ce monde. Il ne ſait pas que quand on eſt enfermé entre des renards et des loups, il faut quelquefois enfumer les uns et hurler avec les autres. Il ne ſait pas qu'il y a des choſes ſi mépriſables qu'on peut quelquefois s'abaiſſer juſqu'à elles ſans ſe compromettre. Si jamais vous vous trouvez dans une compagnie où tout le monde montre ſon cu, je vous conſeille de mettre chauſſes bas en entrant, au lieu de faire la révérence.

Faites, je vous en prie, mes ſincères complimens à MM. *Duché* et *Venel:* les compagnons franc-maçons doivent ſe reconnaître au moindre mot.

On demande ſi on peut vous adreſſer de petits paquets ſous l'enveloppe de monſieur l'intendant.

Mais ſurtout, ſi vous allez à votre régiment, paſſez par chez nous; n'y manquez pas, je vous en prie: ce pélerinage eſt néceſſaire; j'ai beaucoup de choſes à vous dire pour votre édification.

Le marquis de *Mora*, fils du comte de *Fuentes*, ambaſſadeur d'Eſpagne à Paris, gendre de ce célèbre M. le comte d'*Aranda* qui a chaſſé les jéſuites d'Eſpagne, et qui chaſſera bien d'autres vermines, eſt venu paſſer trois jours avec moi; il s'en retourne en

1768. Efpagne, et ira peut-être auparavant à Montpellier: c'eft un jeune homme d'un mérite bien rare. Vous le verrez probablement à fon paffage, et vous ferez étonné. L'inquifition d'Efpagne n'eft pas abolie; mais on a arraché les dents à ce monftre, et on lui a coupé les griffes jufque dans la racine. Tous les livres fi févèrement défendus à Paris entrent librement en Efpagne. Les Efpagnols, en moins de deux ans, ont réparé cinq fiècles de la plus infame bigoterie.

Rendez grâce à DIEU, vous et vos amis, et aimez-moi.

LETTRE CCLXIX.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 5 de mai.

Mon cher ami, je fuis comme vous, je penfe toujours à Eudoxie. Je vous demande en grâce de ne vous point preffer. Je vous conjure furtout de donner aux fentimens cette jufte étendue néceffaire, pour les faire entrer dans l'ame du lecteur, de foigner le ftyle, de le rendre touchant; que tout foit développé avec intérêt, que rien ne foit étranglé, qu'un intérêt ne nuife point à l'autre; qu'on ne puiffe pas dire: Voilà un extrait de tragédie plutôt qu'une tragédie. Que le rôle de l'ambaffadeur foit d'un politique profond et terrible; qu'il faffe frémir, et qu'*Eudoxie* faffe pleurer; que

tout ce qui la regarde ſoit attendriſſant, et que tout ce qui regarde l'Empire romain ſoit ſublime ; que le lecteur, en ouvrant le livre au haſard, et en liſant quatre vers, ſoit forcé, par un charme invincible, de lire tout le reſte. 1768.

Ce n'eſt pas aſſez qu'on puiſſe dire, cette ſcène eſt bien amenée, cette ſituation eſt raiſonnable ; il faut que cette ſcène ſoit touchante, il faut que cette ſituation déchire le cœur.

Quand vous mettrez encore trois ou quatre mois à polir cet ouvrage, le ſuccès vous payera de toutes vos peines. Elles ſont grandes, je l'avoue; mais le plaiſir de réuſſir pleinement auprès des connaiſſeurs vous dédommagera bien.

Vous vous amuſez donc toujours de Pandore? Je conçois que l'*époux ſoumis et facile* eſt un vrai pariſien, et qu'il ne faut pas faire rire dans un ouvrage auſſi ſérieux que le péché originel des Grecs.

Comme j'en étais là, je reçois votre charmante lettre du 29 d'avril. Elle a beau me plaire, elle ne me déſarme point. Voici ma propoſition : c'eſt que vous vous rempliſſiez la tête de toute autre choſe que d'Eudoxie pendant trois mois ; que vous y reveniez enſuite avec des yeux frais, alors vous pourrez en faire un ouvrage ſupérieur. Tenez-la prête pour l'impreſſion, dès que quelqu'un des quarante paſſera le pas, et vous ſerez mon cher confrère ou mon ſucceſſeur.

Mandez-moi, je vous en prie, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir un petit paquet qui ne vous coûte rien. Bonſoir, mon très-cher et très-aimable ami. *V.*

1768.

LETTRE CCLXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de mai.

MON divin ange, le mémoire de votre infant m'a paru modéré et ferme. Voilà donc la feconde guerre de Parme et du faint-fiége. Quand les *Barberins* firent la première, ils firent jurer aux foldats de rapporter tous leurs fufils quand la paix ferait faite, comptant bien qu'il n'y aurait aucun homme de tué ni de fufil perdu. Les chofes ne fe feraient pas paffées ainfi du temps de *Grégoire VII* ou d'*Innocent IV;* ils auraient dit comme *Jodelet* à l'infant :

Petit cadet d'infant, vous aurez cent nafardes ;
Car me devant refpect et l'ayant mal gardé,
Le moindre châtiment c'eft d'être nafardé.

Il faut efpérer que *Rezzonico* qui a un nez à la vénitienne, et qui n'a pas le nez fin, recevra feul les croquignoles.

J'ai eu pendant trois jours M. le marquis de *Mora* que vous connaiffez. Je vous prie de faire une brigue pour qu'on l'affocie quelque jour au miniftère d'Efpagne. Je vous réponds qu'il aidera puiffamment le comte d'*Aranda*, fon beau-père, à faire un nouveau fiècle. Les Efpagnols avancent quand nous reculons. Ils ont fait plus de progrès en deux ans que nous n'en avons fait en vingt. Ils apprennent le français pour lire les ouvrages nouveaux qu'on profcrit

en France. On a rogné jusqu'au vif les griffes de l'inquisition ; elle n'est plus qu'un fantôme. L'Espagne n'a ni jésuites ni jansénistes. La nation est ingénieuse et hardie ; c'est un ressort que la plus infame superstition avait plié pendant six siècles, et qui reprend une élasticité prodigieuse. Je suis fâché de voir qu'en France la moitié de la nation soit frivole et l'autre barbare. Ces barbares sont les jansénistes. Votre ministère ne les connaît pas assez. Ce sont des presbytériens plus dangereux que ceux d'Angleterre. De quoi ne sont pas capables des cerveaux fanatiques qui ont soutenu les convulsions pendant quarante années ? Il est cruel d'être exposé aux loups, quand on est défait des renards. 1768.

Informez-vous, je vous en prie, du personnage qui a pris le nom de *Chiniac la Bastide Duclaux*, avocat au parlement, et qui est auteur des *Commentaires sur le discours des libertés gallicanes* de l'abbé de *Fleury*. C'est un énergumène qui établit le presbytérianisme tout cru ; il est de plus calomniateur très-insolent à la manière janséniste. Eux et leurs adversaires calomnient également bien, le tout pour la gloire de DIEU et la propagation du saint Evangile.

Comme vous ne voyez aucun de ces cuistres, vous pourriez vous mettre au fait par M. l'abbé de *Chauvelin*.

Je sais que la bonne compagnie méprise si fort tous ces animaux-là, qu'elle ne s'informe pas seulement s'ils existent. Les femmes se promènent aux Tuileries, sans s'inquiéter si les chenilles rongent les feuilles. Cette bonne compagnie de Paris est fort agréable, mais elle ne sert précisément à rien. Elle soupe, elle dit de bons mots, et pendant ce temps-là

1768. les énergumènes excitent la canaille ; canaille composée à Paris d'environ quatre cents mille ames, ou soi-disant telles.

L'autre tripot, j'entends celui de la comédie, est, quoi que vous en disiez, mon cher ange, dans un état déplorable. Voilà vingt femmes qui se présentent, et pas un homme ; et encore aucune de ces femmes n'est bonne que pour le métier où elles réussissent toutes, et qu'on ne fait pas devant le public.

M. le duc de *Choiseul* a envoyé seize officiers dans mon hameau ; *domandavo aqua non tempesta*. Quand j'arrivai dans ce désert, on n'aurait pu y loger quatre sergens. Tous les officiers y sont assez à leur aise ; mais l'église est devenue trop petite : il faut l'agrandir et édifier mes paroissiens. J'y fais prier DIEU pour la santé de la reine. J'ai déjà été exaucé sur celle de madame d'*Argental*. Puisse-t-elle longtemps jouir avec vous de la vie la plus heureuse ! Pour moi, tant que je respirerai, je conserverai pour vous deux mon culte de dulie. *V.*

LETTRE CCLXXI.

A M. DE CHABANON.

A Ferney, 18 de mai.

Il n'y a pas de milieu, mon cher ami ; vous le savez, vous le voyez, vous en convenez ; il faut que l'amour domine ou qu'il soit exclus. Tous les dieux sont jaloux, et surtout celui-là. C'est bien lui qui demande un culte sans partage. Vous pouvez

faire d'Eudoxie une tragédie vigoureuse et sublime, 1768.
en vous contentant honnêtement de peindre la veuve d'un empereur assassiné, une fille qui voit mourir son père, une mère qui tremble pour son fils. Encore une fois, cela est beau, cela est grand, et ceux qui aiment la vénérable antiquité vous en sauront beaucoup de gré. Mais vous êtes amoureux, mon cher ami, et vous voulez que votre héroïne le soit; vous avez dit : *Faciamus Eudoxiam ad imaginem nostram.* De tendres cœurs vous ont encouragé; vous avez voulu mêler l'amour au plus grand et au plus terrible intérêt. *Sancho-Pança* vous dirait qu'on ne peut pas ménager la chèvre et les choux.

Si vous voulez absolument de l'amour, changez donc une grande partie de la pièce; mais alors je vous avertis que vous retombez dans le commun des martyrs, que vous vous privez de tous les beaux détails, de tous les grands tableaux que votre ouvrage comportait.

Je penserai toujours que vous pouvez faire un rôle admirable de l'ambassadeur; il peut et il doit faire trembler *Eudoxie* pour son fils; c'est-là la véritable politique d'un homme d'Etat de faire craindre un meurtre qu'il n'aurait pas même intention de commettre. Je ne vois pas trop quel intérêt aurait ce *Genséric* de conserver le fils de *Valentinien;* mais il a certainement un très-grand intérêt de déterminer *Eudoxie* à se joindre à lui par la crainte qu'il doit lui inspirer pour la vie de son fils. Rien n'est si naturel, et surtout dans un barbare tel que *Genséric :* l'histoire en fournit cent exemples. Je ne me souviens plus quelle était la femme qui défendait sa ville

1768. contre des afſiégeans qui étaient déjà ſur la brèche, et qui lui montraient ſon fils priſonnier, prêt à périr ſi elle ne ſe rendait pas ; elle trouſſa bravement ſa cotte : Voilà, dit-elle, qui en fera d'autres.

Je vous demande en grâce de me faire tenir vos *Commentaires ſur Pindare* quand ils ſeront imprimés.

A l'égard de la muſique d'opéra, mon cher ami, il faut du génie et des acteurs; ce ſont deux choſes peu communes. Ne doutez pas que je ne faſſe pour le péché originel tout ce que vous croirez convenable. Notre aimable muſicien peut m'envoyer tous les canevas qu'il voudra, je les remplirai comme je pourrai, bien perſuadé que le pauvre diable de poëte doit être l'eſclave du muſicien comme du public.

Je vous remercie tendrement de votre acharnement pour Pandore ; mais ayez en cent fois plus pour Eudoxie ; ne l'oubliez que deux mois pour la reprendre avec fureur : ſoyez terrible et ſublime autant que vous êtes aimable.

Je vous envoie une fadaiſe à l'adreſſe que vous m'indiquez. Je vous envoie cette lettre en droiture, afin que vous ſoyez averti. *V.*

1768.

LETTRE CCLXXII.

A M. THIRIOT.

. . . .
. . . .

Je ne ſais ce que c'eſt qu'une comédie italienne qu'il m'impute, intitulée : *Quand me mariera-t-on?* voilà la première fois que j'en ai entendu parler ; c'eſt un menſonge abſurde. Dieu a voulu que j'aye fait des pièces de théâtre pour mes péchés, mais je n'ai jamais fait de farce italienne ; rayez cela de vos anecdotes.

Je ne ſais comment une lettre que j'écrivis à milord *Littleton* et ſa réponſe, ſont tombées entre les mains de ce *Fréron;* mais je puis vous aſſurer qu'elles ſont toutes deux entièrement falſifiées. Jugez-en, je vous envoie les originaux.

Ces meſſieurs les folliculaires reſſemblent aſſez aux chiffonniers qui vont ramaſſant des ordures pour faire du papier.

Ne voilà-t-il pas encore une belle anecdote, et bien digne du public, qu'une lettre de moi au profeſſeur *Haller*, et une lettre du profeſſeur *Haller* à moi! Et de quoi s'aviſe M. *Haller* de faire courir mes lettres et les ſiennes? et de quoi s'aviſe un folliculaire de les imprimer, et de les falſifier pour gagner cinq ſous? Il me la fait ſigner du château de Tourney où je n'ai jamais demeuré.

1768. Ces impertinences amusent un moment des jeunes gens oisifs, et tombent le moment d'après dans l'éternel oubli où tous les riens de ce temps tombent en foule.

L'anecdote du cardinal de *Fleuri* sur le *quemadmodum* que *Louis XIV* n'entendait pas, est très-vraie. Je ne l'ai rapportée dans le Siècle de *Louis XIV*, que parce que j'en étais sûr; et je n'ai point rapporté celle de *nycticorax*, parce que je n'en étais pas sûr. C'est un vieux conte qu'on me fesait dans mon enfance au collége des jésuites, pour me faire sentir la supériorité du père *la Chaise* sur le grand aumônier de France. On prétendait que le grand aumônier, interrogé sur la signification de *nycticorax*, dit que c'était un capitaine du roi *David*, et que le révérend père *la Chaise* assura que c'était un hibou; peu m'importe, et très-peu m'importe encore qu'on fredonne pendant un quart d'heure, dans un latin ridicule, un *nycticorax* grossièrement mis en musique.

Je n'ai point prétendu blâmer *Louis XIV* d'ignorer le latin; il savait gouverner, il savait faire fleurir tous les arts; cela vaut mieux que d'entendre *Cicéron*. D'ailleurs, cette ignorance du latin ne venait pas de sa faute, puisque dans sa jeunesse il apprit de lui-même l'italien et l'espagnol.

Je ne sais pas pourquoi l'homme que le folliculaire fait parler, me reproche de citer le cardinal de *Fleuri*, et s'égaye à dire que j'aime à citer de grands noms. Vous savez, mon cher ami, que mes grands noms sont ceux de *Newton*, de *Locke*, de *Corneille*, de *Racine*, de *la Fontaine*, de *Boileau*. Si le nom de *Fleuri* était grand pour moi, ce serait le nom de l'abbé

Fleury, auteur des *Discours* patriotiques et savans, qui ont sauvé de l'oubli son *Histoire ecclésiastique*, et non pas le cardinal de *Fleuri* que j'ai fort connu avant qu'il fût ministre, et qui, quand il le fut, fit exiler un des plus respectables hommes de France, l'abbé *Pucelle*, et empêcha bénignement, pendant tout son ministère, qu'on ne soutînt les quatre fameuses propositions sur lesquelles est fondée la liberté française dans les choses ecclésiastiques. 1768.

Je ne connais de grands-hommes que ceux qui ont rendu de grands services au genre-humain.

Quand j'amassai des matériaux pour écrire le Siècle de *Louis XIV*, il fallut bien consulter des généraux, des ministres, des aumôniers, des dames et des valets de chambre. Le cardinal de *Fleuri* avait été aumônier, et il m'apprit fort peu de choses. M. le maréchal de *Villars* m'apprit beaucoup pendant quatre ou cinq années de temps, comme vous le savez; et je n'ai pas dit tout ce qu'il voulut bien m'apprendre.

M. le duc d'*Antin* me fit part de plusieurs anecdotes que je n'ai données que pour ce qu'elles valaient.

M. de *Torcy* fut le premier qui m'apprit, par une seule ligne en marge de mes questions, que *Louis XIV* n'eut jamais de part à ce fameux testament du roi d'Espagne *Charles II*, qui changea la face de l'Europe.

Il n'est pas permis d'écrire une histoire contemporaine autrement qu'en consultant avec assiduité, et en confrontant tous les témoignages. Il y a des faits que j'ai vus par mes yeux, et d'autres par des yeux meilleurs. J'ai dit la plus exacte vérité sur les choses essentielles.

1768. Le roi régnant m'a rendu publiquement cette justice. Je crois ne m'être guère trompé sur les petites anecdotes, dont je fais très-peu de cas ; elles ne sont qu'un vain amusement; les grands événemens instruisent.

Le roi *Stanislas*, duc de Lorraine, m'a rendu le témoignage authentique que j'avais parlé de toutes les choses importantes, arrivées sous le règne de ce héros imprudent, *Charles XII*, comme si j'en avais été le témoin oculaire.

A l'égard des petites circonstances, je les abandonne à qui voudra; je ne m'en soucie pas plus que de l'*Histoire des quatre fils Aimon*.

J'estime bien autant celui qui ne sait pas une anecdote inutile, que celui qui la sait.

Puisque vous voulez être instruit des bagatelles et des ridicules, je vous dirai que votre malheureux folliculaire se trompe quand il prétend qu'il a été joué sur le théâtre de Londres, avant d'avoir été berné sur celui de Paris par *Jérôme Carré*. La traduction, ou plutôt l'imitation de la comédie de l'Ecossaise et de *Fréron*, faite par M. *George Kolman*, n'a été jouée sur le théâtre de Londres qu'en 1766, et n'a été imprimée qu'en 1767 chez *Becket* et de *Hondt*. Elle a eu autant de succès à Londres qu'à Paris, parce que par tout pays on aime la vertu des *Lindane* et des *Fréeport*, et qu'on déteste les folliculaires qui barbouillent du papier, et mentent pour de l'argent. Ce fut l'illustre *Garrick* qui composa l'épilogue. M. *George Kolman* m'a fait l'honneur de m'envoyer sa pièce; elle est intitulée : *The english Merchant*.

C'est

C'eſt une choſe aſſez plaiſante qu'à Londres, à Pétersbourg, à Vienne, à Gênes, à Parme et jusqu'en Suiſſe, on ſe ſoit également moqué de ce *Fréron*. Ce n'eſt pas à ſa perſonne qu'on en voulait. Il prétend que l'Ecoſſaiſe ne réuſſit à Paris, que parce qu'il y eſt déteſté; mais la pièce a réuſſi à Londres, à Vienne, où il eſt inconnu. Perſonne n'en voulait à *Pourceaugnac*, quand *Pourceaugnac* fit rire l'Europe. 1768.

Ce ſont-là des anecdotes littéraires aſſez bien conſtatées; mais ce ſont, ſur ma parole, les vérités les plus inutiles qu'on ait jamais dites. Mon ami, un chapitre de *Cicéron*, *De officiis* et *De natura Deorum*, un chapitre de *Locke*, une lettre provinciale, une bonne fable de *la Fontaine*, des vers de *Boileau* et de *Racine*, voilà ce qui doit occuper un vrai littérateur.

Je voudrais bien ſavoir quelle utilité le public retirera de l'examen que fait le folliculaire, ſi je demeure dans un château ou dans une maiſon de campagne J'ai lu dans une des quatre cents brochures faites contre moi, par mes confrères de la plume, que madame la ducheſſe de *Richelieu* m'avait fait préſent un jour d'un carroſſe fort joli et de deux chevaux gris-pommelés; que cela déplut fort à M. le duc de *Richelieu* : et là-deſſus on bâtit une longue hiſtoire. Le bon de l'affaire, c'eſt que, dans ce temps-là, M. le duc de *Richelieu* n'avait point de femme.

D'autres impriment mon porte-feuille trouvé; d'autres mes lettres à M. *B*. et à madame *D*. à qui je n'ai jamais écrit; et dans ces lettres toujours des anecdotes.

Ne vient-on pas d'imprimer les lettres prétendues

1768. de la reine *Christine*, de *Ninon l'Enclos*, &c. &c.? Des curieux mettent ces sottises dans leurs bibliothèques, et un jour quelque érudit, aux gages d'un libraire, les fera valoir comme des monumens précieux de l'histoire. Quel fatras! quelle pitié! quel opprobre de la littérature! quelle perte de temps!

Je lis actuellement des articles de l'*Encyclopédie*, qui doivent servir d'instruction au genre-humain; mais tout n'est pas égal, &c. &c.

LETTRE CCLXXIII.

A M. THOLOT.

21 de mai.

Le jeune homme, Monsieur, à qui vous avez bien voulu écrire, serai très-fâché de vous avoir contristé, attendu qu'il n'a voulu que rire. Tout le monde rit, et il vous prie instamment de rire aussi. On peut très-bien être citoyen de Genève et apothicaire, sans se fâcher. M. *Coladon*, mon ami, est d'une des plus anciennes familles de Genève, et un des meilleurs apothicaires de l'Europe. Quand on écrit à un apothicaire en Allemagne, l'adresse est à M. *N*... apothicaire très-renommé. MM. *Geoffroi* et *Boulleduc*, apothicaires, étaient de l'académie des sciences, et ont eu toute leur vie de l'amitie pour moi. Tous les grands médecins de l'antiquité étaient apothicaires, et composaient eux-mêmes leurs remèdes; en quoi ils l'emportaient beaucoup sur nos

médecins d'aujourd'hui, parmi lesquels il y en a plus d'un qui ne sait pas où croissent les drogues qu'il ordonne. 1768.

Etes-vous fâché qu'on dise que vous faites de beaux vers? Si *Hippocrate* fut apothicaire, *Esculape* eut pour père le dieu des vers. En vérité, il n'y a pas là de quoi s'affliger. On vous aime et on vous estime; soyez sain et gaillard, et n'ayez jamais besoin d'apothicaire.

LETTRE CCLXXIV.

A M. LE MARQUIS DE THIBOUVILLE.

22 de mai.

Je vous aimerai autant que j'aimerai mes anges, c'est-à-dire jusqu'à mon dernier soupir. Je n'écris guère, mon cher Marquis, parce que j'ai très-peu de temps à moi. La décrépitude, les souffrances du corps, l'agriculture, les peines d'esprit inséparables du métier d'homme de lettres, une nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, tout cela ne me laisse pas respirer. Ajoutez-y la calomnie toujours aboyante, et les persécutions toujours à craindre, vous verrez que j'ai besoin de solitude et de courage.

Je sais qu'un de mes malheurs est de ne pouvoir être ignoré. Je sais tout ce qu'on dit, et je vous jure qu'il n'y a pas un mot de vrai. Je n'aime la retraite que parce qu'elle est absolument nécessaire à mon corps et à mon ame. Vivez à Paris, vous autres

mondains ; Paris eſt fait pour vous, et vous pour lui.
1768. Aimez le théâtre comme on aime ſa vieille maîtreſſe qui ne peut plus donner de plaiſirs, mais qui en a donné. Tout le monde la trouve fort vilaine ; mais il eſt beau à vous et à mes anges d'avoir avec elle de bons procédés.

Il y a très-long-temps que je n'ai écrit à ces chers anges ; mais, ſi vous leur montrez ma lettre, ils y verront tous les ſentimens de mon cœur.

Je ſuis enchanté que vous cauſiez ſouvent avec madame *Denis*. Vous devez tous deux vous aimer ; je vous ai vus tous deux très-grands acteurs. Entre nous, mon ami, la vie de la campagne ne lui convient point du tout. Je ne hais pas à garder les dindons, et il lui faut bonne compagnie ; elle me feſait un trop grand ſacrifice ; je veux qu'elle ſoit heureuſe à Paris, et je voudrais pouvoir faire pour elle plus que je n'ai fait.

J'ai avec moi actuellement mon gendre adoptif, qui ſera aſſurément un officier de mérite. M. le duc de *Choiſeul*, qui ſe connaît en hommes, commence déjà à le diſtinguer. Il a daigné faire du bien à ceux que j'ai pris la liberté de lui recommander, et je lui ſuis trop attaché pour lui préſenter des perſonnes indignes de ſa protection.

Je compte toujours ſur celle de MM. les ducs de *Choiſeul* et de *Praſlin*. Vous ſavez que j'en ai un peu beſoin contre la cabale fréronique, et même contre la cabale convulſionnaire, qui feraient bien capables de me perſécuter juſqu'au tombeau, comme les jéſuites perſécutèrent *Arnaud*.

Mon curé prend l'occaſion de la Pentecôte pour

vous faire ses plus tendres complimens. La première fois que je rendrai le pain béni, je vous enverrai une brioche par la poste. *V.* 1768.

LETTRE CCLXXV.

A M. LE RICHE.

26 de mai.

MONSIEUR,

J'AI reçu hier votre lettre du 20 de mai, par laquelle vous avez bien voulu me faire part de ce que vous ont écrit messieurs les fermiers généraux, touchant les salines de Franche-Comté et le sel qui peut venir en fraude de Genève. Je vois qu'il y a des gens très-puissans et très-riches qui, tout dessalés qu'ils sont, ne veulent pas que de pauvres citoyens salent leur soupe à leur fantaisie. Ces messieurs regardent comme un crime énorme qu'on ne leur demande pas humblement de leur sel. Ils prétendent que notre sel, quoique le plus ancien de tous et le moins mêlé de matières étrangères, ne vaut pas le diable. Ils disent que notre sel leur brûle les entrailles, quoiqu'en effet il fasse beaucoup de bien à quantité d'honnêtes gens, et qu'il réussisse de plus en plus chez tous les grands cuisiniers de l'Europe, qui ne veulent plus en mettre d'autre dans leurs sauces. Je suis persuadé que les fermiers généraux eux-mêmes ne mettent point d'autre sel sur leur table, à leur petit couvert; il y a même plusieurs ministres d'Etat qui en sont extrêmement friands.

1768. Nous avons eu depuis peu deux grands d'Efpagne et un ambaffadeur qui allaient à Madrid. Ils apportaient avec eux plus de vingt livres de ce fel que le premier miniftre d'Efpagne aime paffionnément. On n'en fert plus d'autre aujourd'hui chez les princes du Nord, et la contrebande en eft même prodigieufe en Italie.

Nous fommes très-certains, Monfieur, que les fermiers généraux ne vous fauront point mauvais gré d'en avoir mangé un peu à votre déjeûné avec du beurre de Jérico. Nous nous flattons que les partifans du gros fel ont beau faire, ils ne pourront nous nuire. Ils crient comme des diables : *Si notre fel s'évanouit, avec quoi falera-t-on ?* mais en fecret ils fe fervent eux-mêmes de notre fel, et n'en difent mot. Vous ne fauriez croire, Monfieur, combien nous nous intéreffons à votre tranquillité et à votre bonheur, indépendamment de toutes les falines et de toutes les falaifons de ce monde. Vous nous ferez un très-fenfible plaifir de nous informer du fuccès qu'aura eu votre réponfe à meffieurs des fermes générales. Toute la famille vous fait les plus tendres complimens ; perfonne, Monfieur, ne vous eft plus véritablement attaché que,

votre très-humble et très-obéiffant ferviteur,

Francfalé.

LETTRE CCLXXVI.

1768.

A M. CAPERONNIER,

A la bibliothéque du roi, &c.

1 de juin.

J'AI bientôt fait usage, Monsieur, du livre de la bibliothéque royale que vous avez eu la bonté de me prêter. Il a été d'un grand secours à un pauvre feu historiographe de France, tel que moi. Je voulais savoir si ce *Montecuculo*, que nous appelons mal à propos *Montecuculi*, accusé par des médecins ignorans d'avoir empoisonné le dauphin *François*, parce qu'il était chimiste, fut condamné par le parlement ou par des commissaires, ce que les historiens ne nous apprennent pas. Il se trouve qu'il fut condamné par le conseil du roi. J'en suis fâché pour *François I*; la vérité est long-temps cachée, il faut bien des peines pour la découvrir. Vous ne sauriez croire ce qu'il me coûte de soins pour la chercher à cent lieues dans le siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Ce travail est rude. Il y a trois ans qu'il m'occupe et qu'il me tue sans presque aucune diversion. Enfin il est fini. Jugez, Monsieur, si je peux avoir eu le temps de faire toutes les maudites brochures qu'on débite continuellement sous mon nom. Je suis l'homme qui accoucha d'un œuf; il en avait pondu cent avant la fin de la journée. Les nouvellistes de Paris ne sont pas si scrupuleux en fait

1768. d'hiſtoriettes, que je le ſuis en fait d'hiſtoire. Ils en débitent ſouvent ſur mon compte, non-ſeulement de très-extraordinaires, mais de très-dangereuſes ; c'eſt la deſtinée de quiconque a le malheur d'être un homme public. On ſouhaite d'être ignoré, mais c'eſt quand il n'eſt plus temps. Dès que les trompettes de la renommée ont corné le nom d'un pauvre homme, adieu ſon repos pour jamais.

J'ai l'honneur d'être avec la plus ſenſible reconnaiſſance pour toutes vos bontés, Monſieur, &c.

LETTRE CCLXXVII.

A M. DE LA HARPE.

8 de juin.

On dit que l'apoſtat *la Bletterie*, qui avait fait un livre paſſable ſur le brave apoſtat *Julien*, vient de traduire *Tacite* en ridicule. Si quelqu'un était capable de donner en notre langue faible et traînante la préciſion et l'énergie de *Tacite*, c'était M. d'*Alembert*. Les janſéniſtes ont la phraſe trop longue. Faſſe le ciel qu'ils n'aient jamais les bras longs ! ces loups feraient cent fois plus méchans que les renards jéſuites. Je les ai vus autrefois ſe plaindre de la perſécution ; ils méritent plus d'indignation qu'ils ne s'attiraient de pitié ; et cette pitié qu'on avait de leurs perſonnes, leurs ouvrages l'inſpirent. *V.*

LETTRE CCLXXVIII.

1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

6 de juin.

MES CHERS ANGES,

VOUS voulez une nouvelle édition de la Guerre de Genève, mais vous ne me dites point comment il faut vous la faire parvenir. Je l'envoie à tout hasard à M. le duc de *Praslin*, quoiqu'il soit, dit-on, à Toulon. S'il y est, il n'y sera pas long-temps, et vous aurez bientôt votre Guerre.

Que le bon Dieu vous accorde de bons comédiens, pour amuser la vieillesse où l'un de vous deux va bientôt entrer, si je ne me trompe; car il faut s'amuser; tout le reste est vanité et affliction d'esprit, comme dit très-bien *Salomon*. Je doute fort que le palatin, qu'on veut faire venir de Varsovie, remette le tripot en honneur. J'attends beaucoup plus de ma *Catau* de Russie et du roi de Pologne; ce sont eux qui sont d'excellens comédiens, sur ma parole.

Je suis fâché que mon gros neveu le turc veuille faire une grosse histoire de la Turquie, dans le temps que *la Croix*, qui fait le turc, vient d'en donner un abrégé très-commode, très-exact et très-utile. Je suis encore plus fâché que mon gros petit neveu soit si attaché aux assassins du chevalier de *la Barre*. Pour moi, je ne pardonnerai jamais aux barbares.

1768. Ecoutez bien la réponſe péremptoire que je vous fais ſur les fureurs d'*Oreſte*. Elles ſont telles qu'elles doivent l'être dans l'abominable édition de *Duchesſne*, et telles qu'on les débite au tripot : mais vous ſavez que cet *Oreſte* fut attaqué et défait par les ſoldats de *Corbulon*. On affecta ſurtout de condamner les fureurs, qui d'ailleurs furent très-mal jouées, et qui doivent faire un très-grand effet par le dialogue dont elles ſont mêlées, et par le contraſte de la terreur et de la pitié qui me paraiſſent régner dans cette fin de la pièce. Je fus forcé, par le conſeil de mes amis, de ſupprimer ce que j'avais fait de mieux, et de ſubſtituer de la faibleſſe à de la fureur. J'ai toujours reſſemblé parfaitement au meunier, à ſon fils et à ſon âne. J'ai attendu l'âge mûr d'environ ſoixante et quinze ans pour en faire à ma tête ; et ma tête eſt d'accord avec les vôtres.

Vous ne me parlez point, mon cher ange, de l'autre tripot ſur lequel on doit jouer Pandore. J'ai tâté dans ma vie à peu-près de tous les maux qui furent renfermés dans la boîte de cette drôleſſe. Un des plus légers eſt qu'on m'a cru incapable de faire un opéra. Plût à Dieu qu'on me crût incapable de toutes ces brochures que de mauvais plaiſans ou de mauvais cœurs mettent continuellement ſous mon nom !

Je vous ſouhaite à tous deux ſanté et plaiſir, et je ſuis à vous juſqu'à ce que je ne ſois plus. *V.*

LETTRE CCLXXIX.

1768.

A M. CHRISTIN.

6 de juin.

MON cher ami, mon cher philosophe, en défendant la cause de la veuve et de l'orphelin, vous n'oubliez pas, sans doute, celle de la raison, et vous cultivez la vigne du Seigneur avec quelque succès dans un canton où il n'y avait point de vin avant vous, et où tout le monde, presque sans exception, buvait de l'eau croupie. Vous savez qu'on veut persécuter notre ami d'Orgelet pour de très-bon sel qu'on prétend qu'il débite gratis à ceux qui veulent saler leur pot; mais je ne crois pas qu'on vienne à bout de perdre un honnête homme si estimable.

Je vous ai envoyé trois factums.....Je vous prie, quand vous n'aurez pas de cliens à défendre au parlement de Saint-Claude, de lire ce procès auquel je m'intéresse, et de m'en dire votre avis. L'abbé *Claustre* s'appelle sans doute *Tartufe*, dans son nom de baptême. Il est clair qu'il est un maraud ; mais j'ai peur que ce maraud n'ait raison juridiquement sur deux ou trois points.

Lorsque je serai assez heureux pour que vous veniez me voir, je vous dirai des choses assez importantes.

Bonsoir, mon cher philosophe ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1768.

LETTRE CCLXXX.

A M. DANTOINE, *à Manosque en Provence.*

6 de juin.

Ma vieillesse et mes maladies m'ont empêché, Monsieur, de répondre plutôt à votre lettre du 21 de mai; mes yeux affaiblis distinguent à peine les caractères. Je suis peu en état de juger de la réforme que vous voulez faire dans les langues de l'Europe. Il en est peut-être de ces langues comme des mœurs et du gouvernement; tout cela ne vaut pas grand'-chose : c'est du temps qu'il faut attendre la réforme. On parle comme on peut, on se conduit de même, et chacun vit avec ses défauts comme avec ses amis.

Cependant, si vous voulez absolument réformer les langues, vous pouvez m'adresser votre ouvrage à Lyon chez M. *Lavergne*, mon banquier, par les voitures publiques, en attendant que la langue française se corrige, et que tout le monde écrive français avec un *a* et non pas avec un *o*, comme S[t] *François d'Assise*, mon cher patron.

J'ai l'honneur d'être, selon la formule ordinaire des Français, Monsieur, votre très-humble, &c.

LETTRE CCLXXXI.

1768.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 13 de juin.

Mon héros dit qu'il n'a eu qu'une fois tort avec moi, et que j'ai toujours tort avec lui; je penſe qu'en cela même mon héros a grand tort.

Il ſe porte bien, et je vis dans les ſouffrances et dans la langueur; il eſt par conſéquent encore jeune, et je ſuis réellement très-vieux; il eſt entouré de plaiſirs, et je ſuis ſeul aux pieds des Alpes. Quel tort puis-je avoir de ne lui pas envoyer des rogatons qu'il ne m'a jamais demandés, dont il ne ſe ſoucie point, qu'il n'aurait pas même le temps de lire? Dieu me garde de donner jamais une ligne de proſe ou de vers à qui n'en demandera pas! Voyez *Horace*, ſi jamais vous liſez *Horace*, il n'envoyait jamais de vers à *Auguſte*, que quand *Auguſte* l'en preſſait. Je ſonge pourtant à vous, Monſeigneur, plus que vous ne penſez; et, malgré votre indifférence, j'ai devant les yeux la bataille de Fontenoi, le conſeil de pointer des canons devant la colonne, la défenſe de Gênes, la priſe de Minorque, les Fourches-Caudines de Cloſter-Seven, dont le miniſtère profita ſi mal. J'aurai achevé dans un mois le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*. Vous voyez que je vous rends compte des choſes qui en valent la peine.

Vous m'avez quelquefois bien maltraité, et fort

1768. injuftement; car lorfque vous me reprochâtes, avec quelque dureté, que je n'avais point parlé de l'affaire de Saint-Caft, il n'était queftion pour lors que d'un précis des affaires générales; précis tellement abrégé, qu'il n'y avait qu'une ligne fur les batailles de Rocoux et de Lawfelt, et rien fur les batailles données en Italie. Il n'en eft pas de même à préfent, je donne à chaque chofe fa jufte étendue; je tâche de rendre cette hiftoire intéreffante, ce qui eft extrêmement difficile; car toutes les batailles qui n'ont point été décifives font bientôt oubliees; il ne refte dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions. Chaque nation de l'Europe s'enfle comme la grenouille; chacune a fon hiftoire détaillée qui exige plufieurs années de lecture. Comment percer la foule? cela ne fe peut pas; on fe perd dans cette horrible multitude de faits inutiles, tous anéantis les uns par les autres; c'eft un Océan, un abyme dans lequel je ne me flatte de pouvoir furnager, que par le nouveau tour que j'ai pris de peindre l'efprit des nations, plutôt que de faire des recueils de gazettes. On ne va plus à la poftérité que par des routes uniques; le grand chemin eft trop battu, et on s'y étouffe.

Quand vous aurez un moment de loifir, j'efpère que vous ferez de mon avis.

Il y a loin de ce tableau de l'Europe à *Galien*. Si ce malheureux avait pu fe corriger, il aurait travaillé avec moi, il ferait devenu favant et utile; mais il paraît que fon caractère n'eft pas exempt de folie et de perverfité.

Je ne vous parlerai ni d'Avignon, ni de Bénévent, ni de ma petite églife paroiffiale où je dois édification, puifque je l'ai bâtie. Je garde un filence prudent, et je ne m'étends que fur des fentimens qui doivent être approuvés de tout le monde, fur mon tendre et refpectueux attachement pour vous, qui n'a pas long-temps à durer, quelque inviolable qu'il foit, parce que je n'ai pas long-temps à vivre. *V.* 1768.

LETTRE CCLXXXII.

A M. DE PARCIEUX.

A Ferney, le 17 de juin.

Je déclare, Monfieur, les Parifiens des velches intraitables et de francs badauds, s'ils n'embraffent pas votre projet. Je fuis de plus affez mécontent de *Louis XIV*, qui n'avait qu'à dire *je veux*, et qui, au lieu d'ordonner à l'Yvette de couler dans toutes les maifons de Paris, dépenfa tant de millions au canal de Maintenon. Comment les Parifiens ne font-ils pas un peu piqués d'émulation, quand ils entendent dire que prefque toutes les maifons de Londres ont deux fortes d'eau qui fervent à tous les ufages? Il y a des bourfes très-*fortes* à Paris, mais il y a peu d'ames *fortes*. Cette entreprife ferait digne du gouvernement; mais a-t-il fix millions à dépenfer, toutes charges payées? c'eft de quoi je doute fort. Ce ferait à ceux qui ont des millions de *quarante écus* de rente, à fe charger de ce grand

1768. ouvrage ; mais l'incertitude du succès les effraie, le travail les rebute, et les filles de l'opéra l'emportent sur les naïades de l'Yvette : je voudrais qu'on pût les accorder ensemble. Il est très-aisé d'avoir de l'eau et des filles.

Comment monsieur le prévôt des marchands, d'une famille chère aux Parisiens, qui aime le bien public, ne fait-il pas les derniers efforts pour faire réussir un projet si utile ? on bénirait sa mémoire. Pour moi, Monsieur, qui ne suis qu'un laboureur à *quarante écus* et au pied des Alpes, que puis-je faire, sinon de plaindre la ville où je suis né, et conserver pour vous une estime très-stérile ? Je vous remercie en qualité de parisien, et quand mes compatriotes cesseront d'être velches, je les louerai en mauvaise prose et en mauvais vers tant que je pourrai.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCLXXXIII.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 29 de juin.

VOUS conservez donc des bontés, Monseigneur, pour ce vieux solitaire ? Je les mets hardiment à l'épreuve. Je vous supplie, si vous pouvez disposer de quelques momens, de vouloir bien me dire ce que vous savez de la fortune qu'a laissé votre malheureux lieutenant général *Lally*, ou plutôt de la fortune que l'arrêt du parlement a enlevée à sa famille.

famille. J'ai les plus fortes raiſons de m'en informer. 1768.
Je ſais ſeulement qu'outre les frais du procès, l'arrêt prend ſur la confiſcation cent mille écus pour les pauvres de Pondichéry ; mais on m'aſſure qu'on ne put trouver cette ſomme. On me dit, d'un autre côté, qu'on trouva quinze cents mille francs chez ſon notaire, et deux millions chez un banquier, ce dont je doute beaucoup. Vous pourriez aiſément ordonner à un de vos intendans de prendre connaiſſance de ce fait.

Je vous demande bien pardon de la liberté que je prends ; mais vous ſavez combien j'aime la vérité, et vous pardonnez aux grandes paſſions. Je ne vous dirai rien de la ſévérité de ſon arrêt. Vous avez ſans doute lu tous les mémoires, et vous ſavez mieux que moi ce qu'il en faut penſer.

Permettez-moi de vous parler d'une choſe qui me regarde de plus près. Ma nièce m'a appris l'obligation que je vous ai d'avoir bien voulu parler de moi à monſieur l'archevêque de Paris. Autrefois il me feſait l'honneur de m'écrire ; il n'a point répondu à une lettre que je lui ai adreſſée il y a trois ſemaines. Dans cet intervalle, le roi m'a fait écrire, par M. de *Saint-Florentin*, qu'il était très-mécontent que j'euſſe monté en chaire dans ma paroiſſe, et que j'euſſe prêché, le jour de Pâques. Qui fut étonné ? ce fut le révérend père *Voltaire*. J'étais malade ; j'envoyai la lettre à mon curé qui fut auſſi étonné que moi de cette ridicule calomnie qui avait été aux oreilles du roi. Il donna ſur le champ un certificat qui atteſte qu'en rendant le pain-béni, ſelon ma coutume, le jour de Pâques, je l'avertis, et tous ceux

1768. qui étaient dans le ſanctuaire, qu'il fallait prier tous les dimanches pour la ſanté de la reine, dont on ignorait la maladie dans mes déſerts ; et que je dis auſſi un mot touchant un vol qui venait de ſe commettre pendant le ſervice divin.

La même choſe a été certifiée par l'aumônier du château et par un notaire, au nom de la communauté. J'ai envoyé le tout à M. de *Saint-Florentin*, en le conjurant de le montrer au roi, et ne doutant pas qu'il ne rempliſſe ce devoir de ſa place et de l'humanité.

J'ai le malheur d'être un homme public, quoiqu'enſeveli dans le fond de ma retraite. Il y a longtemps que je ſuis accoutumé aux plaiſanteries et aux impoſtures. Il eſt plaiſant qu'un devoir, que j'ai très-ſouvent rempli, ait fait tant de bruit à Paris et à Verſailles. Madame *Denis* doit ſe ſouvenir qu'elle a communié avec moi à Ferney, et qu'elle m'a vu communier à Colmar. Je dois cet exemple à mon village que j'ai augmenté des trois quarts ; je le dois à la province entière, qui s'eſt empreſſée de me donner des atteſtations auxquelles la calomnie ne peut répondre.

Je ſais qu'on m'impute plus de petites brochures contre des choſes reſpectables, que je n'en pourrais lire en deux ans ; mais, Dieu merci, je ne m'occupe que du Siècle de *Louis XIV;* je l'ai augmenté d'un tiers.

La bataille de Fontenoi, le ſecours de Gênes, la priſe de Minorque, ne ſont pas oubliés ; et je me conſole de la calomnie en rendant juſtice au mérite.

Je vous ſupplie de regarder le compte exact que j'ai pris la liberté de vous rendre, comme une marque de mon reſpectueux attachement. Le roi doit être perſuadé que vous ne m'aimeriez pas un peu ſi je n'en étais pas digne. Mon cœur ſera toujours pénétré de vos bontés pour le peu de temps qui me reſte encore à vivre. Vous ſavez que rarement je peux écrire de ma main; agréez mon tendre et profond reſpect. *V.* 1768.

LETTRE CCLXXXIV.

A M. DE CHABANON.

4 de juillet, par Lyon et Verſoy.

Je devrais déjà, mon cher confrère, vous avoir parlé d'*Hyéron*, du rhodien *Diagoras*, et de tous les beaux écarts de votre protégé *Pindare*. Je vois, Dieu merci, qu'il en était de ce temps-là comme du nôtre. On ſe plaignait de l'envie en Gréce, on s'en plaignait à Rome, et je m'en moque quelquefois en France; mais ce qui me fait plus de plaiſir, c'eſt que je vois dans vos vers énergie et harmonie. Ce n'eſt pas aſſez, mon cher ami, pour la muſe tragique; *non ſatis eſt pulchra eſſe poëmata, dulcia ſunto; et quòcunque volent, animum auditoris agunto.*

On dit que nous aurons des actrices l'année qui vient. Vous aurez tout le temps de mettre Eudoxie dans ſon cadre. Faites comme vous pourrez, mais je vous conjure de rendre *Eudoxie* prodigieuſement

1768. intéressante, et de faire des vers qu'on retienne par cœur sans le vouloir. Ce diable de métier est horriblement difficile. Je suis tenté de jeter dans le feu tout ce que j'ai fait, quand je le relis: *Jean Racine* me désespère. Quel homme que ce *Jean Racine !* comme il va au cœur tout droit !

Je suis un bien mauvais correspondant; les travaux et les maladies dont je suis accablé m'empêchent d'être exact, mais ne dérobent rien à la sensibilité avec laquelle je vous aimerai toute ma vie. *V.*

LETTRE CCLXXXV.

A M. PANCKOUCKE.

A Ferney, 9 de juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre beau présent. *La Fontaine* aurait connu la vanité, s'il avait vu cette magnifique édition; c'est le luxe de la typographie. L'auteur ne posséda jamais la moitié de ce que son livre a coûté à imprimer et à graver. Si nous n'avions que cette édition, il n'y aurait que des princes, des fermiers généraux et des archevêques qui pussent lire les *Fables de la Fontaine*. Je vous remercie de tout mon cœur, et je souhaite que toutes vos grandes entreprises réussissent.

Vous m'apprenez que je donne beaucoup de ridicule à l'édition de notre ami *Gabriel Cramer ;* je vous assure que je n'en donne qu'à moi. Lorsque je considère tous ces énormes fatras que j'ai composés, je suis tenté de me cacher dessous, et je demeure tout

honteux. L'ami *Gabriel* ne m'a pas trop consulté, quand il a ramassé toutes mes sottises pour en faire une effroyable suite d'in-4°. Je lui ai toujours dit qu'on n'allait pas à la postérité avec un aussi gros bagage. Tirez-vous-en comme vous pourrez. Je crierai toujours que le papier et le caractère sont beaux, que l'édition est très-correcte; mais vous ne la vendrez pas mieux pour cela. Il y a tant de vers et de prose dans le monde, qu'on en est las. On peut s'amuser de quelques pages de vers, mais les in-4°. de bénédictins effraient. 1768.

Il est souvent arrivé que, quand j'avais la manie de faire des pièces de théâtre, et ayant, dans ces accès de folie, le bon sens de n'être jamais content de moi, toutes mes pièces ont été bigarrées de variantes; on m'a fait apercevoir que, de tant de manières différentes, l'éditeur a choisi la pire. Par exemple, dans Oreste, la dernière scène ne vaut pas, à beaucoup près, celle qui est imprimée chez *Duchesne;* et quoique cette édition de *Duchesne* ne vaille pas le diable, il fallait s'en rapporter à elle dans cette occasion. Il peut arriver par hasard qu'on joue Oreste; il peut arriver que quelque curieux qui aura l'in-4°., soit tout étonné de voir cette scène toute différente de l'imprimé, et qu'il donne alors à tous les diables l'édition, l'éditeur et l'auteur.

On pourrait du moins remédier à ce défaut; il ne s'agirait que de réimprimer une page.

Le suisse qui imprime pour mon ami *Gabriel*, s'est avisé dans Alzire de mettre,

Le bonheur m'aveugla, l'*amour* m'a détrompé.

1768. au lieu de

Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé.

Cette pagnoterie fait rire. Il y a long-temps qu'on rit à mes dépens; mais, par ma foi, je l'ai bien rendu.

Je ne puis rien vous dire des estampes, je ne les ai point encore vues, et j'aime mieux les beaux vers que les belles gravures. Je vous aime encore plus que tout cela, car vous êtes fort aimables, vous et madame votre épouse.

Je vous souhaite toutes sortes de prospérités.

LETTRE CCLXXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Du 13 de juillet.

Vous me donnez un thème, Madame, et je vais le remplir; car vous savez que je ne peux écrire pour écrire : c'est perdre son temps et le faire perdre aux autres. Je vous suis attaché depuis quarante-cinq ans. J'aime passionnément à m'entretenir avec vous; mais, encore une fois, il faut un sujet de conversation.

Je vous remercie d'abord de Cornélie vestale. Je me souviens de l'avoir vu jouer, il y a plus de cinquante ans; puisse l'auteur la voir représenter encore dans cinquante ans d'ici! mais malheureusement ses

ouvrages dureront plus que lui ; c'eſt la ſeule vérité triſte qu'on puiſſe lui dire. 1768.

Saint ou profane, dites-vous, Madame. Hélas! je ne ſuis ni dévot ni impie ; je ſuis un ſolitaire, un cultivateur enterré dans un pays barbare. Beaucoup d'hommes à Paris reſſemblent à des ſinges, ici ils ſont des ours. J'évite, autant que je peux, les uns et les autres ; et cependant les dents et les griffes de la perſécution ſe ſont alongées juſque dans ma retraite ; on a voulu empoiſonner mes derniers jours. Ne vous acquittez pas d'un uſage preſcrit, vous êtes un monſtre d'athéiſme ; acquittez-vous-en, vous êtes un monſtre d'hypocriſie. Telle eſt la logique de l'envie et de la calomnie. Mais le roi, qui certainement n'eſt jaloux ni de mes mauvais vers, ni de ma mauvaiſe proſe, n'en croira pas ceux qui veulent m'immoler à leur rage. Il ne ſe ſervira pas de ſon pouvoir pour expatrier, dans ſa ſoixante et quinzième année, un malade qui n'a fait que du bien dans le pays ſauvage qu'il habite.

Oui, Madame, je ſais très-bien que le janſéniſte *la Bletterie* demande la protection de M. le duc de *Choiſeul;* mais je ſais auſſi qu'il m'a inſulté dans les notes de ſa ridicule traduction de *Tacite*. Je n'ai jamais attaqué perſonne, mais je puis me défendre. C'eſt le comble de l'inſolence janſéniſte que ce prêtre m'attaque et trouve mauvais que je le ſente. D'ailleurs, s'il demande l'aumône dans la rue à M. le duc de *Choiſeul*, pourquoi me dit-il des injures en paſſant, à moi pour qui M. le duc de *Choiſeul* a eu de la bonté, avant de ſavoir que *la Bletterie* exiſtât? Il dit dans ſa préface que *Tacite* et lui ne pouvaient

1768. ſe quitter; il faut apprendre à ce capelan que *Tacite* n'aimait pas la mauvaiſe compagnie.

On croira que je ſuis devenu dévot, car je ne pardonne point; mais à qui refuſé-je grâce? c'eſt aux méchans, c'eſt aux inſolens calomniateurs. *La Bletterie* eſt de ce nombre. Il m'impute les ouvrages hardis dont vous me parlez, et que je ne connais ni ne veux connaître. Il s'eſt mis au rang de mes perſécuteurs les plus acharnés.

Quant aux petites pièces innocentes et gaies dont vous me parlez, s'il m'en tombait quelqu'une entre les mains, dans ma profonde retraite, je vous les enverrais ſans doute; mais par qui, et comment? et ſi on vous les lit devant du monde, eſt-il bien sûr que ce monde ne les envenimera pas? la ſociété à Paris a-t-elle d'autres alimens que la médiſance, la plaiſanterie et la malignité? ne s'y fait-on pas un jeu, dans ſon oiſiveté, de déchirer tous ceux dont on parle? y a-t-il une autre reſſource contre l'ennui actif et paſſif dont votre inutile beau monde eſt accablé ſans ceſſe? Si vous n'étiez pas plongée dans l'horrible malheur d'avoir perdu les yeux (ſeul malheur que je redoute), je vous dirais: Liſez et mépriſez; allez aux ſpectacles et jugez; jouiſſez des beautés de la nature et de l'art. Je vous plains tous les jours, Madame; je voudrais contribuer à vos conſolations. Que ne vous entendez-vous avec madame la ducheſſe de *Choiſeul*, pour vous amuſer des bagatelles que vous déſirez? Mais il faut alors que vous ſoyez ſeules enſemble; il faut qu'elle me donne des ordres très-poſitifs, et que je ſois à l'abri du poiſon de la crainte qui glace le ſang dans des

veines usées. Montrez-lui ma lettre, je vous en supplie; je sais qu'elle a, outre les grâces, justesse dans l'esprit et justice dans le cœur; je m'en rapporterai entièrement à elle. 1768.

Adieu, Madame; je vous respecte et je vous aime autant que je vous plains, et je vous aimerai jusqu'au dernier moment de notre courte et misérable durée.

LETTRE CCLXXXVII.

A M. HORACE WALPOLE.

A Ferney, le 15 de juillet.

MONSIEUR,

Il y a quarante ans que je n'ose plus parler anglais, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous écrites comme vous pensez. D'ailleurs mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remercîmens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paraît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connaissances une philosophie si ferme et un style si mâle, je voudrais qu'on me parlât plus long-temps. Votre père était un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. Vous ne pouvez pas dire *quia pater major me est.*

J'ai toujours pensé comme vous, Monsieur, qu'il

1768. faut se défier de toutes les histoires anciennes. *Fontenelle*, le seul homme du siècle de *Louis XIV*, qui fut à la fois poëte, philosophe et savant, disait qu'elles étaient *des fables convenues;* et il faut avouer que *Rollin* a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre Histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi : les Français entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise *Shakespeare*. Je suis le premier qui ai fait connaître *Shakespeare* aux Français; j'en traduisis des passages, il y a quarante ans, ainsi que de *Milton*, de *Waller*, de *Rochester*, de *Dryden* et de *Pope*. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connaissait la poësie anglaise; à peine avait-on entendu parler de *Locke*. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que *Locke* est l'*Hercule* de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand *Newton*, que quelques personnes parmi nous appellent encore des *systêmes*. J'ai été votre apôtre et votre martyr : en vérité il n'est pas juste que les Anglais se plaignent de moi.

J'avais dit, il y a très-long-temps, que si *Shakespeare* était venu dans le siècle d'*Addisson*, il aurait joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent *Addisson* recommandable. J'avais dit *que son génie était à lui, et que ses fautes étaient à son siècle.* Il est précisément,

à mon avis, comme le *Lopez de Véga* des Espagnols et comme le *Caldéron.* C'est une belle nature, mais bien sauvage ; nulle régularité, nulle bienséance, nul art, de la bassesse avec de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible : c'est le chaos de la tragédie dans lequel il y a cent traits de lumière. 1768.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie, un siècle avant les Anglais et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'Oedipe et dans l'Electre de *Sophocle.* Je soupçonne fort que cette grossièreté eut son origine dans nos *fous de cour.* Nous étions un peu barbares tous tant que nous sommes en-deçà des Alpes. Chaque prince avait son *fou* en titre d'office. Des rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvaient connaître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *Mère sotte ;* et, avant *Molière*, il y avait toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, Monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le Misanthrope, lesquelles sont des chefs-d'œuvre ; qu'il y en a de très-plaisantes, comme George Dandin ; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement, peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit que tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, Monsieur ; mais la grossièreté n'est point un genre. *Il y a beaucoup de logemens dans la maison de mon père ;* mais je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même

1768. chambre *Charles-Quint* et don *Japhet d'Arménie*, *Auguste* et un matelot ivre, *Marc-Aurèle* et un bouffon des rues. Il me femble qu'*Horace* penfait ainfi dans le plus beau des fiècles; confultez fon *Art poëtique*. Toute l'Europe éclairée penfe de même aujourd'hui; et les Efpagnols commencent à fe défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquifition; car le bon efprit profcrit également l'un et l'autre.

Vous fentez fi bien, Monfieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie, que vous reprochez à *Racine* de faire dire à *Antiochus*, dans Bérénice:

De fon appartement cette porte eft prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne font pas là certainement des vers héroïques; mais ayez la bonté d'obferver qu'ils font dans une fcène d'expofition, laquelle doit être fimple. Ce n'eft pas là une beauté de poëfie, mais c'eft une beauté d'exactitude, qui fixe le lieu de la fcène, qui met tout d'un coup le fpectateur au fait, et qui l'avertit que tous les perfonnages paraîtront dans ce cabinet, lequel eft commun aux autres appartemens; fans quoi il ne ferait point vraifemblable que *Titus*, *Bérénice* et *Antiochus* parlaffent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la fcène y foit fixe et marqué.

dit le fage *Defpréaux*, l'oracle du bon goût, dans fon *Art poëtique*, égal pour le moins à celui d'*Horace*. Notre excellent *Racine* n'a prefque jamais manqué à cette règle; et c'eft une chofe digne d'admiration

qu'*Athalie* paraiſſe dans le temple des Juifs, et dans la même place où l'on a vu le grand-prêtre, ſans choquer en rien la vraiſemblance. 1768.

Vous pardonnerez encore plus, Monſieur, à l'illuſtre *Racine*, quand vous vous ſouviendrez que la pièce de Bérénice était en quelque façon l'hiſtoire de *Louis XIV* et de votre princeſſe anglaiſe, ſœur de *Charles ſecond*. Ils logeaient tous deux de plain-pied à Saint-Germain, et un ſalon ſéparait leurs appartemens.

Je remarquerai en paſſant que *Racine* fit jouer ſur le théâtre les amours de *Louis XIV* avec ſa belle-ſœur, et que ce monarque lui en ſut très-bon gré: un ſot tyran aurait pu le punir. Je remarquerai encore que cette *Bérénice* ſi tendre, ſi délicate, ſi déſintéreſſée, à qui *Racine* prétend que *Titus* devait toutes ſes vertus, et qui fut ſur le point d'être impératrice, n'était qu'une juive inſolente et débauchée, qui couchait publiquement avec ſon frère *Agrippa ſecond*. *Juvénal* l'appelle barbare inceſtueuſe. J'obſerve, en troiſième lieu, qu'elle avait quarante-quatre ans quand *Titus* la renvoya. Ma quatrième remarque, c'eſt qu'il eſt parlé de cette maîtreſſe juive de *Titus* dans les *Actes des apôtres*. Elle était encore jeune lorſqu'elle vint, ſelon l'auteur des *Actes*, voir le gouverneur de Judée *Feſtus*, et lorſque *Paul*, étant accuſé d'avoir ſouillé le temple, ſe défendait en ſoutenant qu'il était toujours bon phariſien. Mais laiſſons là le phariſianiſme de *Paul*, et les galanteries de *Bérénice*. Revenons aux règles du théâtre, qui ſont plus intéreſſantes pour les gens de lettres.

Vous n'obſervez, vous autres libres Bretons, ni

unité de lieu, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En
1768. vérité, vous n'en faites pas mieux ; la vraiſemblance doit être comptée pour quelque choſe. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaiſir et de la gloire.

Permettez-moi, tout anglais que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis ſi ſouvent ſes vérités qu'il eſt bien juſte que je la careſſe, quand je crois qu'elle a raiſon. Oui, Monſieur, j'ai cru, je crois et je croirai que Paris eſt très-ſupérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. *Molière*, et même *Regnard* me paraiſſent l'emporter ſur *Ariſtophane*, autant que *Démoſthène* l'emporte ſur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies grecques me paraiſſent des ouvrages d'écoliers, en comparaiſon des *ſublimes ſcènes* de *Corneille*, et des *parfaites tragédies* de *Racine*. C'était ainſi que penſait *Boileau* lui-même, tout admirateur des anciens qu'il était. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de *Racine*, que ce grand homme avait ſurpaſſé *Euripide* et balancé *Corneille*.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille ames à Paris qui ſe plaiſent aux beaux arts, et Athènes n'en avait pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes entrait au ſpectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un ſpectacle gratis, dans des occaſions ſolennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes a mis dans nos ſentimens beaucoup plus de délicateſſe, plus de bienſéance dans nos mœurs, et plus de fineſſe dans notre goût. Laiſſez-nous notre

théâtre, laiſſez aux Italiens leurs *fauole boſcarecie*; vous êtes aſſez riches d'ailleurs. 1768.

De très-mauvaiſes pièces, il eſt vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des ſuccès prodigieux, ſoutenus par la cabale, l'eſprit de parti, la mode, la protection paſſagère de quelques perſonnes accréditées. C'eſt l'ivreſſe du moment, mais en très-peu d'années l'illuſion ſe diſſipe. Don Japhet d'Arménie et Jodelet ſont renvoyés à la populace, et le Siége de Calais n'eſt plus eſtimé qu'à Calais.

Il faut que je vous diſe encore un mot ſur la rime que vous nous reprochez. Preſque toutes les pièces de *Dryden* ſont rimées ; c'eſt une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, ſont rimés : et je ſoutiens encore que Cinna, Athalie, Phèdre, Iphigénie, étant rimées, quiconque voudrait ſecouer ce joug, en France, ſerait regardé comme un artiſte faible qui n'aurait pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandais un jour à *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé ſon poëme, dans le temps que les autres poëtes rimaient leurs poëmes à l'imitation des Italiens; il me répondit : *Becauſe he could not.*

Je vous ai dit, Monſieur, tout ce que j'avais ſur le cœur. J'avoue que j'ai fait une groſſe faute en ne feſant pas attention que le comte *Leiceſter* s'était d'abord appelé *Dudley;* mais, ſi vous avez la fantaiſie d'entrer dans la chambre des pairs et de changer de nom, je me ſouviendrai toujours du nom de *Walpole* avec l'eſtime la plus reſpectueuſe.

1768. Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, Monfieur, de lire votre *Richard III*. Vous feriez un excellent *attornei général*. Vous pefez toutes les probabilités; mais il paraît que vous avez une inclination fecrète pour ce boffu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon, et même galant homme. Le bénédictin *Calmet* a fait une differtation pour prouver que JESUS-CHRIST avait un fort beau vifage. Je veux croire avec vous que *Richard III* n'était ni fi laid, ni fi méchant qu'on le dit; mais je n'aurais pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rofe blanche* et votre *rofe rouge* avaient de terribles épines pour la nation.

Thofe gratious kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lifant l'hiftoire des *Yorck*, des *Lancaftre* et de bien d'autres, on croit lire l'hiftoire des voleurs de grands chemins. Pour votre *Henri VII*, il n'était qu'un coupeur de bourfe, &c.

Je fuis avec refpect, &c.

LETTRE CCLXXXVIII.

A MADAME
LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

15 de juillet.

La femme du protecteur eft protectrice, la femme du miniftre de la France pourra prendre le parti des Français contre les Anglais, avec qui je fuis en guerre. Daignez juger, Madame, entre M. *Walpole* et moi. Il m'a envoyé fes ouvrages dans lefquels il

juftifie

justifie le tyran *Richard III*, dont ni vous ni moi ne nous soucions guère ; mais il donne la préférence à son grossier bouffon *Shakespeare* sur *Racine* et sur *Corneille*, et c'est de quoi je me soucie beaucoup. 1768.

Je ne sais par quelle voie M. *Walpole* m'a envoyé sa déclaration de guerre ; il faut que ce soit par M. le duc de *Choiseul*, car elle est très-spirituelle et très-polie. Si vous voulez, Madame, être médiatrice de la paix, il ne tient qu'à vous. J'en passerai par ce que vous ordonnerez. Je vous supplie d'être juge du combat. Je prends la liberté de vous envoyer ma réponse. Si vous la trouvez raisonnable, permettez que je prenne encore une autre liberté ; c'est de vous supplier de lui faire parvenir ma lettre, soit par la poste, soit par M. le comte *du Châtelet*.

Vous me trouverez bien hardi ; mais vous pardonnerez à un vieux soldat qui combat pour sa patrie, et qui, s'il a du goût, aura combattu sous vos ordres.

LETTRE CCLXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

27 de juillet.

VOUS savez, mon cher ange, que vos ordres me sont sacrés, et que le souffleur de la comédie aura son petit recueil, si la douane des pensées le permet. J'ai adressé le paquet à *Briasson* le libraire, et l'ai prié de le faire rendre audit souffleur. Le succès de cette affaire dépend de la chambre syndicale. Vous savez

1768. que j'ai peu de crédit dans ce monde. J'efpère en avoir un peu plus dans l'autre, grâces aux bons exemples que je donne.

Je ne fuis pas revenu de ma furprife quand on m'a appris que ce fanatique imbécille d'évêque d'Annecy, foi-difant évêque de Genève, fils d'un très-mauvais maçon, avait envoyé au roi fes lettres et mes réponfes. Ces réponfes font d'un père de l'Eglife qui inftruit un fot. Je ne fais fi vous favez que cet animal-là a encore fur fa friperie un décret de prife de corps du parlement de Paris, qu'il s'attira quand il était porte-Dieu à la Sainte-Chapelle-baffe. En tout cas, je fuis très-bien avec mon curé, j'édifie mon peuple; tout le monde eft content de moi, hors les filles.

Que DIEU vous ait en fa fainte garde, mes chers anges! Je ne fais pas ce que c'eft que la vie éternelle, mais celle-ci eft une mauvaife plaifanterie.

A propos, j'ai coupé la tête à des colimaçons: leur tête eft revenue au bout de quinze jours; le tonnerre les a tués; dites à vos favans qu'ils m'expliquent cela.

LETTRE CCXC.

1768.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

30 de juillet.

VOICI des thèmes, Dieu merci, Madame. Vous savez que mon imagination est stérile quand elle n'est pas portée par un sujet, et que, malgré mon attachement de plus de quarante années, je suis muet quand on ne m'interroge pas. Je suis un vieux *Polichinelle* qui a besoin d'un compère.

Vous me dites que le président est à plaindre d'avoir quatre-vingts ans ; ce sont ses amis qui sont à plaindre. D'ailleurs, pensez-vous que soixante et quinze ans, avec des maladies continuelles et des tracasseries plus tristes encore, ne valent pas bien quatre-vingts ans ? Nous sommes tous à plaindre, Madame ; il faut faire contre nature bon cœur.

Vous me parlez du janséniste ou de l'ex-janséniste *la Bletterie* : je suis son serviteur. Il logeait autrefois chez ma nièce *Florian*, et ne cessait de dire du mal de moi. Il imprime aujourd'hui que j'ai oublié de me faire enterrer ; ce tour est neuf, agréable et très-bien placé dans une traduction de *Tacite*. Ai-je eu tort de lui prouver que je suis encore en vie ? On m'a écrit que, dans une autre note aussi honnête, il se contredit ; il veut qu'on m'enterre à la façon de mademoiselle *le Couvreur* et de *Boindin*. Vous

m'avouerez que, pour peu qu'on ait du goût pour
1768. les obsèques, on ne tient point à ces bonnes plaisanteries.

Sérieusement, je ne vous comprends pas, et je ne retrouve ni votre amitié ni votre équité, quand vous me dites que je devais me laisser insulter par un homme qui a dédié une traduction à M. le duc de *Choiseul*. Je crois M. le duc de *Choiseul* et votre *grand'mère* trop justes pour m'immoler à *la Bletterie*. Vous m'affligez sensiblement.

Je n'aime ni la traduction de *Tacite*, ni *Tacite* même comme historien. Je regarde *Tacite* comme un fanatique pétillant d'esprit, connaissant les hommes et les cours, disant des choses fortes en peu de paroles, flétrissant en deux mots un empereur jusqu'à la dernière postérité; mais je suis curieux, je voudrais connaître les droits du sénat, les forces de l'empire, le nombre des citoyens, la forme du gouvernement, les mœurs, les usages. Je ne trouve rien de tout cela dans *Tacite;* il m'amuse, et *Tite-Live* m'instruit. Il n'y a d'ailleurs dans *Tacite* ni ordre ni dates; le président m'a accoutumé à ces deux choses essentielles.

M. *Walpole* est d'une autre espèce que *la Bletterie*. On fait la guerre honnêtement contre des capitaines qui ont de l'honneur; mais pour les pirates, on les pend au mât de son vaisseau.

J'adresserai à votre grand'mère ce que je pourrai faire venir d'Hollande. Je sais qu'elle est un très-honnête homme. Je compte d'ailleurs sur sa protection, autant que je suis charmé de son esprit juste et délicat. Sans justesse d'esprit, il n'y a rien.

Souvenez-vous toujours, Madame, que, lorſque je cherche et que j'envoie ces bagatelles pour vous amuſer, je vous conjure, au nom de l'amitié dont vous m'honorez depuis long-temps, de ne les confier qu'à des perſonnes dont vous ſoyez auſſi ſûre que de vous-même, et de ne pas prononcer mon nom. Il y a des gens qui diraient à peu-près comme le curé de *la Fontaine :* Autant vaut l'avoir fait que de vous l'envoyer. 1768.

Je ne fais rien que mes moiſſons et le Siècle de *Louis XIV* que je pouſſe juſqu'à 1764. J'y rends juſtice à tous ceux qui ont ſervi la patrie, en quelque genre que ce puiſſe être ; à tous ceux qui ont été français et non velches. Je ne ſuis ni ſatirique ni flatteur ; je dis hardiment la vérité.

Voilà mes ſeules occupations. Je n'en ſuis pas moins perſécuté par des fanatiques ; mais heureuſement le fanatiſme eſt ſur ſon déclin, d'un bout de l'Europe à l'autre. La révolution qui s'eſt faite depuis vingt ans dans l'eſprit humain, eſt un phénomène plus admirable et plus utile que les têtes qui reviennent aux limaçons.

A propos, Madame, le fait eſt vrai ; j'en ai fait l'expérience ; j'ai eu peine à en croire mes yeux. J'ai vu des limaçons à qui j'avais coupé le cou, manger au bout de trois ſemaines. St *Denis* porta ſa tête, comme vous ſavez, mais il ne mangea pas.

Adieu, Madame ; conſervez la vôtre. Hélas ! il revient des yeux aux limaçons. Adieu, encore une fois. Que je vous plains ! que je vous aime ! que la vie eſt courte et triſte ! *V.*

1768.

LETTRE CCXCI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

14 d'auguste.

J'AI reçu une lettre véritablement angélique du 4 d'auguste, que les Velches appellent *août* : mais voici bien une autre facétie. Il vint chez moi, le 1 d'auguste, un jeune homme fort maigre, et qui avait quelque feu dans deux yeux noirs. Il me dit qu'il était possédé du diable; que plusieurs personnes de sa connaissance en avaient été possédées aussi; qu'ils avaient mis sur le théâtre, les Américains, les Chinois, les Scythes, les Illinois, les Suisses, et qu'il y voulait mettre les Guèbres. Il me demanda un profond secret; je lui dis que je n'en parlerais qu'à vous, et vous jugez bien qu'il y consentit.

Je fus tout étonné qu'au bout de douze jours, le jeune possédé m'apportât son ouvrage. Je vous avoue qu'il m'a fait verser des larmes, mais aussi il m'a fait craindre la police. Je serais très-fâché, pour l'édification publique, que la pièce ne fût pas représentée. Elle est dans un goût tout-à-fait nouveau, quoiqu'on semble avoir épuisé les nouveautés.

Il y a un empereur, un jardinier, un colonel, un lieutenant d'infanterie, un soldat, des prêtres païens, et une petite fille tout-à-fait aimable.

J'ai dit au jeune homme avec naïveté, que je trouvais sa pièce fort supérieure à Alzire, qu'il y a plus d'intérêt et plus d'intrigue; mais je tremble

pour les allusions, pour les belles allégories que font toujours messieurs du parterre; qu'il se trouvera quelque plaisant qui prendra les prêtres païens pour des jésuites ou pour des inquisiteurs d'Espagne; que c'est une affaire fort délicate, et qui demandera toute la bonté, toute la dextérité de mes anges. 1768.

Le possédé m'a répondu qu'il s'en rapportait entièrement à eux; qu'il allait faire copier sa pièce qu'il intitule, *Tragédie plus que bourgeoise;* que si on ne peut pas la faire massacrer par les comédiens de Paris, il la fera massacrer par quelque libraire de Genève. Il est fou de sa pièce, parce qu'elle ne ressemble à rien du tout, dans un temps où presque toutes les pièces se ressemblent. J'ai tâché de le calmer; je lui ai dit qu'étant malade, comme il est, il se tue avec ses Guèbres; qu'il fallait plutôt y mettre douze mois que douze jours; je lui ai conseillé des bouillons rafraîchissans.

Quoi qu'il en soit, je vous enverrai ces Guèbres par M. l'abbé *Arnaud*, à moins que vous ne me donniez une autre adresse.

Une autre fois, mon cher ange, je vous parlerai de Ferney; c'est une bagatelle; et je ne ferai sur cela que ce que mes anges et madame *Denis* voudront. Si madame *Denis* est encore à Paris quand les Guèbres arriveront, je vous prierai de la mettre dans le secret.

Bon! ne voilà-t-il pas mon endiablé qui m'apporte sa pièce brochée et copiée! Je l'envoie à M. l'abbé *Arnaud* avec une sous-enveloppe. S'il arrivait un malheur, les anges pourraient se servir de toute leur autorité pour avoir leur paquet.

1768. Si ce paquet arrive à bon port, je les aurai du moins amusés pendant une heure; et en vérité c'est beaucoup par le temps qui court. *V.*

LETTRE CCXCII.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

A Ferney, 26 d'auguste.

Je vous attends au mois de septembre, mon cher Marquis; vous êtes assez philosophe pour venir partager ma solitude. Ferney est tout juste dans le chemin de Nancy. En attendant, il faut que je vous fasse mon compliment de ce que vous n'êtes *point* athée. Votre devancier, le marquis de *Vauvenargues*, ne l'était pas; et, quoi qu'en disent quelques savans de nos jours, on peut être très-bon philosophe et croire en DIEU. Les athées n'ont jamais répondu à cette difficulté, qu'une horloge prouve un horloger; et *Spinosa* lui-même admet une intelligence qui préside à l'univers. Il est du sentiment de *Virgile* :

Mens agitat molem, et magno se corpore miscet.

Quand on a les poëtes pour soi on est bien fort. Voyez *la Fontaine* quand il parle de l'enfant que fit une religieuse; il dit:

Si ne s'est après tout fait lui-même.

Je viens de lire un nouveau livre de l'*Existence de* DIEU, par un *Bullet*, doyen de l'université de

Besançon. Ce doyen est savant, et marche sur les traces des *Swammerdam*, des *Nieuventit* et des *Dhéram*; mais c'est un vieux soldat à qui il prend des terreurs paniques. Il est tout épouvanté du grand argument des athées, qu'en jetant d'un cornet les lettres de l'alphabet, le hasard peut amener l'*Enéide* dans un certain nombre de coups donnés. Pour amener le premier mot *arma*, il ne faut que vingt-quatre jets; et pour amener *arma virumque*, il n'en faut que cent vingt millions; c'est une bagatelle; et dans un nombre innombrable de milliars de siècles, on pourrait à la fin trouver son compte dans un nombre innombrable de hasards; donc dans un nombre innombrable de siècles, il y a l'unité contre un nombre innombrable de chiffres que le monde a pu se former tout seul. 1768.

Je ne vois pas dans cet argument ce qui a pu accabler M. *Bullet;* il n'avait qu'à répondre sans s'effrayer : Il y a un nombre innombrable de probabilités qu'il existe un Dieu formateur, et vous n'avez, Messieurs, tout au plus que l'unité pour vous : jugez donc si la chance n'est pas pour moi.

De plus, la machine du monde est quelque chose de beaucoup plus compliqué que l'*Enéide*. Deux *Enéides* ensemble n'en feront pas une troisième, au lieu que deux créatures animées font une troisième créature, laquelle en fait à son tour: ce qui augmente prodigieusement l'avantage du pari.

Croiriez-vous bien qu'un jésuite irlandais a fourni, en dernier lieu, des armes à la philosophie athéistique, en prétendant que les animaux se formaient tout seuls. C'est ce jésuite *Néedham*, déguisé en séculier,

1768. qui, se croyant chimiste et observateur, s'imagina avoir produit des anguilles avec de la farine et du jus de mouton. Il poussa même l'illusion jusqu'à croire que ces anguilles en avaient sur le champ produit d'autres, comme les enfans de *Polichinelle* et de madame *Gigogne*. Voilà aussitôt un autre fou, nommé *Maupertuis*, qui adopte ce systême, et qui le joint à ses autres méthodes de faire un trou jusqu'au centre de la terre pour connaître la pesanteur, de disséquer des têtes de géans pour connaître l'ame, d'enduire les malades de poix résine pour les guérir, et d'exalter son ame pour voir l'avenir comme le présent. Dieu nous préserve de tels athées! celui-là était gonflé d'un amour propre féroce, persécuteur et calomniateur; il m'a fait bien du mal; je prie DIEU de lui pardonner, supposé que DIEU entre dans les querelles de *Maupertuis* et de moi.

Ce qu'il y a de pis, c'est que je viens de voir une très-bonne traduction de *Lucrèce*, avec des remarques fort savantes, dans lesquelles l'auteur allégue les prétendues expériences du jésuite *Néedham* pour prouver que les animaux peuvent naître de pourriture. Si ces messieurs avaient su que *Néedham* était un jésuite, ils se seraient défiés de ses anguilles, et ils auraient dit: *Latet anguis in herba.*

Enfin il a fallu que M. *Spalanzani*, le meilleur observateur de l'Europe, ait démontré aux yeux le faux des expériences de cet imbécille *Néedham*. Je l'ai comparé à ce *Malcrais de la Vigne*, gros vilain commis de la douane au Croisic en Bretagne, qui fit accroire aux beaux esprits de Paris qu'il était une jolie fille fesant joliment des vers.

Mon cher Marquis, il n'y a rien de bon dans l'athéiſme. Ce ſyſtême eſt fort mauvais dans le phyſique et dans le moral. Un honnête homme peut fort bien s'élever contre la ſuperſtition et contre le fanatiſme ; il peut déteſter la perſécution ; il rend ſervice au genre-humain s'il répand les principes humains de la tolérance ; mais quel ſervice peut-il rendre s'il répand l'athéiſme? les hommes en ſeront-ils plus vertueux pour ne pas reconnaître un Dieu qui ordonne la vertu? non, ſans doute. Je veux que les princes et leurs miniſtres en reconnaiſſent un ; et même un Dieu qui puniſſe et qui pardonne. Sans ce frein, je les regarderai comme des animaux féroces qui, à la vérité, ne me mangeront pas lorſqu'ils ſortiront d'un long repas, et qu'ils digèreront doucement ſur un canapé avec leurs maîtreſſes ; mais qui certainement me mangeront, s'ils me rencontrent ſous leurs griffes, quand ils auront faim, et qui, après m'avoir mangé, ne croiront pas ſeulement avoir fait une mauvaiſe action ; ils ne ſe ſouviendront même point du tout de m'avoir mis ſous leurs dents, quand ils auront d'autres victimes.

1768.

L'athéiſme était très-commun en Italie, aux quinze et ſeizième ſiècles : auſſi que d'horribles crimes à la cour des *Alexandre VI*, des *Jules II*, des *Léon X !* Le trône pontifical et l'Egliſe n'étaient remplis que de rapines, d'aſſaſſinats et d'empoiſonnemens. Il n'y a que le fanatiſme qui ait produit plus de crimes.

Les ſources les plus fécondes de l'athéiſme ſont, à mon ſens, les diſputes théologiques. La plupart des hommes ne raiſonnent qu'à demi, et les eſprits

1768. faux sont innombrables. Un théologien dit : Je n'ai jamais entendu et je n'ai jamais dit que des sottises sur les bancs ; donc ma religion est ridicule. Or, ma religion est sans contredit la meilleure de toutes ; cette meilleure ne vaut rien ; donc il n'y a point de Dieu. C'est horriblement raisonner. Je dirais plutôt : Donc il y a un Dieu qui punira les théologiens, et surtout les théologiens persécuteurs.

Je sais très-bien que je n'aurais pas démontré au normand de Vire, *le Tellier*, qu'il existe un Dieu qui punit les tyrans, les calomniateurs et les faussaires, confesseurs des rois. Le coquin, pour réponse à mes argumens, m'aurait fait mettre dans un cu de basse fosse.

Je ne persuaderai pas l'existence d'un Dieu rémunérateur et vengeur à un juge scélérat, à un barbare avide du sang humain, digne d'expirer sous la main des bourreaux qu'il emploie ; mais je la persuaderai à des ames honnêtes ; et si c'est une erreur, c'est la plus belle des erreurs.

Venez dans mon couvent, venez reprendre votre ancienne cellule. Je vous conterai l'aventure d'un prêtre constitué en dignité, que je regarde comme un athée de pratique, puisque, fesant tout le contraire de ce qu'il enseigne, il a osé employer contre moi, auprès du roi, la plus lâche et la plus noire calomnie. Le roi s'est moqué de lui, et le monstre en est pour son infamie. Je vous conterai d'autres anecdotes : nous raisonnerons, et surtout je vous dirai combien je vous aime. *V.*

LETTRE CCXCIII. 1768.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

31 d'auguſte.

Je ne puis qu'approuver le patriotiſme de monſieur *Fitzgerald*, qui veut diminuer, autant qu'il le peut, l'horreur de la Saint-Barthelemi d'Irlande. J'en ferais bien autant, ſi je le pouvais, de la Saint-Barthelemi de France. Il a raiſon de citer M. *Brouk* qui paraît prouver en effet que les catholiques n'égorgèrent que quarante mille proteſtans, en comptant les femmes, et les enfans, et les filles qu'on pendait au cou de leurs mères. Il eſt vrai que, dans la première chaleur de ce ſaint événement, le parlement d'Angleterre ſpécifia expreſſément le maſſacre de cent cinquante mille perſonnes; mais il pouvait avoir été trompé par les plaintes indiſcrètes des parens des maſſacrés. Peut-être on exagérait trop d'un côté, et on diminuait trop de l'autre. La vérité prend d'ordinaire un juſte milieu; et quand nous ſuppoſerons qu'il n'y eut qu'environ quatre-vingt-dix mille perſonnes ou brûlées, ou pendues, ou noyées, ou égorgées pour l'amour de DIEU, nous pourrons nous flatter de ne nous être pas beaucoup écartés du vrai. D'ailleurs je ne ſuis qu'un ſimple hiſtorien, et il ne m'appartient pas de condamner une action qui, ayant la gloire de DIEU pour objet, avait des motifs ſi purs et ſi reſpectables.

Il eſt bon pourtant, mon cher ami, que de ſi

grands exemples de charité n'arrivent pas souvent.
1768. Il est beau de venger la religion; mais, pour peu qu'on lui fît de tels sacrifices deux ou trois fois chaque siècle, il ne resterait enfin personne sur la terre pour servir la messe.

Votre correspondant vous envoie, à l'adresse ordinaire, un petit paquet qu'il a reçu pour vous. Je finis tout doucement ma carrière; mes maux et ma faiblesse augmentent, il faut que ma patience augmente aussi, et que tout finisse.

LETTRE CCXCIV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

31 d'auguste.

MON cher ange, j'ai montré votre lettre du 25 août ou d'auguste, au possédé. Il vous prie encore de lui renvoyer sa facétie, et donne sa parole de démoniaque qu'il vous renverra la bonne copie au même instant qu'il recevra la mauvaise. Son diable l'a fait raboter sans relâche depuis qu'il fit partir son croquis; mais il jure, comme un possédé qu'il est, qu'il ne fera jamais paraître l'empereur deux fois; qu'il s'en donnera bien de garde; que cela gâterait tout; que l'empereur n'est en aucune manière *deus in machina*, puisqu'il est annoncé dès la première scène du premier acte, et qu'il est attendu pendant toute la pièce, de scène en scène, comme le juge du différent entre le commandant du château et les

moines de l'abbaye. S'il paraiſſait deux fois, la première ſerait non-ſeulement inutile, mais rendrait la ſeconde froide et impraticable. C'eſt uniquement parce qu'on ne connaît point le caractère de l'empereur, qu'il doit faire un très-grand effet lorſqu'il vient porter à la fin un jugement tel que n'en a jamais porté *Salomon*. Le bon de l'affaire, c'eſt que c'eſt un jardinier qui fait tout, et cela prouve évidemment qu'il faut cultiver ſon jardin, comme dit *Candide*. 1768.

Comme cette facétie ne reſſemble à rien, Dieu merci, mon poſſédé croit qu'il faut de la naïveté que vous appelez familiarité; et il croit que cette naïveté eſt quelquefois horriblement tragique.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a dans cette pièce du remue-ménage comme dans l'Ecoſſaiſe? Je ſuis perſuadé que cela vous aura amuſés, vous et madame d'*Argental*, pendant une heure. Il eſt doux de donner du plaiſir, à cent lieues de chez ſoi, à ceux à qui on eſt attaché.

Je ne répondrais pas que la police ne fît quelques petites alluſions qui pourraient empêcher la pièce d'être jouée; mais, après tout, que pourra-t-on ſoupçonner? que l'auteur a joué l'inquiſition ſous le nom des prêtres de *Pluton*. En ce cas, c'eſt rendre ſervice au genre-humain; c'eſt faire un compliment au roi d'Eſpagne, et ſurtout au comte d'*Aranda;* c'eſt l'hiſtoire du jour avec toute la bienſéance imaginable et tout le reſpect poſſible pour la religion.

Voyez, mon divin ange, ce que votre amitié prudente et active peut faire pour ces pauvres Guèbres; mais je n'ai point abandonné les Scythes : ils

ne sont pas si piquans que les Guèbres, d'accord;
1768. mais, de par tous les diables, ils valent leur prix. La loi porte qu'ils soient rejoués, puisque les histrions firent beaucoup d'argent à la dernière représentation. Les comédiens sont bien insolens et bien mauvais, je l'avoue; mais il faut obéir à la loi. J'ignore quel est le premier gentilhomme de la loi, cette année; mais, en un mot, j'aime les Scythes. J'ai envie de finir par les Corses; je suis très-fâché qu'on en ait tué cent cinquante d'entrée de jeu; mais M. de *Chauvelin* m'a promis que cela n'arriverait plus.

Vous êtes bien peu curieux de ne pas demander Les droits des hommes et les usurpations des papes; c'est, dit-on, un ouvrage traduit de l'italien, dont un envoyé de Parme doit être très-friand.

Une chose dont je suis bien plus friand, mon cher ange, c'est de vous embrasser avant que je meure. Je suis, à la vérité, un peu sourd et aveugle; mais cela n'y fait rien. Je recommence à voir et à entendre au printemps; et j'ai grande envie, si je suis en vie au mois de mai, de venir présenter un bouquet à madame d'*Argental*. Je devais aller cette automne chez l'électeur palatin, mais je me suis trouvé trop faible pour le voyage. Je me sentirai bien plus fort quand il s'agira de venir vous voir. Il est vrai que je n'y voudrais aucune cérémonie. Nous en raisonnerons quand nous aurons fait les affaires des Scythes et des Guèbres. Vous êtes charmant de désirer de me revoir; j'en suis pénétré, et mon culte de dulie en augmente. Je trouve plaisant qu'on ait imaginé que j'irais voir ma *Catau*, moi âgé de septante-quatre ans! Non, je ne veux voir que vous. *V.*

LETTRE

LETTRE CCXCV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

7 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre confrère, j'ai reçu vos deux lettres dont l'une rectifie l'autre. Vivez et portez-vous bien. Le cardinal de *Fleuri* avait à votre âge une tête capable d'affaires; *Huet*, *Fontenelle*, ont écrit à quatre-vingts ans. Il y a de très-beaux ſoleils couchans; mais couchez-vous très-tard.

Laiſſons là l'éloquent *Boſſuet* et ſon *Hiſtoire* prétendue *univerſelle*, où il rapporte tout aux Juifs, où les Perſes, les Egyptiens, les Grecs et les Romains ſont ſubordonnés aux Juifs, où ils n'agiſſent que pour les Juifs. On en rit aujourd'hui; mais ce n'eſt pas des Juifs dont il eſt queſtion ici, c'eſt de vous. J'avais déjà prévenu pluſieurs de mes amis qui m'ont preſſé de leur faire parvenir cet *Examen de l'hiſtoire d'Henri IV*, duquel il y a déjà trois éditions. Je l'ai envoyé chargé de mes notes, dans leſquelles je fais voir qu'il y a preſque autant d'erreurs dans l'*Examen* que dans le livre examiné. L'erreur que j'ai le plus relevée, eſt celle où il tombe à votre égard. Vous connaiſſez mon amitié et mon eſtime également conſtantes. Vous penſez bien que je n'ai pas vu de ſang froid une telle injuſtice; j'avais même déjà préparé une diſſertation pour être envoyée à tous les journaux; mais j'ai été arrêté par l'aſſurance qu'on m'a donnée que c'eſt un marquis de *Belloſte*

1768. qui eſt l'auteur de l'ouvrage. On dit qu'en effet il y a un homme de ce nom en Languedoc. Je ne connaiſſais que les pilules de *Belloſte*, et point de marquis ſi profond et en même temps ſi fautif dans l'Hiſtoire de France. Si c'eſt lui qui eſt le coupable, il ne convient pas de le traiter comme un *la Beaumelle;* il faut le faire rougir poliment de ſon tort. J'avoue que j'ai cru reconnaître le ſtyle, les phraſes de ce *la Beaumelle*, ſon ton déciſif, ſon audace à citer à tort et à travers, ſon tour d'eſprit, ſes termes favoris. Il ſe peut qu'il ait travaillé avec M. de *Belloſte;* je fais ce que je puis pour m'en éclaircir.

Il y a une choſe très-curieuſe et très-importante ſur laquelle vous pourriez m'inſtruire avant que j'oſe être votre champion : c'eſt à vous de me fournir des armes.

Le marquis vrai ou prétendu aſſure qu'aux premiers états de Blois, les députés des trois ordres déclarèrent, avec l'approbation du roi, de *Catherine* et du duc d'*Alençon*, que *les parlemens ſont des états généraux au petit pied.* Il ajoute qu'il eſt étrange qu'aucun hiſtorien n'ait parlé d'un fait ſi public.

Il vous ferait aiſé de faire chercher, à la bibliothéque du roi, s'il reſte quelque trace de cette anecdote qui ſemblerait donner quelque atteinte à l'autorité royale. C'eſt une matière très-délicate ſur laquelle il ne ferait pas permis de s'expliquer ſans avoir des cautions ſûres.

Parmi les fautes qui règnent dans cet *Examen*, il faut avouer qu'on trouve des recherches profondes. Il eſt vrai qu'il ſuffit d'avoir lu des anecdotes pour les copier; mais enfin cela tient lieu de mérite auprès

de la plupart des lecteurs, séduits d'ailleurs par la licence et par la satire. La plupart des gens lisent sans attention, très-peu sont en état de juger ; c'est ce qui donne une assez grande vogue à ce petit ouvrage : il me paraît nécessaire de le réfuter. J'attendrai vos instructions et vos ordres ; et, si vous chargez un autre que moi de combattre sous vos drapeaux, je n'aurai point de jalousie, et je n'en aurai pas moins de zèle. 1768.

LETTRE CCXCVI.

A M. RICHARD, *négociant à Murcie.*

A Ferney, le 13 de septembre.

Je vous dois, Monsieur, une réponse depuis deux mois. Je suis de ceux que leurs mauvaises affaires empêchent de payer leurs dettes à l'échéance. La vieillesse et les maladies qui m'accablent, sont mon excuse auprès de mes créanciers. Il n'y en a point, Monsieur, que j'aime mieux payer que vous.

Il y a des ouvrages bien meilleurs que les miens, qui pourront contribuer à donner au génie espagnol la liberté qui lui a manqué jusqu'à présent. Le ministre à qui toute l'Europe, excepté Rome, applaudit, favorise cette précieuse liberté, et encouragera les beaux arts, après avoir fait naître les arts nécessaires.

Je vous félicite, Monsieur, de vivre dans le plus beau pays de la nature, où ceux qui se contentaient

1768. de penser commencent à oser parler, et où l'inquisition cesse un peu d'écraser la nature humaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCXCVII.

A M. THIRIOT.

A Ferney, 15 de septembre.

MA foi, mon ami, tout le monde est charlatan; les écoles, les académies, les compagnies les plus graves ressemblent à l'apothicaire *Arnould* dont les sachets guérissent toute apoplexie dès qu'on les porte au cou, et à M. *le Lièvre* qui vend son baume de vie à force gens qui en meurent.

Les jésuites eurent, il y a quelques années, un procès avec les droguistes de Paris, pour je ne sais quel élixir qu'ils vendaient fort cher, après avoir vendu de la grâce suffisante qui ne suffisait point, tandis que les jansénistes vendaient de la grâce efficace qui n'avait point d'efficacité. Ce monde est une grande foire où chaque *Polichinelle* cherche à s'attirer la foule; chacun enchérit sur son voisin.

Il y a un sage dans notre petit pays qui a découvert que les ames des puces et des moucherons sont immortelles, et que tous les animaux ne sont nés que pour ressusciter. Il y a des gens qui n'ont pas ces hautes espérances; j'en connais même qui ont peine à croire que les polypes d'eau soient des animaux. Ils ne voient, dans ces petites herbes qui nagent dans des mares infectes, rien autre chose que des

herbes qui repoussent comme toute autre herbe quand on les a coupées. Ils ne voient point que ces herbes mangent de petits animaux, mais ils voient ces petits animaux entrer dans la substance de l'herbe et la manger. 1768.

Les mêmes incrédules ne pensent pas que le corail soit un composé de petits pucerons marins. Feu M. de *la Faye* disait qu'il ne se souciait nullement de savoir à fond l'histoire de tous ces gens-là, et qu'il ne fallait pas s'embarrasser des personnes avec qui on ne peut jamais vivre.

Mais nous avons d'autres génies bien plus sublimes; ils vous créent un monde aussi aisément que l'abbé de l'*Attaignant* fait une chanson; ils se servent pour celà de machines qu'on n'a jamais vues: d'autres viennent ensuite qui vous peuplent ce monde par attraction. Un songe-creux de mon voisinage a imprimé sérieusement qu'il jugeait que notre monde devait durer tant qu'on ferait des systêmes, et que, dès qu'ils seraient épuisés, ce monde finirait; en ce cas, nous en avons encore pour long-temps.

Vous avez très-grande raison d'être étonné que, dans l'Homme aux quarante écus, on ait imputé au grand calculateur *Harvey* le systême des œufs; il est vrai qu'il y croyait; et même il y croyait si bien, qu'il avait pris pour sa devise ces mots, tout vient d'un œuf. Cependant, en assurant que les œufs étaient le principe de toute la nature, il ne voyait dans la formation des animaux que le travail d'un tisserand qui ourdit sa toile. D'autres virent ensuite dans le fluide de la génération une infinité de petits vermisseaux très-semillans; quelque temps après on ne les

1768. vit plus ; ils ſont entièrement paſſés de mode. Tous les ſyſtêmes ſur la manière dont nous venons au monde ont été détruits les uns par les autres ; il n'y a que la manière dont on fait l'amour qui n'a jamais changé.

Vous me demandez, à propos de tous ces romans, ſi, dans le recueil du lapon qu'on vient d'imprimer à Lyon, on a imprimé ces lettres ſi étonnantes où l'on propoſait de percer un trou juſqu'au centre de la terre, d'y bâtir une ville latine, de diſſequer des cervelles de patagons pour connaître la nature de l'ame, et d'enduire les corps humains de poix réſine pour conſerver la ſanté ; vous verrez que ces belles choſes ſont très-adoucies et très-déguiſées dans la nouvelle édition. Ainſi il ſe trouve qu'à la fin du compte c'eſt moi qui ai corrigé l'ouvrage. — *Ridiculum acri fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.*

Ce qu'on imprime ſous mon nom me fait un peu plus de peine ; mais que voulez-vous ? je ne ſuis pas le maître. Monſieur l'apothicaire *Arnould* peut-il empêcher qu'on ne contrefaſſe ſes ſachets ? Adieu. *Qui benè latuit benè vixit.*

LETTRE CCXCVIII. 1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

15 de feptembre.

Voici, mon cher ange, un *Tronchin*, un philofophe, un homme d'efprit, un homme libre, un homme aimable, un homme digne de vous et de madame d'*Argental*, un des ci-devant vingt-cinq rois de Genève, qui s'eft démis de fa royauté, comme la reine *Chriftine*, pour vivre en bonne compagnie.

Je tiens ma parole à mes anges. Je reçus leur paquet hier, et j'en fais partir un autre aujourd'hui. On jugera plus à fon aife quand il n'y a point de ratures, point d'écriture différente, point de renvois, point de petits brimborions à rajufter, et qui difperfent toutes les idées. J'ai appris enfin le véritable fecret de la chofe, c'eft que cette facétie eft de feu M. *Defmahis*, jeune homme qui promettait beaucoup, et qui eft mort à Paris de la poitrine, au fervice des dames. Il fefait des vers naturels et faciles, précifément comme ceux des Guèbres, et il était fort pour les tragédies bourgeoifes. Celle-ci eft à la fois bourgeoife et impériale. Enfin *Defmahis* eft l'auteur de la pièce; il eft mort, il ne nous dédira pas.

Le poffédé ayant été exorcifé par vous, a beaucoup adouci fon humeur fur les prêtres. L'empereur en fefait une fatire qui n'aurait jamais paffé. Il s'explique à préfent d'une façon qui ferait très-fort de

1768. mise en chancellerie. Je commence à croire que la pièce peut passer, surtout si elle est de *Desmahis ;* en ce cas, la chose sera tout-à-fait plaisante.

Si les Guèbres sont bien joués ils feront un beau fracas ; il y a des attitudes pour tout le monde. *A genoux, mes enfans*, doit faire un grand effet, et la déclaration de *César* n'est pas de paille.

Melpomène avait besoin d'un habit neuf, celui-ci n'est pas de la friperie.

Que cela vous amuse, mon cher ange, c'est-là mon grand but ; vous êtes tous deux mon parterre et mes loges. *V.*

LETTRE CCXCIX.

AU MEME.

18 de septembre.

Il y a un *Tronchin*, mon cher ange, qui, lassé des tracasseries de son pays, va voyager à Paris et à Londres, et qui n'est pas indigne de vous. Il a souhaité passionnément de vous être présenté, et je vous le présente. Il doit vous remettre deux paquets qu'on lui a donnés pour vous. Je crois qu'ils sont destinés à cette pauvre sœur d'un brave marin (*) tué en Irlande, laquelle fit, comme vous savez, un petit voyage sur terre presque aussi funeste que celui de son frère sur mer. Apparemment qu'on a voulu la

(*) *Thurot.*

dédommager un peu de ses pertes ; et qu'on a cru qu'avec votre protection elle pourrait continuer plus heureusement son petit commerce. Je crois qu'il y a un de ces paquets venu d'Italie, car l'adresse est en italien ; l'autre est avec une sur-enveloppe à monsieur le duc de *Praslin*. 1768.

Pour le paquet du petit *Desmahis*, je le crois venu à bon port ; il fut adressé, il y a quinze jours, à l'abbé *Arnaud*, et je vous en donnai avis par une lettre particulière.

Je crois notre pauvre père *Toulier*, dit l'abbé d'*Olivet*, mort actuellement ; car, par mes dernières lettres, il était à l'agonie. Je crois qu'il avait quatre-vingt-quatre ans. Tâchez d'aller par-delà, vous et madame d'*Argental*, quoique après tout la vieillesse ne soit pas une chose aussi plaisante que le dit *Cicéron*.

Vous devez actuellement avoir *le Kain* à vos ordres. C'est à vous à voir si vous lui donnerez le commandement du fort d'Apamée, et si vous croyez qu'on puisse tenir bon dans cette citadelle contre les sifflets. Je me flatte, après tout, que les plus dangereux ennemis d'Apamée seraient ceux qui vous ont pris, il y a cent ans, Castro et Ronciglione ; mais, supposé qu'ils dressassent quelque batterie, n'auriez-vous pas des alliés qui combattraient pour vous? Je m'en flatte beaucoup, mais je ne suis nullement au fait de la politique présente ; je m'en remets entièrement à votre sagesse et à votre bonne volonté.

Je n'ai point vu le chef-d'œuvre d'éloquence de l'évêque du Puy ; je sais seulement que les bâillemens se fesaient entendre à une lieue à la ronde.

Dites-moi pourquoi, depuis *Bossuet* et *Fléchier*,

1768. nous n'avons point eu de bonne oraifon funèbre? eft-ce la faute des morts ou des vivans? Les pièces qui péchent par le fujet et par le ftyle font d'ordinaire fifflées.

Auriez-vous lu un *Examen de l'Hiftoire d'Henri IV*, écrite par un *Bury*? Cet *Examen* fait une grande fortune, parce qu'il eft extrêmement audacieux, et que, fi le temps paffé y eft un peu loué, ce n'eft qu'aux dépens du temps préfent. Mais il y a une petite remarque à faire, c'eft qu'il y a beaucoup plus d'erreurs dans cet *Examen* que dans l'*Hiftoire de Henri IV*. Il y a deux hommes bien maltraités dans cet *Examen*; l'un eft le préfident *Hénault* en le nommant, et l'autre que je n'ofe nommer. Le peu de perfonnes, qui ont fait venir cet *Examen* à Paris, en paraiffent enthoufiafmées; mais, fi elles favaient avec quelle impudence l'auteur a menti, elles rabattraient de leurs louanges.

Adieu, mon cher ange; adieu, la confolation de ma très-languiffante vieilleffe.

LETTRE CCC.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, 26 de feptembre.

Je prends le parti, Monfeigneur, de vous envoyer quelques feuilles de la nouvelle édition du Siècle de *Louis XIV*, avant qu'elle foit achevée. Non-feulement je vous dois des prémices, mais je dois vous faire voir la manière dont j'ai parlé de vous et de M. le

duc d'*Aiguillon*. Vous me reprochâtes de n'avoir point fait mention de l'affaire de Saint-Caſt ; il ne s'agiſſait alors que du règne de *Louis XIV;* et les principaux événemens, qui ont ſuivi ce beau ſiècle, n'étaient traités que ſommairement. Je ne pouvais entrer dans aucun détail, et mon principal but étant de peindre l'eſprit et les mœurs de la nation, je n'avais point traité les opérations militaires; mais donnant, dans cette édition nouvelle, un précis du ſiècle de *Louis XV*, je me ſuis fait un plaiſir, un devoir et un honneur de vous obéir. 1768.

Peut-être l'importance des derniers événemens fera paſſer à la poſtérité cet ouvrage qui ne mériterait pas ſes regards par ſon ſtyle trop ſimple et trop négligé. Du moins les nations étrangères le demandent avec empreſſement, et les libraires leur ont déjà vendu toute leur édition par avance. Ce ſera une grande conſolation pour moi, ſi la juſtice que je vous ai rendue, et la circonſpection avec laquelle j'ai parlé ſur d'autres objets, ſans bleſſer la vérité, peuvent trouver grâce devant vous et devant le public. La gloire, après tout, eſt l'unique récompenſe des belles actions ; tous les autres avantages paſſent, ou même ſont mêlés d'amertume : la gloire reſte quand elle eſt pure.

J'ai beaucoup envié le bonheur qu'a eu madame *Denis* de vous renouveler ſes hommages à Paris. J'ai cru que, dans la réſolution que j'ai priſe de vivre avec moi-même, et de n'être plus l'aubergiſte de tous les voyageurs de l'Europe, une pariſienne eût trop ſouffert en partageant ma ſolitude.

Je me ſuis dépouillé d'une partie de mon bien,

1768. pour la rendre heureuſe à Paris. J'ai penſé qu'à l'âge de près de ſoixante et quinze ans, aſſujetti par mes maladies à un régime qui ne convient qu'à moi, et condamné par la nature à la retraite, je ne devais pas faire ſouffrir les autres de mon état.

Les médecins m'avaient conſeillé les eaux de Barége, je ne ſais pas trop pourquoi. Je n'ai point les maladies de *le Kain* qui y eſt allé par leur ordre. Je n'eſpère point guérir, puiſqu'il faudrait changer en moi la nature; mais j'aurais fait volontiers le voyage pour être à portée de vous faire ma cour. J'aurais été conſolé du moins en vous préſentant encore, avant de mourir, mon tendre et reſpectueux attachement; c'eſt un avantage dont j'ai été malheureuſement privé. Il ne me reſte qu'à vous ſouhaiter une vie auſſi heureuſe et auſſi longue qu'elle a été brillante. Je me flatte que vous daignerez toujours me conſerver des bontés auxquelles vous m'avez accoutumé pendant plus de quarante années.

Notre doyen de l'académie françaiſe va mourir, s'il n'eſt déjà mort. J'eſpère que le nouveau doyen ſera plus alerte que lui, quand il aura quatre-vingt-cinq ans comme le ſous-doyen.

Agréez, Monſeigneur, mon reſpect, mon dévouement inviolable, et les ſouhaits ardens pour votre conſervation comme pour vos plaiſirs. *V.*

LETTRE CCCI.

1768.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

28 de septembre.

Le possédé cède toujours à vos exorcismes, et voici une preuve, mon divin ange, de la docilité du jeune étourdi. Il est d'accord avec vous sur presque tous les points, et il vous prie très-instamment de faire porter sur le corps de l'ouvrage les changemens que vous avez eu la bonté d'indiquer. Il sera très-aisé de les mettre proprement à leur place. Je vous prierai de laisser prendre une copie à madame *Denis* qui est engagée au secret, et qui le gardera comme vous.

Je crois que la pièce est faite pour avoir un prodigieux succès, grâce à ces allusions mêmes que je crains; et je pense en même temps que la pièce est assez sage pour qu'on puisse la jouer, malgré les inductions qu'on en peut tirer. Cela dépendra absolument de la bonne volonté du censeur, ou du magistrat que le censeur se croira peut-être obligé de consulter.

Enfin, après qu'on a joué le Tartufe et Mahomet, il ne faut désespérer de rien. On pourra mettre un jour *Caïphe* et *Pilate* sur la scène; mais, avant que cette négociation soit consommée, il faut bien que *le Kain* paraisse un peu en scythe, cela est juste; c'est une attention qu'il me doit; et, quoique les

1768. comédiens ſoient preſque auſſi ingrats que des prêtres, ils ne peuvent me priver d'un droit que j'ai acquis par cinquante ans de travaux.

Je me mets aux pieds de madame d'*Argental*.

A propos, vraiment oui, je penſe comme vous ſur l'académie et ſur *la Harpe*, ſans même avoir vu l'ouvrage couronné.

LETTRE CCCII.

A MADAME DE SAINT-JULIEN.

A Ferney, 30 de ſeptembre.

Si madame *Papillon-philoſophe* garde les ſecrets auſſi bien que les paquets, je me confeſſerai à elle à Pâques. Non, Madame, mon cœur n'a pas renoncé au genre-humain dont vous êtes une très-aimable partie. Je ſuis vieux, malade et dégoûtant, mais je ne ſuis point du tout dégoûté ; et vous ſeule, Madame, me réconcilieriez avec le monde.

Voici le ſecret dont il s'agit. Madame *Denis* m'a mandé qu'un jeune homme a tourné en opéra comique un certain conte intitulé l'Education d'un prince (*). Je n'ai point vu cette facétie, mais elle prétend qu'elle prête beaucoup à la muſique. J'ai ſongé alors à votre protégé, et j'ai cru que je vous ferais ma cour en priant madame *Denis* d'avoir l'honneur de vous en parler. Tout ce que je crains, c'eſt qu'elle

(*) Le Baron d'Otrante que M. de *Voltaire* avait envoyé à M. *Grétri*. Voyez le tome IX du théatre.

ne ſe ſoit déjà engagée. Ne connaiſſant ni la pièce ni les talens des muſiciens, j'ai ſaiſi ſeulement cette occaſion pour vous renouveler mes hommages. L'état triſte où je ſuis ne me permet guère de m'amuſer d'un opéra comique. Il y a loin entre la gaieté et moi; mais mon reſpectueux attachement pour vous, Madame, ne vieillira jamais, et rien ne contribuera plus à me faire ſupporter ma très-languiſſante vie que la continuation de vos bontés.

1768.

J'ignore en quel endroit M. le chevalier de *Pezai* prend actuellement le bain avec *Zélis*. S'il s'eſt toujours baigné depuis qu'il vous remit cette affaire entre les mains, il doit être fort affaibli.

Vous tirez toujours des perdrix, ſans doute, et vous n'êtes pas une perſonne à tirer votre poudre aux moineaux. Raſſemblez le plus de plaiſirs que vous pourrez, et ſoyez heureuſe autant que vous méritez de l'être.

Agréez, Madame, mon tendre reſpect. *V.*

LETTRE CCCIII.

A M. DE LALANDE.

1 d'octobre.

LES intendans, Monſieur, ſont faits, à ce que je vois, pour vexer les pauvres cultivateurs; ils vous ont enlevé à moi. Je ne peux pourtant pas blâmer monſieur l'intendant de Bourgogne. Si j'avais été à ſa place, je vous aſſure que j'en aurais fait autant

1768. que lui. Comme il eſt de très-bonne compagnie, il eſt bien juſte qu'il l'aime.

C'eſt bien dommage, Monſieur, que ce qui arrive aujourd'hui en Italie, ne ſoit pas arrivé quand vous y étiez. Vous auriez ajouté un tome bien curieux à vos huit volumes. La bulle *In cæna Domini*, proſcrite par la dévote reine d'Hongrie ; le pape enrôlant des ſoldats ; les femmes pourſuivant les enrôleurs à coups de pierre, et criant qu'on enrôle des jéſuites et qu'on leur rende leurs amans ; les Romains ſe moquant univerſellement de *Rezzonico ;* le pape s'amuſant à faire des ſaints dans le temps qu'on lui prend ſes villes : tout cela forme un tableau qui méritait d'être peint par vous, puiſque vous avez eu la bonté de mêler l'étude des folies de la terre à celle des phénomènes du ciel.

Nous ſaurons donc, l'année qui vient, à quelle diſtance nous ſommes du ſoleil ; j'eſpère que nous ſaurons auſſi à quel point nous ſommes éloignés de la ſuperſtition.

Si vous voyez votre très-aimable commandant (*), je vous prie de me mettre à ſes pieds.

Vous ne doutez pas que j'ai l'honneur d'être, &c.

(*) M. de *Jaucourt.*

LETTRE

1768.

LETTRE CCCIV.

A M. PACOU, *à Verſailles.*

Au château de Ferney, ce 3 d'octobre.

VOTRE mémoire, Monſieur, en faveur des morts qui ſont très-mal à leur aiſe, et des vivans qui ſont empeſtés, eſt aſſurément la cauſe du genre-humain, et il n'y a que les ennemis des vivans et des morts qui puiſſent s'oppoſer à votre requête. Je l'ai fait lire à M. *Hénin*, réſident à Genève; il eſt frère de monſieur le procureur du roi de Verſailles; les deux frères penſent comme vous. Monſieur le chancelier a fait rendre un arrêt du parlement contre les morts qui empuantiſſent les villes, ainſi je crois qu'ils perdront leur procès. J'attends avec impatience un édit qui me permettra d'être enterré en plein air; c'eſt une des choſes pour leſquelles j'ai le plus de goût. Tant de choſes ſe font contre notre gré à notre naiſſance et pendant notre vie, qu'il ferait bien conſolant de pouvoir au moins être enterré à ſon plaiſir.

Je ſuis en attendant, avec toute l'eſtime que vous m'avez inſpirée de mon vivant, Monſieur, &c.

1768. LETTRE CCCV.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 d'octobre.

Il faut amuſer ſes anges tant qu'on peut, c'eſt mon avis. Sur ce principe, j'ai l'honneur de leur envoyer ce petit chiffon qui m'eſt tombé par haſard entre les mains.

Mais de quoi s'eſt aviſé M. *Jacob Tronchin* de dire à M. *Damilaville* que j'avais fait une tragédie? Certainement je ne lui en ai jamais fait la confidence, non plus qu'au duc et au marquis *Cramer*. Si vous voyez *Jacob*, je vous prie de laver la tête à *Jacob*. L'idée ſeule que je peux faire une tragédie ſuffirait pour tout gâter. Je vais, de mon côté, laver la tête à *Jacob*.

Mais pourquoi n'avez-vous pas conſervé une copie des Guèbres? Je ſuis ſi indulgent, ſi tolérant, que je crois que ces Guèbres pourraient être joués; mais la volonté de DIEU ſoit faite.

Je penſe qu'il était néceſſaire que j'écriviſſe au préſident ſur le beau portrait qu'on a fait de lui; on diſait trop que j'étais le peintre.

On a imprimé cet ouvrage ſous le nom d'un marquis de *Béleſtat* qui demeure dans ſes terres en Languedoc; mais enfin celui qui l'a fait imprimer m'a avoué qu'il était de *la Beaumelle;* je m'en étais bien douté Le maraud a quelquefois le bec retors et la griffe tranchante; mais auſſi on n'a jamais débité des

mensonges avec une impudence si effrontée. Le président sera sans doute bien aise que ces traits soient partis d'un homme décrié. 1768.

Comment pourrai-je vous envoyer le Siècle de *Louis XIV* et le précis du suivant poussé jusqu'à l'expulsion des révérends pères jésuites? Mon culte de dulie ne finira qu'avec moi. *V.*

LETTRE CCCVI.

A M. DE LALANDE.

19 d'octobre.

VOUS pardonnerez, mon cher philosophe, à un pauvre malade sa négligence à vous répondre, car un vrai philosophe est compatissant. Ce pauvre Ferney a été un hôpital.

Si madame de *Marron* l'honore de sa présence, elle sera comme *Philoctète* qui vint à Thèbes en temps de peste.

Il est vrai que rien n'est plus étrange pour une dame que de faire trois tragédies en quatre mois, et de composer la quatrième. Il est très-difficile d'en faire une bonne en un an. Phèdre coûta deux années à *Racine*. Mais, quand il y aurait des défauts dans les ouvrages précipités de madame de *Marron*, cette précipitation et cette facilité feraient encore un prodige. J'irais l'admirer chez elle, si je pouvais sortir; mais, si elle veut que je voye ses pièces, il faudra bien qu'elle vienne à Ferney. Vous savez bien que les

1768. déesses prenaient la peine autrefois de descendre sur leurs autels pour y recevoir l'encens de leurs adorateurs. Elle me verra malade, mais je suis le malade le plus sensible au mérite et aux beaux vers.

Je ne sais si vous êtes actuellement occupé avec les astres; pour moi je suis fort mécontent de la terre; nous ne pouvons semer; on n'aura point de récolte l'année prochaine, si DIEU n'y met la main.

LETTRE CCCVII.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Octobre.

IL est étonnant, Monsieur, que les Chinois sachent au juste le nombre de leurs concitoyens, et que nous, qui avons tant d'esprit et qui sommes si drôles, nous soyons encore dans l'incertitude, ou plutôt dans l'ignorance sur un objet si important. Je ne garantis pas le calcul de M. de *la Michodière;* mais, s'il y a vingt millions d'hommes en France, chaque individu doit prétendre à *quarante écus* de rente; et si nous n'avons que seize millions d'animaux à deux pieds et à deux mains, il nous revient à chacun 144 livres ou environ. Cela est fort honnête; mais les hommes ne savent pas borner leurs désirs.

Il y a une chose qui me fâche davantage, c'est que quand vous avez la bonté de donner cours à mes paquets pour Paris, vos commis mettent *Genève* sur l'enveloppe; cela est cause qu'ils sont ouverts à

Paris. Les tracaſſeries génevoiſes ont probablement été l'objet de cette recherche ; mais je ne ſuis point génevois *repréſentant*. J'ai cru que ma correſpondance favoriſée par vous ſerait en ſureté. Je vous prie en grâce de me dire ſi les paquets pareils à ceux que je vous ai fait tenir pour vous-même, ont été marqués, dans vos bureaux, de ce mot funeſte *Genève*. Il ſerait poſſible que, dans la multiplicité de mes correſpondances, j'euſſe envoyé quelques-unes de ces brochures imprimées en Hollande, qu'on me demande quelquefois ; il ſerait bien cruel qu'elles fuſſent tombées dans des mains dangereuſes. 1768.

Tout le monde paraît content du débuſquement de M. *d'el Averdi*, et on ne l'appelle plus que monſieur *Laverdi*. Cela ſemble prouver qu'il voulait de l'ordre et de l'économie : on n'aime ni l'un ni l'autre à la cour, mais il en faut pour le pauvre peuple. Cependant ce miniſtre avait fait du bien ; on lui devait la liberté du commerce des grains, celle de l'exercice de toutes les profeſſions, la nobleſſe donnée aux commerçans, la ſuppreſſion des recherches ſur le centième denier après deux années, les priviléges des corps de villes, l'établiſſement de la caiſſe d'amortiſſement. Le public eſt ſoupçonné quelquefois d'être injuſte et ingrat.

Comme nous allons bientôt entrer dans l'avent, votre bibliothécaire, Monſieur, vous envoie un ſermon. Il eſt vrai que ce ſermon eſt d'un huguenot, mais la morale eſt de toutes les religions. Je ne manquerai pas de vous faire parvenir tous les ouvrages de dévotion qui paraîtront dans ce ſaint temps.

Vous ſavez combien je vous ſuis attaché.

1768.

LETTRE CCCVIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, 31 d'octobre.

AH! nous voilà d'accord, mon cher et illuſtre confrère. Oui, ſans doute, j'y mettrai mon nom, quoique je ne l'aye jamais mis à aucun de mes ouvrages. Mon amour propre ſe réſerve pour les grandes occaſions, et je n'en fais point de plus honorable que celle de défendre la vérité et votre gloire.

J'avais déjà prié M. *Marin* de vous engager à prêter les armes d'*Achille* à votre *Patrocle* qui eſpère ne pas trouver d'*Hector*. Je lui ai même envoyé, en dernier lieu, une liſte des faits qu'on ne peut guère vérifier que dans la bibliothéque du roi, me flattant que M. l'abbé *Boudot* voudrait bien ſe donner cette peine. Je vous envoie un double de cette liſte; elle conſiſte en dix articles principaux qui méritent des éclairciſſemens (*).

(*) 1°. Voir dans l'*Avis aux bons catholiques*, imprimé à Toulouſe, et qui eſt à la bibliothéque du roi parmi les recueils de la ligue, ſi, dans cet écrit, la validité du mariage de *Jeanne d'Albret* avec *Antoine de Bourbon* eſt conteſtée; et s'il eſt vrai que le pape *Grégoire XIII* ſignifia qu'il ne regardait pas ce mariage comme légitime. Cette dernière partie de l'anecdote me paraît entièrement fauſſe.

2°. Voir ſi, dans le contrat de mariage de *Marguerite de Valois* et du prince de *Bearn*, *Jeanne d'Albret* prit la qualité de majeſté *fidéliſſime*.

3°. Conſulter les manuſcrits concernant les premiers états de Blois, et voir ſi les députés furent chargés d'une inſtruction portant *que les cours des parlemens ſont les états généraux au petit pied.*

4°. Savoir ſi *Marguerite de Valois* eut en dot les ſénéchauſſées du

Vous jugerez, par ces articles mêmes, que le critique a de profondes et de singulières connaissances de notre histoire, quoiqu'il se trompe en bien des endroits. 1768.

Il serait convenable que vous lussiez cet ouvrage; vous seriez bien plus à portée alors de m'éclairer. Vous verriez combien le style, quoique inégal, peut faire d'illusion. Je sais qu'on en a envoyé à Paris six cents exemplaires de la première édition, et que le débit n'en a pas été permis; mais l'ouvrage est répandu dans les provinces et dans les pays étrangers; il est surtout vanté par les protestans; et comme l'auteur semble vouloir défendre la mémoire de *Henri IV*, il devient par-là cher aux lecteurs qui n'approfondissent rien.

Vous voyez évidemment, par toutes ces raisons, qu'il est absolument nécessaire de le réfuter.

Quercy et de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux *évêchés et aux abbayes*.

5°. Savoir s'il est vrai que la sentence rendue par le juge de Saint-Jean-d'Angeli porte *que la princesse de Condé sera appliquée à la question*.

6°. Savoir si, par l'édit de mars 1552 et l'edit de décembre 1563, la nouvelle religion est véritablement *autorisée*, et si elle y est appelée *religion prétendue réformée*.

7°. S'il est vrai que *Jeanne d'Albret* se soit opposée long-temps au mariage du prince de *Bearn* son fils, depuis *Henri IV*, avec *Marguerite*.

8°. S'il est vrai qu'en dernier lieu on ait retrouvé, au greffe du parlement de Rouen, un édit d'*Henri IV*, de janvier 1595, qui chassait tous les jésuites du royaume. Il est sûr qu'*Henri IV* assura le pape qu'il ne donnerait point cet édit. De *Thou* dit que cet édit ne fut point accordé; ce fait est très-important.

9°. Savoir s'il est vrai que le roi *Charles VI* ne fut déclaré majeur qu'à l'âge de vingt-deux ans; il fut pourtant sacré en 1380, âgé de treize ans et quelques jours, et le sacre fesait cesser la régence.

10°. N'est-il pas vrai qu'avant l'édit de *Charles V* les rois étaient majeurs à vingt et un ans, et non à vingt-deux?

1768. M. *Marin* a entre les mains une carte fur laquelle l'imprimeur m'a écrit que l'ouvrage eſt de M. le marquis de *Béleſtat;* mais je fuis perſuadé que ce libraire m'a trompé, et que l'auteur a joint à toutes ſes hardieſſes celle de mettre ſes critiques ſous un nom qui s'attire de la conſidération.

M. le marquis de *Béleſtat* eſt un jeune homme de mérite, qui m'a fait l'honneur de m'écrire quelquefois. Le ſtyle de ſes lettres eſt abſolument différent de celui de la critique qu'on lui impute; mais on peut avoir un ſtyle épiſtolaire naturel et faible, et un ſtyle plus fort et plus recherché pour un ouvrage deſtiné au public.

Quoi qu'il en ſoit, je lui ai écrit en dernier lieu pour l'avertir qu'on lui attribue cette pièce; je n'en ai point eu de réponſe. Peut-être n'eſt-il plus à Montpellier dont il avait daté les dernières lettres que j'ai reçues de lui.

Vous voilà bien au fait, mon cher et illuſtre confrère; vous jugerez ſi j'ai cette affaire à cœur, ſi votre gloire m'eſt chère, ſi un attachement de quarante années peut ſe démentir. Je vous répèterai ici mon ancienne maxime: en fait d'ouvrages de goût il ne faut jamais répondre, en fait d'hiſtoire il faut répondre toujours, j'entends ſur les choſes qui en valent la peine, et principalement celles qui intéreſſent la nation.

Si vous m'envoyez les inſtructions qui me ſont néceſſaires, je vous prie de me les adreſſer par M. *Marin*, qui me les fera tenir contre-ſignées.

Il ne me reſte qu'à vous embraſſer avec la tendreſſe la plus vive, et à vous ſouhaiter une vie

longue et heureuſe que vous méritez ſi bien. Tant que la mienne durera, vous n'aurez point de ſerviteur qui vous ſoit plus inviolablement attaché. 1768.

LETTRE CCCIX.

A M. GAILLARD.

Ferney, 2 de novembre.

Il eſt vrai, mon cher et illuſtre ami, que l'académie de Rouen m'a fait l'honneur de m'écrire qu'elle m'envoyait l'ouvrage couronné, ſans me dire qu'il était de vous. Vous me comblez de joie en m'apprenant que vous en êtes l'auteur. Ce ne ſera donc pas ſeulement une *pièce couronnée*, mais une excellente pièce. Le ſieur *Panckoucke*, qui a fait ſi longtemps la litière de *Fréron*, et qui fait actuellement la mienne, était chargé de m'envoyer votre diſcours; mais il eſt devenu un homme ſi important depuis qu'il débite les mal-ſemaines de ce *Fréron*, qu'il ne s'eſt mis nullement en peine de me faire parvenir l'ouvrage après lequel je ſoupire.

Je ſuis réduit à vous faire des complimens à vide; j'ai remercié l'académie normande ſans ſavoir de quoi, et je brûle d'envie de vous remercier en connaiſſance de cauſe.

Je vois bien que nous n'aurons pas la partie eccléſiaſtique de ce brave chevalier et de ce pauvre roi *François I;* cette partie eſt la honteuſe. *Charles-Quint*, ſon ſupérieur en tout, ne feſait pas brûler les luthériens à petit feu; il leur accordait la liberté de

1768. conſcience, après les avoir battus en raſe campagne. C'eſt dommage que, de ces deux héros, l'un ſoit mort fou et l'autre ſoit mort de la vérole.

Permettez à l'eſtime et à l'amitié de vous embraſſer ſans cérémonie.

LETTRE CCCX.

A M. DE CHABANON.

2 de novembre.

Je ne ſais où vous prendre, mon cher et aimable ami; mais ce ſera ſans doute au milieu des plaiſirs. Vous êtes tantôt à la campagne, tantôt à Fontainebleau; et moi, du fond de ma ſolitude, n'étant pas ſorti deux fois de chez moi depuis votre départ, ayant ſeulement ouï dire à mes domeſtiques que l'on fait la guerre en Corſe, et que le roi de Danemarck eſt en France, je vous adreſſe mon *De profundis* à votre maiſon de Paris à tout haſard.

Je ne ſais ſi, depuis votre dernière lettre, vous avez fait une tragédie ou une jouiſſance. Je ne ſais ce qu'eſt devenu *l'Orphée* (*) de Pandore depuis le gain de ſon procès contre ſon déteſtable prêtre; j'ignore tout; je ſais ſeulement que je vous ſuis attaché comme ſi j'étais vivant. N'oubliez pas tout-à-fait ce pauvre antipode. Quand vous aurez fait des vers, envoyez-les-moi, je vous prie; car j'aime toujours les beaux vers à la folie, quoique je ſois actuellement

(*) M. de *la Borde*. Voyez le *Supplément aux cauſes célèbres*. Polit. et Légiſl. tom. II.

plongé dans la phyſique. La nature eſt furieuſement déroutée depuis que j'ai coupé des têtes à des colimaçons, et que j'ai vu ces têtes revenir. Depuis St *Denis*, on n'avait jamais rien vu de plus mirifique. Cette expérience me porte fort à croire que nous ne ſavons rien du tout des premiers principes, et que le plus ſage eſt celui qui ſe réjouit le plus. 1768.

On ne peut vous être plus tendrement dévoué que le mort *V.*

LETTRE CCCXI.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

2 de novembre.

L'ENTERRÉ reſſuſcite un moment, Monſieur, pour vous dire que, s'il vivait une éternité, il vous aimerait pendant tout ce temps-là. Il eſt comblé de vos bontés : il lui eſt encore arrivé deux gros fromages par votre munificence. S'il avait de la ſanté, il trouverait ſon ſort très-préférable à celui du rat retiré du monde dans un fromage d'Hollande ; mais quand on eſt vieux et malade, tout ce qu'on peut faire c'eſt de ſupporter la vie et de ſe cacher.

Je vous ai envoyé quatre volumes du Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV ;* mais, en France, les fromages arrivent beaucoup plus ſurement par le coche que les livres. Je crois qu'il faudra tout votre crédit pour que les commis à la douane des penſées vous délivrent le récit de la bataille de Fontenoi et la

1768. prise de Minorque. La société s'est si bien perfectionnée qu'on ne peut plus rien lire sans la permission de la chambre syndicale des libraires. On dit qu'un célèbre jansénifte a proposé un édit par lequel il sera défendu à tous les philosophes de parler, à moins que ce ne soit en présence de deux députés de sorbonne, qui rendront compte au *prima mensis* de tout ce qui aura été dit dans Paris dans le cours du mois.

Pour moi, je pense qu'il serait beaucoup plus utile et plus convenable de leur *couper la main droite* pour les empêcher d'écrire, et de leur *arracher la langue* de peur qu'ils ne parlent. C'est une excellente précaution dont on s'est déjà servi, et qui a fait beaucoup d'honneur à notre nation. Ce petit préservatif a même été essayé avec succès dans Abbeville sur le petit-fils d'un lieutenant général; mais ce ne sont là que des palliatifs. Mon avis serait qu'on fît une Saint-Barthelemi de tous les philosophes, et qu'on égorgeât dans leur lit tous ceux qui auraient *Locke*, *Montagne*, *Bayle*, dans leur bibliothéque. Je voudrais même qu'on brûlât tous les livres, excepté *la Gazette ecclésiastique* et *le Journal chrétien*.

Je resterai constamment dans ma solitude jusqu'à ce que je voye ces jours heureux où la pensée sera bannie du monde, et où les hommes seront parvenus au noble état des brutes. Cependant, Monsieur, tant que je penserai et que j'aurai du sentiment, soyez sûr que je vous serai tendrement attaché. Si on fesait une Saint-Barthelemi de ceux qui ont les idées justes et nobles, vous seriez surement massacré un des premiers. En attendant, conservez-moi vos bontés. Je me mets aux pieds de madame de *Rochefort*.

LETTRE CCCXII. 1768.

A M. GABRIEL CRAMER.

A Ferney, 3 de novembre.

JE vous prie, mon cher ami, de me procurer ces trois volumes de *Mélanges* où vous dites qu'on a inſéré pluſieurs balivernes de ma façon, comme tragédies médiocres, comédies de ſociété, petits vers de ſociété qui ne ſont jamais bons qu'aux yeux de ceux pour qui ils ont été faits. Si la folie de faire des vers eſt un peu épidémique, la rage de les imprimer eſt beaucoup plus grande. On dit qu'on a mêlé à ces fadaiſes des ouvrages licencieux de pluſieurs auteurs. Je ſuis comme les gens de mauvaiſe compagnie, qui ſont fâchés de ſe trouver en mauvaiſe compagnie. Faites-moi venir, je vous prie, par vos correſpondans d'Hollande, deux exemplaires de ce recueil intitulé, dit-on, *Nouveaux mélanges*. Je veux en juger.

La faibleſſe humaine eſt d'apprendre
Ce qu'on ne voudrait pas ſavoir.

Il y a tantôt cinquante ans qu'on ſe plaît à mettre ſous mon nom beaucoup de ſottiſes qui, jointes avec les miennes, compoſent en papier bleu une bibliothéque très-conſidérable; mais la calomnie y mêle quelquefois des ouvrages ſérieux qui ſont bien de la peine. Ces impoſtures ſont d'autant plus déſagréables qu'on ne peut guère les repouſſer; on ne ſait

1768. d'où elles partent ; on se bat contre des fantômes. J'ai beau me mettre en colère comme *Ragotin*, et jurer que cela n'est pas de moi, et que cela est détestable, on me répond que mon style est très-reconnaissable ; et voilà comme on juge. La condition d'un homme de lettres ressemble à celle de l'âne du public ; chacun le charge à sa volonté, et il faut que le pauvre animal porte tout.

Mettez-moi au fait, je vous prie, de ce recueil de *Nouveaux mélanges*, je vous serai très-obligé. J'attends ce service de votre amitié.

LETTRE CCCXIII.

A M. LE CHEVALIER DE BEAUTEVILLE.

A Ferney, 4 de novembre.

MONSIEUR,

JE suis obligé en honneur de vous rendre compte de ce qui vient de m'arriver. Une dame fort jolie et fort affligée est venue chez moi : je n'ai pas, à mon âge, de quoi la consoler ; elle m'a assuré qu'il n'y avait que vous qui pussiez lui donner de la consolation. J'ai le malheur, m'a-t-elle dit, d'être la femme d'un poëte. — Votre mari est-il jeune, Madame ; fait-il bien des vers ? — Ah ! Monsieur, il les fait détestables. — Cela est fort commun, Madame ; mais que peut un ambassadeur de France contre la rage de faire de mauvais vers ? — Monsieur, je suis

génevoise, et mon mari est un jeune étourdi nommé *Lamande*.— Eh bien, Madame, envoyez-le chez *J. J. Rousseau*, ils travailleront du même métier. — Monsieur, il y a renoncé pour sa vie. Il s'avisa, il y a deux ans, pendant les troubles de Genève où personne ne s'entendait, de faire une mauvaise brochure en vers qu'on n'entendait pas davantage ; il a été banni pour neuf ans par un arrêt du conseil magnifique ; il a un père encore plus vieux que vous, qui est aveugle et qui se trouve sans secours ; ma mère vieille et infirme a besoin de mes soins : je passe ma vie à courir pour me partager entre ma mère et mon mari : monsieur l'ambassadeur de France est le seul qui puisse finir mes malheurs. 1768.

J'ai répondu alors de votre Excellence ; j'ai assuré la désolée que, si elle venait à votre lever, elle s'en trouverait fort bien ; mais que vous étiez actuellement occupé avec les dames de Saint-Omer.

Hélas ! Monsieur, m'a-t-elle répliqué, il peut, de Saint-Omer, pardonner à mon mari, et me le rendre. On a prétendu que mon mari lui avait manqué de respect dans son impertinent ouvrage où personne n'a jamais rien compris... — Madame, ai-je dit, si votre mari avait été citoyen de Berg-op-zoom, M. le chevalier de *Beauteville* lui aurait très-mal fait passer son temps ; mais, s'il est citoyen de Genève, et s'il a écrit des sottises, soyez très-persuadée que monsieur l'ambassadeur de France n'en fait rien, qu'il ne lit point ces pauvretés, ou qu'il ne s'en souvient plus. Alors elle s'est remise à pleurer. Ah ! que monsieur l'ambassadeur pourrait faire une belle action, disait-elle ! — Il la fera, Madame, n'en doutez

1768. pas; c'eſt une de ſes habitudes. De quoi s'agit-il? — Ce ſerait, Monſieur, qu'il trouvât bon que mon magnifique conſeil abrégeât le temps du banniſſement de mon ſot mari qui a voulu faire le bel eſprit. Il ne faudrait pour cela qu'un mot de la main de ſon Excellence. La grâce de mon mari ſera accordée, ſi monſieur l'ambaſſadeur daigne ſeulement vous témoigner qu'il ſera ſatisfait que ce magnifique conſeil laiſſe revenir mon mari *Lamande* dans ſa patrie, et que je puiſſe y ſoulager la vieilleſſe de mes parens. Prenez la liberté de lui demander cette faveur, il ne vous refuſera pas; car c'eſt ſans doute une choſe très-indifférente pour lui que le ſieur *Lamande* et moi nous ſoyons à Genève ou en Savoie.

Enfin, Monſieur, elle m'a tant preſſé, tant conjuré, que j'oſe vous conjurer auſſi. Une nombreuſe famille vous aura l'obligation de la fin de ſes peines. Votre Excellence peut avoir la bonté de m'écrire qu'elle eſt ſatisfaite de deux ans d'expiation de *Lamande*, et qu'elle verra avec plaiſir qu'il ſoit rappelé dans ſa ville.

Voyez, Monſieur, ſi j'ai trop préſumé en vous demandant cette grâce, et ſi vous pardonnez à *Lamande* et à mon importunité. Le plus grand plaiſir que m'ait fait la jolie pleureuſe a eté de me fournir cette occaſion de vous renouveler le reſpect et l'attachement avec lequel je ſuis, &c.

LETTRE

LETTRE CCCXIV.

1768.

A M. LE DUC DE SAINT-MEGRIN.

A Ferney, le 4 de novembre.

MONSIEUR LE DUC,

Le vieux malade solitaire a été pénétré de l'honneur de votre visite et de votre souvenir. Il vous écrit à Paris, comme vous le lui avez ordonné. En quelque lieu que vous soyez, vous y faites du bien, vous acquérez continuellement de nouvelles lumières, et vous fortifiez votre belle ame contre les préjugés de toute espèce. Vous avez voyagé, dans la plus grande jeunesse, dans le même esprit que voyageaient autrefois les vieux sages, pour connaître les hommes et pour leur être utiles; vous vous êtes mis en état de rendre un jour les plus grands services à votre nation; vous avez parcouru les provinces et les frontières en philosophe et en homme d'Etat: la raison et la patrie en sentiront un jour les effets. Je ne verrai pas ces jours heureux, mais je mourrai avec la consolation d'avoir vu celui qui les fera naître.

Votre philosophie bienfesante est déjà connue, elle a été ornée des grâces de votre esprit; tous les gens de lettres vous ont applaudi : il viendra un temps où la nation entière pourra vous avoir de plus grandes obligations. Vous êtes né dans un siècle éclairé; mais la lumière qui s'est étendue depuis quelques années, n'a encore servi qu'à nous faire voir

1768. nos abus, et non pas à les corriger ; elle a même révolté quelques esprits qui, faits pour les erreurs, pensent qu'elles sont nécessaires. Plus la raison se développe, plus elle effraie le fanatisme. On tient en esclavage les corps et les esprits, autant qu'on le peut. Pour comble de malheur, la fausse politique protége ce fanatisme funeste. Il en est de certaines superstitions comme des déprédations autorisées dans la finance : elles sont anciennes, elles sont en usage; donc il les faut soutenir. Voilà comme l'on raisonne; on agit en conséquence, et il y en a eu des exemples bien funestes.

Si quelqu'un peut contribuer un jour à rendre la France aussi heureuse qu'elle commence à être éclairée, c'est assurément vous, monsieur le Duc. Les *Montausier* ont rendu leur nom célèbre dans le siècle des beaux arts, vous pourrez rendre le vôtre immortel dans celui de la philosophie ; c'est ce que je souhaite et que j'espère du fond de mon cœur. Vous m'avez inspiré une tendre vénération ; je ferai des vœux, dans le peu de temps qui me reste à vivre, pour que vous soyez à portée de déployer vos grands talens, et de faire tout le bien dont la France a encore besoin.

Agréez mon profond respect. Si vous avez quelque ordre à me donner, signez seulement une *L* et un *V*. Permettez-moi de faire mes complimens à M. *Dupont* qui est si digne de votre amitié.

LETTRE CCCXV.

1768.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

12 de novembre.

MON PROTECTEUR,

DAIGNEZ lire ceci, car ceci en vaut la peine. Ce n'eſt pas parce que la marmotte des Alpes a bientôt ſoixante et quinze ans, ce n'eſt pas parce qu'elle radote, qu'il s'eſt gliſſé un galimatias abſurde dans le Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV*, touchant la paix que nous vous devons : pendant que je paſſe ma vie dans mon lit, l'éditeur a mis, à la page 202 du quatrième tome, une addition que je lui avais envoyée pour la page 142. Il a ajouté à votre paix ce qu'il devait ajouter à la paix d'Aix-la-chapelle. Il vous ſera aiſé de faire placer adroitement ce carton ci-joint : vous êtes accoutumé à réparer quelquefois les fautes d'autrui. J'ai voulu finir par la gloire de la nation et par la vôtre.

Quand l'édition eſt finie, quelques officiers m'apprennent des choſes étonnantes, dignes de l'ancienne Rome.

Le prince héréditaire de *Brunſwick* veut ſurprendre M. de *Caſtries* qui en veut faire autant. On envoie à l'entrée de la nuit M. d'*Aſſas*, capitaine d'Auvergne, à la découverte ; le régiment le ſuit en ſilence ; il trouve, à vingt pas, des grenadiers ennemis, couchés ſur le ventre ; ils ſe lèvent, ils l'entourent,

1768. lui mettent vingt baïonnettes sur la poitrine : *Si vous criez, vous êtes mort ;* il retient son souffle un moment pour crier plus fort : *À moi, Auvergne, les voilà ;* et il tombe percé de coups : *Décius* en a-t-il plus fait?

On me prend pour le greffier de la gloire ; on me fournit de beaux traits, mais trop tard ; c'est pour une belle édition in-4°.

Je vous demande en grâce de lire la page 177, tome IV, vous y verrez une action très-supérieure à celle des Thermopyles et très-vraie.

N. B. J'ai envoyé un Siècle à M. de *Saint-Florentin.* Il m'a mandé qu'il croyait que je pouvais le présenter au roi, et qu'il s'en chargerait. Je vais lui mander que je crois que vous lui avez donné le vôtre, et j'aurai l'honneur de vous en renvoyer un autre. M'approuvez-vous ? Je prêche gloire et paix dans cet ouvrage.

N. B. Il s'est fait une grande révolution dans les esprits. Voici ce qu'un homme très-sage me mande de Toulouse :

Les trois quarts du parlement ont ouvert les yeux, et gémissent du jugement des Calas. Il n'y a plus que les vieux endurcis qui ne soient pas pour la tolérance.

Il en sera bientôt de même dans le parlement de Paris, je vous en réponds. On ne sera plus homicide pour paraître chrétien aux yeux du peuple. J'aurai contribué à cette bonne œuvre.

N. B. Ce changement dans les mœurs ne sera pas inutile à votre colonie de Versoy.

Permettez-moi de vous écrire un jour, à fond, sur votre colonie. Vous protégez votre vieille marmotte; cet établissement touche à mon pauvre trou; je suis de la colonie. 1768.

L'évêque d'Annecy est un fou; vous avez bien dû le voir. Le voilà disgracié à sa cour pour ses sottises. Le fanatisme n'a jamais fait que du mal.

Mon protecteur, vous avez beau jeu. Le duc de *Grafton* n'est pas une tête à résister à la vôtre?

Me pardonnez-vous de vous écrire une si longue lettre?

La vieille marmotte est à vos pieds; elle vous adore; elle vous souhaite prospérité et gloire; elle vous présente d'ailleurs son profond respect.

LETTRE CCCXVI.

A M. VERNES.

13 de novembre.

J'ai fait tout juste avec vous, mon cher philosophe, comme on fesait autrefois avec les théologiens vos devanciers; on les croyait plus qu'on ne se croyait soi-même. J'avais beau être persuadé que M. le chevalier de *Beauteville* était en Suisse, vous m'assurâtes si positivement qu'il était à Saint-Omer, que c'est à Saint-Omer que j'ai adressé ma lettre. Elle partit dès le lendemain de votre visite; car, dès qu'il s'agit de rendre service, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à

1768. perdre. Cependant nous avons perdu trois ſemaines au moins, grâce à la foi implicite que j'ai eue en vous.

On vous avait trompé de même ſur les quatre cents hommes pris en débarquant en Corſe : c'eſt bien, par tous les diables, au beau milieu de la terre ferme qu'ils ont été déconfits. Vous avez mis ma foi à de rudes épreuves; cependant j'aurai toujours foi en vous, je veux dire en votre caractère de franchiſe et de droiture, et en votre eſprit plein de grâces. Si *Athanaſe* vous avait reſſemblé, nous ne ſerions pas où nous en ſommes.

Sur ce je vous donne ma bénédiction, et reçois la vôtre.

P. S. J'aime mieux mille fois cette *Purification* (*) que la fête de la purification de la vierge. Les parfums dont on s'eſt ſervi montent furieuſement au nez. Le purificateur n'a pas phyſiquement ſix pieds de haut, mais moralement il en a plus de trente. Tudieu, quel homme! je voudrais bien qu'il vînt quelque jour nous parfumer. Si jamais je ſuis ſyndic, je me garderai bien d'avoir affaire à ſi forte partie.

(*) *Purification des trois points de droit*, par l'avocat *Delolme*, le jeune.

LETTRE CCCXVII.

1768.

A M. CHRISTIN.

13 de novembre.

Vous ne ſavez pas, mon cher petit philoſophe, combien je vous regrette. Je ne peux plus parler qu'aux gens qui penſent comme vous; il n'y a que la communication de la philoſophie qui conſole.

On me mande de Toulouſe ce que vous allez lire. „ Je connais actuellement aſſez Toulouſe pour vous „ aſſurer qu'il n'eſt peut-être aucune ville du royaume „ où il y ait autant de gens éclairés. Il eſt vrai qu'il „ s'y trouve plus qu'ailleurs des hommes durs et „ opiniâtres, incapables de ſe prêter un ſeul moment „ à la raiſon; mais leur nombre diminue chaque „ jour, et non-ſeulement toute la jeuneſſe du par- „ lement, mais une grande partie du centre et plu- „ ſieurs hommes de la tête vous ſont entièrement „ dévoués. Vous ne ſauriez croire combien tout a „ changé depuis la malheureuſe aventure de *Calas*. „ On va juſqu'à ſe reprocher le jugement rendu „ contre M. *Rochette* et les trois gentilshommes; on „ regarde le premier comme injuſte, et le ſecond „ comme trop ſévère. „

Mon cher ami, attiſez bien le feu ſacré dans votre Franche-Comté. Voici un petit A, B, C qui m'eſt tombé entre les mains; je vous en ferai paſſer quelques-uns à meſure; recommandez ſeulement au poſtillon de paſſer chez moi, et je le garnirai à chaque

1768. voyage. Je vous ſupplie de me faire venir le *Spectacle de la nature*, *les Révolutions* de *Vertot*, *les Lettres américaines ſur l'Hiſtoire naturelle* de M. de *Buffon;* le plutôt c'eſt toujours le mieux : je vous ſerai très-obligé. Je vous embraſſe le plus tendrement qu'il eſt poſſible.

LETTRE CCCXVIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Novembre.

MADAME, un officier de dragons me mande que vous lui avez demandé cela. Je vous envoie cela. Si votre ami (*) avait lu cela, et bien d'autres choſes faites comme cela, il ne ſerait pas tourmenté, ſur la fin de ſa vie, par les idées les plus abſurdes et les plus déteſtables que la fureur et la folie aient jamais inventées; il changerait avec tous les honnêtes gens de l'Europe qui ont changé.

Je l'aime malgré ſa faibleſſe, et je prends vivement ſon parti contre un marquis de *Béleſtat* qui le traite avec la plus cruelle injuſtice, dans un ouvrage qui a trop de vogue, et qu'il faut abſolument réfuter.

Je vous ſouhaite, Madame, ſanté et fermeté : mépriſez le monde et la vie ; tout cela n'eſt qu'un fantôme d'un moment.

(*) Le préſident *Hénault*.

1768.

LETTRE CCCXIX.

A M. COLMAN.

14 de novembre.

Si je pouvais écrire de ma main, Monſieur, je prendrais la liberté de vous remercier, en anglais, du préſent que vous me faites de vos charmantes comédies; et, ſi j'étais jeune, je viendrais les voir jouer à Londres.

Vous avez furieuſement embelli l'Ecoſſaiſe, que vous avez donnée ſous le nom de *Freeport* qui eſt en effet le meilleur perſonnage de la pièce. Vous avez fait ce que je n'ai oſé faire; vous puniſſez votre *Fréron* à la fin de la comédie. J'avais quelque répugnance à faire paraître plus long-temps ce poliſſon ſur le théâtre; mais vous êtes un meilleur ſchérif que moi, vous voulez que juſtice ſoit rendue, et vous avez raiſon.

Lorſque je m'amuſai à compoſer cette petite comédie, pour la faire repréſenter ſur mon théâtre à Ferney, notre ſociété d'acteurs et d'actrices me conſeilla de mettre ce *Fréron* ſur la ſcène comme un perſonnage dont il n'y avait point encore d'exemple. Je ne le connais point, je ne l'ai jamais vu; mais on m'a dit que je l'avais peint trait pour trait.

Lorſqu'on joua depuis cette pièce à Paris, ce croquant était à la première repréſentation. Il fut reconnu dès les premières lignes; on ne ceſſa de battre des mains, de le huer et de le bafouer, et

1768. tout le public, à la fin de la pièce, le reconduisit hors de la salle avec des éclats de rire. Il a eu l'avantage d'être joué et berné sur tous les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Bruxelles. Il est bon de nettoyer quelquefois le temple des Muses de ces araignées. Il me paraît que vous avez aussi vos *Frérons* à Londres, mais ils ne sont pas si plats que le nôtre. Au temps du colloque de Poissy, un bon catholique écrivait à un bon protestant: Monsieur, les choses sont entièrement égales des deux côtés; il est vrai que votre savant est bien plus savant que notre savant, mais, en récompense, notre ignorant est bien plus ignorant que votre ignorant.

Continuez, Monsieur, à enrichir le public de vos très-agréables ouvrages. J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime que vous méritez, &c.

LETTRE CCCXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 de novembre.

MES anges avaient très-grande raison de s'endormir, comme au sermon, aux deux premières scènes du cinquième acte des Guèbres; le diable qui affligeait alors le petit possédé, était un diable très-soporatif, un diable froid, un diable à la mode. Ces scènes n'étaient que des jérémiades où l'on ne fesait que répéter ce qui s'était passé et ce que

le ſpectateur ſavait déjà. Il faut toujours, dans une tragédie, que l'on craigne, qu'on eſpère à chaque ſcène; il faut quelque petit incident nouveau qui augmente ce trouble; on doit faire naître à chaque moment, dans l'ame du lecteur, une curioſité inquiéte. Le poſſédé était ſi rempli de l'idée de la dernière ſcène, quand il brocha cette beſogne, qu'il allait à bride abattue dans le commencement de l'acte, pour arriver à ce dénouement qui était ſon unique objet. 1768.

A peine eut-il lu la lettre céleſte des anges, qu'il refit ſur le champ les trois premières ſcènes qu'il vous envoie. Il ne s'en eſt pas tenu là; il a fait, au quatrième acte, des changemens pareils : il polit tout l'ouvrage. Ce n'eſt plus le ſeul *Arzémon* qui tue le prêtre, c'eſt toute la troupe honnête qui le perce de coups. Il n'y a pas une ſeule de vos critiques à laquelle votre exorciſé ne ſe ſoit rendu avec autant d'empreſſement que de reconnaiſſance. Le diable de la choſe impoſſible n'était pas plus docile.

A l'égard des adouciſſemens ſur la prêtraille, c'eſt-là véritablement la choſe impoſſible qui eſt au-deſſus des talens du diable. La pièce n'eſt fondée que ſur l'horreur que la prêtraille inſpire; mais c'eſt une prêtraille païenne. Mahomet a bien paſſé, pourquoi les Guèbres ne paſſeraient-ils pas? Si on craint les alluſions, il y en avait cent fois plus dans le Tartufe.

Trouveriez-vous à propos que *Marin* montrât la pièce au chancelier, ou plutôt que quelqu'un de ſes amis la lui confiât comme un ouvrage poſthume de feu *la Touche*, auteur de l'Iphigénie en Tauride?

1768. Un homme fraîchement forti du parlement ne s'effraiera pas de l'humiliation des prêtres. Il m'a écrit une lettre charmante fur le Siècle de *Louis XIV*.

A l'égard des acteurs, j'oferais prefque dire que la pièce n'en a pas befoin ; c'eft une tragédie qu'il faut plutôt parler que déclamer. Les fituations y feraient tout, les comédiens peu de chofe ; et le fujet eft fi piquant, fi intéreffant, fi neuf, fi conforme à l'efprit philofophique du temps, que la pièce aurait peut-être le fuccès du Siége de Calais et du Catilina de *Crébillon*, quoique ces deux pièces foient inimitables.

Il y a plus encore; c'eft que cette tragédie pourrait faire du bien à la nation : elle contribuerait peut-être à éteindre les flammes où le chevalier de *la Barre* a péri à la honte éternelle de ce fiècle infame.

Si on ne peut jouer les Guèbres, il fe trouvera un éditeur qui la fera imprimer avec une préface fage, dans laquelle on ira au-devant de toutes les allufions malignes. Un jour viendra que les Velches feront affez fages pour jouer les Guèbres. C'eft dans cette douce efpérance que je me mets à l'ombre de vos ailes avec toute la tendreffe imaginable.

Eft-ce Villars qu'on appelle aujourd'hui Praflin? ou eft-ce Praflin auprès de Châlons?

Croyez-vous que *Mouftapha* l'imbécille déclare la guerre à ma *Catau-Sémiramis*? ne penfez-vous pas que le pape aide fous main les Corfes? Si vous ne faites pas rentrer l'infant dans Caftro, je vous coupe une aile.

Et du blé, en aurez-vous? Je vous avertis que

j'ai été obligé de ſemer trois fois le même champ. 1768.
L'évangile ne ſait ce qu'il dit, quand il prétend que ce blé doit pourrir pour germer; les pluies avaient pourri mes ſemences, et malgré l'évangile je n'aurais pas eu un épi. Je ſuis un rude laboureur. *V.*

LETTRE CCCXXI.

A M. MAILLET DU BOULLAY,

SECRETAIRE DE L'ACADEMIE DE ROUEN.

A Ferney, 20 de novembre.

MONSIEUR,

La lettre dont vous m'honorez, au nom de votre illuſtre académie, eſt le prix le plus honorable que je puiſſe jamais recevoir de mon zèle pour la gloire du grand *Corneille*, et pour les reſtes de ſa famille. L'éloge de ce grand-homme devait être propoſé par ceux qui font aujourd'hui le plus d'honneur à ſa patrie. Je ne doute pas que ceux qui ont remporté le prix, ou qui en ont approché, n'aient pleinement rempli les vues de l'académie ; un ſi beau ſujet a dû animer les auteurs d'un noble enthouſiaſme. Il me ſemble que le reſpect pour ce grand-homme eſt encore augmenté par les petites perſécutions du cardinal de *Richelieu*, par la haine d'un *Boiſrobert*, par les invectives d'un *Claveret*, d'un *Scudéri* et d'un abbé d'*Aubignac*, prédicateur du

1768. roi. *Corneille* eſt aſſurément le premier qui donna de l'élévation à notre langue, et qui apprit aux Français à penſer et à parler noblement. Cela ſeul lui mériterait une éternelle reconnaiſſance ; mais quand ce mérite ſe trouve dans des tragédies conduites avec un art inconnu juſqu'à lui, et remplies de morceaux qui occuperont la mémoire des hommes dans tous les ſiècles, alors l'admiration ſe joint à la reconnaiſſance. Perſonne ne lui a payé ces deux tributs plus volontiers que moi, et c'eſt toujours en lui rendant le plus ſincère hommage, que j'ai été forcé de relever des fautes

Quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.

Ces fautes inévitables dans celui qui ouvrit la carrière, inſtruiſent les jeunes gens ſans rien diminuer de ſa gloire. J'ai eu ſoin d'avertir pluſieurs fois qu'on ne doit juger les grands-hommes que par leurs chefs-d'œuvre.

Les Anglais lui oppoſent leur *Shakeſpeare*, mais les nations ont jugé ce procès en faveur de la France. *Corneille* imita quelque choſe des Eſpagnols, mais il les ſurpaſſa, de l'aveu des Eſpagnols mêmes.

Faites agréer, je vous prie, Monſieur, à l'académie mes très-humbles et reſpectueux remercîmens des deux éloges qu'elle daigne me faire tenir. Je les lirai avec le même tranſport qu'un officier de l'armée de *Turenne* devait lire l'éloge de ſon général, prononcé par *Fléchier*. Je ſuis extrêmement ſenſible au ſouvenir de M. de *Cideville;* il y a plus de ſoixante ans que je lui ſuis tendrement attaché. La plus

grande consolation de mon âge est de retrouver de vieux amis. Je crois en avoir un autre dans votre académie, si j'en juge par mes sentimens pour lui, c'est M. *le Cat* qui joint la plus saine philosophie aux connaissances approfondies de son art. 1768.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CCCXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de novembre.

Il vaut mieux servir tout à la fois que plat à plat; ainsi j'envoie à mon divin ange les Guèbres tout entiers, sous le couvert de M. le duc de *Praslin.* Il m'a paru impossible d'adoucir les traits contre messieurs de *Pluton.* Si ce sont en effet des prêtres païens, des prêtres des enfers, on ne peut trop les rendre odieux. Si les mal-intentionnés s'obstinent à traiter cela d'allégories, rien ne les en empêchera, quelque tour que l'on prenne.

Je sens bien que mon nom est plus à craindre que la pièce même. Ce serait mon nom qui ferait naître toutes les allusions; il porte toujours malheur à la sacro-sainte. Il est constant que la chose en elle-même est non-seulement de la plus grande innocence, mais de la meilleure morale. Si les allusions qu'on peut faire devaient empêcher les pièces d'être jouées, il n'y en aurait aucune qu'on pût représenter. Le possédé a pris son parti : si on ne peut avoir une approbation, il s'en passera très-bien; il fera imprimer

1768. la facétie qui déplaira beaucoup aux persécuteurs, mais qui plaira infiniment aux persécutés.

Et après tout, comme il n'y a point aujourd'hui d'inquisiteurs en France qui fassent brûler les peintres qui les dessinent, je ne vois pas qu'il y ait plus de danger à imprimer cette pièce que celle du *Royaume en interdit* (*) ou de *l'Honnête criminel.*

Je vous demande en grâce, mon cher ange, de lire l'article *Lalli* au quatrième volume du Siècle. Je suis convaincu qu'il était aussi innocent que brutal, et que rien n'est aussi injuste que la justice.

L'abbé de *Chauvelin*, cette fois-ci, ne doit pas être mécontent; au reste, il est bien difficile de contenter tout le monde et son père.

Respect et tendresse. *V.*

LETTRE CCCXXIII.

A M. MARMONTEL.

28 de novembre.

POINT du tout, mon cher ami; le patriarche est toujours malingre; et, s'il est goguenard dans les intervalles de ses souffrances, il ne doit la vie qu'à ce régime de gaieté, qui est le meilleur de tous.

Tout gai que je suis par accès, je suis au fond très-affligé pour l'Espagne que l'université de Salamanque succède aux jésuites dans le ministère de la persécution. Je l'avais bien prévu avec frère *Lambertad;* et je dis, quand on chassa les renards, on nous laissera manger aux loups.

(*) Tragédie de M. *Gudin.*

J'ai

J'ai toujours votre quinzième chapitre dans le cœur et dans la tête, et la cenſure *contre*, dans le cu. Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi déshonorant pour notre ſiècle. Sans votre quinzième chapitre, ce ſiècle était dans la boue. Vous devez aller remercier la ſorbonne en cérémonie; elle a raſſemblé les penſées d'un grand écrivain et d'un grand citoyen; elle démontre au roi que vous êtes un ſujet fidelle, et à l'Egliſe que vous êtes un homme très religieux. Il était impoſſible de travailler plus heureuſement à votre juſtification et à votre gloire. 1768.

Votre idée de l'hiſtoire politique de l'Egliſe eſt très-belle, mais c'eſt l'hiſtoire du monde entier. Il n'y a point de royaume en Europe que le pape n'ait donné ou cru donner; il n'y en a point où il n'ait levé des impôts, où il n'ait excité des guerres: j'en ai dit quelques mots dans l'Eſſai ſur les mœurs et l'eſprit des nations.

L'*Examen* dans lequel le préſident *Hénault* eſt ſi maltraité, eſt un tour de maître *Gonin*, que je n'ai pas encore éclairci. L'ouvrage eſt aſſurément d'un homme très-profond dans l'hiſtoire de France. Il y a des erreurs, mais il y a auſſi des recherches ſavantes. Le ſtyle court après celui de *Monteſquieu;* il l'attrape quelquefois, mais avec des ſolécismes et des barbariſmes dont *Monteſquieu* avait auſſi ſa part. On a imprimé ce petit livre ſous le nom d'un marquis de *Béleſtat*. J'ai reçu moi-même de Montpellier deux lettres ſignées de ce nom; et il ſe trouve, à fin de compte, qu'il n'y a point de marquis de *Béleſtat;* c'eſt l'aventure du faux *Arnaud*.

Je crois, après m'être bien tourmenté à deviner,

1768. que je dois finir par rire. Plût à Dieu qu'il n'y eût dans le monde que ces petites méchancetés! Mais je reprends mon air grave et trifte, quand je fonge à certaines chofes qui fe font paffées dans mon fiècle; je ne les oublie point, je les garde pour les pofthumes, et je veux que la poftérité détefte les perfécuteurs.

Je vous embraffe bien tendrement, mon très-cher confrère.

LETTRE CCCXXIV.

A M. LE PRINCE DE LIGNE.

A Ferney, 3 de décembre.

MONSIEUR LE PRINCE,

Je fuis enchanté de votre lettre, de votre fouvenir; vous réveillez l'affoupiffement mortel dans lequel mon âge et mes maladies m'ont plongé. J'ai quelquefois combattu ma langueur par des plaifanteries qui font, à ce que je vois, parvenues jufqu'à vous; elles m'ont valu la jolie lettre dont vous m'honorez. Je m'aperçois que certaines plaifanteries font bonnes à quelque chofe : il y a trente ans qu'aucun gouvernement catholique n'aurait ofé faire ce qu'ils font tous aujourd'hui. La raifon eft venue; elle rend à la fuperftition les fers qu'elle avait reçus d'elle.

J'ai eu l'honneur d'avoir chez moi M. le duc de *Bragance*, que je crois votre beau-frère ou votre

oncle, et qui me paraît bien digne de vous être quelque chose Il pense comme vous; et il n'y a plus que des universités comme celle de Louvain où l'on pense autrement. Le monde est bien changé. 1768.

Je crois M. d'*Hermenches* actuellement à Paris: il ne doit pas être jusqu'ici trop content de l'expédition de Corse.

Puissiez-vous, monsieur le Prince, ne vous faire jamais tuer par des montagnards ou par des housards; vivez très-long-temps pour les intérêts de l'esprit, des grâces et de la raison.

Agréez mon sincère et tendre respect.

LETTRE CCCXXV.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

A Ferney, 3 de décembre.

VOILA, Monsieur, deux beaux ouvrages contre le fanatisme. Voilà deux engagemens pris à la face du ciel et de la terre, de ne jamais permettre à la religion de persécuter la probité. Il est temps que le monstre de la superstition soit enchaîné. Les princes catholiques commencent un peu à réprimer ses entreprises; mais, au lieu de couper les têtes de l'hydre, ils se bornent à lui mordre la queue; ils reconnaissent encore deux puissances, ou du moins ils feignent de les reconnaître : ils ne sont pas assez hardis pour déclarer que l'Eglise doit dépendre uniquement des lois du souverain; leurs sujets achètent encore des dispenses à Rome; les évêques payent des annates

1768. à la chambre qu'on nomme apôſtolique; les archevêques achètent chèrement un licou de laine qu'on nomme un pallium. Il n'y a que votre illuſtre ſouveraine qui ait raiſon ; elle paye les prêtres, elle ouvre leur bouche, et la ferme ; ils ſont à ſes ordres, et tout eſt tranquille.

Je ſouhaite paſſionnément qu'elle triomphe de l'Alcoran comme elle a ſu diriger l'Evangile. Je ſuis perſuadé que vos troupes battront les Ottomans amollis. Il me ſemble que toutes les grandes deſtinées ſe tournent vers vos climats. Il ſera beau qu'une femme détrône des barbares qui enferment les femmes, et que la protectrice des ſciences batte complétement les ennemis des beaux arts. Puiſſé-je vivre aſſez long-temps pour apprendre que les eunuques du ſérail de Conſtantinople ſont allés filer en Sibérie! Tout ce que je crains, c'eſt qu'on ne négocie avec *Mouſtapha*, au lieu de le chaſſer de l'Europe. J'eſpère qu'elle punira ces brigands de Tartarie qui ſe croient en droit de mettre en priſon les miniſtres des ſouverains. Le beau moment, Monſieur, que celui où la Gréce verrait ſes fers briſés! Je voudrais recevoir une lettre de vous, datée de Corinthe ou d'Athènes. Tout cela eſt poſſible. Si *Mahomet II* a vaincu un ſot empereur chrétien, *Catherine II* peut bien chaſſer un ſot empereur turc. Vos armées ont battu des armées plus diſciplinées que les janiſſaires. Vous avez pris déjà la Crimée, pourquoi ne prendriez-vous pas la Thrace? Vous vous entendrez avec le prince *Héraclius*, et vous reviendrez après mettre à la raiſon les bons ſerviteurs du nonce du pape en Pologne.

Voilà quel est mon roman. Le courage de l'impératrice en fera une histoire véritable ; elle a commencé sa gloire par les lois, elle l'achèvera par les armes. Vivez heureux auprès d'elle, monsieur le Comte ; servez-la dans ses grandes idées, et chantez ses actions. 1768.

Je présente mes respects à madame la comtesse de *Schouvalof.*

LETTRE CCCXXVI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

5 de décembre.

Le petit possédé demande bien pardon à son ange de le fatiguer continuellement des détails de son obsession. Voici un petit chiffon qui contient les changemens demandés, ou du moins ceux qu'on a pu faire. Mais, quelque adoucissement qu'on puisse mettre au portrait des prêtres d'Apamée, le fond restera toujours le même, et c'est ce fond qui est à craindre. J'interpelle ici mes deux anges, et je m'en rapporte à leur conscience. N'est-il pas vrai que le nom du diable qui a fait cet ouvrage leur a fait peur ? n'est-il pas vrai que ce nom fatal a fait la même impression sur le philosophe *Marin* ? n'ont-ils pas jugé de la pièce par l'auteur, sans même s'en apercevoir ? Ce sont là les tristes effets de la mauvaise réputation ; autrement, comment auraient-ils pu soupçonner des païens de Syrie d'avoir la moindre ressemblance avec le clergé de France ? Ce

1768. clergé n'a aucun tribunal, ne condamne personne à mort, ne persécute aujourd'hui personne.

Si les Guèbres pouvaient ressembler à quelque chose, ce ne serait qu'aux premiers chrétiens poursuivis par les pontifes païens, pour n'avoir adoré qu'un seul Dieu; et même on pourrait dire que la pièce de *la Touche* était originairement une tragédie chrétienne, mais que la crainte de retomber dans le sujet de Polyeucte, et le respect pour notre sainte religion qui ne doit pas être prodiguée sur le théâtre, engagea l'auteur à déguiser le sujet sous d'autres noms.

La pièce même, présentée à la police sous ce point de vue, avec un avertissement, serait-elle rejetée sous prétexte qu'il y a des prêtres en France, comme il y en a eu de tout temps dans tous les Etats du monde? Il n'y a certainement pas un mot qui puisse désigner nos évêques, nos curés, ou même nos moines. On pourrait, tout au plus, chercher quelque analogie entre les prêtres d'Apamée et ceux de l'inquisition; mais l'inquisition est abhorrée en France, et réprimée en Espagne; et certainement M. le comte d'*Aranda* ne demandera pas qu'on supprime cet ouvrage à Paris.

Si on reproche à feu M. *Guimon de la Touche* d'avoir rendu les prêtres d'Apamée trop odieux, il me semble qu'on peut répondre que, s'ils ne l'étaient pas, l'empereur aurait tort de les abolir; que d'ailleurs la loi contre les Guèbres a été portée non par les prêtres, mais par l'empereur lui-même; que tous les personnages ont tort dans la pièce, excepté le vieux jardinier et sa fille; que l'empereur, en leur

pardonnant à tous, fait un grand acte de clémence, et que le dénouement eſt fondé ſur l'amour de la juſtice et du bien public. 1768.

Si, avec ces raiſons, la pièce ne paſſe point à la police, il faudra s'en conſoler, en l'imprimant ſoit ſous le nom de *la Touche*, ſoit ſous un autre.

J'ai bien de l'inquiétude ſur un objet beaucoup plus important, qui eſt la vie ou la mort de M. le comte de *Coigni*, que nos malheureuſes gazettes étrangères ont tué en Corſe. Il était venu coucher quelques jours à Ferney, l'année paſſée ; il m'avait paru très-aimable, fort inſtruit et fort au-deſſus de ſon âge ; il paſſait déjà pour un excellent officier. Je veux encore me flatter que les gazettes ne ſavent ce qu'elles diſent : cela leur arrive fort ſouvent.

Je ne ſuis que trop sûr de la mort du chevalier de *Bétizi* qui était bien attaché à la bonne cauſe, et que je regrette beaucoup ; mais je veux douter de celle de M. de *Coigni*.

Donnez-moi donc, pour me conſoler, quelques eſpérances ſur un certain duché (*) qui ne vaut pas celui de Milan, mais pour lequel j'ai pris un vif intérêt.

Je perſiſte plus que jamais dans mon culte de dulie. *V*.

(*) Caſtro et Ronciglione que M. de *Voltaire* déſirait de voir réuni au duché de Parme.

1768.

LETTRE CCCXXVII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

7 de décembre.

PUISQUE vous vous êtes amufée de *cela*, Madame, amufez-vous de *ceci*. C'eft un ouvrage de l'abbé *Caille* que vous avez tant connu, et qui vous était bien tendrement attaché.

Eh pardieu, Madame, comment pouvais-je faire avec le préfident? Mille gens charitables, dans Paris, m'attribuaient cet ouvrage contre lui ; on me le mandait de tous côtés. Jamais *Ragotin* n'a été plus en colère que moi. Je n'ai découvert l'auteur que d'aujourd'hui, après trois mois de recherches. Ce n'eft point le marquis de *Bèleftat*, c'eft un gentilhomme de la province, qu'on appelle auffi monfieur le marquis. Il eft très-profond dans l'hiftoire de France; c'eft une efpèce de comte de *Boulainvilliers*, très-poli dans la converfation, mais hardi et tranchant, la plume à la main.

Il eft bien injufte envers M. le préfident *Hénault*, et bien téméraire envers le petit-fils de *Sha-Abas*. Si j'ai affez de matériaux pour le réfuter, j'en uferai avec toute la circonfpection poffible. Je veux que l'ouvrage foit utile, et qu'il vous amufe. Il s'agit d'*Henri IV*; j'ai quelque droit fur ce temps-là; je

compte même dédier mon ouvrage à l'académie française, parce que j'y prends le parti d'un de ses membres. La plupart des gens voient déchirer leur confrère avec une espèce de plaisir, je prétends leur apprendre à vivre. 1768.

Vous savez, sans doute, que quand l'évêque du Puy ennuyait son monde à Saint-Denis, une centaine d'auditeurs se détacha pour aller visiter le tombeau d'*Henri IV*. Ils se mirent tous à genoux autour du cercueil, et, attendris les uns par les autres, ils l'arrosèrent de leurs larmes. Voilà une belle oraison funèbre et une belle anecdote. Cela ne tombera pas à terre.

Je me flatte, Madame, que votre *petite mère* n'a rien à craindre des sots contes que l'on débite dans Paris contre son mari, que je regarde comme un homme de génie, et par conséquent comme un homme unique dans le petit siècle qui a succédé au plus grand des siècles.

Oui, sans doute, la paix vaut encore mieux que la vérité; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas contrister son voisin pour des argumens; mais il faut chercher la paix de l'ame dans la vérité, et fouler aux pieds des erreurs monstrueuses qui bouleverseraient cette ame, et qui la rendraient le jouet des fripons.

Soyez très-sûre qu'on passe des momens bien tristes à quatre-vingts ans, quand on nage dans le doute. Vos amis les *Chaulieu* et les *Saint-Aulaire* sont morts en paix. *V.*

1768.

LETTRE CCCXXVIII.

A LA MEME.

12 de décembre.

MADAME, les imaginations ne dorment point; et, quand même elles prendraient, en se couchant, une dose des oraisons funèbres de l'évêque du Puy et de l'évêque de Troyes, le diable les bercerait toujours. Quand la marâtre nature nous prive de la vue, elle peint les objets avec plus de force dans le cerveau; c'est ce que la coquine me fait éprouver.

Je suis votre confrère des quinze-vingts, dès que la neige est sur mon horizon de quatre-vingts lieues de tour ; le diable alors me berce beaucoup plus que dans les autres saisons. Je n'ai trouvé à cela d'autre exorcisme que celui de boire : je bois beaucoup, c'est-à-dire demi-setier à chaque repas, et je vous conseille d'en faire autant; il faut que ce soit d'excellent vin; personne, de mon temps, n'en avait de bon à Paris.

L'aventure du président *Hénault* est assurément bien singulière. On s'est moqué de moi avec des *Bélosle* et des *Bélestat*, grands noms que vous connaissez. Je ne veux ni rien croire, ni même chercher à croire.

L'abbé *Boudot* a eu la bonté de fureter dans la bibliothèque du roi. Il en résulte qu'il est très-vrai qu'aux premiers états de Blois, dont vous ne vous souvenez guère, on donna trois fois aux parlemens le titre d'*états généraux au petit pied*. Je ne pense

point du tout que les parlemens repréſentent les états généraux, ſur quelque *pied* que ce puiſſe être; 1768.
et quand même j'aurais acheté une charge de conſeiller au parlement pour quarante mille francs, je ne me croirais point du tout partie des états généraux de France.

Mais je ne veux point entrer dans cette diſcuſſion, et m'aller brouiller avec tous les parlemens du royaume, à moins que le roi ne me donne quatre ou cinq régimens à mes ordres. De toutes les facéties qui ſont venues troubler mon repos dans ma retraite, celle-ci eſt la plus extraordinaire.

L'A, B, C, eſt un ancien ouvrage traduit de l'anglais, imprimé en 1762. Cela eſt fier, profond, hardi : cette lecture demande de l'attention. Il n'y a point de miniſtre, point d'évêque, en deçà de la mer, à qui cet A, B, C, puiſſe plaire; cela eſt inſolent, vous dis-je, pour des têtes françaiſes. Si vous voulez le lire, vous qui avez une tête de tout pays, j'en chercherai un exemplaire, et je vous l'enverrai; mais l'ouvrage a un pouce d'épaiſſeur. Si votre *grand-maman* a ſes ports francs, comme ſon mari, je le lui adreſſerai pour vous.

Il faut que je vous conte ce qu'on ne ſait pas à Paris. Le ſinge de *Nicolet*, qui demeure à Rome, s'eſt aviſé de canoniſer non-ſeulement madame de *Chantal*, à qui S[t] *François de Sales* avait fait deux enfans, mais il a encore canoniſé un frère capucin nommé frère *Cucuſin* d'Aſcoli. J'ai vu le procès verbal de ſa canoniſation; il y eſt dit qu'il ſe plaiſait fort à ſe faire donner des coups de pied dans le cu par humilité, et qu'il répandait exprès des œufs frais

1768. et de la bouillie sur sa barbe, afin que les profanes se moquassent de lui, et qu'il offrait à DIEU leurs railleries. Raillerie à part, il faut que *Rezzonico* soit un grand imbécille; il ne sait pas encore que l'Europe entière rit de Rome comme de frère *Cucufin*. (*)

Je sais pourtant qu'il y a encore des hottentots, même à Paris; mais, dans dix ans il n'y en aura plus : croyez-moi sur ma parole.

Quoi qu'il en soit, Madame, buvez et dormez; amusez-vous le moins mal que vous le pourrez; supportez la vie, ne craignez point la mort que *Cicéron* appelle la fin de toutes les douleurs. *Cicéron* était un homme de fort bon sens. Je déteste les poules mouillées et les ames faibles. Il est trop honteux d'asservir son ame à la démence et à la bêtise de gens dont on n'aurait pas voulu pour ses palefreniers. Souvenons-nous des vers de l'abbé de *Chaulieu* :

Plus j'approche du terme, et moins je le redoute.
Sur des principes sûrs mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connaît plus de doute;
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Adieu, Madame; je baise vos mains avec mes lèvres plates, et je vous serai attaché jusqu'au dernier moment.

(*) Voyez le vol. de Facéties.

LETTRE CCCXXIX.

1768.

A M. DE BORDES, *à Lyon*.

17 de décembre.

Il y a mille ans que je ne vous ai écrit, mon cher ami. Voici un petit livre qui m'eſt tombé entre les mains, je vous prie de m'en dire votre avis. Je ne vous ai point envoyé les Siècles, parce qu'ils ſont pleins de fautes typographiques : mon ſort eſt d'être ridiculement imprimé.

Vous m'abandonnez. J'ai beſoin que vous me diſiez ce que vous penſez des trois premières lettres de l'alphabet de M. *Huet*. Je ne vous demande point de nouvelles des Corſes, ni de madame *du Barri*, mais je vous en demande de l'A, B, C.

Il paraît, par la dernière émeute, que votre peuple de Lyon n'eſt pas philoſophe; mais pourvu que les honnêtes gens le ſoient, je ſuis fort content. Il s'eſt fait un prodigieux changement dans Toulouſe. La révolution s'opère ſenſiblement dans les eſprits, malgré les cris des fanatiques. La lumière vient par cent trous qu'il leur ſera impoſſible de boucher.

Que dites-vous de *Catherine* qui ſe fait inoculer, ſans que perſonne en ſache rien, et qui va ſe mettre à la tête de ſon armée? Je ſouhaite paſſionnément qu'elle détrône *Mouſtapha*. Je voudrais avoir aſſez de force pour l'aller trouver à Conſtantinople; mais je ſuis plus près d'aller trouver *Pierre III*, quoique je ne ſois pas ſi ivrogne que lui.

1768. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*? il n'y a guère d'ouvrage plus fort et plus hardi; il fait trembler tous les prêtres, et inſpire du courage aux laïques. L'idole de *Sérapis* tombe en pièces; on ne verra que des rats et des araignées dans le creux de ſa tête. Il ſe peut très-bien faire que les Italiens nous devancent; car vous ſavez que les Velches arrivent toujours les derniers en tout, excepté en falbalas et en pompons.

Je n'ai point entendu parler des prétendues faveurs du parlement de Paris. J'ai un neveu actuellement conſeiller à la tournelle, qui ne m'aurait pas laiſſé ignorer tant de bontés. On ne fait pas toujours tout ce qu'on ferait capable de faire.

Portez-vous bien, mon cher vrai philoſophe, et cultivez tout doucement la vigne du Seigneur.

LETTRE CCCXXX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

19 de décembre.

MON cher ange, les manes de *la Touche* ſe recommandent à votre bonté habile et courageuſe. Je me trompe fort, ou il ne reſte plus aucun prétexte à l'allégorie. La fin du troiſième acte pouvait en fournir; on l'a entièrement retranchée. Ces prêtres mêmes étaient trop odieux, et n'attiraient que de l'indignation lorſqu'il fallait inſpirer de l'attendriſſement. C'était à la jeune guèbre à reſter ſur le théâtre, et

non à ces vilains prêtres qu'on déteste. Elle tire des larmes ; elle est orthodoxe dans toutes les religions, 1768. son monologue est un des moins mauvais qu'ait jamais fait *la Touche*. Les prêtres ne paraissant plus dans les trois derniers actes, et leur rôle infame étant fort adouci dans les deux premiers, il me paraît qu'un inquisiteur même ne pourrait s'élever contre la pièce.

Voici donc les trois premiers actes dans lesquels vous trouverez beaucoup de changemens. Les deux derniers étant sans prêtres, il n'y a plus rien à changer que le titre de la tragédie. *La Touche* l'avait intitulée les Guèbres ; cela seul pourrait donner des soupçons. Ce titre des Guèbres rappellerait celui des Scythes, et présenterait d'ailleurs une idée de religion qu'il faut absolument écarter. Je l'appelle donc les Deux frères. On pourra l'annoncer sous ce nom, après quoi on lui en donnera un plus convenable.

Le Kain peut donc la lire hardiment à la comédie. Il ne s'agit plus que d'anéantir dans la tête de *Marin* le préjugé qui pourrait encore lui donner de la timidité : c'est un coup de partie, mon cher ange ; il faut ressusciter le théâtre qui fesait presque seul la gloire des Velches. Je vous avouerai de plus que ce serait une occasion de faire certaines démarches que sans cela je n'aurais jamais faites. Je n'ai plus que deux passions, celle de faire jouer les Deux frères, et celle de revoir les deux anges.

J'ai encore une demi-passion, c'est que l'opéra de M. de *la Borde* soit donné pour la fête du mariage du dauphin. La musique est certainement fort agréable.

1768. Je doute que M. le duc de *Duras* puiſſe trouver rien de mieux. Dites-moi ſi vous voulez lui en parler, et ſi vous voulez que je lui en écrive.

Sub umbra alarum tuarum.

LETTRE CCCXXXI.

A M. LE MARQUIS DE VILLEVIEILLE.

20 de décembre.

NON, mon cher Marquis, non, les *Socrates* modernes ne boiront point la ciguë. Le *Socrate* d'Athènes était, entre nous, un homme très-imprudent, un ergoteur impitoyable, qui s'était fait mille ennemis, et qui brava ſes juges très-mal à propos.

Nos philoſophes aujourd'hui ſont plus adroits; ils n'ont point la ſotte et dangereuſe vanité de mettre leurs noms à leurs ouvrages; ce ſont des mains inviſibles qui percent le fanatiſme d'un bout de l'Europe à l'autre avec les flèches de la vérité. *Damilaville* vient de mourir; il était l'auteur du *Chriſtianiſme dévoilé*, et de beaucoup d'autres écrits. On ne l'a jamais ſu; ſes amis lui ont gardé le ſecret tant qu'il a vécu, avec une fidélité digne de la philoſophie. Perſonne ne ſait encore qui eſt l'auteur du livre donné ſous le nom de *Fréret*. On a imprimé en Hollande, depuis deux ans, plus de ſoixante volumes contre la ſuperſtition. Les auteurs en ſont abſolument inconnus, quoiqu'ils puiſſent hardiment ſe découvrir. L'italien qui a fait *la Riforma d'Italia*,

n'a

n'a eu garde d'aller présenter son ouvrage à *Rezzonico;* mais son livre a fait un effet prodigieux. Mille plumes écrivent, et cent mille voix s'élèvent contre les abus et en faveur de la tolérance. Soyez très-sûr que la révolution, qui s'est faite depuis environ douze ans dans les esprits, n'a pas peu servi à chasser les jésuites de tant d'Etats, et a bien encouragé les princes à frapper l'idole de Rome qui les fesait trembler tous autrefois. Le peuple est bien sot, et cependant la lumière pénètre jusqu'à lui. Soyez bien sûr, par exemple, qu'il n'y a pas vingt personnes dans Genève qui n'abjurent *Calvin* autant que le pape, et qu'il y a des philosophes jusque dans les boutiques de Paris.

1768.

Je mourrai consolé en voyant la véritable religion, c'est-à-dire celle du cœur, établie sur la ruine des simagrées. Je n'ai jamais prêché que l'adoration d'un Dieu, la bienfesance et l'indulgence. Avec ces sentimens, je brave le diable qui n'existe point, et les vrais diables fanatiques qui n'existent que trop. Quand vous irez à votre régiment, n'oubliez pas mon petit château qui est votre étape.

Je ne veux point mourir sans vous avoir embrassé.

1768.

LETTRE CCCXXXII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

21 de décembre.

Mais, mon cher ange, l'empereur dit, à la dernière ſcène, préciſément ce que vous voulez qu'on diſe dans votre lettre du 15; mais cela eſt annoncé, dès la première ſcène, dans les dernières additions; mais le troiſième acte finit par la prière la plus touchante et la plus orthodoxe; mais il n'y a plus le moindre prétexte à l'allégorie. Oubliez-moi; que *Marin* m'oublie; mettez-vous bien tous deux *la Touche* dans la tête, et vous verrez qu'il n'y a pas la moindre ombre de difficulté à la choſe. Me trompé-je? ai-je un bandeau ſur les yeux? Mahomet et le Tartufe n'étaient-ils pas cent fois plus hardis? Quel eſt l'homme, dans le parterre et dans les loges, qui ne ſoit pas de l'avis de l'auteur, et qui ne le béniſſe? quel eſt, dans la capitale des Velches, le porte-Dieu, ou le gobe-Dieu qui oſe dire : C'eſt moi qu'on a voulu déſigner par les prêtres de *Pluton*? quel rapport peut-on jamais trouver entre les juges d'Apamée et les chanoines de Notre-Dame? Vous avez toujours l'auteur ſur le bout du nez, et vous croyez l'ouvrage hardi, parce que cet auteur a une fort méchante réputation.

Mais, au nom de Dieu, ne penſez qu'à *la Touche;* il vous a écrit un petit mot, en vous envoyant les

trois premiers actes retouchés, ſous l'enveloppe de M. le duc de *Praſlin*. Vous trouverez ſa lettre dans le paquet. Ma foi, ces trois actes raccommodent tout, et les deux anges doivent être très-édifiés. 1768.

Je ſuis très-fâché que votre fromage de parmeſan ne puiſſe être arrondi par Caſtro et Ronciglione. Je m'imaginais que l'aîné laiſſerait ces rognures à ſon cadet, d'autant plus qu'elles ſont extrêmement à ſa bienſéance.

Je ſuis encore plus fâché que ce *Tanucci* ſoit une poule mouillée. Que peut-il craindre? eſt-ce qu'il n'entend pas les cris de l'Europe? eſt-ce qu'il ne ſait pas que cent millions de voix s'élèveront en ſa faveur?

Avez-vous vu *la Riforma d'Italia*, mes divins anges? les livres français ſont tous circonſpects et honnêtes en comparaiſon. Quand l'auteur parle des moines, il ne les appelle jamais que canailles. Enfin, tous les yeux ſont éclairés, toutes les langues déliées, toutes les plumes taillées en faveur de la raiſon.

Damilaville était le plus intrépide ſoutien de cette raiſon perſécutée; c'était une ame d'airain, et auſſi tendre que ferme pour ſes amis. J'ai fait une cruelle perte, et je la ſens juſqu'au fond de mon cœur. Faut-il qu'un tel homme périſſe, et que *Fréron* vive!

Vivez long-temps, mon cher ange. Vous devez, s'il m'en ſouvient, n'avoir que ſoixante et ſept ans; j'étais bien votre aîné, et je le ſuis encore. Je vous aimerai juſqu'à ce que ma drôle de vie finiſſe.

Cependant, que penſeriez-vous ſi, au premier acte, *Iradan* parlait ainſi à ces coquins de prêtres?

——— Nous sommes ses soldats, j'obéis à mon maître ;
1768. Il peut tout.

LE GRAND PRETRE.

Oui, sur vous.

IRADAN.

Sur vous aussi, peut-être.
Les pontifes divins, des peuples respectés,
Condamnent tous l'orgueil, et plus les cruautés.
Jamais le sang humain ne coula dans leurs temples,
Ils font des vœux pour nous, imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux surtout je pourrai commander,
N'espérez pas me nuire et me déposséder
Des droits que Rome attache aux tribuns militaires, &c.

Que peut-on dire de plus honnête et même de plus fort en faveur des prêtres? cela ne prévient-il pas toutes les allusions? et s'il faut qu'on en fasse, ces allusions ne sont-elles pas alors favorables?

Ces quatre vers ajoutés ne s'accordent-ils pas parfaitement avec les additions déjà faites dans la première scène? n'êtes-vous pas parfaitement content?

Toute cette affaire-ci ne sera-t-elle pas extrêmement plaisante? Ma foi, ce *la Touche* était un bon garçon. Voici le papier tout musqué pour le premier acte ; il n'y aura qu'à l'ajuster avec quatre petits pains. *V.*

LETTRE CCCXXXIII.

1768.

A M. L. C.

Du 23 de décembre.

SI vous voulez, Monſieur, vous appliquer ſérieuſement à l'étude de la nature, permettez-moi de vous dire qu'il faut commencer par ne faire aucun ſyſtême. Il faut ſe conduire comme les *Boyle*, les *Galilée*, les *Newton*, examiner, peſer, calculer et meſurer, mais jamais deviner.

Newton n'a jamais fait de ſyſtême; il a vu, il a fait voir, mais il n'a pas mis ſes imaginations à la place de la vérité. Ce que nos yeux et les mathématiques nous démontrent, il faut le tenir pour vrai; dans tout le reſte il n'y a qu'à dire *j'ignore*.

Il eſt inconteſtable que les marées ſuivent exactement le cours du ſoleil et de la lune; il eſt mathématiquement démontré que ces deux aſtres pèſent ſur notre globe, et en quelle proportion ils pèſent. De-là *Newton* a non-ſeulement calculé l'action du ſoleil et de la lune ſur les marées de l'Océan, mais encore l'action de la terre et du ſoleil ſur les eaux de la lune (ſuppoſé qu'il y ait des eaux). Il eſt étrange, à la vérité, qu'un homme ait pu faire de telles découvertes; mais cet homme s'eſt ſervi du flambeau des mathématiques, le ſeul flambeau qui éclaire.

Gardez-vous donc bien, Monſieur, de vous laiſſer ſéduire par l'imagination; il faut la renvoyer à la

1768. Voyez, tâtez, mesurez, pesez, nombrez, assemblez, séparez, et soyez sûr que vous ne serez jamais rien de plus.

Newton a calculé la gravitation, mais il n'en a pas découvert la cause. Pourquoi cette cause est-elle occulte? c'est qu'elle est premier principe.

Nous savons les lois du mouvement; mais la cause du mouvement, étant premier principe, sera éternellement cachée. Vous êtes en vie, mais comment? vous n'en saurez jamais rien. Vous avez des sensations, des idées, mais devinerez-vous ce qui vous les donne? cela n'est-il pas la chose du monde la plus occulte?

On a donné des noms à un certain nombre de facultés qui se développent en nous, à mesure que nos organes prennent un peu de force au sortir des tégumens où nous avons été renfermés neuf mois (sans qu'on sache même ce que c'est que cette force). Si nous nous souvenons de quelque chose, on dit, c'est de la mémoire; si nous mettons quelques idées en ordre, c'est du jugement; si nous formons un tableau suivi de quelques autres idées éparses, dont le souvenir s'est présenté à nous, cela s'appelle de l'imagination; et le résultat ou le principe de ces qualités est appelé *ame*, chose mille fois plus occulte encore.

Or, s'il vous plaît, puisqu'il est très-vrai qu'il n'est point dans vous un être à part qui s'appelle *sensibilité*, un autre qui soit *mémoire*, un troisième qui s'appelle *jugement*, un quatrième qui s'appelle *imagination*, concevrez-vous aisément que vous en ayez un cinquième composé des quatre autres qui n'existent point?

Qu'entendait-on autrefois quand on prononçait en grec le mot de *psyché* ou celui de *nous*? entendait-on une propriété de l'homme, ou un être particulier caché dans l'homme? n'était-ce pas l'expression occulte d'une chose très-occulte? 1768.

Toutes les ontologies, toutes les psycologies ne sont-elles pas des rêves? On s'ignore dans le ventre de sa mère; c'est-là pourtant que les idées devraient être les plus pures, car on est moins distrait. On s'ignore en naissant, en croissant, en vivant, en mourant.

Le premier raisonneur qui s'écarta de cette ancienne philosophie des qualités occultes, corrompit l'esprit du genre-humain. Il nous plongea dans un labyrinthe dont il nous est aujourd'hui impossible de nous tirer.

Combien plus sage avait été le premier ignorant qui avait dit à l'Etre auteur de tout : » Tu m'as » fait sans que j'en eusse connaissance, et tu me » conserves sans que je puisse deviner comment » je subsiste. J'ai accompli une des lois les plus » abstruses de la physique, en suçant le teton de » ma nourrice ; et j'en accomplis une beaucoup » plus ignorée, en mangeant et en digérant les » alimens dont tu me nourris. Je sais encore moins » comment des idées entrent dans ma tête pour en » sortir le moment d'après sans jamais reparaître, » et comment d'autres y restent toute ma vie, quelque » effort que je fasse pour les en chasser. Je suis un » effet de ton pouvoir occulte et suprême, à qui » les astres obéissent comme moi. Un grain de » poussière que le vent agite, ne dit point, c'est moi

1768. „ qui commande aux vents. *In te vivimus, movemur et* „ *sumus;* tu es le seul Etre, tout le reste est mode.„

C'est-là cette philosophie des qualités occultes que le père *Mallebranche* entrevit dans le dernier siècle. S'il avait pu s'arrêter sur le bord de l'abyme, il eût été le plus grand, ou plutôt le seul métaphysicien; mais il voulut parler au verbe: il sauta dans l'abyme, et il disparut.

Il avait, dans ses deux premiers livres, frappé aux portes de la vérité. L'auteur de l'*Action de Dieu sur les créatures* tourna tout autour, mais comme un aveugle tourne la meule. Un peu avant ce temps, il y avait un philosophe qui était leur maître, sans qu'ils le sussent; Dieu me garde de le nommer.

Depuis ce temps, nous n'avons eu que des gens d'esprit, desquels il faut excepter le grand *Locke* qui avait plus que de l'esprit, &c.

LETTRE CCCXXXIV.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

26 de décembre.

Ce n'est pas assurément, Madame, une lettre de bonne année que je vous écris, car tous les jours m'ont paru fort égaux, et il n'y en a point où je ne vous sois très-tendrement attaché.

Je vous écris pour vous dire que votre petite-mère ou grand'mère, je ne sais comment vous

l'appelez, a écrit à ſon protégé *Dupuits* une lettre où elle met, ſans y ſonger, tout l'eſprit et les grâces que vous lui connaiſſez. Elle prétend qu'elle eſt diſgraciée à ma cour, parce que je ne lui ai envoyé que le Marſeillois et le Lion de *Saint-Didier*, et qu'elle n'a point eu les Trois empereurs de l'abbé *Caille;* mais je n'ai pas oſé lui envoyer, par la poſte, ces trois têtes couronnées, à cauſe des notes qui ſont un peu inſolentes; et, de plus, il m'a paru que vous aimiez mieux le Marſeillois et le Lion; c'eſt pourquoi elle n'a eu que ces deux animaux. Il y a pourtant un vers dans les Trois empereurs qui eſt le meilleur que l'abbé *Caille* fera de ſa vie. C'eſt quand *Trajan* dit aux chats fourrés de ſorbonne:

1768.

Dieu n'eſt ni ſi méchant ni ſi ſot que vous dites.

Quand un homme comme *Trajan* prononce une telle maxime, elle doit faire un très-grand effet ſur les cœurs honnêtes.

Votre petite-mère, ou grand'mère, a un cœur généreux et compatiſſant; elle daigne propoſer la paix entre *la Bletterie* et moi. Je demande, pour premier article, qu'il me permette de vivre encore deux ans, attendu que je n'en ai que ſoixante et quinze; et que, pendant ces deux années, il me ſoit loiſible de faire une épigramme contre lui tous les ſix mois; pour lui, il mourra quand il voudra.

Saviez-vous qu'il a outragé le préſident *Hénault* autant que moi? Tout ceci eſt la guerre des vieillards. Voici comme cet apoſtat janſéniſte s'exprime, page 235, tome II: *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'eſt le ſublime de pluſieurs*

1768. *prétendus hiſtoriens modernes, cela leur tient lieu de génie et de talens hiſtoriques.*

Je vous demande, Madame, ſi on peut déſigner plus clairement votre ami? ne devait-il pas l'excepter de cette cenſure auſſi générale qu'injuſte? ne devait-il pas faire comme moi qui n'ai perdu aucune occaſion de rendre juſtice à M. *Hénault*, et qui l'ai cité trois fois dans le Siècle de *Louis XIV*, avec les plus grands éloges? par quelle rage ce traducteur pincé du nerveux *Tacite* outrage-t-il le préſident *Hénault*, *Marmontel*, un avocat *Linguet* et moi, dans des notes ſur *Tibère*? qu'avons-nous à démêler avec *Tibère*? Quelle pitié! et pourquoi votre petite-mère n'avoue-t-elle pas tout net que l'abbé de *la Bletterie* eſt un malaviſé?

Et vous, Madame, il faut que je vous gronde. Pourquoi haïſſez-vous les philoſophes quand vous penſez comme eux? vous devriez être leur reine, et vous vous faites leur ennemie. Il y en a un dont vous avez été mécontente; mais faut-il que le corps en ſouffre? eſt-ce à vous de décrier vos ſujets?

Permettez-moi de vous faire cette remontrance, en qualité de votre avocat général. Tout notre parlement ſera à vos genoux quand vous voudrez; mais ne le foulez pas aux pieds, quand il s'y jette de bonne grâce.

Votre petite-mère et vous, vous me demandez l'A, B, C. Je vous proteſte à toutes deux, et à l'archevêque de Paris, et au ſyndic de la ſorbonne, que l'A, B, C eſt un ouvrage anglais, compoſé par un M. *Huet*, très-connu, traduit il y a dix ans, imprimé en 1762 : que c'eſt un roſt-bif anglais,

très-difficile à digérer par beaucoup de petits estomacs de Paris. Et sérieusement, je serais au désespoir qu'on me soupçonnât d'avoir été le traducteur de ce livre hardi, dans mon jeune âge; car, en 1762, je n'avais que 69 ans. Vous n'aurez jamais cette infamie, qu'à condition que vous rendrez par-tout justice à mon innocence, qui sera furieusement attaquée par les méchans jusqu'à mon dernier jour. 1768.

Au reste, il y a depuis long-temps un déluge de pareils livres. *La Théologie portative*, pleine d'excellentes plaisanteries et d'assez mauvaises; *l'Imposture sacerdotale*, traduite de *Gordon*; *la Riforma d'Italia*, ouvrage trop déclamatoire, qui n'est pas encore traduit, mais qui sonne le tocsin contre tous les moines. Les Droits des hommes et les usurpations des papes; *le Christianisme dévoilé* par feu *Damilaville*; *le Militaire philosophe* de *Saint-Hiacynthe*, livres tout pleins de raisonnemens, et capables d'ennuyer une tête qui ne voudrait que s'amuser. Enfin, il y a cent mains invisibles qui lancent des flèches contre la superstition.

Je souhaite passionnément que leurs traits ne se méprennent point, et ne détruisent pas la religion que je respecte infiniment, et que je pratique.

Un de mes articles de foi, Madame, est de croire que vous avez un esprit supérieur. Ma charité consiste à vous aimer, quand même vous ne m'aimeriez plus; mais malheureusement je n'ai pas l'espérance de vous revoir.

1768.

LETTRE CCCXXXV.

A M. GRIMM.

27 de décembre.

L'AFFLIGÉ ſolitaire des Alpes a reçu la lettre conſolante du prophète de Bohême. Ils pleurent enſemble, quoiqu'à cent lieues l'un de l'autre, le défenſeur intrépide de la raiſon, et le vertueux ennemi du fanatiſme. *Damilaville* eſt mort, et *Fréron* eſt gros et gras ; mais que voulez-vous ? *Therſite* a ſurvécu à *Achille*, et les bourreaux du chevalier de *la Barre* ſont encore vivans. On paſſe ſa vie à s'indigner et à gémir.

Il y a des barbares qui imputent la traduction de l'A, B, C à l'ami du prophète bohémien ; c'eſt une imputation atroce. La traduction eſt d'un avocat nommé *la Baſtide Chiniac*, auteur d'un *Commentaire ſur les diſcours de l'abbé Fleury*. L'original anglais fut imprimé à Londres en 1761, et la traduction en 1762, chez *Robert Freemann*, où tout le monde peut l'acheter. Voilà de ces vérités dont il faut que les adeptes ſoient inſtruits, et qu'ils inſtruiſent le monde. Les prophètes doivent ſe ſecourir les uns les autres, et ne ſe pas donner des ſoufflets comme *Sédéchias* en donnait à *Michée*.

Je prie le prophète de me mettre aux pieds de ma belle philoſophe.

On dit du bien de mademoiſelle *Veſtris;* mais il

faut ſavoir ſi ſes talens ſont en elle, ou s'ils ſont infuſés par *le Kain;* ſi elle eſt *ens per ſe* ou *ens per aliud.* 1768.

Vous reconnaîtrez l'écriture d'*Eliſée*, ſous la dictée du vieil *Elie;* je lui laiſſerai bientôt mon manteau, mais ce ne ſera pas pour m'en aller dans un char de feu.

Adieu, mon cher philoſophe; je vous embraſſe en *Confucius*, en *Epictète*, en *Marc-Aurèle*, et je me recommande à l'aſſemblée des fidelles. *V.*

LETTRE CCCXXXVI.

A M. LETHINOIS, *avocat.*

27 de décembre.

Je vous remercie, Monſieur, de l'éloquent mémoire que vous avez bien voulu m'envoyer. Ce bel ouvrage aurait été ſoutenu de preuves, ſi votre nègre des Moluques avait voulu vous inſtruire de l'âge auquel le roi ſon père le fit voyager; du nombre et des noms des grands de ſa cour qui, ſans doute, accompagnèrent le dauphin de Timor; des particularités de ce pays, de ſa religion, de la manière dont le révérend père dominicain, ſon précepteur, s'y prit pour vendre le duc et pair nègre, les écuyers et les gentilshommes de la chambre du dauphin, et pour changer ſon alteſſe royale en garçon de cuiſine.

L'île de Timor a toujours paſſé pour un pays aſſez pauvre, dont toute la richeſſe conſiſte en bois

1768. de ſandal. Franchement, Monſieur, l'hiſtoire de ce prince n'eſt pas de la plus grande vraiſemblance : tout ce qu'on vous accordera, c'eſt que le père *Ignace* eſt un fripon ; mais il eſt bien étonnant qu'un dominicain s'appelle *Ignace ;* vous ſavez que les jéſuites et les jacobins ſe ſont toujours déteſtés, eux et leurs ſaints.

Quoi qu'il en ſoit, Monſieur, ſi le conſeil n'a point eu d'égard à votre requête, il a ſans doute rendu juſtice à votre manière d'écrire ; il n'a pu vous refuſer ſon eſtime, et je penſe comme tout le conſeil.

J'ai l'honneur d'être avec tous les ſentimens que je vous dois, Monſieur, votre, &c.

LETTRE CCCXXXVII.

A M. SAURIN.

28 de décembre.

PREMIÈREMENT, mon cher confrère, je vous ai envoyé un Siècle, et je ſuis étonné et confondu que vous ne l'ayez pas reçu.

En ſecond lieu, vos vers ſont très-jolis.

Troiſièmement, votre équation eſt de fauſſe poſition. Ce n'eſt point moi qui ai traduit l'A, B, C, Dieu m'en garde. Je ſais trop qu'il y a des monſtres qu'on ne peut apprivoiſer. Ceux qui ont trempé leurs mains dans le ſang du chevalier de *la Barre*, ſont des gens avec qui je ne voudrais me commettre qu'en cas que j'euſſe dix mille ſerviteurs de DIEU avec moi,

que

ayant l'épée ſur la cuiſſe, et *combattant les combats du Seigneur*. —— 1768.

Il y a préſentement cinq cents mille iſraélites en France qui déteſtent l'idole de *Baal;* mais il n'y en a pas un qui voulût perdre l'ongle du petit doigt pour la bonne cauſe. Ils diſent : Dieu béniſſe le prophète ! et ſi on le lapidait comme *Ezéchiel*, ou ſi on le ſciait en deux comme *Jérémie*, ils le laiſſeraient ſcier ou lapider, et iraient ſouper gaiement.

Tout ce que peuvent faire les adeptes, c'eſt de s'aider un peu les uns les autres, de peur d'être ſciés; et ſi un monſtre vient nous demander : Votre ami l'adepte a-t-il fait cela? il faut mentir à ce monſtre.

Il me paraît que M. *Huet*, auteur de l'A, B, C, eſt viſiblement un anglais qui n'a acception de perſonne. Il trouve *Fénélon* trop languiſſant, et *Monteſquieu* trop ſautillant. Un anglais eſt libre, il parle librement; il trouve la politique tirée de l'*Ecriture ſainte* de *Boſſuet*, et tous ſes ouvrages polémiques, déteſtables; il le regarde comme un déclamateur de très-mauvaiſe foi. Pour moi, je vous avoue que je ſuis pour madame *du Deffant* qui diſait que l'*Eſprit des lois était de l'eſprit ſur les lois*. Je ne vois de vrai génie que dans Cinna et dans les pièces de *Racine*, et je fais plus de cas d'Armide et du quatrième acte de Roland que de tous nos livres de proſe.

Monteſquieu, dans ſes *Lettres perſanes*, ſe tue à rabaiſſer les poëtes. Il voulait renverſer un trône où il ſentait qu'il ne pouvait s'aſſeoir. Il inſulte violemment, dans ces *Lettres*, l'académie dans laquelle il ſollicita depuis une place. Il eſt vrai qu'il avait quelquefois beaucoup d'imagination dans l'expreſſion; c'eſt, à mon

1768. ſens, ſon principal mérite. Il eſt ridicule de faire le goguenard dans un livre de juriſprudence univerſelle. Je ne peux ſouffrir qu'on ſoit plaiſant ſi hors de propos; enfin, chacun a ſon avis; le mien eſt de vous aimer et de vous eſtimer toujours. *V.*

Fin du Tome neuvième.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A.

B.

C.

D.

E.

G.

H.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

LETTRE

T.

V.

Fin de la Table du tome neuvième.